



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

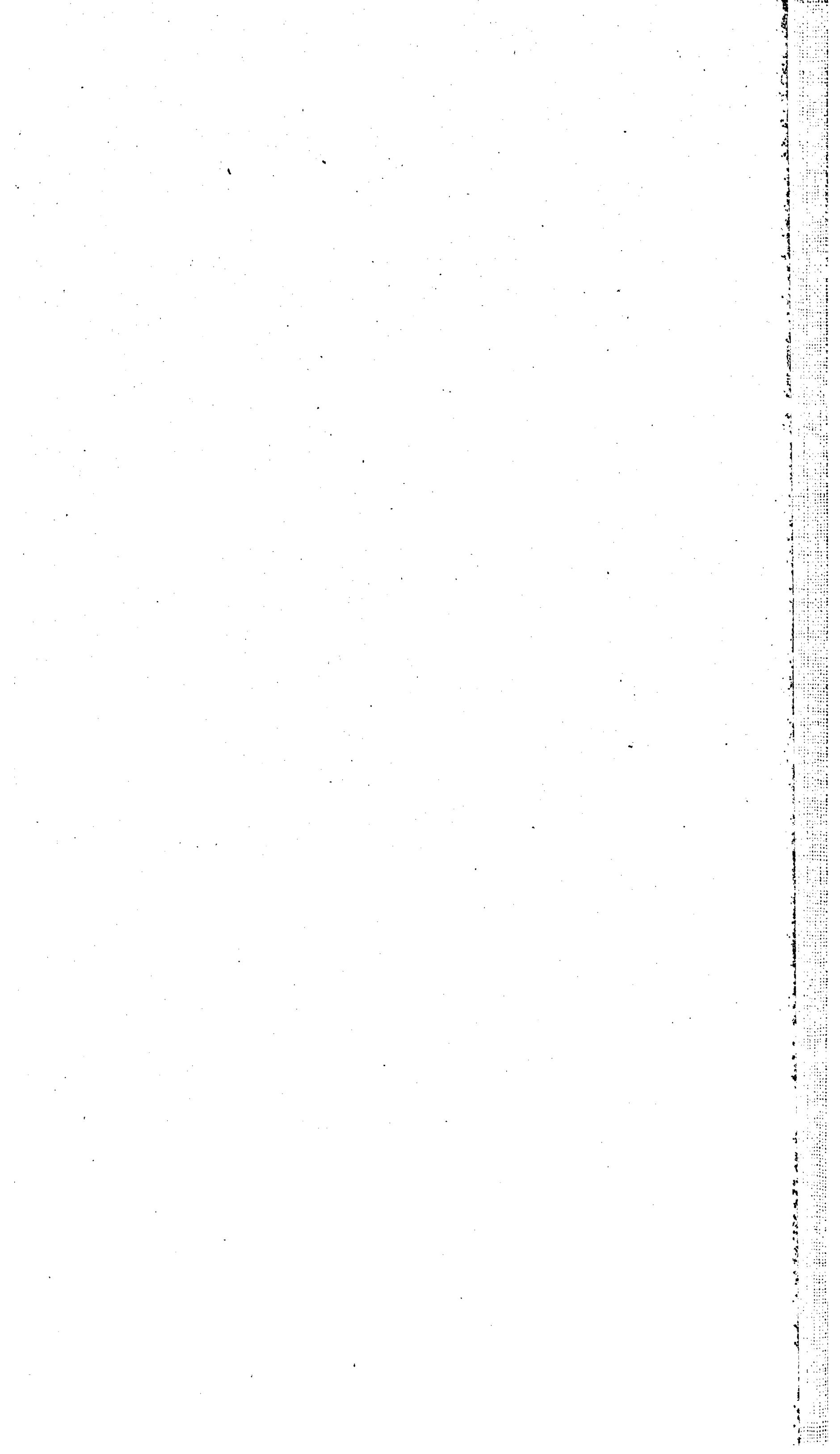
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

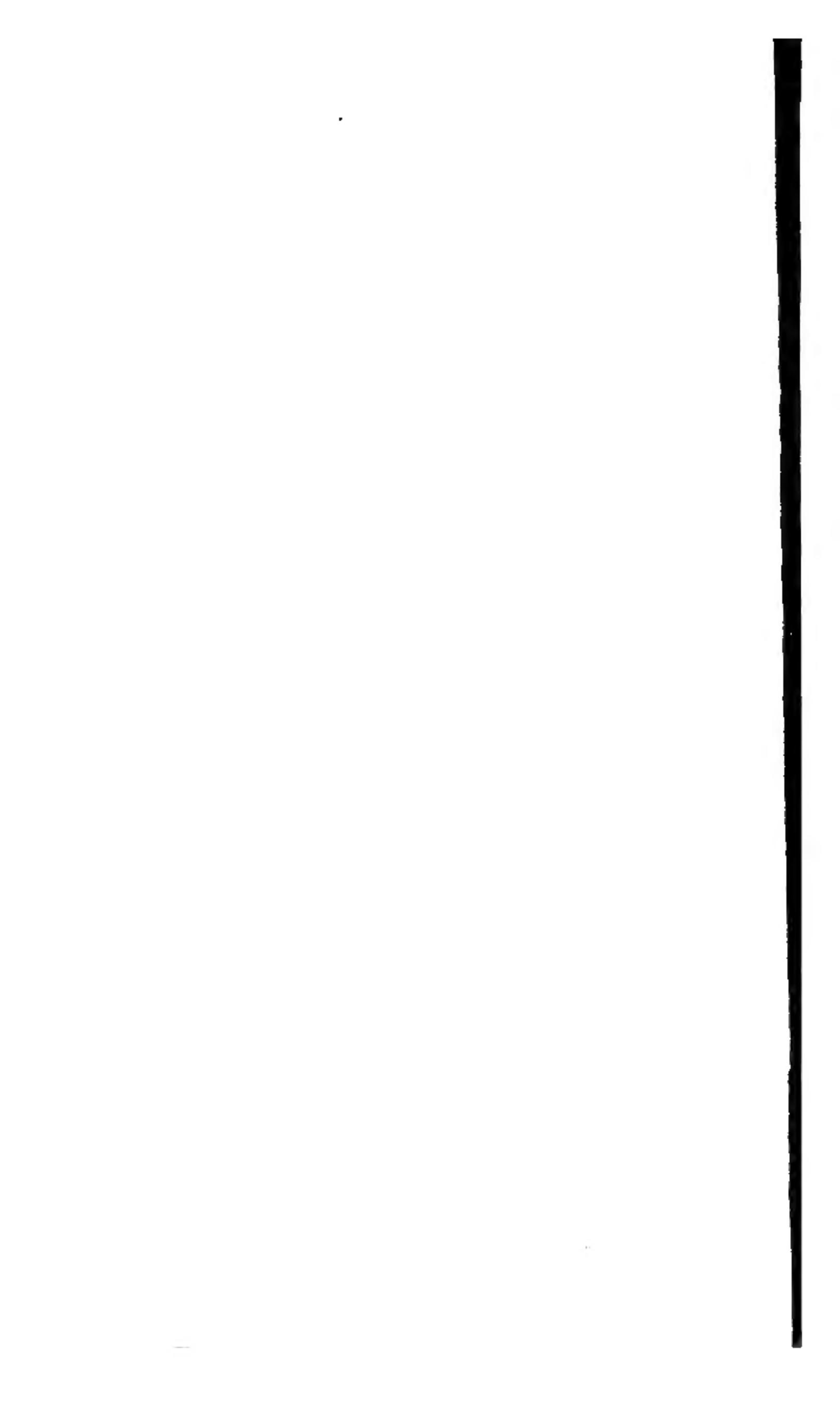
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES
DE NORMANDIE

TOME XIV

ANNÉES 1886 ET 1887

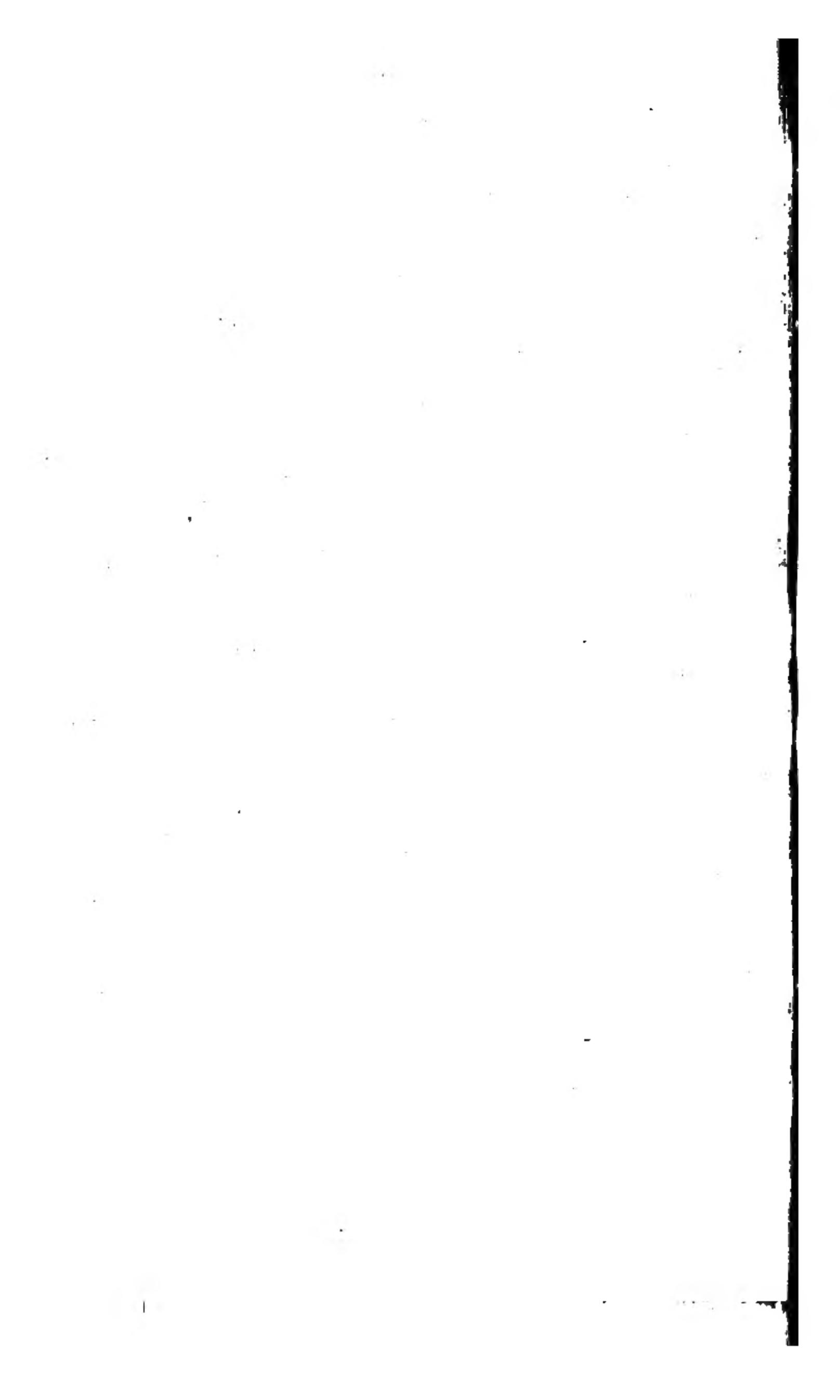
CAEN

HENRI DELESQUES, SUCC^{RE} DE F. LE BLANC-HARDEL
RUE FROIDE, 2 ET 4

ROUEN, LESTRINGANT, SUCC^{RE} DE CH. MÉTÉRIE

PARIS, HONORÉ CHAMPION, QUAI VOLTAIRE, 9

1888



DETIN

LA

ANTIQUAIRES

MANDIE

LLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRE

DE NORMANDIE

TOME XIV

ANNÉES 1886 ET 1887

CAEN

HENRI DELESQUES, SUCC^E DE F. LE BLANC-HARDE
RUE FROIDE, 2 ET 4

ROUEN, LESTRINGANT, SUCC^E DE C. MÉTÉRIE

PARIS, HONORÉ CHAMPION, QUAI VOLTAIRE, 9

—
1888

—
—
—
—
—

SÉANCE PUBLIQUE

DU 17 DÉCEMBRE 1885

Présidence de Mgr THOMAS,

Archevêque de Rouen,
Directeur de la Société.

Aujourd'hui 17 décembre, à 3 heures de l'après-midi, a eu lieu, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, mise gracieusement par M. le Maire à la disposition de la Compagnie, la séance publique annuelle de la Société des Antiquaires, sous la présidence de son directeur, Mgr Thomas, archevêque de Rouen, primat de Normandie.

Avaient pris place au bureau, à côté du Directeur, M. Tesnières, président de la Société ; Mgr Hugonin, évêque de Bayeux et Lisieux ; M. Zevort, recteur de l'Académie ; MM. Jules Lair et Charles de Beaurepaire, anciens directeurs ; Émile Travers, archiviste-bibliothécaire ; Eugène de Beaurepaire, secrétaire.

MM. Houyvet, premier président ; Mériel, maire de Caen ; Faguet, procureur général, avaient exprimé par lettres leurs regrets de ne pouvoir se rendre à la réunion.

à Société, des
des notabilités
la presse avaien

ix et choisi rei
; couloirs.
récéderentes, des
dames.
élèves du Lyc

ainsi composé
ture, par Mgr 'I
cteur.

travaux de l'ann
secrétaire.

d'Yquelon, par
uments anciens
ssais normand ,

es, par M. Gust

mémoire de M.
d, a été renvoy
ectures ont eu l
e et ont été ch

DISCOURS DE MONSEIGNEUR THOMAS,

Archevêque de Rouen, directeur.

MESSIEURS,

Fénelon a dit : « L'antiquité m'enchante. • Elle nous instruit, dirons-nous à notre tour. Plus pratique et plus érudit que ses devanciers, notre siècle ne demande pas seulement aux grandes époques de l'histoire les nobles joies de l'esprit ; il entend recueillir, des œuvres de toutes les générations qui l'ont précédé, d'utiles enseignements, et profiter pour lui-même des trésors qu'elles ont patiemment amassés.

Les hommes de foi et tous les esprits supérieurs dirigent plus haut leurs efforts. Ils font servir au triomphe de la vérité l'étude et les leçons du passé. Tel est votre but, Messieurs, dans le culte et l'intelligence de nos antiquités nationales. C'est par là que votre compagnie a mérité l'estime qui s'attache à ses travaux dans le monde savant, les vives et constantes sympathies de votre Évêque très docte et très dévoué à toutes les nobles causes, l'admiration reconnaissante des Prélats qui se sont succédé au fauteuil qu'avec le plus aimable empressement vous m'avez invité à occuper aujourd'hui.

Le passé, comme je le considère, est un grand

·e ma pensée à
·le des œuvres
cathédrale du
de la patrie et

ule élever nos
es montagnes
énie incompa-
·l au Dieu de
es lois rigou-
·c les élans de
avec les plus
vivante ency-
·ion du moyen
d'Aquin est à

rmé générale,
un effort de
dans l'infini.
t aux formes
cle ne connaît
l'intérieur du
élançant et se
·s de nos forêts
les aiguilles,
rs cimes har-
·espérance, de
hauteurs que

n'ont jamais connues les monuments antiques de la Grèce et de Rome.

Par ses vastes et majestueuses proportions, la cathédrale du XIII^e siècle exprime la grandeur de Dieu, mais elle raconte aussi sa bonté. Voyez comme toutes les parties de l'édifice, les colonnes, les arcades, les voûtes, convergent harmonieusement vers le sanctuaire ; voyez comme les chapelles, disposées en guirlandes de chaque côté du monument, forment ensuite une couronne royale dont le plus beau fleuron est la chapelle du fond de l'abside, ordinairement dédiée à Notre-Dame. Le centre, le foyer, où tout ramène et de qui tout rayonne, c'est l'autel, c'est le tabernacle. Là, Dieu habite avec nous ; là, pour attirer l'homme et l'élever jusqu'à sa hauteur, il se penche vers lui avec toute la tendresse d'un père, avec la familiarité et le cœur à cœur d'un ami : *Tabernaculum Dei cum hominibus*. Cette pensée créatrice du temple était si présente à l'esprit des architectes du moyen âge, que l'échelle unique de proportions adoptée pour le style ogival, c'est l'homme, c'est l'échelle de la taille humaine. J'emprunte cette observation très ingénieuse, mais très exacte, à des savants qui ont voulu simplement constater une loi, sans aucun souci du sentiment religieux qui l'a inspirée et réalisée.

Par son ordonnance symbolique, la cathédrale rappelle nos grands mystères. Ainsi, le dogme de la Trinité resplendit dans la hauteur, la largeur et la longueur admirablement proportionnées de l'édifice ; dans ses divisions principales et secondaires : le sanctuaire, le chœur et la nef ; les travées, le triforium et la claire-voie ; les trois entrées, les trois portes,

rois pignons. Partout, jusque
l'ornementation, le nombre *trois*
que un plan réfléchi, une pen-
sée, le dogme de la Rédemption
forme de l'église. C'est la croix,
me-Dieu, dont la tête expirante
droite. De là, une inclinaison du
vers dans toutes les cathédrales, et
levet dont la partie méridionale
excée que celle du nord.

me point de vue chaque partie
lisons la plus sublime théologie
symbolisée par les ornements
vale a semés avec une si riche
et à l'extérieur; résumée dans
s'empare en quelque sorte de
sur le soulever de terre, et dans
semblable « à l'aigle dont parle
ses petits sur ses ailes et les

ne ce sont là de belles analogies
Lisez plutôt dans nos rituels
consacrées à la dédicace des
z exposé et développé ce cons-
grand bâsseur de la cathédrale
debert, nous a laissé le sermon
2, à l'occasion de la dédicace de
par ces paroles, dont tout le dis-
commentaire : « On trouve dans
vec les cloches, dont elle est la
es qui portent l'édifice, les fe-
, la porte, les deux murs laté-

raux, les pierres unies par le ciment. Or, toutes ces choses ont pour nous un sens symbolique : *Quæ omnia mystici aliquid in nobis designant* (1). »

La cathédrale du XIII^e siècle est donc le *Credo* de notre foi, imprimé sur le granit, et que chante la voix de tous les siècles. C'est en même temps le cri d'amour par lequel l'élite de l'humanité répond d'âge en âge à l'adorable martyr : *Amo Christum*, j'aime le Christ. C'est le génie d'une époque, c'est le cœur d'une cité, d'une nation qui palpite encore sous la pierre, et qui affirme, à travers les révolutions du temps et des hommes, que ces prodigieux monuments ont été créés par une grande foi, au service d'un grand amour.

II.

L'architecture ogivale est d'origine française. On a pu nous contester cette gloire, lorsque les études archéologiques étaient superficielles et incomplètes. Dans l'état présent de la science, nos titres ne sont plus guère méconnus que par des Allemands attardés et jaloux. « Il est aujourd'hui démontré, dit M. de Laprade, que l'honneur nous revient de l'architecture ogivale, comme celui des croisades et des épopées chevaleresques (2). » — Dans cet art, dit M. Viollet-le-Duc, apparaît le génie propre à la nation française,

(1) *Opera Hildeberti*, p. 646.

(2) *Le Sentiment de la nature chez les modernes*, 2^e édition, Paris, Didier, p. 4.

itions de l'antiquité, comme à Germanie dans les temps écrit à son tour : « L'anté-l'origine française sur tous ne nous semble pas pou- C'est un fait que les écri- ne font pas grande difficulté range, ce style à ogive, si marche en Allemagne, est demands, le style teutonique te, il s'est acclimaté et na- ans doute, il y a produit de u'il y soit né, jamais obser- surra le soutenir (2). »

connaissons la date certaine ites la plupart de nos cathé- cette construction a précédé mandes. Qui ne sait qu'un

la France avec tendresse et l, posait, en juillet 1163, la e-Dame de Paris, quand la tait commencée qu'en 1248, cinq ans plus tard ?

ément un argument sans seule de nos églises du qui ont concouru à leur dé- le génie français.

de liberté qui s'affirme en ec la tradition reçue ; c'est

1883, XXI, p. 364.

"art, 1886, p. 92.

la fécondité d'imagination, la clarté, la grâce, la mesure et le bon goût, unis à des audaces heureuses : autant de qualités françaises qui brillent dans la disposition de l'édifice ; c'est aussi la souplesse et l'habileté dans les moyens d'exécution. Si l'on descend au détail, quels types nouveaux et parfois sublimes de chevaliers et de héros, dans ce monde de statues qui peuplent le monument, des parvis jusqu'au faîte ! Quelle variété dans la flore et la faune, bien françaises, bien locales, où l'on trouve de petits drames charmants qui révèlent un vif sentiment de la nature, et qui font songer involontairement à la bonhomie plus que douteuse des fables de La Fontaine !

Quelle recherche aussi, quelle passion de la couleur ! La France s'en est éprise sous le ciel d'Orient. Elle en revêtira désormais, comme d'un manteau éclatant, ses monuments les plus aimés. Les murs des cathédrales se couvriront de peintures polychromes enlevées sur des fonds d'or. La lumière n'arrivera elle-même qu'à travers des roses et des vitraux ingénieusement nuancés, qui sont une fête perpétuelle pour les yeux, comme un enseignement pour la foi. La couleur se jouera sur les pavés même du temple, où les carrelages en poterie vernissée reflètent en quelque sorte les rayons prismatiques des fenêtres. Enfin, les tapisseries, artistement ouvragées par les reines et les grandes dames, viennent encore ajouter à cet ensemble harmonieux, comme elles apportent un nouveau secours à la piété des fidèles, en retraçant les scènes de la Bible, de l'Évangile et de l'histoire de l'Église.

De son côté, l'orfèvrerie ornait les autels de chefs-

tquis et souvent d'une richesse
er qui jetait sur les calices, les
et les châsses, tant d'ornements
travaillés au marteau, enjolivés
par le modéleur, ciseleur, fondeur,
de pierreries. Il réalisait des
industries qui étonnent l'observateur
et enchantent. Les pièces les plus
éloignées des trésors de nos cathédrales
époque, où la vivacité de la foi
spirituelle français semblaient rivaliser
de Dieu.

vait toutes ces décos, le
es harmonies de ce beau chant
artistes envient et cherchent à
la suavité, l'expression idéale ;
dignes de prêter à tous les arts
x, et de chanter dans nos cathédrales
la prière publique, hymne à deux
commence et où le ciel répond.

III.

La cathédrale du XIII^e siècle est
l'ouvement de civilisation dont je
me r pour l'Épiscopat.

données les plus récentes de
si les moines bénédictins ont fait
Évêques ont créé l'église ogivale.
ne conteste plus la gloire d'avoir
bue à l'affranchissement des com-

munes. Amis du peuple encore plus que des grands, c'est la cause du peuple que les Évêques prirent en mains contre les abus de la féodalité. Après avoir imposé *la trève de Dieu*, au prix des efforts les plus énergiques et les plus persévérand ; après avoir couvert d'une protection efficace les petits et les faibles, ils leur donnèrent, par l'association, une force irrésistible ; et les unions populaires pour les pactes de la paix, transformées en communes diocésaines, ont été l'origine de nos municipalités. Tous les oubliés et toutes les ingratitudes n'effaceront pas ces paroles du chroniqueur Ordéric Vital, lorsque, célébrant, à l'avénement de Louis le Gros, l'établissement des communes, il écrit : *Tunc ergo communitas in Francia popularis statuta est a præsulibus.*

Alors aussi le clocher s'éleva dans tous les villages comme un signe d'affranchissement, et les flèches de nos cathédrales portèrent jusqu'aux nues le symbole de la foi et de la liberté. Le temple, qui avait servi d'asile aux faibles et aux persécutés, devint le centre de tous les intérêts. C'est là que les ventes, les donations, les contrats, étaient écrits ; là que se conservaient les archives ; là que le peuple vaquait aux actes solennels de la vie publique : élections, délibérations, résolutions communes. La cathédrale était l'*hôtel de ville* et le *forum* de la cité.

Les grands ne virent pas sans envie cette population croissante de l'Épiscopat. Réunis en 1235 à St-Denis, ils protestèrent, en présence du roi, et adressèrent même leurs plaintes au Souverain-Pontife ; mais la reconnaissance du peuple s'attacha de plus en plus à ceux qui avaient défendu sa cause.

it le titre glorieux de *defensor civitatis*, comme le protecteur et le père de tous. aussi fut aimée comme la maison comande famille ; et, pour mieux répondre on nouvelle, on la vit abandonner les , et appeler à sa construction, non les es sortis de Cluny, mais des architectes cité ; et la splendide demeure de Dieu s hommes s'éleva et s'embellit grâce ; de tous, mais bien plus par le travail avec l'obole des petits et des humbles, ches aumônes des seigneurs et les dons once royale.

que si attachante et encore trop peu . France possédait les avantages de la ans en avoir les inconvénients, « on lus à l'exercice de ses droits religieux ses droits politiques, parce que l'état : bien supérieur à l'état politique, et l'Église, tous les droits et tous les de- nome étaient à peu près méconnus..... r au temple, c'eût été à la fois attenter à la société, à tous les droits nationaux (1). »

des classes populaires est toujours de- au cœur des Évêques. Au milieu même nents du grand siècle, Bossuet reven- t Louis XIV le respect des droits des es petits et l'égalité de tous devant la

Invitation de Notre-Dame de Paris, par M. Gué-

loi. « Servons-nous, disait-il, de cette mesure commune de justice qui enferme le prochain avec nous dans la même *règle de justice..... gardons l'égalité envers tous*, et que le pauvre soit assuré *par son bon droit* autant que le riche par son crédit et le grand par sa puissance (1). • Sentiment impérissable, qui, après avoir fait battre d'âge en âge le cœur des Pontifes qui illustrèrent les sièges que nous occupons, a passé dans nos cœurs, et que nous transmettrons intact aux Évêques qui viendront après nous.

Sans doute, Messieurs, le XIII^e siècle n'est pas l'idéal de la civilisation chrétienne, mais il en est une magnifique ébauche. Or, nos pères ont créé leurs monuments par l'association, c'est-à-dire par la puissance du nombre et l'unité d'action. Appliquons le même principe à chacune de nos œuvres de foi, de science, de charité. Bien loin d'avoir peur de tous ces nobles essais d'association qui ont pour but l'amélioration morale ou matérielle des classes ouvrières, sociétés de secours mutuels, sociétés coopératives, œuvres des ateliers, des patronages, des banques populaires, des logements ouvriers, prêtions-leur un généreux concours; abandonnant, s'il le faut, des formes vieillies, des types d'organisation qui ne répondent plus aux besoins de l'époque actuelle; n'ayant qu'une seule ambition, celle de faire pénétrer dans les institutions, les lois et les mœurs, l'influence de l'Évangile, et d'établir le règne de la charité de Jésus-Christ.

(1) Sermon sur la justice, prêché devant le roi, à Saint-Germain, en 1666.

, nos cathédrales, filles des évènements, les services, le dévouement des ancêtres du XIII^e siècle ; elles sont l'œuvre du génie national et les senti-ent enfanté les merveilles de l'art, tiré les *gestes de Dieu par la main* liques des siècles vous sont chères une partie du sang, du cœur, de la force, et vous apportez à leur conservation, une infatigable persévérance. Mais de dénigrement s'attaque aux anciens, votre tendresse filiale multiplie auver de l'abandon et de l'oubli les œuvres des aînés.

Qu'en que cette émulation de toutes les forces à retrouver, à étudier, à publier, à collectionner, à restaurer les ruines, à présenter ? Qu'est-ce que cette passion, aujourd'hui, de collectionner les objets de l'art ou de l'industrie des anciens ? Ce n'est pas un hommage de notre respect et de notre admiration et le désir d'utiliser les œuvres qu'ils apportent avec eux ?

Tout rien de grand ne s'improvise ici. La tradition, il n'y a point d'instruction. Mais que a parlé de creuser un abîme entre l'ancien et la France moderne ? Et pour- que s à rougir de notre histoire, la plus ancienne, la plus glorieuse qui soit au monde. Il a été le foyer le plus actif de la révolution française. Il a été le berceau de tous les vrais progrès. Mais nous n'avons qu'à continuer, en l'améliorant.

liorant, l'œuvre de nos pères, trop heureux si cette tâche nous trouve à sa hauteur.

Considérant donc les efforts de votre Société et de toutes celles qui sont ses émules, une pensée consolante s'empare de mon esprit. Il me semble que ce goût croissant des antiquités nationales est le gage d'un meilleur avenir. Tous ces fragments des siècles ne sont pas des débris, mais les fondements sur lesquels s'élèvera la France du siècle futur. Elle prendra du passé tout ce qu'il renferme de vrai et de beau : sa foi, son vieil honneur, sa vaillance, son génie artistique; et, ajoutant à ce patrimoine les laborieuses expériences de notre époque, ses trésors de science et d'érudition, elle marchera de nouveau à la tête des peuples, comme la reine de la civilisation.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE

Par **M. Eugène de BEAUREPAIRE**,

Secrétaire.

MESSIEURS,

Nous allons vous distribuer le tome XIII de notre Bulletin. Il contient les procès-verbaux de l'année académique qui prend fin aujourd'hui. C'est là le meilleur compte-rendu que nous ayons à vous présenter de nos travaux. Aussi, pour satisfaire aux prescriptions de notre règlement, puis-je me borner à quelques brèves et rapides indications

, permettez-moi de remercier Féron de Longcamp, Armand [me] veuve Pépin, dont les dons les collections de notre Musée. Nous consacrons un article spécial normande. Par une innovation pmeur revient au zélé conserva-
se, M. Charles du Plessis, nous précéder d'une Revue numis- appréciant les diverses décou- qui auront eu lieu dans l'année, à l'ancienne province de Nor-

que nous vous présentons, outé, à ce rapport spécial, une e deux chartes, dont il a fait tion pour la collection Mancel. , qui ne se désintéresse pas de sous nos yeux des documents ujets les plus variés : descente côtes de Normandie, occupation rbourg, commencement de la d'ance en Amérique, désordres Paris et dans les provinces. Tout il nous adressait du Jura, un iances du Roy, « sur les com- ctes, à la congrégation des États r les délégués d'icelluy païs sur gendarmes, commissaires, offi- la date de 1427. » le M. E. Châtel aux archives A. Bénet, que nous avons été

heureux de recevoir dans nos rangs, n'a pas tardé à nous payer sa bienvenue, en s'associant activement à nos travaux. Déjà nous lui avons dû la communication d'une lettre originale de Louis XI, dauphin, à l'évêque d'Autun, pour lui demander de confirmer sans retard l'élection du prieur Gonault comme abbé du Mont-St-Michel. Cette pièce a été publiée, il est vrai, avec quelques variantes, d'après une copie existant aux archives municipales de Lyon, dans les lettres de Louis XI éditées par M. Étienne Charavay, pour le compte de la Société de l'Histoire de France, mais elle a une telle importance dans les annales du Mont-St-Michel, que nous n'avons pas hésité à la reproduire dans notre Bulletin.

M. Bénet nous a aussi envoyé d'Évreux, avec de substantielles annotations un document fort intéressant pour l'histoire de l'instruction publique dans notre pays. Nous serions heureux de lui donner place dans nos publications.

Un membre du clergé canadien, d'origine française, M. l'abbé Laboureau, curé de Penetanguishene, avec lequel nous avons eu la bonne fortune d'entrer en relations, a mis à notre disposition le texte d'un récit inédit du martyre d'un des apôtres les plus zélés et les plus héroïques de cette contrée, le R. P. de Brébœuf. Le document a d'autant plus de valeur pour nous que le P. de Brébœuf est l'une de nos illustrations normandes, et que la relation qui le concerne a été écrite par un jésuite de la maison de Caen, le P. Christophe Regnault.

M. Gasté, qui vous avait donné lecture d'une

onnet de Montville, vous a fait
erte de monnaies du XV^e siècle,
uteur de la rue au Canu, dans
pour l'établissement des nou-
s de ces monnaies, après avoir
M. du Plessis, ont été acquises

a informé votre secrétaire de
ription lapidaire, que la démo-
le Faculté sur la rue aux
nener au jour et qui constatait
re des bâtiments restaurés de
» avait été posée en 1694, par
éque de Bayeux.

narche faite, en votre nom, par
» secrétaire, M. le Maire de Caen
e des mesures pour assurer la
ieux monument épigraphique.
à M. Gasté un mémoire judi-
la chanson des Faux-Nobles,
ert dans un des registres de
une de Monts-en-Bessin, avait
ns peine, par M. Châtel, ainsi
s sur les œuvres poétiques et
epteur du Dauphin, M. l'abbé

ur MM. Bouet et Eugène Simon
nce de peintures murales du
, avec la date de 1594, à la
de l'église St-Nicolas.
qui est en train de se faire
de l'étude des sciences sigillo-

graphiques, vous a soumis des observations sur le sceau de Loja ; il a, plus tard, essayé d'élucider certaines devises en vers qui servent de légende à d'autres empreintes.

L'un des plus jeunes de nos membres, M. Pierre Carel, auquel nous devons déjà une notice sur l'ancienne abbaye de Fontenay, nous a fait part, à deux reprises différentes, des recherches qu'il a entreprises sur l'histoire de la ville de Caen, d'après les documents originaux.

M. Pigeon, chanoine titulaire de Coutances, vous a entretenu du Mont-Saint-Michel à la fin du XVIII^e siècle. Il vous a lu, en même temps, sur le tumulus des Biards, un mémoire qui renferme de précieuses constatations et qui soulève en ce moment, dans l'Avranchin, d'assez vives controverses. Vous trouverez les deux mémoires de M. le chanoine Pigeon dans le Bulletin.

Nous avons toujours fait ici sa part, et sa très large part, aux études philologiques. Nous vous signalerons à cet égard les notes qui nous ont été adressées par MM. Moisy et Le Héricher sur le glossaire de Goubergville, ainsi que le programme d'une *Flore populaire*, aujourd'hui en préparation, qui nous a été soumis, au mois d'août, par M. Charles Joret, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

Votre secrétaire vous a présenté une courte notice sur la chapelle de la Bizardière, des rapports sur l'inscription de l'église de Martigny et sur le vase gaulois de la commune du Luot, un mémoire sur les représentations dramatiques aux Puys des Palinods en Normandie, aux XV^e et XVI^e siècles.

notre président, M. Tesnières, que dans le Bulletin, a trait à une dé-point de vue de l'histoire de l'art, et particulièrement signalée. Vous a magnifique cheminée en pierre à une des salles de notre Musée, et M-Robert a publié récemment un . Cette cheminée, d'un grand effet les armes de la famille de Villy, connu M. Le Féron de Longcamp, de la maison n° 28 de la rue

la date de cette œuvre d'art ont vives controverses au sein de notre s. M. Léchaudé d'Anisy l'attribuait et reportait son exécution à la pre-XVI^e siècle ; telle n'était pas l'opin- ges Mancel, qui n'y voyait qu'un . Des moulages récents exécutés scrupuleux, pour le compte de M. Douin, ont fait reparaître, sous l'oeuvre de peinture, cette date vaine-squ'ici. La belle cheminée n'a pas Jean Goujon, comme l'affirmait Anisy, mais ce n'est pas davantage . XVII^e siècle, comme le prétendait porte en effet la date de 1568 et nséquent, un spécimen désormais à sculpture ornementale sous le IX.

usage constant, nous avons fait dailles d'honneur aux élèves de

rhétorique qui ont obtenu le premier prix d'histoire dans les six lycées de Normandie.

Les jeunes lauréats de cette année ont été MM. Pierre de Vanssay pour le lycée de Caen, Jules Lenoël pour le lycée de Coutances. Les noms des jeunes élèves qui ont obtenu la même distinction dans les autres lycées ne nous ont pas été transmis.

La Société a admis au nombre de ses membres titulaires résidants et non résidants, MM. Charles Paulmier, député, Bucaille de Littinière, ancien sous-préfet, Foisil, avocat à la Cour d'appel, ancien magistrat, Révérony, vicaire général du diocèse, Costard, Langlois, notaires à Caen, Hurel, Charles Tesnières, docteur en droit, Pierre de Witt, marquis d'Eyragues, Henri Cordier, professeur de langues orientales à la Bibliothèque nationale. Bénet, archiviste du département, Pitts Limwood, publiciste à Guernesey.

De nombreux savants français et étrangers ont demandé à vous être affiliés en qualité de correspondants.

Depuis notre dernière réunion, notre Société a été cruellement éprouvée ; nous avons, en effet, perdu l'un de nos plus illustres correspondants, trois de nos membres titulaires, deux de nos anciens directeurs, MM. Worsaae, Vastel, Liesville, Victor Châtel, Émile Egger, Hervé de Saint-Germain.

M. Worsaae, ancien ministre de l'instruction publique en Danemark, inspecteur des monuments historiques, chambellan et conservateur des musées royaux, était pour nous un lien précieux entre les pays scandinaves et la Normandie.

triotes, qui est aussi notre cor-
sophannes Steenstrup, lui a con-
dans la *Revue historique*, une
e et excellente. En la lisant, le
ons qui remontent à l'année 1856
mémoire.

orsæae avait déjà publié : *Les An-
ark illustrées par les tumulus et
és par les Danois et les Norvé-
en Irlande*. Soutenu par la haute-
tian VIII, roi lettré, qui s'honorait
nt de la Société des Antiquaires
t été accueilli à Londres et à
ne faveur marquée, par la grande-
se. C'est à son retour d'Angle-
compléter ses observations, il
ndre un voyage d'études en Nor-

tre province dans tous les sens,
ipuleuse attention, interrogeant
uments, les noms de lieux, et se
vec tous ceux qui s'occupaient
ologie, de philologie. Il vit notam-
ost et Cochet, à Rouen, M. Bonnin,
La Sicotière, à Alençon, MM. de
na, à Caen. J'eus l'honneur de le
nes et de visiter avec lui, en com-
ir de l'*Avranchin monumental*,
à Hague Dick de Vains, le littoral
ont-Saint-Michel.

is qu'il recueillit dans ce voyage
réunies par lui dans un volume

publié en 1863, et qui porte pour titre : *Conquête de l'Angleterre et de la Normandie*.

Son petit traité devenu classique : *De la civilisation danoise sous les Vikings*, est considéré généralement comme son chef-d'œuvre.

Administrateur remarquable, écrivain distingué, causeur spirituel, homme du monde ayant au suprême degré le sentiment des convenances sociales, Worsaae était proclamé par tous comme l'un des maîtres de l'archéologie préhistorique. Dans les Congrès internationaux, l'accueil qui lui était fait témoignait de l'estime qu'on portait au savant, de la sympathie affectueuse qu'avait su inspirer l'homme privé.

Quel est celui de nous ayant tant soit peu fréquenté les bibliothèques, les musées les dépôts d'archives, qui n'a pas rencontré sur sa route Charles Vastel, avocat intermittent, voyageur effréné, que l'on a surnommé, à juste titre, le chevalier errant de *Charlotte Corday*. On le trouvait à Versailles et à Paris, à Argentan, à Caen, à Évreux, à Alençon, voire même à Bourges, à Saint-Émilion et à Bordeaux, partout, en un mot, où il pouvait rencontrer un document ayant trait à son héroïne, un souvenir d'elle, une trace de son passage. Cette étrange obsession dura de longues années, on peut même dire qu'elle n'abandonna jamais notre confrère. Entre temps il s'occupa des Girondins, mais la Gironde n'était-ce pas encore Charlotte ? Hoche, dont il s'enquit plus tard, s'y rattachait, il faut en convenir, beaucoup moins, et M^{me} du Barry, sur laquelle il écrivit deux volumes

ne s'y rattachait pas du tout. Mais
tentatives isolées qui ne sauraient
être la première et la plus intéressante
dans.

La multiplicité de ses publications
peut indiquer à suffire l'intensité
et la persistance de son effort.

Procès de Charlotte Corday devant
le jury, à Paris, 1793. *Procès de Char-*

lotte Corday à Barbaroux.

Authenticité du portrait de Charlotte

Corday et les Girondins, 3 vol.

St-Émilion. Biographie de Salles.
dramatique, historique de Corday.
légende de Charlotte Corday; la maison
de Corday à Argentan. Documents inédits. »
Le si considérable, n'est rien auprès
de notes, des rédactions commencées,
du sujet, qui remplissent, retenons
seulement cinq énormes cartons.

Il a été indiqué comme devant pa-
ges sur Charlotte Corday, dont nous
les réservons en suivant l'ordre des dates :

Album de Charlotte Corday, contenant tous
les documents publiés par les premiers biographes,
et les personnes qui l'avaient connue.
Ces émanées d'elles jusqu'à son

Album historique de Charlotte Cor-

day. — Histoire de la famille de Corday. — Période féodale, 1077 jusqu'à l'alliance avec le grand Corneille. — Période Cornélienne ou moderne, de 1674 à la naissance de Charlotte Corday, 1678 ;

3^e Biographie inédite de Charlotte Corday, par Caille-Desfontaines, son premier historien, et notice sur Louis Caille.

Aucun de ces ouvrages, annoncés pourtant avec une certaine solennité, n'a vu le jour ; aucun même n'a été rédigé.

Il semble, comme l'a écrit M. de la Sicotière, auquel nous empruntons beaucoup de ces détails, « que l'auteur ait voulu se saisir du sujet et prendre « date à l'avance par cette indication, qui était, sinon « sans objet, au moins fort prématuée. »

Nous ne regrettons pas trop ce mécompte. Vastel n'eût jamais su maîtriser ses documents, et il nous paraît fort douteux qu'il eût jamais réussi à disposer et organiser un volume. Et pourtant, à sa manière, notre confrère a été véritablement un précurseur. Il a été l'un des premiers chez nous à appliquer à l'étude des faits et des événements contemporains, les procédés d'investigation patiente, minutieuse, rigoureusement critique, que les Allemands ont mise en honneur et dont les ouvrages de Taine peuvent faire aujourd'hui entrevoir l'importance.

M. Vastel, né à Versailles le 4 décembre 1817, est mort dans la même ville le 30 janvier 1885.

De M. Vastel à M. de Liesville, la transition est naturelle et pour ainsi dire indiquée à l'avance.

Issu d'une ancienne famille du département de la

Albert-Robert Frigoult, vicomte de Liesné à Caen le 4 mai 1836.

les études mal dirigées, placé fort jeune 'une belle fortune, il porta ses recherches ment sur un nombre infini de sujets. que incohérente des débuts finit par se s investigations de notre compatriote se ent, elles gagnèrent en précision et en valurent, en définitive, à leur auteur, une able notoriété.

Il s'essaya d'abord par des études sur Ba l'Orne, par des revues d'art, par des ons insectologiques.

de du voyageur à Bagnoles-les-Eaux ne us qu'une curiosité bibliographique, et Liesville ait été l'un des fondateurs de la d'Apiculture et d'Insectologie générale, qu'il a publié sur cette branche de la pro gricole n'est, à tout prendre, qu'un manuel que les éleveurs d'abeilles pourront con c fruit, mais qui ne dépasse pas le niveau ces sortes de productions.

istes normands au Salon — qui n'eurent innées d'existence — nous offrent le relevé eux des noms de nos compatriotes qui à ces compositions, mais la critique d'art tre et la rédaction sans couleur.

pas l'originalité de Liesville, ni sa sérieuse le valeur. Ce n'est en effet ni un artiste, brateur, ni un naturaliste, mais tout sim in curieux, doublé du plus actif, du plus des collectionneurs.

Nous ne saurions dire comment ce goût lui vint et comment, de l'étude de l'*Hélix cincta* et des mouches à miel, il passa sans transition à la recherche et à l'amour du bibelot.

Nous serions porté à croire que les relations intimes qu'il noua avec Champfleury y furent pour quelque chose. C'est de là que lui vint son admiration pour les faïences populaires, et peut-être aussi l'ardeur excessive avec laquelle il rechercha toutes les épaves de l'époque révolutionnaire. Dieu sait ce qu'il dépensa de temps et d'argent au cours de ces pérégrinations dans le monde de la curiosité. « Il avait, nous dit M. de La Sicotière, le cœur bon, « la main ouverte et cette confiance de la jeunesse « qui ne doute ni d'elle-même, ni des autres. » Si ses finances en souffrissent parfois, on peut dire qu'au point de vue critique et historique, les résultats qu'il obtint ne trompèrent pas ses espérances.

Il est impossible d'indiquer tout ce que lui doit la céramique, l'imagerie, la bibliographie de la fin du XVIII^e siècle et de l'époque révolutionnaire. Estampes, livres, brochures et brochurettes, journaux, complaintes et chansons, objets de toilette, armes, meubles divers, tout cela allait s'engloutir chez Liesville et former ce musée extraordinaire qui occupait tout un étage de la rue Gauthey et qu'il montrait le dimanche, avec une extrême complaisance, à tous les visiteurs.

Comme tous les amateurs d'autographes, de bibelots, de tableaux et de céramique, Liesville avait été parfois la dupe d'industriels très avisés et fort peu scrupuleux. Grâce à un trucage savant, à

s, le faux vieux avait fait invasion en cherchant bien, on trouverait le suspecte dans sa numismatique

Mésaventures sont communes ; personne n'ose flatter d'y échapper. Emporté par lui, M. Vastel lui-même n'avait-il pas cueilli dans son cabinet, sous la vitre, de gouaches et de dessins, un spectacle de fausses et peu intéressantes ? Corday ? Liesville qui, avec moins de prudence, n'eut pas plus de défiance, éprouva les mêmes.

La rue Gauthey avait eu d'étranges événements pendant le siège de Paris, un des derniers y pénétra et, en éclatant, mit au jour quelques-unes des plus belles céramiques qui composaient. Nouvelle mésaventure à la rentrée des troupes à Paris, après la révolution de Juillet.

On raconte M. Burty, que cite M. de La Harpe, qu'en fallut que cette collection, suspendue au ciel, ne fût livrée au pillage. Un homme plus zélé qu'intelligent, voyant vraiment des emblèmes prohibés dans toute collection datant de la première révolution, détruisit les fusils à pierre, les pistolets d'honneur, les glaives des volontaires, les faisceaux, les piques, les écharpes, les bonnets de la liberté.

Il faut lire, pour être juste, que les écharpes, toutes ces ferrailles historiques,

qu'un émeutier de nos jours eût repoussée avec dédain, fut promptement et fidèlement rapportée au domicile de son propriétaire.

En 1881, M. de Liesville donna à la ville de Paris ce qu'il y avait de mieux dans cet entassement original d'objets bizarres, hétéroclites, sans grand charme, mais non sans curiosité. La collection forme, dans le musée Carnavalet, une section spéciale qui porte le nom de son donateur ; Liesville en avait été nommé conservateur-adjoint, à titre honorifique. C'est dans la salle où elle se trouve qu'il a peut-être passé ses moments les plus heureux. C'est là que devrait être placé son buste.

Indépendamment des brochures auxquelles nous avons fait précédemment allusion, notre confrère a publié deux grands ouvrages ; mais comme chez lui le collectionneur primait l'écrivain, ces deux grands ouvrages sont des ouvrages sans texte. Le Recueil de bois ayant trait à l'imagerie populaire, aux cartes, aux papiers (4 fascicules in-4°), n'en contient pas une ligne.

L'Histoire numismatique de la Révolution, dont neuf fascicules ont paru, en contient si peu, que ce n'est véritablement pas la peine de s'y arrêter.

Ce ne sont pas des livres, ce sont des collections de bois et de médailles mises avec gracieuseté, par leur propriétaire, sous les yeux du public.

Nous avons peine à penser que l'ouvrage sur la céramique révolutionnaire, dont on annonçait la préparation, eût présenté un autre caractère.

Liesville est mort à Paris le 4 février 1885. Dans les derniers jours de sa vie, il était revenu aux idées

de sa jeunesse. Sous l'empire de mille qui lui étaient restés toutait exprimé le désir de reposer à netière de St-Pierre, au milieu de est là qu'avec quelques amis, nous é sa dépouille mortelle, et qu'en ui avons adressé le dernier adieu. el, dont, il y a peu de jours, nous rt, était entré dans nos rangs le 9

était moins un savant qu'un ami grès. Retiré à Valcongrain, au mi riétés, il avait tout naturellement ion sur l'agriculture, la sylvicul- à. Il avait pris sous sa protection les productions utiles de la terre, ié de son mieux pour les défendre des d'ennemis invisibles qui les trop souvent, réduisent ou annihi- ent. La campagne qu'il conduisit, nent d'ailleurs, pour préserver de plants de pommes de terre, eut sement. Il en entreprit bien d'au- un effet, était né propagandiste.

ses idées, il prodiguait volontiers ns les journaux, multipliait les des comices, organisait, à grand té, enquêtes, concours et banquets. ur les questions les plus diverses, étit format, sont innombrables. La nédicte ne suffirait pas à en dresser

Ses excursions dans le domaine archéologique furent malheureusement assez rares et portèrent presque toujours sur les antiquités préhistoriques.

Dans ces matières délicates, nous n'osierions pas affirmer que la science moderne eût toujours accepté les conceptions de notre confrère ; elle pourra très certainement, en revanche, tirer un utile parti des faits qu'il a constatés, des matériaux de toute espèce qu'il a eu la patience de recueillir.

Notre Société a été bien vivement impressionnée en apprenant la mort soudaine et imprévue de l'un de ses anciens directeurs, M. Émile Egger. Homme véritablement supérieur, M. Egger honorait tout à la fois l'Université et la science française. C'était non seulement le plus grand de nos hellénistes, c'était encore l'esprit le plus large, le plus ouvert, le plus impartial. Sa biographie sera faite prochainement par l'un de ses confrères de l'Institut. En attendant, des discours émus, qui mettent dans tout son relief cette belle et sympathique figure, ont été prononcés sur sa tombe. Je ne saurais rien ajouter à ces témoignages de l'estime et de la douleur publique. Mais si la compétence et l'autorité me manquent pour apprécier ici les travaux par lesquels M. Egger a illustré son nom, je puis au moins dire quels souvenirs son passage au milieu de nous avait laissés et quels regrets profonds sa perte nous a causés.

Le discours qu'il prononça comme directeur à l'ouverture de notre séance publique, en 1864, porte bien la marque de cet esprit flexible et compréhensif, qui ne se contentait pas d'exceller dans une

s qui, à l'occasion, aimait et recherchait des horizons.

Il était judicieux et de plus exact que ses le caractère chrétien de notre civilisation trop peu comprise en France, l'Inventaire des Musées d'Antiquités, sur l'histoire des inscriptions lapidaires, la philologie des idiomes provinciaux

Cette dernière question lui tenait le plus au cœur, et il n'hésita pas à nous le mérite de *Jasmin*, brillant éclat de la poésie provinciale, et à se réjouir de l'immortalité indestructible du parler rural, et des accents d'une sincérité communément certainement comblé de joie Charles

Il disait, disait-il, que le beau français de la langue dialecte courtisan, comme l'appelait le poète, mais leurs clients et leurs administrés étaient dociles, ils parlent toujours le Normand, les paysans d'il y a dix siècles tirèrent le langage rompu ou plutôt transformé avec l'angle de vieux celtique. Quand je veux tenir avec un de ces francs campagnes, je ne comprends pas sans peine. Mais, pour tonner ou de m'indigner, je me dis que la secrète d'Antiquaire : Tant mieux, une œuvre du bon Dieu que la main a respectée. Voilà une inégalité, assurément innocente, que n'a pas encore effacée le nos règlements publics ; il y a encore

« des prairies et des forêts naturelles, et la végétation n'est pas partout *taillée, alignée, fardée*, comme dans les jardins de Versailles. »

Hélas ! nous sommes obligé de le confesser, cette uniformité monotone que, dans son âme d'artiste et avec ses instincts de savant, M. Egger déplorait en 1864, s'est singulièrement développée depuis, et aujourd'hui, dans beaucoup de parties de notre ancienne province, la plupart des ruraux parlent, à bien peu de chose près, comme les maires ou comme les notaires.

Avec M. de Saint-Germain, ancien directeur de la Société, que nous avons eu la douleur de perdre au mois d'octobre dernier, nous entrons dans un monde et dans un ordre d'idées différents.

« M. François-Charles Hervé de Saint-Germain du Houlme est né à Caen le 16 février 1803.

A sa rentrée de l'émigration, son père, dont la fortune avait beaucoup souffert, était venu s'y fixer, et occupait sur la paroisse St-Julien une des rares maisons qui existaient alors dans le quartier de Bagatelle.

C'est là que M. de Saint-Germain passa ses premières années. Notre confrère ne l'oublia jamais, et il aimait toujours à revoir la ville de Caen, qui lui rappelait tout un monde de souvenirs et dont il admirait fort les monuments religieux.

En 1831, M. de Saint-Germain épousa M^{me} du Bouexic de La Driennays, et vint immédiatement après se fixer dans la commune de St-Sénier, en plein Bocage, dans ce château hospitalier d'Apilly, d'où l'œil se promène sur de vastes prairies et sur des

maisssent si bien tous les

e M. de Saint-Germain ne révéler. C'était bien un : anglaise, vivant au milieu confortablement, dirigeant tivateurs ses voisins, et les bonnes méthodes, à raux, à répandre l'instruc- ès matériel et moral sous toutes les directions. Ah ! que de bien notre frère, ent admirable de M^{me} de réaliser autour de lui, sans

Illeurs s'affirmer bientôt sur moment de l'établissement. re dans l'arrondissement, ent un des membres fon- le année, après la retraite uf de Vains, les suffrages es l'appelèrent à la prési- , lui appartint dans la créa- hes, que plus que personne à diriger. Ces présidences, usque dans les dernières rent jamais pour lui des l'il prononça, le 20 juillet ons à la Société d'Agricul-

aussi bien dans l'État que chez les particuliers.

Que de bon sens et de finesse dans la réserve qu'il recommandait à ces perpétuels donneurs d'avis, orateurs bruyants et sans autorité, qui sont trop souvent la plaie des réunions agricoles !

« Vous sentez comme moi, Messieurs, disait-il, de quel fâcheux effet seraient des conseils aventureux, origine quelquefois de déboires pénibles et de pertes réelles que la fortune de nos cultivateurs ne leur permettrait pas de supporter impunément. « On ne saurait donc s'entourer de trop de renseignements, trop s'éclairer soi-même.

« Il faut donc éviter de donner ces conseils d'une manière trop solennelle et même trop insistante. « Quelques avis insinués dans un entretien que j'appellerais volontiers une causerie, ont souvent produit plus d'effet que les recettes les mieux formulées et les plus retentissantes (1). »

Aussi il est curieux de constater que, dès 1839, M. de Saint-Germain, éclairé par l'observation et l'expérience, en était arrivé à préconiser les méthodes que l'on met aujourd'hui en avant pour combattre la crise qui pèse sur l'agriculture. Accroissement de l'étendue des pâturages, multiplication du nombre des bestiaux, réduction de la culture des céréales, telle était déjà la pratique très précise et très nette qu'il ne craignait pas de recommander à l'attention de ses auditeurs.

(1) *Société d'Agriculture de l'arrondissement d'Avranches*, 2^e année, p. 53.

les bestiaux, disait-il, il yens de les alimenter, il e des prairies artificielles, cul sont une ressource double: notre climat; mais aussi q érités se rattache à l'élève mprise !! Avec eux augme les fumiers la richesse du du sol celle des produits. a été obligé d'enlever quel are du blé, l'abondance inu tra bientôt comblé le défici (1). »

ré et pratique, ennemi d'un 'était pas moins de l'ignoran des idées philosophiques les levées, il les développa sou uccès, devant un auditoir t de l'ouverture des comice e de la distribution des ré unions familières, empre mie, qui glorifiaient le tra ralité, avaient quelque chose, je dirais presque de relig 'âme des braves gens aux ses.

tion incessante, par des conc oute une série d'encouragen gement combinées, que s'op

en définitive, en quelques années, la transformation radicale de l'agriculture dans l'Avranchin. Le développement de la richesse publique, l'amélioration du sort de la classe laborieuse qui en devait être la conséquence, furent une des grandes joies de M. de Saint-Germain, et, dans les dernières années de sa vie, nous l'avons souvent entendu énumérer avec une abondance et une précision étonnante de détails, toutes les familles agricoles du pays qu'il avait vu s'élever par leur travail et leur moralité et arriver à la propriété du sol, à l'aisance, parfois même à la fortune. Grâce à l'étendue moyenne des exploitations dans l'Avranchin, bon nombre de journaliers et de simples domestiques attachés à la culture peuvent en effet prendre des fermes, élever, sans le secours de personne, de nombreuses familles, et acquérir en définitive un capital assez important par l'épargne et par une intelligente administration. Il y a des carrières plus brillantes, il n'en était pas autrefois de plus sûres, de meilleures au point de vue de la moralité privée et de la grandeur de l'État.

Cette transformation agricole, qui devait donner de si magnifiques résultats, était déjà en bonne voie lorsque M. de Caumont vint tenir à Avranches, au mois de juillet 1839, la session annuelle de l'Association normande. Le grand archéologue, le promoteur du progrès rural et industriel, trouva là un accueil digne de lui et des œuvres bienfaisantes auxquelles il s'était consacré. Le président de la Société d'Agriculture, M. de Saint-Germain, se distingua entre tous par sa cordialité chaleureuse et par son empressement. Dans les paroles de bienvenue

—
e l'Association, il n'eut
res, un peu perdus dans
t des commerçants qui

ouvenirs, disait-il, s'ils
tre passé, ce n'est pas
a science et l'histoire et
t et la Gloire ne sont pas
écouvrir et signaler nos
arracher au marteau du
le l'indifférence, qui fait

qui a fait époque dans
croit de bonheur, l'objet
nt et animé de M. de La
daisir à le relire, et nous
i en forment, pour ainsi

i où la nature se montre
rtile, où les administrati-
rivalisent de zèle et de
ic, où toutes les opinions
même pensée de gloire
ral; où tout ce qui est
t ce qui tend au progrès,
t mis en pratique, où le
sent n'exclut pas celui des
ceux de l'avenir. Avons-
n n'est-ce qu'un rêve (2)? •

iation normande, 1839, p. 9.
ciation normande, 1839, p. 41.

Le rêve était une bonne et belle réalité, mais cette réalité ne pouvait pas être éternelle. Quelques années plus tard, la politique s'emparait de M. de Saint-Germain et devait désormais l'absorber tout entier. Membre de l'Assemblée nationale en 1848, député au Corps législatif pendant toute la durée de l'Empire, nommé de nouveau à l'Assemblée en 1871, sénateur, président du Conseil général, commandeur de la Légion d'Honneur, notre regretté confrère avait obtenu tous ces mandats électifs et toutes ces hautes distinctions par la force naturelle des choses, sans brigue, sans sollicitations (1). De cette partie de sa vie, qui ne rentre pas dans notre domaine, nous ne voulons dire qu'une chose, c'est que M. de Saint-Germain se montra toujours supérieur à sa situation officielle, et que sa loyauté, sa rare distinction, son esprit de modération et d'équité lui avaient conquis l'estime, souvent même l'affection de ses adversaires politiques.

L'homme public chez lui ne fit d'ailleurs jamais tort à l'agronome et à l'économiste. Dans un recueil

(1) Conseiller général pour le canton de Villedieu en 1848. — Membre de l'Assemblée nationale de 1849 à 1851. — Élu de nouveau député le 19 février 1852 et secrétaire de la Chambre de 1861 à 1868, membre de l'Assemblée nationale de 1871 à 1876, sénateur de la Manche de 1876 à 1879. — Président du Conseil général de 1871 à 1879. — Chevalier de la Légion d'Honneur le 12 avril 1854, officier le 14 août 1862, commandeur le 14 août 1868. — M. de Saint-Germain parut rarement à la tribune ; il tint cependant à intervenir en faveur du pouvoir temporel du Pape. Nous connaissons également de lui quelques discours sur les Haras et la question chevaline.

lementaires, un chroniqueur pari-

 : e pommeuse, herbagère, chevaline tout entière dans M. de Saint-

dée qu'exprimait avec plus d'élé-
M. Genreau, lorsqu'il le proclamait n idéale de notre pays. »

ut bien véritablement, en effet, à point de vue agricole, mais à personne n'entretint avec nos voi-

Guernesey, d'Angleterre, des re-
ales et souvent plus fructueuses vranches et pour son arrondisse-
ne défendit, contre de puissantes lus de ténacité et d'énergie, l'insti-
personne ne s'associa avec plus de tive faite par un vénéré prélat, r sauver le Mont-Saint-Michel.

le Saint-Germain fit acte de con-
t archéologique, et mérita vraiment de tous les antiquaires normands.
il fut l'objet de votre part, Mes-
nifestation de cette reconnaissance.
ffrages sur un homme de bien, sur
nt du Parlement, sur un agronome oulions, comme l'a dit exceillem-
en président, M. Joly, « honorer mpathique personnalité, et témoi-
temps de l'intérêt que nous pre-
rande et patriotique entreprise de du Mont-Saint-Michel. »

M. de Saint-Germain en fut profondément touché et il vous exprima sa gratitude dans un discours remarquable, l'un des plus archéologiques à coup sûr qui figurent dans notre collection (1). Il y fut bien un peu question de chevaux, de races perfectionnées et de choses rurales, mais, par une délicate attention, notre directeur s'y attacha surtout à nous entretenir des monuments de l'Avranchin, de la cathédrale d'Avranches, et aussi de la restauration de la grande abbaye normande pour la défense de laquelle s'étaient rencontrés, unis dans le même sentiment, le député de l'arrondissement, notre ancien directeur, Mgr Bravard, et le plus grand historien de notre temps que deux fois nous avons placé à notre tête, M. Guizot.

Ce sont là de nobles et beaux souvenirs qu'il convenait de rappeler dans cette solennité.

La cathédrale d'Avranches, malgré sa valeur architecturale, malgré les souvenirs historiques qu'elle rappelait, avait été moins heureuse que l'abbaye.

Sa destruction progressive et lente, s'opérant sous les yeux des pouvoirs publics sans scandale, sans protestation, au milieu de l'indifférence générale, avait laissé dans l'esprit de M. de Saint-Germain, qui en avait été témoin, une impression de profonde tristesse que les années n'avaient point affaiblie.

Lorsque tout enfant il quitta Caen, sa ville natale, les tours de la vieille église profilaient encore

(1) *Bulletin de la Société des Antiquaires*, t. VIII, p. 252.

et leur silhouette élancée et offraient au le plus grandiose et le plus pittoresque

inant un promontoire, abrupte, nous minant une vallée profonde et largement entourées d'un horizon étendu, d'un mensité des grèves blanches, de l'autre pagne verdoyante, audacieusement plabord du rempart et de l'abîme, elles aisissantes, non seulement par leur ar-e, mais surtout par leur position unique masse imposante qui dominait la con-

»
» cela il ne reste plus qu'une place vide et nts débris.

ption de M. de Saint-Germain fait revivre ille prouve que le grand agriculteur était sens élevé du mot, un véritable anti-

ssi, nous avons, au centre même de la erveilleux monument, l'abside de Saint- est en péril et dont chaque jour avance

uvre d'un artiste caennais, Hector Sohier, rchitectes les plus étonnantes qu'ait pro- trenaissance française. Ce joyau ciselé, ppelaient récemment MM. Joly et Pa- étrangers viennent ici pour l'admirer ; le

» de la Société des Antiquaires de Normandie,
»

dessin, la gravure l'ont depuis longtemps popularisé. Le laisserons-nous tomber pierre à pierre sous nos yeux, comme tomba autrefois la cathédrale d'Avranches? Nous ne sommes plus en 1810, et nous aimons encore à espérer qu'il n'en sera pas ainsi.

Nous venons d'entendre le prélat éloquent et vénéré qui a bien voulu présider cette réunion, nous parler, dans un magnifique langage, des beautés de notre architecture. Je voudrais que quelque chose de cette flamme généreuse passât dans les âmes de tous ceux qui m'écoutent.

Sous cette influence féconde, un grand mouvement d'opinion viendrait seconder et au besoin stimuler les dispositions favorables de l'administration.

Le désastre que nous redoutons serait alors conjuré.

Sauver un chef-d'œuvre de notre art national, n'est-ce pas, après tout, Messieurs, servir la cause sacrée de la patrie et de la civilisation ?

LES DÉCOUVERTES D'YQUELON

Par M. de LOMAS.

L'église d'Yquelon, près Granville, qui dépendait du diocèse de Coutances, est un des plus curieux oratoires du pays. Il appartient dans son ensemble à l'architecture romane, dont il nous offre un très intéressant spécimen. Malgré des remaniements déplorables opérés au XVII^e siècle, il présente encore

malheureusement,

tal, M. Le Héricher
ne description très
e nous ne voyons

, M. l'abbé Briand,
a à propos de faire
nt pour assainir la
véritable cave par
vironnant.

rt intéressantes dé-

bord des fonts bap-
d'une simple cuve
style bien défini.
ains de l'église ro-
du pignon nord de

ignon, on découvrit
ale en pierre blan-
ès intacte en pierre
) mesure 2 mètres
a 1 mètre 2 centi-
l un art fort avancé
scription.

chevalier en relief,
ête appuyée sur un
pieds.

ne dépasse pas les
rée à la taille au
t pendue une épée.

Un bandeau large de 4 centimètres est noué ou attaché derrière la tête et retient une pièce d'étoffe qui sert de coiffure.

Deux boucles de cheveux couvrent les tempes.

Les détails de l'ornementation, du costume et de la coiffure permettent d'assigner le XII^e siècle comme date de l'exécution de cette pierre tombale.

Elle ne porte ni indication de nom, ni indication d'année ; il serait, par conséquent, impossible de déterminer le personnage dont elle recouvrait les restes. Ce que l'on peut dire avec certitude, c'est qu'il appartenait à la puissante famille d'Yquelon, dont un des membres, *Roger d'Yquelon*, apposa sa signature au bas de deux grandes chartes de l'abbaye de la Luzerne, en 1162.

La statuette mérite de nous arrêter davantage. C'est, en effet, une œuvre d'art d'un beau caractère et d'un véritable mérite d'exécution.

La sainte est représentée debout, la couronne en tête. Elle dirige sa main gauche ouverte du côté du spectateur, à la hauteur de l'épaule ; la main droite est fermée, l'index et le médius sont allongés et viennent se poser sur la paume de la main gauche.

C'est le geste d'une personne qui discute, et il est rendu avec une grâce et un charme inimitables.

Les détails du costume sont d'ailleurs traités avec un soin minutieux.

Au-dessous de la couronne, finement ciselée, un voile, indiqué avec une extrême délicatesse, sans cacher entièrement la chevelure, couvre les épaules. Un manteau aux longs plis flottants est retenu sur

de forme allongée et
la plus naturelle et la plus

ne gauche de la statue,
lumineux, qui accom-
plit l'un de ses attributs,

trouvons aucune hési-
tation à appeler cette statue, une sainte

tribut ordinaire est, il
tude de la sainte lève
e que l'artiste a voulu
au moment où elle
la parole, avec les phi-

ce d'autant moins con-
s patrons de l'église
est d'ailleurs, dans la
on toute particulière.
en est de même main-
tut, avec une certaine
l se lisent au bas d'un
, qui se trouve encore

charina, tucre
ficiis omne decus.
Bichau, 1743.

leur artistique, notre
et la Société des Anti-

quaires de Normandie ne peut manquer d'être sensible. Comme beaucoup d'autres œuvres du même genre, comme la sainte Marie, de Buais, comme le saint Léonard, de Vains, la sainte Catherine, d'Yquelin, est sortie des ateliers de Caen. C'est pour nous une raison de plus de la signaler et de veiller soigneusement à sa conservation.

SONNETS RUSTIQUES

Par M. Gustave LE VAVASSEUR (1).

MES ARBRES.

I.

J'ai des arbres remplis de bois mort et de trous,
Gelifs, noueux, tortus, bossus, couverts d'écailles,
Tronqués et plus moussus que de vieilles murailles,
Emmantelés de lierre et hérissés de houx.

Vieux serviteurs bourrus. Le plus rugueux de tous,
C'est Jean, mon bûcheron. Cet homme sans entrailles
Surveille les halliers et sonde les broussailles. [nous ?
— Monsieur, ce chêne est mort, quand donc l'abattrons-

(1) Dix seulement de ces sonnets ont été lus à la séance publique : M. Gustave Le Vavasseur, auquel nous en exprimons toute notre reconnaissance, a bien voulu compléter la douzaine en nous envoyant depuis ceux qui portent pour titre : *l'Églantier, la Pomme*.

—
s cette feu
: sa lèvre
âme et sa

ardent à
éche tout :
ies, je cog

il crache
u fait sem
emblant
de hache.

anache
i soufflant
sort tout
oustache.

.es repos
ux

portant,
ante
ntent.

amis,
demeurent
t meurent
mis.

Ils ne craignent rien, hormis
Les ciseaux qui les effleurent;
Leurs rameaux grimpent ou pleurent
En écoliers insoumis.

C'est moi qui leur fais la classe;
Ils font les beaux quand je passe,
Ils se savent, Dieu merci,

Libres, sous ma sauvegarde,
Mais je crois qu'ils sont aussi
Bien contents qu'on les regarde.

IV.

Ils aiment qu'on les admire,
Drapant leur galbe incertain
Dans le brouillard du matin,
Comme dans un cachemire.

Quand le voile se déchire
Sous un coup de vent hautain,
D'un air demi-libertin
Les jeunes semblent sourire.

Les vieux couvrent leurs troncs gris
Et leurs rameaux rabougris
De feuille verte ou vermeille

Et mettent, en vrais lurons,
Leur casquette sur l'oreille
Quand passent les bûcherons.

V.

jeune églantier
ni l'écoute :
éurrissons la route,
urdons le sentier.

s fait son métier,
la chèvre broute,
qui font la voûte
in tout entier.

is · séculaire,
circulaire
· oupeau normand.

au vieux hêtre :
tranquillement,
s un doux maître.

RBEAUX.

Novembre.

. dort dans la ramée
bas quand le jour luit,
on gîte de la nuit
· s'abattre affamée.

dans la terre semée,
au gibier qu'il poursuit,

Il becquète le grain qui fermenté, et détruit
La part de la moisson dans le germe enfermée.

Ainsi, quand le remords, corbeau noir et gourmand,
Fouille le cœur de l'homme et, parmi le froment,
Cherche pour s'en nourrir le ver qui le torture,

Le glouton, sans songer aux repas à venir,
A trop grands coups de bec s'acharne à sa pâture
Et dévore le cœur avec le souvenir.

L'ÉGLANTIER.

Églantier, rosier de l'Eden,
Les habitants des capitales
Te greffent de leurs mains brutales,
Pour faire honneur à leur jardin.

Pour le raffiné citadin
Ta rose ouverte et ses pétales,
Dans leurs simplicités natales,
Ne méritent que le dédain.

Aussi, pourquoi, fleur sans malice,
En ouvrant tout grand ton calice,
Nous montrer le fond de ton cœur?

Reste bouton, naïve rose,
Il vaut mieux, qu'on soit femme ou fleur,
Laisser deviner quelque chose.

LES OIES.

Gravement, à la file, elles vont au pâris :
Le jabot confsterné, lourdes, mais empressées,
D'un rêve d'herbe tendre elles semblent bercées
Et pétrissent la fange à pas appesantis.

Elles ont le bec rude et de grands appétits ;
Il semble que parfois au fond de leurs pensées
Revient le souvenir de leurs gloires passées....
Ah ! si le Capitole avait fait des petits !

Elles causent sans cesse entre elles, les commères ;
Est-ce à la vision de nouvelles chimères ?
Est-ce au gai souvenir des grandeurs d'autrefois ?

Elles battent de l'aile en se faisant des signes.
Je ne comprends pas bien leur langue, mais je crois
Qu'elles passent leur vie à médire des cygnes.

LE BRIN D'HERBE.

A quoi sert un brin d'herbe ? — A rien,
Dit l'aigle à la serre puissante.
— Moi, répond la taupe innocente,
Par dessous je ne vois pas bien.

— C'est notre pain quotidien,
Dit la brebis reconnaissante.

— C'est l'œuvre toujours renaissante
Du Créateur, dit le chrétien.

Et le poète solitaire,
Que jusqu'au trépas le mystère
De la nature fait rêver,
w

En lui-même songe avec joie :
Le brin d'herbe est fait pour sauver
La fourmi quand elle se noie.

LE ROSSIGNOL ET LE PIGEON.

Mai.

Pigeon, votre simple ramage,
Sans fioriture et sans façon,
N'est certes pas à l'unisson
De votre séduisant plumage.

Pigeon, mon ami, c'est dommage,
Voulez-vous prendre une leçon ?
Je vous ferai, filant le son,
Rossignoler à mon image.

— Merci, rossignol, grand merci,
Si nos gosiers sont faits ainsi,
C'est qu'ils nous conviennent sans doute

Quand vient le gentil mois de Mai,
Vous chantez pour qu'on vous écoute,
Moi, je chante pour être aimé.

LES GLANEURS.

Août.

Aux guérets de l'esprit on s'est tant promené
Qu'il ne reste plus rien de la moisson superbe ;
Les râteaux avaient fait leur ronde après la gerbe,
Et dès le premier jour on avait tout glané.

Les grillons font la nique au chercheur obstiné ;
Il ne trouve pas un fêtu, pas un brin d'herbe,
Pas un pronom d'antan, pas un mot, pas un verbe,
Les rats meurent de faim dans le champ moissonné.

Et pourtant les naïfs qui rêvent de javelles ,
Quêtent les vieux épis et les rimes nouvelles.
Qui sait si les râteaux criards ont tout gratté ?

Poursuivant sans ennui la tâche qu'il préfère ,
— Peut-être , — dit tout bas le poète entêté ,
Le plus beau vers du monde est-il encore à faire.

LA POMME.

Octobre.

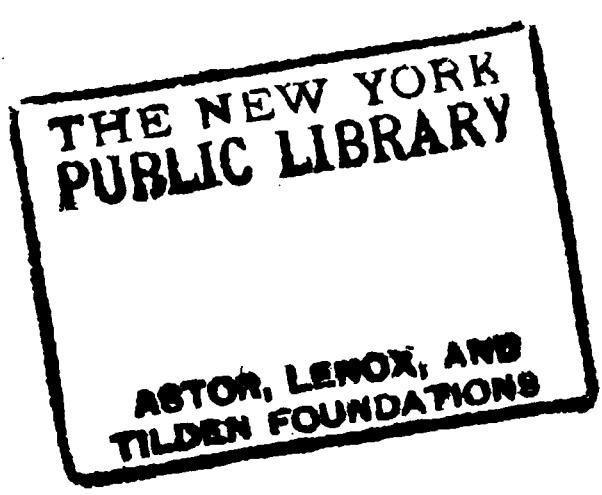
Quand le pommier fleurit, le bon Dieu défendit
De cueillir les fruits d'or endormis dans ses roses ;
Le maître souverain qui créa toutes choses
Voulut éprouver l'homme et l'arbre ; il attendit.

Mais la femme séduite écouta le maudit
Qui lui montra la pomme au sein des fleurs écloses ,

Comme un fruit réservé pour les apothéoses,
Puis l'homme crut la femme, et l'orgueil les perdit.

Les pommiers sont déchus depuis la faute d'Ève,
Le printemps les trahit, l'hiver glace leur sève,
Le souffle de la Mort flétrit l'Espoir d'en haut.

Nous n'avons plus, hélas ! sur la terre où nous sommes,
De fruits sans amertume et de fleurs sans défaut,
Mais nous avons toujours des femmes et des pommes.



EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 18 décembre 1885. — Présidence de M. Tessières.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal des deux dernières séances, il est procédé, conformément aux inscriptions du règlement, au renouvellement intégral du bureau.

Sont nommés :

Directeur pour l'année 1886 : M. Chabouillet ;

Président : M. de Panthou, ancien procureur général ;

Vice-Président : M. l'abbé Montcoq, curé de St-Ouen ;

Secrétaire : M. Eugène de Beaurepaire ;

Vice-Secrétaire : M. Gustave Le Hardy ;

Trésorier : M. Charles Hettier ;

Conservateur du Musée : M. Charles du Plessis ;

Bibliothécaire-Archiviste : M. Émile Travers ;

Membres de la Commission administrative : MM. J. Travers, Guillouard, Joly, de Formigny de La Londe, Châtel.

Séance du 8 janvier 1886. — Présidence de M. de Panthou.

Le Secrétaire donne lecture : 1^o de deux circulaires relatives à la réorganisation des sections pour le

Sociétés savantes ; 2^e d'u
agnant une note rédigée
istoriques sur les Assem
utés d'habitants en Fra
3^e une lettre du nouvea
, M. Chabouillet, par laq
ères de l'honneur qu'ils
t pour remplacer à leur
éque de Rouen, directe

més membres titulair
Edgard), recteur de l'Aca
, vicaire de la paroisse S
loyen de St-Jean.

onne lecture d'une noti
l'une cheminée romane
server encore en place (c
105 de la rue St-Pierre.
chapiteaux, largement tai
ré, a été moulé ; le mou

uverte est d'autant plu
is sculptés d'édifices civ
d'une extrême rareté
eut-être le seul qui puis
uelle dans la ville de Ca
re communique, au nor
chéologique d'une certain
numents religieux de l'é
au Passais normand. P
nt le désir de voir M. Mc
s dessins des appareils e

caractéristiques d'après lesquels seulement on pourrait apprécier, en connaissance de cause, le système présenté en ce moment à la Société.

M. Pierre Carel continue la lecture de son histoire de Caen, d'après les documents déposés aux archives municipales.

M. Châtel signale une importante publication de notre savant compatriote, M. Léopold Delisle, intitulée : *Un nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc*. Le Secrétaire insiste sur l'intérêt particulier que présente en ce moment la révélation d'un pareil témoignage.

Nous reproduisons ci-après la note de M. Huart, architecte, sur la découverte d'un fragment de cheminée romane à Caen.

Note de M. HUART.

En faisant réparer une maison rue Saint-Pierre, n° 105, je fus fort surpris d'y trouver, au deuxième étage sur la cour, une cheminée portant des traces de l'époque romane. Le manteau est soutenu d'un côté par un chapiteau dont une des faces latérales porte des sculptures du XII^e siècle. Tout le reste de la cheminée a été mutilé et retaillé. Le milieu a même été démolî et remplacé par une cheminée moderne.

La conservation de la partie de chapiteau, restée à peu près intacte, est due probablement à la proximité d'une cloison de bois qui l'a protégée contre le marteau des démolisseurs.

je de ce chapiteau et le montrai à assura qu'il était assez rare de neries romanes dans les maisons ville de Caen. Nous sommes allés cette maison, et, en cherchant de bons trouvé dans le mur opposé à rties de maçonnerie dont la taille ément le caractère roman. Nous t trouvé au rez-de-chaussée qui, esque un sous-sol, car les étages maison ne correspondent pas du autre partie qui donne sur la rue gnon et date probablement de la commencement du XVII^e siècle. preuve que les débris des siècles lever de plus en plus le sol des

re. — **Présidence de M. l'abbé Montcoq**

une lecture des lettres par les-
ithou et du Plessis s'excusent de
r à la séance, il signale ensuite
offerts :

? de toutes les branches de la
par Henri Le Court, notaire à

e Marie Leckzinska au président Victor des Diguères. Des remerciements à MM. Le Court et des Di-

Communication est ensuite donnée de circulaires relatives au Congrès des Sociétés savantes et des Sociétés des Beaux-Arts, en 1886, et au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

La Société décide que, par les soins de son Secrétaire, un exemplaire de tous les volumes de Bulletins et Mémoires qui existent en nombre dans son dépôt sera envoyé à la Société d'ethnographie, pour sa bibliothèque ; elle délègue en outre MM. Châtel et de Beaurepaire pour la représenter au prochain Congrès des Sociétés savantes.

L'ordre du jour appelle l'ouverture du scrutin pour le vote sur la candidature de M. Tony Genty, avocat à la Cour d'appel, présenté comme membre titulaire par MM. Joly et de Panthou.

M. Genty, ayant réuni l'unanimité des suffrages, est proclamé membre de la Société.

Il y aura lieu de voter à la prochaine séance sur la présentation, comme membres titulaires, de :

1^o M. Le Court, notaire à Deauville, présenté par M. Châtel et par le Secrétaire ;

2^o M. Coville, maître de conférences à la Faculté des Lettres, ancien élève de l'École des Chartes, présenté par MM. Gasté et Émile Travers.

M. de Beaurepaire reçoit la parole et donne lecture d'une notice biographique sur M. Cauvet, ancien président de la Société.

Séance du mois de mai. — Présidence de M. l'abbé Montcoq.

Sont nommés membres titulaires de la Société :

é, avocat à la Cour d'appel, de-

aire à Deauville;
re de conférences à la Faculté
rant à Caen.

une lecture d'une note de M. le
sur le séjour à Caen d'Helvétius.
sollicite de la bienveillance des
été tous les renseignements de
détail biographique.

nt la Compagnie d'un problème
nous un très vif intérêt, la
si Pierre Corneille a, oui ou non,
urs palinodiques à Caen. Le fait
grave document; resterait main-
ce cette affirmation par d'autres

compte à la Société des lectures
le la Sorbonne par les délégués
es de Normandie.

é donne lecture d'un travail sur
n d'Aché.

— **Présidence de M. de Panthou.**

du procès-verbal de la dernière
té au vote sur les présentations,
itulaires, de : MM. Couraye du
récaire à la Bibliothèque natio-
hiviste paléographe, avocat à la
aris. Ces Messieurs ayant obtenu

l'unanimité des suffrages, sont proclamés membres titulaires non résidants de la Société.

M. le Secrétaire fait connaître qu'il a été avisé, par M. de La Londe, d'une découverte de peintures murales, qui vient d'avoir lieu dans l'église de Torteval. Il espère pouvoir, à la prochaine séance, fournir à la Société quelques détails à ce sujet.

Il est donné lecture, par M. Émile Travers, au nom de M. Desprairies, de la première partie d'un travail intitulé: *Les Assemblées du général de la paroisse dans le Cotentin.*

Séance du 2 juillet. — Présidence de M. de Panthou.

Le Secrétaire communique divers documents, notamment une circulaire relative aux questions qui pourraient être insérées dans le programme du prochain Congrès des Sociétés savantes, et une autre circulaire concernant le prix des objets de consommation à des dates différentes, dans des communes déterminées.

Il donne lecture de notes sur les peintures de Torteval, et d'une lettre de M. Jacquier, relative à une pierre tombale existant dans l'église de May-sur-Orne. Cette lettre est ainsi conçue:

“ MONSIEUR,

“ J'ai l'honneur de vous signaler une pierre tombale du XV^e siècle, à double personnage, de 1,96 × 1,50, qui existe dans le cimetière de May-sur-Orne; elle servait, paraît-il, de dallage ou de marche à l'église.

sont peu visibles, c'est, me dit-on, trè

e, je ne puis vous r sa valeur, mais s May, il vous serai

je a l'intention de s cette occasion. sieur, de bien voi respect.

• Aimé JACQU

vail rempli de déta généralité de Caen

afte, d'une mani 'abbé Coutard, frere et créateur des ille.

clôt la séance par salem ; à l'appui de oncoq remet des ouverts par lui da

Présidence de M. a

'adoption du proc t la présentation d la Société, notam

mémoire de M. Tessier sur la mort d'Étienne Marcel, il est donné lecture :

1° D'une note de M. Costard, relative à la découverte d'une grotte-abri de l'époque des silex éclatés, faite par lui au lieu dit la Brèche-au-Diable ou le Mont-Joly ; 2° d'une note de M. Simon, à propos d'une pierre tombale à l'église de May-sur-Orne, déjà signalée par M. Jacquier. Un dessin de cette pierre tombale fort remarquable et dont la conservation s'impose à tous les points de vue, est placé sous les yeux de la Compagnie. M. le Vice-Président se charge d'intervenir auprès de M. le Curé de May, dans le but d'obtenir que l'on prenne des mesures pour empêcher la destruction ou la détérioration de cet intéressant monument.

M. Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, entretient la Société de son projet de publier une Flore populaire. Cette communication de notre savant compatriote excite un vif intérêt.

Séance du 5 novembre. — Présidence de M. de Panthou.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la précédente séance, le Secrétaire signale, parmi les ouvrages offerts, les *Croquis Maritimes*, par M. Vanel.

Il est ensuite donné lecture de lettres de MM. Hector Malot, Cutting, de Longuerue, Léopold Delisle. La lettre de M. Malot a trait à une maison de bois de l'arrondissement de Lisieux, celle de M. Cutting, à l'histoire de St-Étienne de Caen, celle du baron de Longuerue, au séjour d'Helvétius à Caen. Dans la

Secrétaire, M.
ser une expo
ui ont lieu e
lémoration du
Domesday-Bo
r des renseig
ui pourraien
ir ce projet. ·
conserve la p
r la maison c
élevée par l'ur
y. Les titres
que les Mabr
elle a été bâtie
tres du second
vèlent suffisa
; membres de

), en son noi
nsuite compté
r prendre pos
e la Société p

Panthou entr
d'un Christ d
de la Compa
tres de la sci
i en forme d
henticité.
unication, qu
Ch. du Plessis
u Musée par l

Note de M. Ch. du PLESSIS.

M^{me} veuve Pépin, de Saint-Pierre-sur-Dives, qui, l'an dernier, avait déjà offert au Musée des Antiquaires de Normandie un certain nombre d'objets provenant des collections de son mari, ancien membre de la Société, a fait, il y a quelque temps, un nouvel envoi de cent vingt pièces de monnaies en argent et en billon, tant romaines que françaises et étrangères. Les plus remarquables de ces pièces appartiennent à Germanicus ; Faustine, femme d'Antonin le Pieux ; Septime Sévère ; Otacilie, femme de l'empereur Philippe ; Probus et Constantin le Grand, pour les romaines. Parmi les françaises, la plus curieuse est un denier en billon, frappé à Dreux, sous Louis VII (1137-1180), et qui porte un petit croissant sur la face, pour rappeler la croisade de ce roi en Orient en 1147. Cette pièce présente encore plus d'intérêt pour la Société, parce que c'est précisément l'exemplaire qui a servi de sujet au travail de M. Chautard, inséré dans le tome II du *Bulletin des Antiquaires*. Viennent ensuite un demi-teston de François I^{er} et des pièces de Charles IX, de Louis XIII et de Louis XV. Les féodales françaises se composent en grande partie de pièces provenant de la trouvaille faite, en mai 1862, dans l'église de Hottot-en-Auge (1); il y en a du comté de Nantes, de Penthievre, d'Anjou, du Maine, de Vendôme, de

(1) *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. II, p. 188.

Gien, etc. Les pièces étrangères, qui aussi, du trésor d'Hottot, sont toutes 'Henri II Plantagenet, roi d'Angle-, frappés à Londres, ou dans d'autres mais qui, pendant une partie du eu cours en Normandie, à cause de de gouvernement des deux pays.

s Antiquaires de Normandie, par Secrétaire, M. de Beaurepaire, a s remerciements à M^{me} Pépin ; il que son exemple soit suivi, et que conserver d'anciens témoins irré- re histoire, qui trop souvent sont is pour la science.

NOTES ET COMMUNICATIONS

LES

ASSEMBLÉES DU GÉNÉRAL DE LA PAROISSE

Dans le Cotentin

Par M.-A. DESPRAIRIES.

Nous nous proposons d'étudier, dans les paroisses rurales du Cotentin, l'organisation et le fonctionnement des assemblées de communautés d'habitants, l'une des institutions les plus intéressantes et les moins connues de l'ancienne France.

On appelait communauté d'habitants l'ensemble, l'agrégation des habitants de la même paroisse ou du même hameau, réunis pour la gestion de leurs intérêts communs. Ces communautés constituaient de véritables personnes civiles, des êtres moraux capables de recevoir, de posséder et d'acquérir. N'ayant à leur tête ni représentant du pouvoir central, ni mandataire permanent, elles se gouvernaient au moyen d'assemblées générales des habitants. Cette administration collective s'exerça longtemps

, l'autonomie communale n'ayant pour l'action toujours décroissante du pouvoir royal. En 1659, Louis XIV déclara les 3 mineures, les soumit à la tutelle, quinquinaire, des intendants, et leur fit ainsi partie de leur indépendance primitive. Ilme après l'intervention du pouvoir emblées d'habitants, que dans la prammait *Assemblées du Général de la* eurent pas de réglementations uni-mode de délibérer variait suivant les 3 province, chaque région conservait propres consacrés par le temps. Les i Cotentin diffèrent souvent de celles la France.

est indispensable de remarquer qu'il eu, dans le Cotentin, de faire de dis-
e les assemblées s'occupant des affaires elles que l'on a appelées plus parti-
assemblées paroissiales, spécialement intérêts religieux (1). Ces deux assem-
la contrée qui nous intéresse, se con-
e seule délibération concerne souvent muniaux et les biens du trésor ; qu'il ommer un collecteur pour la taille ou pour la fabrique, la même assemblée s mêmes formes sont employées pour

neau fait cette distinction dans *Le village sous*. Il s'appuie surtout sur des documents prove-
npagne et de la Bourgogne.

Les assemblées d'habitants remontent dans le Cotentin aux époques les plus reculées du Moyen Age. Un accord du mois de mai 1269, intervenu entre le curé de Dangy et ses paroissiens, au sujet de la charge de custos, nous montre ces derniers comparaissant devant l'archidiacre de Coutances, Hervé de Saint-Denys, venu sur place pour juger le différend. Les parties sont entendues contradictoirement ; les paroissiens, en corps commun, répondent aux soutiens du curé : « parochiani *una* denegabant ». Le seigneur, Henry de Dangy, n'assiste à l'assemblée que comme témoin. D'autres actes, que nous aurons occasion de citer, prouvent que, dès les XIV^e et XV^e siècles, le général de la paroisse avait le droit et le pouvoir de gérer lui-même ses affaires.

Cet état de choses dura jusqu'à l'organisation des municipalités permanentes, en 1790, et les réformes de 1787 restèrent lettre-morte dans le Cotentin.

Les assemblées générales étaient tellement entrées dans les mœurs, que la loi du 10 juin 1793, sur les biens communaux, les conserva dans des cas spéciaux. Les habitants de Brévands se réunirent encore en état de communauté les 11 pluviôse an II et 24 germinal an III, pour décider à l'unanimité que leurs grèves continueraient à être exploitées en commun.

Lorsqu'il s'agissait de biens auxquels une partie seule des habitants avait droit, les hameaux se détachaient de la paroisse principale pour former autant de communautés séparées. Les paroissiens et communiers des villages de Pommenanque et des Ponts-d'Ouve, dépendant de Carentan, constituaient

munauté distincte. Le 31 mai 1397, Pierre de, comte de Mortain, seigneur et baron de Jode à Symon du Marest, « pour luy et les communiers », le grand marais de Pomme-moyennant 65 moutons d'or à la grande une rente seigneuriale de 40 sols. Cet acte é par le général des habitants des deux chaques années, ils se réunissent pour nom- yndic et déterminer le mode d'exploitation s. Tous les six ans, les habitants du fief de à Sainteny s'assemblent pour bannir le e La Flague, qui leur appartient en propre nement délibération du 1^{er} mai 1716). A St- i-Mont, la paroisse est divisée en deux ; habitent entre la route de Valognes et le nt seuls droit d'usage. Les habitants favo- éunissent en communauté, le 20 mai 1742, poser aux usurpations des seigneurs voi-

erse, quelquefois deux communautés voi- yant les mêmes intérêts, s'unissent pour ux entreprises dirigées contre elles. Mainte XVII^e siècle, les paroissiens de St-Georges dré de Bohon s'assemblent pour défendre nes marais menacés.

ns donnés à l'assemblée des habitants va- vant les localités. La plupart du temps, les its se nomment eux-mêmes « le général »,

paroissiens en général « (Sainteny, 14 41). D'autres s'intitulent « les paroissiens » (St-Hilaire, Petitville, 19 juin 1774), « les et bien-tanans des trois estates » (St-Côme ,

20 mai 1742), « les paroissiens, manans et habitants » (Angoville, 27 décembre 1734). A St-André-de-Bohon, les paroissiens deviennent les « naturels taillables » (25 janvier 1773), et à Liesville, « les naturels habitants ».

Malgré cette diversité d'appellations, ce qui ressort, c'est « l'estat de commun », c'est-à-dire que l'assemblée agit pour l'universalité des habitants, « les présents faisant fort pour eux et les aultres absents, se fundans comme ung et eux establiissant pour tous les aultres paroissiens » (Dangy, 24 janvier 1446).

L'assemblée de paroisse se composait d'abord du seigneur et des gentilshommes, d'autre part du curé et des ecclésiastiques, enfin des paroissiens eux-mêmes, sans distinction, riches comme pauvres. Tout homme payant la taille avait droit de séance et voix délibérative. Au XVIII^e siècle, les propriétaires *externes*, c'est-à-dire propriétaires dans la paroisse et n'y habitant pas, prennent part aux délibérations. Mais le vote a toujours lieu à la pluralité des voix, et c'est en vain que les grands propriétaires, en opposition avec le reste de la paroisse, prétendent qu'ils forment la majorité, parce qu'ils possèdent la plus grande partie du territoire (Brévands, 21 mai 1784).

Les nobles et les prêtres, exempts de la taille, ne figurent jamais dans les assemblées ayant pour objet la répartition de cet impôt ou la nomination des assesseurs et collecteurs.

Lorsque les femmes sont chefs de famille ou propriétaires *externes* dans la paroisse, elles sont

ix réunions du général. Le 23 mars 1413, lenrye figure au nombre des habitants de ri comparaissent devant le tabellion de our délibérer sur les affaires du Trésor (1). nes, M^{me} de Banville et la veuve Houton, le 12 octobre 1777, à une délibération des de Catz, et se font remarquer par l'énergie protestations, qui sont consignées au pro-

La comtesse douairière de Coligny et sa interviennent dans une assemblée des d'Appeville (28 février 1688).

t même des assemblées composées exclu- de femmes, lorsqu'il fallait nommer la e de la paroisse. Voici le texte d'une e de l'archidiacre de Coutances, pour la e Champ-du-Boult : « Le s^r curé indiquera par aultre une assemblée de femmes de isse, à tel jour et heure qu'il trouvera à our faire élection d'une qui fasse l'office nine, laquelle sera deubment instruite ère d'administrer le baptême, sy elle en ► (25 octobre 1674).

rt, nous n'avons trouvé trace d'obligation e à ces assemblées, ainsi que cela se dans certaines provinces. Le nombre des s est très variable : s'il s'agit d'une affaire u d'une élection à des charges de trésor- collecteur, les paroissiens sont générale- nombreux ; mais, que la propriété ou la des biens communaux soit en jeu, les

nombreuses signatures apposées au pied du procès-verbal témoignent que la paroisse tout entière a pris part à la délibération.

Pour qu'une assemblée fût légale et ses décisions valables, on admettait qu'il fallait la présence de dix habitants. Les paroissiens de Brévands (21 mars 1784) attaquent une prétendue délibération prise par six propriétaires. « Il faut, disent-ils, au moins dix habitants pour faire un peuple. » Pour les petites paroisses, il y avait exception forcément. On ne comptait, par exemple, à Pont-Brocard, en 1780, que huit personnes capables de délibérer.

On avait cependant trouvé des remèdes à l'abstention systématique qui se produisait quelquefois, surtout lors des élections à des charges lourdes et onéreuses. L'archidiacre de Coutances, dans ses visites de 1674, ne voit à La Colombe ni syndic ni trésorier. Il ordonne (21 octobre) qu'on fera une assemblée pour les élire, « et ce qui se trouvera résolu à la pluralité des voix sera valable et tenu pour bon, pourvu qu'oultre le curé ou vicaire, il y ait six paroissiens dignes. » La même année, il constate qu'à Villebaudon, les comptes de trésorier n'ont pas été rendus depuis plus de trente ans ; et à Champrepus (4 novembre 1674), il oblige les six plus haut imposés à la taille à élire un syndic avant le 1^{er} mars suivant.

Les assemblées du général de la paroisse se tenaient toujours un dimanche ou un jour de fête chômée, soit à l'issue de la messe paroissiale, soit après les vêpres. Le curé les annonçait au prône par trois dimanches successifs. En cas d'urgence, une seule

lisaient. A partir de 1695, les curés furent les annonces ; dans la pratique, ils continuaient, les annonces du prône placées par trois proclamations faites par un sergent, à l'issue de la grande assemblée, depuis un arrêt de règlement de l'ordre des billets de convocation, appelés « itatoires », aux principaux propriétaires, et qu'internes (Montmartin, 7 septembre 1715) les petites communautés, telles que celle d'Uccard, qui ne comptait, comme nous le savons, que huit délibérants, se donnaient le nombre de leurs vocations par écrit. Il n'est jamais question pour les simples délibérations. L'affût du cimetière était réservé à la bannière ou au trésor ou de la communauté.

« la grosse et principale cloche, sonnée trois fois », annonçait le commencement des assemblées.

lée se tenait habituellement dans le cimetière exceptionnel, on se réunissait dans l'église (Brévands, 3 décembre 1786), dans l'Oratoire (St-Côme, 16 mai 1779), dans la sacristie (Léon, 20 septembre 1789), au manoir presbytéral (Léon, 20 février 1684), ou « sur le plus haut du cimetière » (St-André-de-Bohon). Entrer dans l'église, le consentement du curé nécessaire. Le procès-verbal d'une délibération à Auvers, le 16 juin 1771, porte : « se au bas de la nef de l'église, les portes ouvertes avec la permission de M. le curé, rapporté au temps. »

Outre les assemblées périodiques, nécessitées par la nomination des syndics, des collecteurs et des trésoriers, la communauté tenait autant de réunions qu'il était besoin; même lorsque les intendants eurent mis la haute main sur les paroisses rurales, aucune autorisation de leur part n'était nécessaire. Les paroissiens s'assemblaient « volontairement »: « à la diligence et convocation les uns des autres », disait-on (Auvers, 27 décembre 1733). Il n'y a pas de présidence proprement dite; les délibérations sont prises en présence du curé, du seigneur ou du syndic; mais, dans les nombreux procès-verbaux que nous avons consultés, rien n'indique la direction donnée aux délibérations. Une seule fois on voit le subdélégué de Carentan venir présider à Brévands une sorte d'enquête sur la construction d'un presbytère. Dans son cahier de doléances, en 1789 (art. 21), le clergé du Cotentin demande « que la présidence des assemblées de fabrique soit partout rendue aux curés. » Ce qui prouve que le curé n'était pas de droit président de ces sortes d'assemblées.

La délibération devait être rédigée et signée séance tenante. « Une délibération, pour être valable, dit la communauté de Brévands, doit être arrêtée sur le lieu de l'assemblée avec liberté et à la pluralité des voix; chaque opinion doit être libre, et elle ne doit jamais être l'image d'un projet arrêté pour l'intérêt de ceux qui en sont les auteurs. » (21 mars 1784.) Au cours d'un procès entre lui et ses paroissiens, le curé de St-Hilaire-Petitville attaque une délibération des habitants, et il est appointé à

que « la délibération a été mendiée, qu'elle a été faite dans un cabaret ou maison particulière où l'on fesoit entrer de force les passants, et ait mendier des signatures de maison en (1^{er} mai 1721).

chons maintenant comment ces délibérations étaient recueillies et conservées. Qu'il y ait semblées sans procès-verbal régulier, cela n'est de doute. Le curé de Catz, plaident contre leurs administrants, invoque, sans être contredit, une délibération qui n'a pas été consignée par écrit mais ce n'est qu'une exception. Les plus de délibérations sont rédigées par les tabeliaux, alors très nombreux. Aux XVI^e et XVII^e siècles, c'est le curé qui les reçoit, même pour les affaires temporelles. Au XVIII^e siècle, les délibérations les plus importantes sont passées orale ; les autres sont écrites par le syndic ou le praticien de village. Souvent on déposait de la délibération sous-seings privés devant le plus proche, pour qu'il pût en délivrer des copies authentiques. Toute délibération, à l'exception, était prise en présence de deux étrangers à la paroisse ; depuis 1722, les tabeliaux étaient soumis au contrôle, à peine de mort.

Procès-verbaux étaient rarement inscrits sur papier. On les rédigeait sur de petites feuilles que l'on remettait aux intéressés ; quelqu'un double était déposé dans le coffre du chanoine archidiacre de Coutances, dans ses visites

annuelles, avait voulu réagir contre ces errements. A Amigny (30 septembre 1674), il ordonne « que le Registre pour les délibérations sera fait à la diligence du trésorier en charge devant le jour St-Luc, sous peine d'une amende convenable. » Ces prescriptions ne furent pas observées. On peut encore découvrir quelques fragments des anciens registres des délibérations relatifs au Trésor dans les archives des fabriques ; mais les registres spéciaux pour les affaires civiles sont presque introuvables. Il y en avait cependant, puisque les habitants de Montmartin-en-Graignes décidaient, le 15 juillet 1781, qu'il serait tenu deux registres, l'un pour le Trésor, l'autre pour le temporel.

Ces délibérations sont en général très correctes dans leur forme ; un détail qui frappe en les étudiant, c'est le grand nombre de signatures apposées au pied des procès-verbaux. Il est certain que, dans les plus humbles villages du Cotentin, beaucoup d'habitants savaient suffisamment écrire. Un compte du trésorier de Dungy, du 16 février 1600, est approuvé par seize paroissiens, qui tous signent parfaitement. L'acceptation de l'érection du Rosaire par les habitants de Méautis (1641) porte 25 signatures, dont quelques-unes émanent de véritables calligraphes. A Auvers, dans les délibérations, il y a encore, le 24 novembre 1630, 5 marques d'illettrés contre 17 signatures ; le 2 août 1682, 7 marques et 20 signatures ; mais, vers le commencement du XVIII^e siècle, les marques disparaissent et les procès-verbaux sont revêtus de signatures nombreuses et exercées.

voulu indiquer exactement l'action seigneurial et l'influence du curé dans le paroisse. Les faits que nous allons radictoires et ne permettent pas de sent absolu.

anciennes délibérations, le seigneur et même on voit au moyen âge roisses plaider contre leur seigneur. délibération de 1446 (Dangy) porte : « sent Guillaume Guesnon, escuyer, église en sa partie, qui, à l'appoin- ments se consentit et promist n'en aller i aucune manière. » Dans la même mars 1455, le Général se réunit pour a taille, Robert Passemier, sieur du dont la noblesse douteuse fut d'ail- le sévère Monfault. A Brévands, le e sait pourquoi, s'oppose à la fonte cloche; les habitants, consultés, à reconnaître, malgré lui, l'utilité (4 janvier 1756). On voit dans une s, à St-Hilaire-Petitville, les adjudic peur, s'échapper sans avoir signé, eur signifie une opposition, au nom ionorifiques (17 février 1726). Dans contraire, l'intervention du seigneur un but de conciliation. Le bon sire nous apprend dans son journal es paroissiens du Mesnil-au-Val, qui r élire les assyeurs de la taille » 560). M. de La Luzerne, seigneur d'arbitre entre les paroissiens et les

héritiers d'un ancien curé au sujet des comptes du Trésor (5 juillet 1695). Le comte d'Auxais, bien que les charges du Trésor aient été arrêtées hors sa présence, demande aux paroissiens d'Auxais de décharger un trésorier imprudent, mais de bonne foi (21 janvier 1782).

Ce qui est certain, c'est que plus on approche de la fin de l'ancien régime, plus le seigneur se désintéresse des affaires de la communauté. Au XVIII^e siècle, il n'apparaît que rarement dans les assemblées d'habitants. Il se fait quelquefois représenter par son intendant et son chargé d'affaires. L'intervention de ce personnage dans le gouvernement de la paroisse est parfois ridicule. L'intendant de M. de Matignon, seigneur de Montmartin-en-Graignes, siège dans une assemblée du 1^{er} avril 1755 ; il s'agit de voter la suppression d'un ancien chemin et son remplacement par un nouveau. Le consentement des habitants est unanime et les raisons en sont exposées avec clarté et précision. Que fait l'intendant de M. de Matignon ? Pour se donner de l'importance et se poser en homme entendu, il prend la parole, développe d'une façon prolixe et diffuse les arguments déjà présentés, et finit par demander que son dire soit consigné au procès-verbal, dont il réclame une copie pour les archives de son maître.

Quant aux curés, leur influence dans les délibérations paroissiales paraît plus décisive. Le général de la paroisse d'Auxais le reconnaît naïvement. Une délibération du 21 janvier 1782 déclare que le trésorier a eu tort de faire seul à l'ancien curé,

d'ailleurs les bienfaits, un bail des r, mais que tout le monde eût agi de tant que le feu sieur curé, ayant tou- coup d'autorité et d'empire sur l'es- in des paroissiens, leur avait ôté la li- ser à ses volontés et d'agir librement. ► ention du prêtre dans les affaires ci- t souvent d'excellents résultats. Dans le curé, seul dans la paroisse, était ccuper des détails de l'administration Une foule de délibérations du XVII^e s par les curés et les vicaires, nous ergé du Cotentin sachant traiter les brels de la paroisse avec beaucoup et de sagacité. M^r Louis Yver, prêtre e-Bohon, soutient, de ses deniers, de douze ans, devant toutes les juri- ombreux procès pour les paroisses de St-André-de-Bohon, et parvient à les r dans la possession de biens commu- ables. Pour l'indemniser, on lui cède es biens qu'il a su conserver. De son art de cette donation que pour fonder 'aire aux pauvres et aux fabriques de bératés (1650-1669). A Brévands, le ure sont accusés, par les nobles et les taires, de faire une opposition systé- projet de partage des communaux, eût ruiné les simples habitants. Les éclarent qu'ils sont, avant tout, les des pauvres, et qu'ils défendront tou- rôts aussi sacrés (Délibération du 21

mars 1784). L'affaire s'arrange par les soins du curé, et dans la délibération définitive qui consacre l'arrangement, il peut faire suivre sa signature de ces mots : « comme médiateur ».

Dans d'autres circonstances, au contraire, le curé et les paroissiens plaident avec acharnement les uns contre les autres. On pourrait faire dans le Cotentin une trop longue liste de ces tristes procès. Nous n'en citerons que quelques exemples. Les paroissiens de Montmartin-en-Graignes délibèrent, le 24 mars 1743, pour s'associer au procès intenté par l'un d'eux au curé au sujet de la dîme des pommes. Ceux de Brévands dénoncent leur curé au subdélégué, et se réunissent, le 21 septembre 1727, pour exposer leurs griefs. Il s'agit des réparations de l'église. A St-Hilaire-Petitville, à l'occasion de grosses réparations à faire aux immeubles affectés à la dotation du vicaire, les paroissiens soutiennent contre le curé un procès qui dure plusieurs années et qu'ils finissent par perdre (V. délibération du 20 juin 1728). Le curé de Beuzeville-sur-le-Vey, accablé de tracasseries par les habitants, quitte le presbytère et se réfugie à Paris ; on est obligé de délibérer le 9 février 1744 pour supplier l'évêque de le remplacer.

Il nous reste à étudier la nature des attributions des assemblées du général de la paroisse, et à faire connaître l'objet des délibérations. Pour apporter le plus de clarté possible dans une matière assez complexe, nous examinerons séparément, d'une part, ce qui concerne l'intervention des habitants dans l'administration de l'église ; d'autre part, ce qui regarde les affaires temporelles de la communauté.

le général de la paroisse résoriers, chargés d'admir que. Une délibération indique assez exactement ce « recevoir les rentes, pa nir les pommes du cimetie trois mois les sommes habits, fournir l'église de p faire blanchir le linge, v se et à ce que les fosses de suite, sans aucune dis 6 livres, le trésorier pou s imprévues ; au-dessus une délibération spéciale ainsi nommés rendaient ce fois par an aux paroissien cette opération ». l'affine ité de procès-verbaux de le rejet d'articles de déjà du soin avec lequel ces

s annuelles, l'archidiacre eprésenter la situation d ffaires mal gérées, si des tentaient, il provoquait ui r nommer un nouvel a procureur-syndic du archidiacre, les habitants ce août 1682, nommement hab reconnaître les rentes et iens trésoriers ; ils dési les notables pour régler à

les difficultés, et font choix d'un avocat « pour gouverner les procès. » A Sainteny, le 25 février 1724, on choisit un procureur-syndic et on lui donne mission de surveiller les travaux de l'église et la clôture du cimetière ; on lui adjoint un sous-ordre auquel on alloue dix livres par an, outre ses vacances. A Savigny, près Coutances, l'archidiacre convoque le prieur, les ecclésiastiques et les paroissiens, et nomme d'office « un scindic pour faire rendre les comptes précédents, faire vider les rentes dues au trésor, avec obligation de justifier aux paroissiens, de trois mois en trois mois, de ses poursuites et diligences. »

Dans certaines paroisses, l'assemblée du général nomme le custos, les obitiers, chargés d'acquitter les services fondés, et jusqu'au vicaire. A Dangy, la nomination du custos se fait régulièrement : on lui impose l'obligation « de sonner *l'ouverture* le matin, le *pardon* du midy et du soir, d'assister le curé dans l'administration des sacrements et de tenir l'église propre. » Le traitement du custos était d'une gerbe en août ou 5 sols par feu ; il recevait également 5 sols par fosse. Les habitants de St-Hilaire-Petitville désignent leur vicaire à la pluralité des voix (1) (19 octobre 1727, 26 décembre 1728).

Aucune donation, aucun legs, faits au Trésor, ne pouvaient être acceptés sans l'assentiment des paroissiens (2) ; quelquefois l'assemblée considérait la libéralité comme plus onéreuse que profitable, et

(1) V. pièce justificative, n° 4.

(2) V. pièce justificative, n° 3.

te de l'accepter (Beuzeville, 6 juillet

ne pouvaient faire aucun acte, soit
dit même d'administration, sans le
néral de la paroisse. Le trésor d'Au-
entes (2 mai 1696), celui de St-Pellerin
(9 septembre 1660), celui de Sainteny
il emphytéotique (6 août 1752), le
entiment des habitants, mais sans
ir public intervienne. Les paroissiens
t les pommes du cimetière (Sainteny,
36), remettent des arrérages de rentes
malheureux (St-Hilaire, 26 septembre
vie les bancs de l'église (Baupre, 21
) , ou donnent l'autorisation de placer
la nef (Sainteny, 29 février 1728). En
ment de rentes dues au trésor, les
ent le curé ou l'un d'entre eux de
tal; ils stipulent le remplacement qui doit
discutent la solvabilité des nouveaux
ais, 20 septembre 1699. — St-André,

ns s'occupent également des répara-
nef et à la tour de l'église; c'étaient
eur charge, puisque l'entretien du
uit aux décimateurs. Les habitants de
ent, le 18 novembre 1674, sur les
solider la nef de l'église, et, séance
dent à l'adjudication des travaux.
décident de vendre une portion de
ire face aux réparations de la tour
(1682). Une délibération des habi-

tants de Marigny (1732) porte « qu'ils n'ont jamais eu le dessein d'innover au chœur de leur église aucune chose qui puisse préjudicier aux religieux d'Aunay, décimateurs » (Arch. Manche. H. 56). A St-André-de-Bohon, des restaurations inintelligentes provoquent la chute de la tour sur le chœur ; de là procès avec les religieux de Marmoutiers, décimateurs, mise de l'église en interdit, puis enfin transaction (Délibération des 15 novembre 1743 et 24 mai 1745). Le 9 septembre 1781, les habitants de Montmartin approuvent les devis de réparations à faire à leur nef, nomment « le gouverneur de l'horloge » et fixent ses gages.

La construction et la réparation des presbytères occasionnent également des difficultés résolues en assemblées de paroisse. Les habitants d'Appeville délibèrent, le 26 février 1688, sur un procès avec leur seigneur, M. de Matignon, relativement au logement du curé. Les paroissiens de Brévands se plaignent que leur curé fasse bâtir le presbytère « à la moderne », et « qu'on y remarque 50 ou 60 ouvertures toutes à la mode » (21 septembre 1727).

Quelques paroisses possédaient une maison ou des biens affectés au logement et à l'entretien du custos. Le 24 juillet 1446, les paroissiens de Dangy s'assemblent devant le tabellion de Quibou, pour délibérer sur la démolition de la maison du custos ou « coustouriérie », alors « en péril d'aller et tourner en complete ruyne. » Ils autorisent cette démolition à la condition « que la pierre ardoysé qui est sur ladite maison sera et demeurera auxdits paroissiens pour bien et aumosne et pour estre employée

ture de l'église et pour faire clore le
Une note du journal du sire de Gou-
state qu'il y avait au Mesnil-au-Val, le
Coustourrye, et qu'on le bannisait à
messe, le 1^{er} octobre 1553, moyennant
n.

lance collective des habitants s'étendait
du trésor. Le coffre qui les renfermait
'une triple serrure; une clef était remise
à autre au seigneur, la troisième au tré-
large, ou, plus souvent, à un délégué
une délibération spéciale (Montmartin,
781). Si le curé, comme cela pouvait
gérat dans l'administration du trésor,
rt, le général de la paroisse nommait un
our assister au recoulement des archives
28 avril 1675.—Le Moitiers-en-Baupuis,
).Soupçonnait-on le curé d'avoir détourné
res, les habitants désignaient deux délé-
ui intenter un procès (Catz, 26 octobre
nventaires périodiques que l'on faisait
trésor étaient soumis au contrôle pa-
prieur-curé de Dangy fit dresser par les
e Tessy l'inventaire des titres du trésor;
re fut collationné le dimanche 7 janvier
ue de la grand'messe, en présence du
la paroisse, qui délibéra de le remettre
e du trésor.

unauté était consultée sur des questions
ut aujourd'hui réservées exclusivement à
xclésiastique. Une délibération des habi-
tautis fixe l'heure de la messe matinale

(20 février 1684) ; un autre des habitants de Beuzeville indique le nombre de services à célébrer avec le montant d'une fondation et taxe ce qui sera payé aux prêtres et officiers d'église (4 juillet 1694). Lorsqu'il s'agit d'ériger dans la paroisse une nouvelle confrérie, le curé est obligé de demander le consentement des habitants. Le 13 octobre 1641, les paroissiens de Méautis acceptent l'établissement du Rosaire et la donation faite en sa faveur par leur seigneur, Richard de Saint-Simon. A Sainteny, les habitants réunis ratifient l'érection de la même confrérie, « et se submettent à en garder et observer inviolablement les statuts » (23 février 1648). Au XVII^e siècle, on voit cette confrérie si populaire du Rosaire s'établir dans presque toutes les paroisses, mais toujours avec l'assentiment des habitants (Beuzeville, 2 janvier 1650 ; St-Hilaire, 25 mars 1666 ; Auville, 28 février 1691, etc.).

Le revenu des pauvres, là où il y avait des fondations faites en leur faveur, était géré par le trésorier en charge, sous la surveillance des habitants. A Auville, l'un des curés donne tout son bien aux pauvres ; l'exécuteur testamentaire rend son compte à la paroisse assemblée. On décide le placement du reliquat en rente constituée, dont les arrérages seront distribués aux malheureux, à raison de 4 sols par dimanche (27 avril 1636). A St-Côme-du-Mont, chaque année, le dimanche de la Passion, on établit « le rôle des pauvres », et on leur distribue des secours à Pâques ou à Quasimodo (Délibération du 15 février 1770). Enfin, la communauté de Catz, « vu le peu de pauvres qu'il y a dans la paroisse », em-

revenu des pauvres à ses besoins les plus (10 décembre 1730).

otestants du Cotentin, assez nombreux avant l'édit de Nantes, ne semblent pas nus d'assemblées proprement dites. Les anciens, « tant en leurs noms que fondans pour la naissance de l'église prétendue réformée », ont les intérêts temporels des consistoires relatifs au consistoire de Ste-Mère-Église, le notaire de Ste-Marie-du-Mont, le 29 mai

ministration des affaires civiles, dans un pays où toutes les paroisses possédaient des biens immobiliers, donnait à l'assemblée des habitants le droit de se réunir fréquemment.

ord, on avait, comme partout, à procéder régulièrement à l'élection du syndic, des assesseurs et collecteurs de la taille.

ction de syndic était assez mal définie ; cet office servait souvent d'intermédiaire entre les autorités et le pouvoir central. Beaucoup de paroisses du Cotentin n'avaient pas de syndics ; les assemblées municipales étaient alors remplies par les échevins (1). Le syndic était révocable à la volonté des habitants. Le 1^{er} juillet 1771, les paroissiens de la ville destituent leur ancien syndic pour en élire un nouveau. Dans un but fiscal, Louis XIV espérait sur l'amour-propre présumé des paysans et leur faire acheter des charges perpétuelles. Mais les habitants du Co-

tentin étaient encore plus intéressés que vaniteux ; ces nouvelles charges ne trouvèrent que de rares acheteurs, et les syndics continuèrent à être nommés par les paroissiens.

Vers la fin de chaque année, on votait pour les assesseurs et les collecteurs de la taille ; depuis 1556, ces deux fonctions étaient confondues. Le sire de Gouberville rend compte régulièrement de cette opération dans sa paroisse (6 janvier 1553 ; 7 octobre 1554, etc.). On consultait les paroissiens sur ceux qu'il fallait « enroler ou desroler » (Auville, 23 novembre 1732). A Mesnil-au-Val, le même sire de Gouberville constate que « le dimanche xiii^e jour de janvier 1553, à l'issue de la messe, Lefour, sergent, fitz sommation aux paroissiens de dire s'ilz entendoient empescher que Jacquemine, veufve de Raulet Vaultier, laquelle a perdu la vue, fustz desrollée. » Les fonctions de collecteurs étant très-onéreuses, les habitants des Bohons avaient détaché de leurs marais une portion, appelée Près-des-Collecteurs, que l'on bannissait régulièrement au profit des collecteurs en charge (5 mai 1743).

Les biens communaux, les marais si nombreux dans le Cotentin donnaient lieu à des assemblées auxquelles tous les intéressés ne manquaient jamais d'assister. On procède au *triaje* avec le seigneur (Brévands, 27 juillet 1783), c'est-à-dire que l'on fait trois lots des biens possédés gratuitement par la communauté, pour que le seigneur en choisisse un. On cherche à dessécher les marais (id., 22 février 1767) ; on fixe l'époque du curage des limes et fossés (Méautis, 21 avril 1776) ; on délibère sur le

estiaux à mettre dans les communaux (avril 1787) ; on nomme le garde (id.) ; tir de la marque et la taxe par chaque (Montmartin, 9 septembre 1781). Les on ne peut jouir en commun, sont nchères (Brévands, 3 décembre 1786), ce en est vendue chaque année (Mont-
llet 1786).

tauté n'a pas, comme la fabrique, de tient. Chaque délibération indique à qui touchera les fonds et l'emploi qu'il s. On bannit, à St-Côme-du-Mont, les naux, le 30 octobre 1746, et on décide serviront à acheter les deux lits com- communauté est tenue de fournir aux rentan. Mais, depuis 1659, les dépenses mes doivent être approuvées par l'ad- provinciale. Les habitants d'Auvers sont pplier l'intendant pour être autorisés ne somme de 52 livres à des fournies auxquelles ils sont taxés (27 dé-).

t de Louis XIV, qui mit les commu- telle, les habitants vendaient, échan- iprontaient librement. Les paroissiens obligés d'acquitter une taxe de 1,600 eur contribution à la démolition des cheries des Ponts-d'Ouve, se résignent vergées de marais (14 juillet 1641). A St-Georges-de-Bohon, les habitants ilier une partie des communaux pour roits d'amortissement (14 octobre 1640,

17 janvier 1642). Dans d'autres paroisses, les habitants autorisent des échanges concernant les biens de la communauté (St-Georges, 15 mai 1650). Les paroissiens de St-André-de-Bohon empruntent 400 livres constatant « que, sans ledit prest, ils eussent esté obligez d'abandonner leurs maisons aux cavaliers qui ont logé durant le quartier d'hyver, lequel argent a esté converty au payement et subsistance desdits cavaliers » (30 juin 1658).

La communauté rurale est aussi appelée à décider de la suite à donner aux nombreux procès qui, trop souvent, la ruinent. Dans ce cas, on délègue un ou plusieurs habitants pour représenter le général de la paroisse devant les diverses juridictions, ou pour terminer le litige par une transaction (Dangy, 23 mars 1413 (1) ; Montmartin, 11 décembre 1702). Jusqu'au XVIII^e siècle, le curé est souvent désigné par les habitants; au siècle suivant, on nomme soit le syndic, soit quelques-uns des notables.

L'assemblée des habitants était également compétente en matière de fondations d'écoles; souvent même, elle nommait les maîtres et les maîtresses. M^{me} de Franquetot convoque les habitants de St-Jores et de Coigny, le 16 juillet 1667, et leur fait accepter la création d'une école commune pour ces deux paroisses; le procès-verbal fixe la rétribution du maître, et les obligations des écoliers. Les paroissiens de Dangy nomment régulièrement leur maîtresse d'école et la présentent à l'approbation du grand écolâtre de Coutances. A Colomby, à la veille

(1) V. pièce justificative, n° 1.

volution, les habitants élisent un maître la pluralité des voix et le font installer à l'opposition de leurs deux curés (20 octobre 1789).

les paroissiens se réunissaient dans une cas spéciaux, dont nous ne citerons que quelques exemples :

habitants de St-André protestent contre l'usage d'un chemin (24 décembre 1769). Les habitants d'Aumeville, comme la plupart de ceux du Cotentin, sont convoqués, en 1603, pour déclarer la présence des fiefs dans leur paroisse ou des biens du seigneur (Arch. Manche, A. 3561). Le seigneur de la Motte-Petitville se fait délivrer par les habitants un certificat relatif à ses droits honorifiques (1699). Les habitants de Cerisy-la-Forêt, de la paroisse de Saint-Pierre, sont astreindre au service des gardes-côtes, « qu'ils sont prêts à aller où besoin sera pour le service du Roy, travaillant incessamment à l'effet à s'armer et à se mettre en état de servir Sa Majesté tout le service qu'il leur sera nécessaire en cas de nécessité extraordinaire sans s'assujettir pour cela au guest de coste et à être exempt de tout service, sauf ce qui sera décreté par les ordonnances de la Couronne » (17 octobre 1688).

Il n'est pas utile de multiplier les citations : l'analyse de ces documents suffit pour faire connaître le rôle et l'importance des Assemblées de communautés dans le Cotentin. Remarquons encore que les cahiers de la paroisse de Saint-Pierre du Cotentin furent rédigés et votés en 1688, dans des assemblées semblables à celle que nous venons de décrire.

Les documents originaux et inédits qui nous ont servi dans ces recherches sont tirés pour la plupart des archives des fabriques ou des vieux actes des notaires. Les fabriques ont presque toujours hérité des titres conservés autrefois si précieusement dans le coffre à triple serrure du trésor (1), et les notaires déposaient au rang de leurs minutes les originaux des nombreuses délibérations qu'ils étaient appelés à recevoir. Les municipalités actuelles possèdent rarement les archives des communautés qui les ont précédées, et il faut recourir aux sources que nous venons d'indiquer pour étudier la vie communale et administrative de nos villages sous l'ancien régime.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

Procuration ad litem donnée par les habitants de Dangy en 1413.

Par devant Geffroy de Coquerel et Jacques Lahaye, tabellions jurez en siège de Marigny, furent présents Jehan Delaunay et Richard Raut, trésorier de Dangy, messire Jean Perrotte, Nicolle Guesnon, escuyer, Jean Bernard, Jehanne Henrye (22 autres noms), tous paroissiens, communs, manans et habi-

(1) Les archives de la fabrique de Dangy contiennent plus de 500 procès-verbaux de délibérations.

sse de Dangy et fondans
irs bonnes volontez fisrent
ent et ordonnèrent leur
aultres et eux ensemble
ituèrent leurs procureurs
essagiers et speciaux, c'es
ean Piquelin, Guillaume l
cun d'eulx portant ces pre
cune de leurs causes que
et affaires qu'ilz ont et
s et à mesnoir touchant
communauté... Et par e
naye, Launay, Bernard, (Legaignyer et à Thomas C
ant cest présentes et non
et faire apoinctement a
e l'Hostel-Dieu de Cousta
iceulx trésoriers et paro
contre desd. prieur et frè
ices touchant certaines
rs et paroissiens disoie
ur le fief ès Guillebert que
es hommes et tenans lesd.
lesd. constituants sur la ca
s leurs biens meubles et
advenir, tenir pour bon e
tout ce qui par leurd. proc
tant ces présentes sera i
faict présents Mathurin Yv
dentu et Jehan Douchir
jour de mars 1413.

(Archives de la fabrique de Dan

II.

Assemblée de deux paroisses devant un curé pour vendre des biens communs (1647).

L'an 1647, le dimanche 7^e jour d'avril, à l'issue de la grande messe paroissiale de l'église de St-André-de-Bouhon, devant moy, Jacques Lambert, p^{bre} curé de lad. paroisse, se sont assembliez les paroissiens, manants et habitants de St-Georges, et St-André-de-Bouhon, en corps commun et comme ne faissant qu'une mesme communauté par ensemble pour eux et fondant commun pour les autres absents, par M^e Jean Poisson, p^{bre}, curé de la paroisse St-Georges-de-Bouhon, M^e Michel Yver et Philippe Lesauvage, p^{bres}, Jacques de Bray, escuier, s^r de l'Esmonderie, Jacques Vibert... (37 paroissiens sont en outre présents) pour délibérer de leurs affaires communes et particulièrement touchant la vente qu'il leur convient faire de quelque partie de leurs communs, suivant qu'ils ont esté permis par arrest du conseil d'Estat, donné à Paris, le 22 décembre 1644, d'en vendre pour leurs nécessitez et affaires, affin de satisfaire au paiement de la somme de 1,030 livres qu'ils doibvent à M^r Louis Yver, p^{bre}, par l'examen et affinement des comptes qu'il a rendus auxd. paroissiens, les 12 juillet 1641 et 27 juillet 1642, des deniers qu'il a avancés pour lesd. paroissiens, tant à la poursuite d'un arrest définitif contradictoirement donné au bénéfice desd. habitants, en la cour du Parlement de Normandie, le 12^e de may 1642, pour le grand maresq desd. paroisses... que pour avoyn

ration de 4,400 livres à quoy les
esté taxés en l'année 1641 par nos
mbre des droicts d'amortissement
de leurs maresq, lesquels parois-
ommés, assemblez au son de la
ternement faict à ce jour, après
ntre eux et recogneu qu'à cause
ivreté il leur est du tout impos-
somme de 1,030 livres aud. Yver,
mement deslibéré, pour le bien
portion de leurs biens et maresqs,
ontaine du Rotoir, . . . à laquelle
ocuration à M^e François Caillemer
r contract de vente au prix de
, . . . et en considération des bons
que led. Yver a rendus auxd. pa-
rs affaires publiques, ils luy ont
hes de terre à prendre dans la
conièr. . . Et ont lesd. communs
à la présence de Pierre d'Artheni
de la paroisse de Tribehou.

troisiens signent, à l'exception de trois
ut qui font une croix.)

III.

pour accepter un legs. 1789.

s, François Jourdan, notaire du
s Garentan, le dimanche sur les
atin, 24^e jour de may l'an 1789,
la grande messe paroissiale de

Sainteny, dans l'église dud. lieu, dans l'œuvre de la fabrique.

Se sont assemblés au son de la grosse et principale cloche sur les annonces faites aux prosnes des messes paroissiales des deux dimanches précédents et de cejourd'huy et des billets de convocation envoyés conformément aux règlements, MM. les curé, prêtres, marguilliers tant anciens qu'en exercice de l'église et paroisse de Sainteny, stipulant en leurs qualités pour lad. église et fabrique et encore comme administrateurs des biens et revenus temporels de lad. paroisse et tous les habitants en général de lad. paroisse pour délibérer sur les affaires de lad. fabrique et paroisse, et notamment pour aviser aux moyens de faire parvenir les legs pieux qu'a fait à la paroisse le sieur Jacques Mahieu, officier passeur d'eau à Paris... lesquels après avoir délibéré et mûrement réfléchi, les présents faisant fort pour les absens et chacun en sesd. qualités, ont fait et constitué pour leur procureur général et spécial, M. l'abbé Quénault, secrétaire de Mgr l'Évesque de Coutances, actuellement résidant à Paris, auquel ils donnent pouvoir d'accepter l'abandon qui leur sera fait de divers contrats de rente pour les remplir des legs faits à lad. paroisse...

(Suivent 16 signatures.)

IV.

Délibération pour nommer un vicaire. 1727.

Le dimanche 19 octobre 1727, à St-Hilaire-Petit-ville, issue de la messe paroissiale, devant les no-

ntan, se sont assemblés au son de la l'annonce faite led. jour au prosne ction d'un vicaire, les sieurs curé. iens et habitants, lesquels d'une voix nommé, au lieu et place de feu fant, la personne de M^e François Aze, aroisse de Ravenoville....

(Le seigneur signe avec 20 paroissiens.)

TECTURE RELIGIEUSE

ESQUISSES

MONUMENTS ANCIENS D'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

is le Passais normand

par M. H. MOULIN

normand, démembrément du vaste ns, possède encore plusieurs monu nts d'architecture religieuse d'une itestable; et, sous ce rapport, le n autrement riche que le *Mortainais* en édifices religieux, non seulement ait encore, ce qui est bien plus rare, *vingiens* et *carlovingiens*.

onuments, voisins de nous, que nous e décrire, notamment les monastères e *St-Auvieu* et de *Ceaulcé*, ainsi que

le prieuré de *Notre-Dame-sur-l'Eau*, près Domfront,
et l'abbaye de *Lonlay*.

I.

LE MONASTÈRE MÉROVINGIEN DE SAINT-AUVIEU,
PRÈS PASSAIS.

Il est certain que, dans la seconde moitié du VI^e siècle, *saint Auvieu (Alveus, Alvée)* s'établit comme missionnaire, dans la forêt du *Passais*, grâce aux concessions de terrain que lui avaient faites l'évêque du Mans, Innocent, ainsi que le roi de France, Clotaire I^r; et il est hors de doute que *saint Auvieu* se fixa non loin de Passais, dans cette partie de la forêt qui a conservé son nom, *Cucus Sancti Alvei* (1).

Or, il fonda, en cet endroit de la forêt, laquelle dépendait alors de Ceaulcé, *in conditâ celcia censi* (1) un monastère avec une chapelle qu'il plaça sous le vocable de saint Pierre : chapelle qui subsiste toujours, et qui, sauf quelques retouches, a conservé les caractères distinctifs de l'architecture sous les Mérovingiens.

Cette chapelle, de forme rectangulaire, mesure, dans sa partie primitive, 7^m,50 de longueur sur

(1) (V. *les Bollandistes*, t. XLIII, p. 807-809; et l'*Histoire de l'église du Mans*, par Dom Piolin, 1851, t. I, p. 199-235).

(2) Canton, contrée ou région qui avait pour chef-lieu, dans les temps mérovingiens, *Ceaulcé*, localité ancienne et importante, ayant le titre de *bourg canonial, vicus canonicus*.

urgeur, soit 40 mètres carrés; surface sur un petit nombre de religieux.

actérise cet édicule, c'est surtout dans la , le petit appareil avec ciment romain t conservé; mais des baies anciennes qui ister, une seule est encore apparente, idi, petite baie romane, étroite et à ais sans briques.

x autres baies, elles ont été remaniées nstruction primitive. Ainsi la porte du être refaite au XII^e siècle, les fenêtres u chevet datent du XIII^e siècle; et enfin nord est tellement couvert de lierre pas possible de distinguer les anciennes Mais, malgré ces remaniements, la *Saint-Auvieu* n'en a pas moins conservé es distinctifs de l'architecture romane ; et elle rappelle une église de la même de même style, au moins dans ses iennes, l'église de Saint-Pair, près ternier débris de l'ancien monastère de

le l'église, à l'Ouest, est un bâtiment y de forme rectangulaire, lequel mesure longueur sur 6 de largeur, soit 90 mètres

nnes baies de cet édifice n'existent plus, par suite des remaniements nombreux; mais l'on distingue toujours dans la le même petit appareil avec ciment : sorte que l'on peut considérer cette me partie intégrante de l'ancien monas-

tère, avant que la chapelle n'eût été transformée en église paroissiale.

En effet, à une époque que l'on ne saurait préciser, mais qui doit être fort ancienne, la chapelle de Saint-Auvieu devint l'église paroissiale de Passais ; et ce fut sans doute alors qu'on lui annexa l'ancien bâtiment conventuel, en ouvrant à l'ouest une porte que l'on distingue encore.

Or, cette église étant restée paroissiale jusqu'au règne du roi Louis XI, l'on se trouve en présence, non seulement d'un monastère mérovingien, mais encore de la première église paroissiale de Passais.

Au commencement du XII^e siècle, Henri I^{er}, roi d'Angleterre, et maître de la Normandie, à la suite des confiscations territoriales qui suivirent la bataille de Tinchebray, donna à l'ermite Vital lequel venait de fonder l'abbaye de Savigny, avec les terres de *Moreth*, de *Beauxchamps*, de *la Fresnaye*, le domaine de Saint-Auvieu, *locum S. Alvei* (1) et les Savigniens déservirent, depuis cette époque, le monastère abandonné lors des invasions normandes, de sorte que l'on peut attribuer à ces religieux la porte romane du midi, les baies géminées du chevet, enfin l'autel en pierre qui subsiste toujours.

Cet autel consiste en une table en granit, ornée d'une gorge, laquelle table repose sur un massif de

(1) (V. Une bulle du pape Lucius II, de l'année 1144; Vie des saints du diocèse de Sées, par l'abbé Blin, Laigle, imprimerie Montausé, 1878, t. I, pages 231, 241 et 242.)

forme rectangulaire, et est en outre
vant par deux colonnettes romanes.
échant et sévère des autels, tels qu'on
au commencement du XII^e siècle.

II.

IROVINGIEN DE SAINT-ERNIER A CEAULCÉ.

4 kilomètres de Saint-Auvieu, était
ère bien autrement important, fondé
poque, c'est-à-dire au VI^e siècle, par
carrefour d'anciens chemins gaulois
de la grande ligne d'Angers à Caen
route du Mans en Bretagne, par le

e de Saint-Ernier avait été certai-
à Ceaule même, *Celciacum* ou *Cel-*
n bourg canonial, *vicus canonicus* (1)
glise paroissiale actuelle, sur la rue
nier; mais tout porte à croire que le
irovingien a complètement disparu
à la nouvelle église que l'évêque
oy, fit construire à Ceaule, au com-
IX^e siècle, pour y déposer les restes
t Ernier (2).

quet, t. III, p. 449 et 455 : t. VI, p. 631 A : et
t. XXXVI, p. 425-427. — *Episcopus cenoma-*
vicum suum, nomine Celciacum.)
tans Françoy (793-816) « construxit ecclesiam
illa sui episcopii et in vico canonico, qui vo-

L'on ne serait donc pas, comme à Saint-Auvieu, en face d'un monastère mérovingien ; mais plutôt d'une église carlovingienne. Seulement, il va sans dire que l'édifice a subi de nombreux remaniements ; mais il en reste toujours de larges pans de maçonnerie dont le caractère n'est pas douteux.

Ce qui caractérise cette maçonnerie, c'est le petit appareil symétrique, d'un modèle très pur, baigné dans du ciment romain ; type qui rappelle les parties anciennes des remparts et de la cathédrale du Mans.

Malheureusement les petites baies romanes qui ajouraient la muraille du nord, et qui subsistaient encore, il y a quelques années, ont disparu pour faire place à de larges fenêtres ; et, si nos souvenirs sont exacts, ces baies étaient formées avec des claveaux de briques, ce qui donnerait encore un caractère carlovingien à l'édifice.

Enfin il existe au midi un ancien campanile, lequel présente, il est vrai, dans son état actuel les caractères généraux de l'architecture au XII^e et XIII^e siècles ; mais l'on remarque toujours à l'ouest, un pan de maçonnerie en petit appareil, comme le reste de l'édifice, avec une petite baie romane, aujourd'hui bouchée, de sorte que l'on peut affirmer qu'il y avait là, dans l'origine, accolé à l'ancienne église, au midi, un petit campanile, destiné à recevoir des cloches.

Or l'usage des cloches en France ne semble s'être généralisé que sous le règne de Charlemagne, c'est-

catur Celsiacus in honore S. Petri. » (les *Bollandistes*, t. XXXVI. p. 425 à 427.

ément à l'époque de la construction de vingienne de Ceaulcé, et lorsque l'on l'étain à l'argent dans la composition cloches (1).

III.

NOTRE-DAME-SUR-L'EAU.

sur la rive droite de la *Varenne* et près ce nom (2), l'ancienne église de *Notre-dame* dessine une croix latine avec bas-
il centrale carrée (4), absides et absi-

se primitive, construite au commencement siècle, comme l'abbaye de Lonlay, a dû naniements successifs qui en ont nota-
ré le caractère, surtout à l'extérieur;
élevé vers 1026, par Guillaume I^{er} de
le reste plus aujourd'hui que la forme
sseau, avec quelques fragments de ma-
opus spicatum, ou en *arêtes de pois-*
à Lonlay, et surtout avec les piliers
térieur du vaisseau qui ont conservé

Martigny, Dictionnaire d'archéologie chrétienne.

pierre à trois arches romanes, avec brise-lames
II^{er} siècle.

tés ont été enlevés lors de l'ouverture du chemin
nunication de Domfront à Mortain.

ayant été foudroyée, la flèche a été remplacée
aire.

le cachet des églises de cette époque, et qui permettent d'assigner à sa construction une date précise et certaine.

Quant à l'ancien appareil de maçonnerie, il a presque entièrement disparu, comme à peu près partout en Normandie, pour faire place à un appareil plus régulier et plus solide, l'*opus quadratum*; et aujourd'hui la vieille église des comtes du Perche n'offre guère que l'aspect des édifices religieux du commencement du XII^e siècle, avec ses baies à ressauts et en fer à cheval, ses longues fenêtres à large éveil (1), les cintres géminés de la tour et des absides, que supportent des colonnettes romanes, ses rosaces ornées de chevrons, ses frises en damier; enfin avec ses modillons grotesques qui rappellent les sculptures primitives des anciennes abbayes de Caen et notamment de l'*Abbaye-aux-Dames*.

Telle est aujourd'hui, à l'extérieur, l'église de *Notre-Dame-sur-l'Eau*; et, c'est seulement à l'intérieur, que l'on peut se rendre un compte exact de ce qu'était dans le principe, le monument des *Talvas* quant au style et quant à la forme.

En effet, c'est à l'intérieur que le vaisseau rappelle ces édifices religieux du XI^e siècle, si communs dans les diocèses du *Mans*, d'*Angers*, notamment l'église *St-Jean de Château-Gonthier* et l'ancien *prieuré d'Azé*, près de cette ville: édifices que l'on peut considérer comme des types purs de cette époque

(1) Ces fenêtres rappellent notamment celle de *Saint-Jean de Château-Gonthier*, église fondée au commencement du XI^e siècle, par le comte d'Anjou, Foulques Nerra (987-1040).

reliéuse ; et tout porte à croire que *sur-l'Eau* avait été construite, soit sous
oit sous les Plantagenets, par des ar-
maine ou de l'Anjou.

remarque, à l'intérieur, soit dans la
le transept, parties de l'édifice qui
être remaniées, ces piliers carrés des
Carlovingiens, ayant pour tout orne-
ple tailloir, *sans retours* ; type caracté-
édifices religieux en style roman de la
itié du XI^e siècle ; et c'est seulement à
transept qu'apparaît le *tailloir avec re-*
tionnement qui date de la seconde
siècle.

l'onc dire que l'église de *Notre-Dame*-
mencée vers 1026, fut continuée pen-
XI^e siècle ; et nous verrons qu'elle n'a
ée que dans la première moitié du XI^e
. tour centrale carrée, avec ses colon-
ies et ses galeries, ornées de cintres
e bien tous les caractères des beffrois
ement du XII^e siècle, lorsque l'on
installer les grandes sonneries ; et
ppelle celle de St-Pair, près Granville,
mêmes caractères, et dont la date
1).

hœur de l'église, avec son abside et ses
s doivent également dater du commen-
. Il^e siècle, comme l'accuse la présence
iforium, orné de cintres géminés, des
construite en 1131.

baies romanes ornementées, des rosaces circulaires, des frises et d'élégants bandeaux ainsi que des modillons sculptés ; en un mot, la présence de tous les ornements caractéristiques de cette nouvelle architecture inaugurée à la fin du XI^e et surtout au commencement du XII^e siècle.

Enfin, le chœur est voûté en berceau, comme l'abside, ainsi que les absidioles sont elles-mêmes voûtées en formice, — genres de voûte qui datent également de la même époque.

En somme, l'église de Notre-Dame-sur-l'Eau, telle qu'elle existe aujourd'hui, peut être considérée comme un monument de transition entre les XI^e et XII^e siècles ; et l'on remarque même dans la nef des demiennes colonnes engagées, destinées à recevoir les retombées d'une voûte en pierre que l'on n'a pas osé entreprendre.

Comme détails intérieurs, l'on remarque le maître-autel, dont la table en granit repose sur un massif de maçonnerie et est supportée par trois colonnes romanes (1) ; et dans l'absidiole de droite, l'on voit le tombeau d'un ancien vicomte de Domfront, en style renaissance.

L'église de Notre-Dame-sur-l'Eau a joué un certain rôle dans l'histoire du Perche et du Passais. C'était d'abord un prieuré, dépendant de l'abbaye de Lonlay, et construit comme elle, par Guillaume I^{er}, comte de Bellême et du Perche. Mais,

(1) Des autels de ce genre se voient également à Notre-Dame de Vire, dans l'église de St-Sever, à Notre-Dame d'Avesnières, près Laval, et à St-Auvieu, près Passais.

lation, cette église subit des remaniements qui la transformèrent continuellement sous le gouvernement du roi Henri II. Ce souverain, qui régna en 1100 à 1135, et qui est surtout connu de *Henri Beauclerc*, se plaisait beaucoup, dont il avait d'abord été seigneur, à posséder plus aucune autre terre. Il y résidait souvent. Il y venait le roi d'Angleterre, y tenir sa cour ; à croire qu'il faut attribuer à ce chèvement de Notre-Dame-sur-l'Eau, reconstruction du château de Dom-

est seulement en 1156, que cette église par Hugues d'Amiens, archevêque de 1135 à 1153, l'on sait que la Normandie le Passais en particulier furent incessamment le théâtre de guerres acharnées entre Louis, successeur de Henri II, et Geoffroy son compétiteur.

En 1189, Henri II, Plantagenet, parvenu à Angleterre, en 1154, séjourna souvent à la fin de cette ville une de ses résidences si, en 1181, il envoya la reine Éléonore d'Angleterre ; et, celle-ci ayant donné le jour à la mort de sa mère *Éléonore*, cette tenue sur les fonds baptismaux, dans l'église de Notre-Dame-sur-l'Eau, par un légat du cardinal-prêtre, en présence d'Achard,

(*Recueil des Actes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XIII, p. 285, C.).

évêque d'Avranches et du célèbre abbé du Mont-St-Michel, Robert de Torigny, lequel a relaté ce fait dans ses chroniques (1).

VI.

L'ABBAYE DE LONLAY.

Comme tant d'autres monastères des XII^e et XIII^e siècles, l'abbaye de Lonlay avait été fondée au commencement du XI^e, dans un vallon circulaire en forme d'*entonnoir*, *convallum* — vallon qu'entoure une élégante ceinture de collines en pente douce, dans lequel l'*Egrenne*, cours d'eau qui descend des hauteurs de *Chaulieu*, arrose de vertes et fertiles prairies, de ses eaux limpides et poissonneuses.

Ce vallon, d'un aspect très pittoresque, offre une grande ressemblance avec un *entonnoir* de même nature, dans lequel fut construite, deux siècles plus tard, non loin de Granville, l'abbaye de *la Luzerne*.

Avant la Révolution, l'abbaye de Lonlay faisait partie d'une petite ville *fermée*, qui s'accédait par trois portes, savoir : la Haute-Porte, *Alta janua*, au Nord-Ouest (2), la porte de la ville, *Urbis porta*, au Nord (3), vers *la rue St-Michel*, une des plus anciennes de la ville ; et enfin la porte majeure, *Major porta*, laquelle communiquait avec les bâtiments conventuels (4).

(1) V. (Dom Bouquet, t. XIII, p. 306 B.).

(2) Vers le chemin d'intérêt commun n° 17, de Flers à Passais.

(3) Non loin du moulin de *la Porte*, qui subsiste toujours.

(4) V. (le plan de l'abbaye, publié par M. Sauvage, dans sa notice de 1865).

'abbaye était connue sous le nom de Lonlay-des-Déserts, *in derre* encore bien cet aspect solitaire des landes et ses bruyères.

, au moins à l'extérieur, l'aspect produit peu d'effet ; avec cette terminaison un toit vulgaire, elle avec cet ensemble de contreforts t le système constituait non-mais encore l'élégance de ce

à forme d'un T renversé, avec bras de bas-côtés faisant le tour ceinture de chapelles enveloppant

que la croix-latine dût jamais avoir de gros piliers de l'intertransept seuls des *retours*.

te à l'intérieur un mélange divers ; et, cependant, malgré cette église surélevée et très d'élégance ni de beauté. Il y a dans la construction de l'église du XI^e siècle, date de la construction ; et, ensuite, les styles des deux, date de l'achèvement indiquant

éminent du XI^e siècle, dans l'époque, c'est-à-dire en *opus* de poisson, avec des baies grande simplicité, l'église abbaye sans transformations principales,

à deux grandes époques de l'architecture religieuse en Normandie, savoir à la fin du XI^e siècle, sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, et à la fin du XIII^e, sous le règne de Saint-Louis et de ses successeurs.

De l'église fondée par Guillaume de Bellême, comte du Perche, il ne reste plus aujourd'hui que des fragments de maçonnerie en *opus spicatum*, encadrés dans un nouvel appareil, avec quelques baies romanes ; mais il paraît impossible de dire quelle pouvait être la forme exacte de l'édifice fondé vers 1026, par le constructeur de la ville, du château et des églises de Domfront, Guillaume I^{er}, de Bellême.

Sous ce rapport, l'église abbatiale de Lonlay est donc très inférieure à l'église de *Notre-Dame-sur-l'Eau*, qui, fondée vers la même époque et malgré des remaniements postérieurs n'en a pas moins conservé, dans sa pureté et dans son unité, le cachet particulier des édifices religieux des XI^e et XII^e siècles, dont l'on trouve notamment tant de types précieux et parfaitement conservés dans les diocèses du *Mans* et d'*Angers*.

Dans la seconde moitié du XI^e siècle, il se produisit en Normandie une révolution complète dans l'architecture religieuse, par la substitution du roman secondaire au roman primaire : révolution non moins remarquable que celle du XIII^e siècle, lorsque l'*ogive* remplaça *le plein cintre*.

C'est cette révolution qu'admirait un historien anglo-normand du XI^e siècle, Guillaume de Malmesbury, lorsqu'il s'écriait : « *Videas ubique in*

in vicis et urbibus monasteria novo
iere consurgere (1) !

la du XI^e siècle, l'*opus spicatum* des
s fait place à un appareil plus régu-
de, l'*opus quadratum*, la colonne
n chapiteau d'ordres doriques ou
ce le pilier roman avec simple tail-
s intérieurs des édifices, nous jus-
vrent d'une galerie déjà élégante,
om de *faux triforium* ; et c'est ainsi
général ce *novum genus aedificandi*
sume de Malmesbury, et dont *St-
n* et surtout l'*Abbaye-aux-Dames*
s plus remarquables que nous pos-
andie.

sformation générale des édifices re-
rer à Lonlay, sous la longue admini-
anulfe I^{er}, religieux de St-Étienne
rième abbé de Lonlay (2).

ut alors que l'on remplaça l'ancien
opus quadratum ; que l'on éleva dans
os piliers massifs, qui supportent la
orna d'un *faux triforium* les murs
rest ; tous ornements qui rappellent
mes de Caen ; enfin, ce fut égale-
nistration de l'abbé Ranulfe, que

de Malmesbury, L. III. — Dom Bouquet, t.

est mort en 1122 ; et, en 1082, il figurait à
ion du prieuré du Rocher, près Mortain.
l'abbaye de Lonlay pendant au moins qua-

l'on construisit, en avant de l'édifice, la tour carrée qui subsiste toujours, malgré des remaniements postérieurs, mais qui, par son appareil de maçonnerie et par certaines baies romanes, rappelle les édifices du commencement du XII^e siècle; tour qui était naturellement accotée au Midi par les bâtiments conventuels; mais qu'il a fallu soutenir à l'est et au nord, par de robustes contreforts.

Quant à l'église abbatiale, reconstruite à la fin du XI^e siècle, elle devait affecter la forme des édifices religieux de cette époque, avec un chœur, terminé par une abside circulaire, deux absidioles latérales, et, cet état de choses a dû se perpétuer jusqu'à la fin du XIII^e siècle, lorsque le vaisseau subit une seconde transformation encore plus radicale que la première.

Mais ce qui reste de plus remarquable des constructions de la fin du XI^e siècle, ce sont certainement les gros piliers massifs de l'intertransept qui supportent la tour : piliers à doubles retours, au moins vers le levant, c'est-à-dire dans la direction du chœur et des bas-côtés qui l'entourent.

Ces piliers, qui ont toute la hauteur de l'édifice, sont ornés de demi-colonnes engagées, conjuguées avec tailloir, chapiteau, en général à sculptures grotesques (1), et un stylobate, formé d'un piédestal carré avec un simple boudin pour tout ornement.

Telle est l'église du XI^e siècle, avec quelques dé-

(1) Ces chapiteaux semblent faits en pierre calcaire d'Aubigny, près Falaise, comme les chapiteaux des bas-côtés de l'église de Mortain.

amorce sur les murs du

comme tant d'autres édi-
transformation encore plus
tion française, c'est-à-dire
Normandie, sous Philippe-
seulement vers la fin du

t vrai, le transept, tel qu'il
fin du XI^e siècle, avec les
ennent la tour; et l'on se
ar des archivoltes de forme

se abbatiale dut être com-
s le style gothique de cette
ture religieuse; et c'est à
ction qu'appartiennent ces
monocylindriques qui en-
lise (2).

rêles, il est vrai, ne man-
gance, aussi elles rappel-
ès semblable du rond-point
iale de Mortain, colonnade
époque, et qui a dû très
de modèle aux architectes
onlay.

s devaient former, dans le chœur
lacée depuis par un *faux trifor*-

ème époque qu'a dû être cons-
le des quelques fragments qui

Les chapiteaux des colonnes ne sont pas frustes ; mais ils sont encore ornés de feuillages enroulés ; et, quant au stylobate desdites colonnes, il forme comme à Mortain, un pentagone avec un tore aplati.

Quant aux archivoltes de forme ogivale qui surmontent les colonnes monocylindriques du chœur, ils ne sont ornés ni de tores, comme à Mortain, ni de gorges, comme à Notre-Dame de Vire ; mais d'un double et large chanfrein.

Cette double colonnade qui suppose, comme clôture du chœur, une ceinture de chapelles, donne une idée suffisante de ce que devait être au XIII^e siècle, le chœur de l'église abbatiale, avec un faux *triforium* qui subsiste toujours, et un *clerestory* en ogive-lancette qui a disparu.

En effet, l'abbaye de Lonlay dut être dévastée pendant la guerre de Cent-Ans, par les Anglo-Navarrais dont le quartier-général était à Domfront (1). Ainsi, en 1418, l'église abbatiale, ainsi que les bâtiments conventuels, furent incendiés ; et c'est vraisemblablement à ce sinistre qu'il faut attribuer la destruction des chapelles primitives ainsi que des hautes nefs du chœur.

Mais, au XV^e siècle, et vraisemblablement après l'expulsion des Anglais de la Normandie, en 1450, l'église de Lonlay subit une troisième transformation. Ainsi, c'est évidemment de cette époque que datent la construction des hautes nefs avec leurs baies à meneaux et en fer de lance, le remaniement

(1) D'après Guillaume de Nangis, les Anglais s'emparèrent du château de Domfront, en 1353.

de la tour carrée dont plusieurs baies accusent également cette époque, enfin la construction de ce porche élégant qui décore cette tour à l'Ouest, et qui sert d'entrée à l'église abbatiale.

Quant aux nouvelles chapelles, reliées au chœur par des contreforts intérieurs, et construites en *style perpendiculaire*, elles sont postérieures d'un siècle aux hautes nefs du chœur, et doivent dater du XVI^e siècle seulement.

Enfin, c'est vers cette époque que l'on orna ces chapelles de riches et élégants autels, remarquables par leurs sculptures, comme par leurs bas-reliefs (1) et que l'on décore le chœur de ces belles stalles à baldaquin, non moins remarquables, et que la Révolution a heureusement épargnées (2).

Du reste, l'église, ainsi que les bâtiments conventuels, incendiés aux XV^e et XVI^e siècles et reconstruits dans le style Louis XIII, n'ont pu être achevés qu'au commencement du XVII^e siècle.

En somme, le *Passais normand* possède près de nous, quatre monuments anciens d'architecture religieuse, très intéressants à étudier :

Le monastère mérovingien de *St-Auvieu*, d'une authenticité incontestable ;

L'église de *Ceaulcé*, dont les parties anciennes appartiennent à l'époque carlovingienne ;

L'église de *Notre-Dame-sur-l'Eau*, spécimen de l'architecture romane dans le cours du XI^e siècle ;

(1) Ces bas-reliefs qui rappellent l'école de Lesueur, représentent notamment la *mort de St-Benoit*, l'*Annonciation* et le *Mariage de la Vierge*.

(2) V. l'*Abécédaire* de M. de Caumont, p. 673.

y, qui contient des parti-
s époque, surtout de la

VICATION

ROUTE DE QUATRE FEUILLET

PROLOGUE

ROUTE DE BLANGY.

Entre les cinquante premiers feuillets, M. Du Feugray considère n° 1 et le suivant ; l'autre ne commence qu'à n° 2.

en parchemin dont nous avons un lot de vieux titres. Le registre où cette lacune se situerait serait facile à vérifier. Les deux feuillets, cotés 72 et 73, ne laissent pas de présenter de titulé :

assises en la ville et f... les parties sont cy ainsi qu'il a été fait dans les précédents. Lesque... valleur comme par le mes inuables peult ap-





LE « LIVRE DES SIMPLES »

INÉDIT DE MODÈNE ET SON AUTEUR

Par M. JORET

I.

La Bibliothèque *estense* de Modène renferme deux manuscrits du XV^e siècle, dont l'existence est connue depuis longtemps, mais qui n'ont été que tout récemment étudiés, avec le soin qu'ils méritent, par M. Jules Camus, professeur à l'École militaire de cette ville (1). Le premier, un manuscrit latin, est inscrit au catalogue de l'*Estense*, sous le titre de *Tractatus de herbis* (2); le second n'est pas latin, mais français; catalogué comme un *Dictionarium gallicum herbarium* (3), c'est, ainsi que le dit une

(1) *L'opera Salernitana CIRCA INSTANS ed il testo primitivo del GRANT HERBIER EN FRANCOYS secondo due codici del secolo XV, conservati nella regia biblioteca estense.* In Modena, 1886, in-4^o de 155 pages.

(2) « *Dioscorides Tractatus de herbis, cum Platonis, Galieni et Macri hujusmodi a Barth. : Mundens. Cod. membr. cum figuris coloribus depictis in fol^o sœculi XV.* » 993 (XII. K. 19).

(3) « *De Urfé. Dictionarium gallicum herbarium cum herbis elegantissime expressis, litterisque versicoloribus, auroque ut plurimum intextis. In quo herbarum virtutes, atque ut in ex-*

scrite par un de ses possesseurs
lle de garde, un *Livre des Sim-*
omme nous l'apprend l'*explicit*,
ont contenus les secrez de Sa-

scrils sont déjà, par leur con-
ux-mêmes, ils acquièrent une
rticulière par le rapport étroit
avec deux traités de botanique
ales, célèbres à la fin du moyen
: (3), ainsi nommé des premiers
4), ouvrage attribué à Platea-
l'École de Salerne, et imprimé,
3, à Ferrare, en 1488 (6), et l'*Ar-*
raisemblablement à Paris entre
lité souvent depuis sous le nom

retu Salernitana continentur. Codex
V. » (Un autre catalogue, de 1833, a

», à Mons^r Durf^e. »
ut penser de cette indication.
medicina secundum Platearium dictus

ocium in simplicibus medicinis nos-
n. »

et auteur des *Glossæ in Antidotarium*
, *Lehrbuch der Geschichte der Medicin*,

Jean Serapion.

t la qualitey et vertus, proprietey des
nces, extract de plusieurs tratiers de
ennc, de Rasis, de Constantin, de Isaac
mun usaige bien correct. In-fol^e (sans
e $\frac{142}{24}$.

de *Grant herbier en francoys* (1). Pour bien comprendre ces rapports, il faut rappeler deux découvertes faites en Allemagne dans ces cinquante dernières années.

En 1837, A.-W.-Th. Henschel, ayant comparé le manuscrit d'un *Liber simplicium medicinarum*, trouvé par lui dans la Bibliothèque de la Madeleine, à Breslau, avec le *Circa instans*, reconnut que ces deux ouvrages devaient avoir la même origine (2); seulement, le *Liber simplicium* est beaucoup plus complet, il renferme, en particulier, 185 chapitres, qui ne se trouvent pas dans le *Circa instans*, tandis que celui-ci en contient, de son côté, 14, qu'on ne rencontre point dans le manuscrit de la Madeleine. Ces différences et ces ressemblances dans la composition générale des deux traités, ainsi que dans le texte de certains chapitres, amenèrent le savant professeur de Breslau à admettre que le *Circa instans* imprimé ne devait être que le remaniement d'une œuvre plus ancienne, celle même de Platearius, et que le *Liber simplicium* de la Madeleine reproduisait, sous sa forme primitive, cette œuvre depuis longtemps perdue ou oubliée (3).

Environ quinze ans plus tard, Ernest Meyer, l'auteur d'une histoire si justement estimée de la Botanique, ayant découvert dans la Bibliothèque de

(1) *Le grant herbier en francoys, contenant..., et imprimé par Guille Nyuerd. In-fol° (sans lieu ni date). Biblioth. nat., T°, 22 A. 142.*

(2) Janus, *Zeitschrift für Geschichte und Literatur der Medicin*, II, 65.

(3) On verra plus loin ce qu'il faut penser de cette hypothèse.

manuscrit d'un *Arbolayre*, eut l'idée de aussi avec le *Circa instans*; il que l'*Arbolayre* français, ce qu'on emarqué jusque-là, contenait la trait ce que renferme le *Circa instans* afois, on y trouve, en outre, plus de qui manquent dans ce dernier, sans x articles analogues du *Liber simpli- au*, tandis que quelques-uns offrent nce frappante avec les chapitres cor- u *De Viribus herbarum* d'Apuleius L'étude des manuscrits de la *Biblio-* fait faire un nouveau pas à la question. aré à son tour le *Tractatus de herbis instans*, M. Jules Camus reconnut que Platearius se compose des premières quelques chapitres du manuscrit de mble donc être un extrait de ce *Trac-* ent, dans le travail de rédaction, 180 ron auraient été laissés de côté (3); le prouve la présence dans le *Circa sieurs chapitres, qui ne se rencontrent tractatus de herbis*, ainsi que quelques les textes, ce travail a dû être fait manuscrit que celui de Modène (4). Or,

, *Geschichte der Botanik*, IV, 188.

apuleius Platonicus, E. Meyer, *op. cit.*, II, 21, ue l'Introduction à ma *Flore populaire de la XIII.*

, *op. cit.*, p. 13.

manuscrit, M. Jules Camus admet, *op. cit.*, cteur était originaire de l'Italie méridionale.

de cette ressemblance du *Circa instans* d'une part avec le *Liber simplicium* de Breslau, de l'autre avec le *Tractatus de herbis* de Modène, M. Jules Camus en a conclu que ces deux derniers ouvrages ont la même origine; et, de même que Henschel a vu dans le *Liber simplicium* le texte complet du *Circa instans* primitif, M. Jules Camus incline à regarder le *Tractatus de herbis* comme la reproduction d'un ancien texte de ce *Circa instans* (1), augmenté de quelques emprunts faits à d'autres ouvrages de même nature, tels que les *Pandectæ medicinæ* de Matthæus Sylvaticus (2). Toutefois, l'auteur du *Tractatus* n'aurait pas reproduit en entier l'œuvre de Platearius, mais il aurait omis à dessein dans son livre presque tous les chapitres du texte primitif, qui traitaient des remèdes minéraux, pour ne garder, sauf de rares exceptions, que ceux qui parlent des remèdes végétaux (3).

L'examen du manuscrit français du *Livre des Simples*, n'a pas conduit M. Jules Camus à des conclusions moins intéressantes. Il a tout d'abord reconnu que ce *Livre des Simples* n'est qu'une traduction du *Tractatus de herbis*; mais, s'il reproduit à peu près tout ce traité, il ne renferme pas néan-

(1) *Op. cit.*, p. 19.

(2) Mathæus Sylvaticus de Mantoue, composa ce traité en 1336, et le dédia à Robert, roi de Naples; c'était un disciple de l'école Salerne, qu'il avait fréquentée à deux reprises, en particulier en 1297, comme il le dit au ch. 110 de son livre: « Et ego vidi eos Bruculos Salerni anno dominicæ incarnationis 1297. »

(3) Je dirai, tout à l'heure, quelles objections on peut faire à cette manière de voir.

qui s'y trouvent, tandis qu'il huit autres qu'on n'y rencontre *iples* a donc été vraisemblable-
texte autre que celui du *Trac-*
cela explique que l'on trouve
nuscrit français la description
anuscrit latin ne donne que la
i qu'il en soit, par leur com-
es *Simples* et le *Tractatus de*
nt véritablement, dans le sens
attachait à ce mot (1), des *Her-*
rbolayre imprimé vers 1490 (2).

M. Jules Camus, rattacher ces
ms, ainsi que Henschel l'a fait
ium de Breslau (2)? Comme l'a
Lager (3), cela ne semble guère
que les 185 chapitres du *Liber*
se trouvent pas dans le *Circa*
aient jamais réellement appar-
autre côté ils diffèrent, d'après
tres correspondants de l'*Arbo-*
n'est pas possible non plus
manuscrit de Breslau avec cet
upposer, avec M. Jules Camus,
ne soit qu'un fragment du traité
e aurait été traduit, ce n'est là
t une hypothèse en contradic-

D^r Saint-Lager, *Histoire des Herbiers*.
, in-8^e, p. 2 et suivantes.
rois ouvrages ont la même origine.
anciens Herbaria. Paris, J.-B. Ballière,

tion avec le titre même de ce dernier ouvrage, titre qui nous apprend que l'auteur de l'*Arbolayre* n'a pas seulement puisé dans Platearius, mais encore dans « Avicenne, Rasis, Constantin et Isaac » ; il aurait pu ajouter Apuleius Platonicus, ainsi que Dioscoride et Macer (1).

Si l'on ne peut ainsi assigner la même origine au *Circa instans* et à l'*Arbolayre*, il n'est pas plus légitime de rattacher au traité de Platearius le *Tractatus de herbis* et le *Livre des Simples* de Modène, car, s'ils renferment, comme l'*Arbolayre* et le *Liber simplicium* de Breslau, presque tous les chapitres du *Circa instans*, ils en contiennent un nombre plus considérable encore qui ne se trouvent pas dans cet ouvrage ; mais on peut et on doit les rattacher à l'*Arbolayre*, puisque, si leur composition n'est pas entièrement la même, elle offre les plus grandes ressemblances. — J'ai dit plus haut que c'étaient comme lui de véritables herbiers, et le copiste du *Tractatus de herbis* l'a bien compris, lui qui, dans l'*explicit*, donne à ce traité le nom d'*Herbollaire*.

II.

Une question se présente maintenant, celle de savoir quel est l'auteur du *Tractatus de herbis* et du *Livre des Simples*, cet « *Arbolayre* » manuscrit,

(1) Le Dr Saint-Lager, *Recherches*, etc., p. 33, cite vingt-deux chapitres, tirés du *De herbarum virtutibus* d'Apulée, sept de Dioscoride et quatre de Macer. On voit que pour admettre l'identité de l'*Arbolayre* et du *Circa instans*, il faudrait supposer que le traité de Platearius était une simple compilation.

en tout cas !
Nous connais-
sons que le no-
mme nous l'a-
tait Barth. M-
lu y voir un B-
re un parent c-
ce qu'on en-
töt, dans la
u'il cite (3) P-
r d'un traité c-
Dante au dou-
m 1277. Quat-
oin de nous
s; c'était, on
; ajoute, un f-
res étrangers
s les Universit-
e pose en parti

herbarum Diast-
ranslatate manu-
ie semper infusu-

ufrasia : « Incip-
bus oculorum. »

ore, e Pietro Isp-
in dodici libelli.
es Camus s'appa-
cite, dans sa Sto-
reux français, au-
nts, tout en étu-

fesseur de Modène l'a reconnu, sur une faute de lecture.

L'*explicit* développé, dans lequel le copiste du *Tractatus de herbis* nous a fait connaître son nom (1), est ainsi conçu :

Explicit cest herbollaire
Auquel a heu asses affaire
Abourg Il a este escript
MCCCC cinquante et huit
Et la escript cest tout certain
Le patron de sa propre main
Pries pour luy Je vous en prye
Pour amour De la compaignye.

Le petit pelous

1458 (2).

Les catalogues de la *Biblioteca estense* ont écrit *Abourt* le premier mot du troisième vers ; M. Jules Camus a rétabli *Abourg*, mais, comme eux, il ne voit là qu'un mot, qui serait, suppose-t-il, le nom de l'enlumineur du manuscrit (3). Cette supposition est inadmissible. Il faut lire non *Abourg*, mais *A Bourg* en deux mots, comme M. Pio Rajna l'avait déjà fait

(1) Ce nom se retrouve aussi à la fin d'une longue synonymie, qui fait suite au *Tractatus* : « Hoc scripsi totum, y lit-on, pro pena date michi potum. Nomen scriptoris Le petit pelous plenus amoris, 1458.

(2) J'ai écrit à dessein cet *explicit* sans signe de ponctuation ; il faut une virgule après le second et le quatrième vers, et un point après le sixième. On va voir comment un point mal placé a fait faire un contre-sens à M. Jules Camus.

(3) *Op. cit.*, p. 12, note 1. M. Jules Camus met un point après *Abourg*, en faisant de ce mot le sujet de « a heu asses affaire. »

s Camus (1), et comm
old Delisle et Paul
ne vers de l'*explicit*

à asses affaire
este escript,

M. Jules Camus, mai

à asses affaire,
, este escript ;

ainsi que le manuscrit
la ville de Bourg ;
doute, l'œuvre d'un
ce français soit allé
posé M. Jules Camus
le traité de Mino da
que paraissait aussi à
Modène, mais en Fra

III.

renseignés sur le nom
u *Tractatus de herbis*
ontraire, quel fut le
s ; qu'il ait été françois
rait-il pas possible
er à connaître, par e

rend, par une lettre du
j'avais fait part des doc
ée.

quelle partie de la France il était originaire ? M. Jules Camus ne l'a pas essayé ; il n'est pourtant, ce me semble, rien moins que difficile de le découvrir : l'étude de la langue du *Livre des Simples* suffit pour y parvenir. M. Jules Camus a bien dit un mot de cette langue, mais sans en tirer aucune conclusion ; après avoir remarqué qu'elle présente « les caractères incontestables du français du XV^e siècle », il s'est borné à citer un certain nombre de mots qu'il regarde comme « archaïques », — j'en donnerai tout à l'heure quelques-uns, — et il les oppose aux vocables comme *aqosité*, *aromaticité*, *expérimentateur*, etc., lesquels annoncent, suivant lui, « le voisinage » du XVI^e siècle, mais qui ne sont, en réalité, que des mots latins, légèrement francisés, tels qu'en employèrent tous les traducteurs depuis Bercheure, et d'où il n'y a rien à conclure.

Il est vrai, M. Jules Camus relève un peu plus loin les deux formes *l'en* et *ou* (au) ; d'après lui, la première serait normande, — le savant professeur oublie que *l'en* se rencontre dans les textes les plus divers, et a même été revendiqué, quoique à tort, comme particulier au parler de Paris ; — la seconde serait caractéristique d'un dialecte du centre, — nous verrons ce qu'il en faut penser ; — mais M. Jules Camus s'en tient là, et, comme s'il craignait de s'être trop avancé, il s'empresse d'ajouter qu'il ne peut être question « de dialecte spécial dans un texte où se révèle à chaque instant le mélange des divers parlers indigènes » (1).

(1) « Se si potesse ancora parlare di dialetto speciale per un

Livre des Simples, parmi les Jules Camus, il y en a, comme *le* (1), qui peuvent surprendre, *straiture et roisine, nercir* et ont à différents dialectes; mais mes dialectales différentes, au qui empêche de découvrir de lire le traducteur du *Livre des la Biblioteca estense*, — telle re, l'opinion du savant profes qu'il n'a pas essayé de tirer la ces formes diverses, — permet, ver ce pays avec une grande

s'est pas borné à un examen iscrits de l'*Estense*, il a encore, l'en remercier, donné des ex- s qu'ils renferment; j'ai relevé dialectales de quelque intérêt s tirés du *Livre des Simples*; e elles, ainsi qu'avec celles qui J. Jules Camus lui même dans du manuscrit, j'ai pu arriver, d'une manière incontestable, ginaire le traducteur de l'*Her-*

te tout d'abord, c'est que le

fusionne dei vari vernacoli si mani-
p. cit., p. 24.
parenthèses après *trefles*, je ne sais

Livre des Simples est écrit dans la langue « officielle » de l'époque, c'est-à-dire dans le dialecte de l'Ile de France ; mais à côté des formes ordinaires de ce dialecte, on en trouve de toutes différentes ; j'ai déjà mentionné, d'après M. Jules Camus, les formes *estratiture*, *nercir*, qui appartiennent aux dialectes de l'Ouest, tandis que *roisine*, *voirre*, autres formes relevées par lui, sont de la langue littéraire du temps ; aux premières, il faut ajouter *avène*, au lieu d'*avoine*, *meindre* ou *mendre*, qu'on rencontre constamment, une seule fois exceptée, à la place de *moindre*. Il est évident que ces formes, en contradiction avec la langue générale du *Livre des Simples*, n'auraient guère pu se trouver sous la plume d'un écrivain originaire du centre ou de l'Est ; ce sont des fautes véritables, qui n'ont pu échapper au traducteur que par mégarde ou par un souvenir involontaire de son parler natal ; on est donc en droit de dire qu'il était originaire de l'Ouest de la France, où la diphtongue *oi* du centre et du nord-est a pour équivalent *ei*, *ai* ou *è*. Mais il est facile d'arriver à déterminer avec plus de précision son pays natal.

Parmi les formes et les mots relevés par M. Jules Camus, il en est comme *boe* (boue), *bran* (son), *gri(n)gner* (grincer), *mesles* (nêfles), *moisson* (moineau), *nous* (nœuds), *poulz* (bouillie), etc., qui sont usités aujourd'hui encore en Normandie ; c'est là déjà un indice qui peut faire croire que le traducteur du *Tractatus* était normand. D'autres formes, telles que *cameaux* (chameaux), *troquelet* (trochelet), où la gutturale vélaire persiste, *chepue*

erçue (il perce), où la palatale rintante, sont propres au dialecte and septentrional ; mais, comme es de l'ouest, *avène*, *estraiture*, s'opposent à ce que l'auteur du fût picard, nous sommes encore der comme originaire de la Normandie septentrionale de cette *proieu* (suif), *tieule* (tuile), permettent e plus ; inconnues, la seconde du ite, mais d'un usage habituel dans Basse-Normandie, elles semblent celui qui s'en est servi était ori- rnière région.

ses du mot feuille : *fueille*, *feulles* conduisent à une conclusion ana- où a été écrit le *Livre des Simples*, aère être considéré comme l'équi- t semble n'être autre que la forme *fuèle*, qui m'a été autrefois si- zouf, dans le Bocage virois ; quant plus ordinaire du manuscrit, elle nouillé de *feuille* rédit à *l simple*, encore à plusieurs dialectes bas- ans ces dialectes aussi, à ma con- encontre seulement le mot *poulz*, e ; et, quant à la forme *ou* pour Camus a cru propre au dialecte du core, aujourd'hui, d'un usage ordi- nair septentrional et aux îles Nor-

pus m'a été signalée dans le Lievin.

mandes (1). Ainsi, les formes dialectales qu'offre le *Livre des Simples*, nous amènent toutes à reconnaître dans le traducteur de cet ouvrage, un bas-normaud d'origine.

Les noms de plantes dont il s'est servi nous conduisent non moins nécessairement à la même conclusion. Parmi ces noms, pour ne pas parler d'*aluine* (absinthe), — aujourd'hui *aliène* dans le Cotentin, — de *coudre*, de *hanebane* et de *gratteron*, d'un emploi trop général, surtout les deux derniers, on trouve dans le *Livre des Simples* les suivants, qui sont encore actuellement d'un usage ordinaire en Basse-Normandie : *amouroque* (*Anthemis cotula* L.), *avelaine*, *avène*, *bouix*, *curaise* (*Chenopodium persicaria* L.), *herbe à charpentier* (*Achillaea millefolium* L.), *rigolice*, *seû* (sureau); à côté de ces mots prennent place encore *cheue* (ciguë), *senechon* (sèneçon), qui présentent le changement de la patale en chuintante, ainsi que *doque* (doche) et *marquin* ou *maroquin* (*Marrubium vulgare* L.) — aujourd'hui *morioquemin* dans le Cotentin — dans lesquels la vélaire persiste, noms qui, non seulement sont tous normands, mais dont quelques-uns ne peuvent être que bas-normands (2).

Or, s'il était naturel que le traducteur du *Tractatus de herbis* employât de préférence, pour rendre les noms latins de cet ouvrage, les dénominations vul-

(1) Au XIV^e et au XV^e siècles, on trouve cette forme dans presque tous les pays normands.

(2) Un nom qui étonne, est celui de *coucourde* (*cucumer*); où l'auteur du *Livre des Simples* a-t-il appris à connaître ce mot provençal si complètement ignoré en Normandie ?

pays où il était né, on ne s'en eût employé, en aussi grand qui appartinssent à une autre es noms dont il s'est servi sont , et que quelques-uns ne peuvent e dans l'Ouest de cette province, encore que ce traducteur était nde. Mais les formes dialectales is sa traduction, nous ont déjà e qu'il devait être de la Basse- t donc chercher son pays d'ori- de Caen ou le Bocage virois, le Cotentin, le mot *poulz* (bouillie) référence au dialecte de ce der- s, quand on devrait s'en tenir à que l'auteur du *Livre des Sim- and*, sans dire au juste duquel est de notre province, il n'eût intérêt d'avoir fait cette démons- e nouveauté, je crois , d'avoir en partie à l'aide des noms de rvi cet écrivain.

IV.

re j'ai entreprise doit-elle se il pas possible de l'étendre aussi is et à l'origine de ce manuscrit ? beaucoup plus compliqué. Nous vrai, le nom du copiste de ce ns vu qu'il l'écrivit à Bourg,

A bourg a este escript
M CCCC cinquante et huit;

mais quelle est cette ville de Bourg ? De quel pays était Le Petit Pelous, le copiste du *Tractatus* ? Telles sont les deux questions qu'on est amené à se poser. Essayons d'abord de répondre à la seconde.

Le manuscrit du *Tractatus* et celui du *Livre des Simples* sont de la même époque, et il n'y a aucune impossibilité à ce qu'ils soient tous deux de la même main (1). Il est vrai, si l'on considère les différences qui existent entre le texte des deux traités de Modène, on est porté à croire que le *Livre des Simples* a été traduit sur un manuscrit autre que celui du *Tractatus de herbis* ; dans ce cas, il paraît difficile que le traducteur du « *Livre* » français soit le même que le copiste du « *Traité* » latin. Mais si l'on songe à la négligence des traducteurs du XV^e siècle et aux libertés qu'ils prenaient, les différences dont j'ai parlé entre le texte du *Livre des Simples* et celui du *Tractatus de herbis*, ont moins d'importance ; il est certain, du moins, que l'auteur du premier de ces ouvrages a cédé plus d'une fois, M. Jules Camus l'a remarqué (2), à la tentation

(1) C'est l'opinion de M. Léopold Delisle que j'ai consulté sur le caractère paléographique des deux fac-simile donnés par M. Jules Camus, et dont l'autorité est si grande en pareille matière.

(2) *Op. cit.*, p. 22. « Tutavia è probabile che il nostro traduttore, il quale ha une certa tendenza alla prolissità, ed aggiunge talvolta delle osservazioni sue, abbia voluto fare, anche lui, di tempo in tempo la parte di compilatore. »

xté. Sans doute, il est plus difficile
nent il a pu donner des chapitres
trouvent qu'en partie dans le *Trac-
t*, dans ce cas, on est bien obligé
a eu à sa disposition un autre ma-
i de l'*Estense*, ce qui n'est point
nent inconciliable avec l'hypothèse
i copié le *Tractatus*. Reste à exa-
copiste de ce traité.

heurtons tout d'abord à une dif-
orme même de ce nom. Si, au lieu
l était simple, nous aurions affaire
évidemment du Nord de la France,
cédé de l'article : « Le Petit » (1),
fais ce nom se compose de deux
st nécessairement adjectif et l'autre
est l'adjectif, quel est le substantif?
stantif, l'article porte sur lui, et
nom propre septentrional ; il n'en
si le substantif est *pelous* et *petit*
e cas, l'article est appelé par ce
mploi est nécessaire, que le nom
néridionale ou septentrionale. Mais
pothèse est de beaucoup la moins
l'on peut dire que, suivant toute
piste du *Tractatus* s'appelait « Le
urnommé « Pelous. » Il était donc

t un nom très commun dans la Basse-
jurés de l'Université de Caen, en 1444.
« Petit Sagien » (de Séez). *Archives du*

origininaire du Nord de la France ; mais de quelle province et de quel pays ? Le mot *Pelous* peut nous aider à résoudre cette question.

La terminaison *eux* (*eū*) s'est substituée à *eur* dans les dérivés normands, par exemple, *cacheux* (chasseur), *menteux* (menteur), etc. On ne s'en est pas tenu là ; et, dans les patois du Nord-Ouest de la Normandie, *eux* à fait place à *oux* (*ouū*) ; *cacheux*, *cachoux* ; *menteux*, *mentoux*, etc. La même transformation a eu lieu dans les dérivés des adjectifs latins en *osus* ; ainsi, *peleux*, *peloux*, *peleuse*, *pelouse*. La chenille, par exemple, qui s'appelle dans la Plaine de Caen et le Bessin *ca(r)pleuse*, porte le nom de *carplouse* dans le Cotentin. « Le Peleux », nom d'homme dans le Bessin, a donc pu et dû devenir « Le Peloux » dans le Cotentin (1). On est ainsi amené à chercher, dans ce dernier pays, le lieu d'origine du copiste du *Tractatus de herbis*. Étant dès lors de la même contrée que le traducteur du *Livre des Simples*, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il ne fût autre que lui.

Mais dans quelle localité, au juste, « Le Petit Pelous » a-t-il copié le *Tractatus de herbis* ? Est-ce à Bourg-en-Bresse ? Cela n'a rien d'invraisemblable. En effet, même en admettant que ce scribe ait été originaire de la Basse-Normandie, il n'y a aucune impossibilité à ce qu'il ait visité la Bourgogne et se

(1) Si *Petit* était un adjectif et *Pelous* substantif, au lieu d'un nom bas-normand, on pourrait très bien avoir un nom méridional, Pelous étant un nom propre commun dans le Midi. Mistral, *Lou tresor dou felibrige*, s. v. *Pelous*.

g-en-Bresse pour copier un manuscrit trouvé dans cette ville (1).

oit, et lors même qu'on ne devrait traducteur du *Livre des Simples* et *tatus de herbis*, quand ce dernier ne mand, il n'en est pas de même du ait été son nom, il a dû naître dans ord-Ouest de notre province, et on oser qu'il a étudié, à Caen, cette médecin et botaniste Jacques Dalé ou, à la fin du XV^e siècle, étudia, et Noël Étienne (2). Guillaume mentateur de Macer Floridus.

te, dans la dernière partie de cette nais, plus d'une hypothèse; il apprèches futures de les changer en montrer l'inanité. Je serais heureux devoqué les érudits que la Société le Normandie compte en si grand plus heureux que moi, ont à leur épôts publics ou privés que je ne ns mon éloignement.

emandé si le nom de *Bourg* ne désignerait de Caen, qui s'appelait autrefois et s'appelait Abbé, et où se trouvait l'Université, mais, icontrer *Bourg* employé dans ce sens seul énoncé à mon hypothèse. Outre *Bourg* dans les chartes *Burgus Cadomi* (XI^e siècle), *ini* (XII^e siècle), etc. (*Archives du Calvados* de M. A. Benet), mais non *Burgus* isolé. *ius et Natalis Stephanus* (Préface du comte Guéroult. Macer Floridus, *De herbarum ieu ni date*). Biblioth. d'Aix, n° 2174.

BIBLIOGRAPHIE ET NOUVELLES DIVERSES.

Jeanne d'Arc à Domrémy. Recherches critiques sur les origines et la mission de la Pucelle, par Siméon Luce, membre de l'Institut. Paris, Champion, in-8°. — *Propriétés médicales et hygiéniques du cidre, par le docteur Denis-Dumont.* Caen, Brulfert, in-12. — *L'abbé Langevin. Étude littéraire, par G. Vanel.* — *Notice sur René Toustain, de Billy, par G. Le Gorgeu, docteur en Droit.* Vire. Adenad, in-8°. — *Les Coutumes de Normandie réglementées par l'édit de 1751, avec la Jurisprudence actuelle, par Léon de Vilade.* Caen, Adeline, in-12.

Dans un compte-rendu consacré à l'examen du volume si original et si attachant de M. Siméon Luce, M. Auguste Vitu a écrit les lignes suivantes :

« Nulle science humaine, si profonde et si sage qu'elle soit, ne rendra jamais compte de l'existence et des victoires de Jeanne d'Arc. « On admet ou on rejette un miracle, écrit M. Siméon Luce, on ne l'explique pas. » Je ne voudrais pas pousser M. Siméon Luce sur ces délicates matières, mais j'aime à constater que, en fin de compte, il adopte comme conclusion de toutes ses recherches ces fortes paroles d'Étienne Pasquier : « Je répute

la Pucelle un vrai miracle de

acle, m'écrierai-je à mon tour. Une t française par le sang, par le cœur, le en avait et du plus vif et du plus rachant rien de la politique ni de la nd de délivrer sa patrie du joug de couronner son roi. Elle n'avait i cheval ni manié une épée ; elle it les obligations de sa mission Ille le veut, il le faut, et elle monte e l'épée, marche droit au roi qu'elle mot ; elle s'impose aux chefs de fait de ces routiers farouches des des lieutenants soumis ; elle délivre les Anglais, et Suffolk, et Talbot, et tu, à Beaugency, à Meaux, à Palay ; uit son roi triomphant jusqu'à la ims, ne demandant pour son salaire 'oriflamme victorieux au pied de miracle. »

ons sans hésitation, avec M. Vitu, , l'un des meilleurs historiens de l'opinion du vieux parlementaire es fois le problème a été traité au la science humaine, et après les vestigations, elle n'a pu en défini- er « devant l'attitude et la majesté

ctère de cette intervention merveil- ix règles de l'interprétation histo- il n'en est pas moins intéressant

d'étudier les faits qui l'ont précédée et annoncée, et l'ensemble d'événements qui en forment l'enca-
drement. A ce point de vue, le nouvel ouvrage de M. Siméon Luce fournit à notre curiosité pa-
triotique les plus complètes et les plus vives satis-
factions.

Déjà, une partie de cette belle étude avait paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, mais on peut mieux l'apprécier aujourd'hui sous sa forme définitive, avec les additions qui la complètent et les appen-
dices qui l'accompagnent. Ces appendices ont d'ailleurs, à eux seuls, une importance et une valeur exceptionnelles. Un détail permettra de s'en rendre compte.

Le corps de l'ouvrage, qui comprend une intro-
duction et six chapitres, occupe 311 pages du volume ; les *preuves*, imprimées en petit texte, n'en remplissent pas moins de 416. Des tables analytiques parfaitemennt conçues, dont la rédaction a été confiée à M. Stein, permettent de se reconnaître et de tirer parti, sans trop de fatigue, de toutes ces richesses accumulées.

« Il y a, écrit M. Luce dans son introduction, deux Jeanne d'Arc, si l'on peut parler ainsi, il y a « Jeanne pendant la mission et Jeanne avant la « mission. Jeanne pendant la mission a donné lieu « à tant de publications, qu'il suffirait de les réunir « pour former une bibliothèque considérable. Il « nous a semblé que nous avions quelque chose de « mieux à faire que de travailler à grossir encore le « nombre de ces publications. Au contraire, Jeanne « avant la mission est restée jusqu'à ce jour à peu

st cette Jeanne inconnue que efforcé de découvrir. »

res est d'ailleurs significatif et : cette question des influences récédents de la mission de : a compris et développé son rivons ici sans commentaire : ançaise dans la vallée de la

Jeanne d'Arc.

la châtellenie de Vaucouleurs,

saint Michel au XV^e siècle et la Michel. La piété de Jeanne d'Arc

Vaucouleurs, de 1425 à 1428.
à Neufchâteau, à Vaucouleurs

'épiscopat de la province de

cains à la cour de Bourgogne
à cour d'Anjou-Sicile.

et frère Richard.

Colette Boilet et les pratiques
caine.

et le grand Jubilé du Puy,

forment autant de disserta-
ont leur physionomie et leur
ne saurions entrer dans les
dans les discussions qu'elles
nous croyons devoir appeler

l'attention sur l'une d'elles, qui intéresse au plus haut point la Normandie, et qui, à ce titre, mérite de retenir un instant notre examen. Nous voulons parler du chapitre iv relatif au *culte de saint Michel et à la victoire du Mont-St-Michel*. C'est, considéré sous un nouveau jour, un fragment essentiel, le plus attachant peut-être, détaché de l'histoire de notre grande abbaye normande.

Comme le remarque M. Siméon Luce, le premier personnage surnaturel qui ait annoncé à Jeanne d'Arc, dans l'été de 1425, la mission qu'elle devait accomplir, est l'archange saint Michel. S'il est question plus tard, dans les actes du procès, de sainte Catherine et de sainte Marguerite, il faut reconnaître que les apparitions de ces deux saintes, outre qu'elles sont postérieures, semblent n'avoir exercé qu'une influence secondaire sur le rôle politique et guerrier de la libératrice d'Orléans. On ne doit, d'ailleurs, pas s'étonner de ce fait. A la date où nous sommes parvenus, le culte de saint Michel était le culte national et populaire par excellence. M. Luce remarque que sous les Mérovingiens, le saint le plus fréquemment invoqué, et dont le nom revient le plus souvent dans les documents, est saint Martin. Sous les premiers Capétiens, la suprématie paraît acquise à saint Denis, dont l'oriflamme devint la bannière du royaume. Plus tard, notamment au XIV^e et au XV^e siècle, saint Michel leur succéda dans la dévotion populaire.

« Si Martin, nous dit-il, est le saint par excellence des Mérovingiens, et aussi, bien qu'à un moindre degré, des Carolingiens, Denis, le saint

Et ajouter que le moins à partir de Cent-Ans. La ré comme le proc de la couronne nctifs de l'histoi siècle. »

Urchange est cara et notamment re que prirent à St-Michel.

gard deux témo ucun des histo ont une signific

année, du 1^{er} à l hôpital de St pèlerins allant à

; tard, la jeunes à masse pour fai it, au dire des région, il s'étend à France et des p raient être multi exagération da à ce sujet par le Mont.

I semble avoir c dévotion. Dans tout le monde à pèlerinage au

produire dans son état physique une amélioration notable qu'on attribua à la protection de l'archange. Le danger auquel le dauphin échappa à La Rochelle, en 1422, parut également, dans l'opinion de celui-ci, avoir été conjuré par la même intervention miraculeuse.

C'est pour cela que, six mois après, il ordonna de célébrer au Mont, tous les ans, le 11 octobre, une messe d'actions de grâces pour attester, disent les lettres patentes, ses sentiments personnels envers l'archange et assurer *la prospérité du royaume et son triomphe sur les ennemis*.

Ces idées régnantes, et que l'on ne doit pas perdre de vue quand on étudie les faits contemporains, expliquent l'importance que le roi de France attacha à la possession du sanctuaire privilégié de Saint-Michel, et la persistance héroïque avec laquelle il fut défendu pendant plus d'un quart de siècle contre les Anglais. Après l'occupation de Saint-Denis et la perte de l'oriflamme national, il semblait que la France, privée de l'appui de ses anciens patrons, ne pouvait plus avoir désormais recours qu'au chef glorieux et tout-puissant de la milice céleste. Aussi, suivant la très judicieuse remarque de M. Luce, l'échec définitif des Anglais devant le Mont, en se plaçant au point de vue des croyances de l'époque, fut-il infiniment plus important comme effet moral que comme résultat matériel. C'est, en effet, à partir de ce moment, « que la croyance populaire, « surtout dans les provinces occidentales du « royaume, enrôla définitivement l'archange en tête « des auxiliaires célestes du roi légitime. »

pas lieu de s'étonner de la dévotion à la Pucelle d'Orléans envers l'archange considéré partout comme le vrai et seul du royaume de France.

rite de M. Luce est d'avoir saisi et mis en lumière l'importance à ce point de vue, des événements dont St-Michel fut le théâtre ; d'avoir mis diverses qui donnèrent à la dévotion de l'abbaye cette persistance et ces extraordinaire ; d'avoir enfin tenu étroit et rigoureux la défense de St-Michel à la glorieuse mission

es ces considérations qui, seules, sauver la fondation par Louis XI de Michel, dont le siège était placé par l'abbaye au péril de la mer.

oposait pas seulement d'honorer le plus protecteur dont l'invisible épée de son sanctuaire contre toutes les Anglais, mais encore de témoigner la gratitude envers l'archange qui avait été l'inspirateur de la mission de l'abbaye, et, par suite, le dispensateur du succès. »

tenu à transcrire textuellement les deux historiens de Jeanne d'Arc. Elles sont, tout un des côtés du livre, et de façon expressive la pensée dominant et les conclusions auxquelles il a ne s'y est d'ailleurs pas trompé,

ainsi qu'il est aisé d'en juger par les lignes suivantes :

« La restitution et la mise en pleine lumière du culte de saint Michel, considéré par les Valois et les populations fidèles comme le palladium et le dernier rempart de la nationalité française, forment certainement le point culminant des belles recherches de M. Siméon Luce : il le fixe au centre de l'histoire de Jeanne d'Arc, comme ces écussons mystiques et symboliques que le moyen âge peignait sur la poitrine des héraulds, à la place du cœur. »

Il est impossible de résumer plus exactement ni de mieux dire.

Nous voudrions en finissant, indiquer les documents classés parmi les *preuves* qui avaient échappé jusqu'ici aux recherches des annalistes de l'abbaye, et dont il sera désormais nécessaire de tenir compte. Ces pièces sont au nombre de cinq. En voici les indications analytiques :

IV, 1311.

Philippe IV dit le Bel, autorise l'abbé et les religieux du Mont-Saint-Michel à tenir une foire en ladite ville, le 8 mai de chaque année, à l'occasion de la fête de la dédicace dudit lieu.

XLIV 1423, 6 avril, Bourges.

Vidimus, en date du 9 mars 1425 (n. s.), de la dotation à perpétuité de 120 livres de rente annuelle pour la célébration d'un anniversaire fixé au 11 octobre, donation faite le 6 avril 1423 aux religieux, par Charles VII, en souvenir d'un danger auquel ce prince avait échappé à la Rochelle le 11 octobre précédent, grâce à la protection de saint Michel,

al du roi et de la couronne de

ptembre, Bourges.

lant récompenser les religieux du
de leur loyauté, exempts de
r pipe de vin livré aux Ponts-de-Cé,
eligieux se proposent de faire venir

uin, Mont-Saint-Michel.

que de Julin, et de Jean de Saint-
Avranches, venu au Mont-Saint-
re ses dévotions et y administrer
rs, accorde des lettres de non-
astère dont l'abbé et en l'absence
re apostolique qui le remplace est
ge de conférer la tonsure et les
ux habitants dudit mont.

2385, Pont-de-Cé. Charles VII
de traite levé aux Ponts-de-Cé aux
nées au ravitaillement de la place
chel, entourée de bastilles cons-
glaïs.

parcourt aujourd'hui les riches
rmandie, on est frappé de deux
même à la pointe des coteaux, on
er les prairies, la pâture ou le
it aussi, en longues lignes, appa-
tes et vigoureuses plantations de
réales s'en vont et les pommiers
e joie pour Basselin, pour Le Houx
oyeux buveurs de cidre, si un coup

du ciel les rappelait subitement à la vie ! Le pâtrage et le pressurage sont, à l'heure actuelle, les deux moyens les plus efficaces à l'aide desquels la Normandie essaie tant bien que mal de maintenir sa prospérité menacée.

M. le docteur Denis-Dumont ne pouvait choisir de meilleur moment pour publier le travail dont nous annonçons aujourd'hui la seconde édition et dont, prochainement, nous saluerons la troisième.

Le savant chirurgien en chef des hôpitaux est un partisan déclaré du cidre ; c'est un digne successeur d'un célèbre praticien du XVI^e siècle, Julien Le Paulmier de Grentemesnil, médecin de Charles IX, dans le traité *de Vino et Pomaceo*, imprimé en 1588, fut traduit plus tard par un autre médecin normand, Jacques de Cahaignes.

La traduction de Jacques de Cahaignes parut pour la première fois à Caen, chez Jean Le Chandelier, en 1589. Adam Cavelier en donna une seconde édition en 1607.

M. le docteur Denis-Dumont a profité des observations de ses deux savants devanciers, Le Paulmier et Cahaignes ; mais il n'est pas tombé dans les exagérations qui pourraient à bon droit leur être reprochées. Pour lui, le cidre n'est pas une sorte de panacée universelle propre à combattre toutes les maladies physiques et morales... Il y voit simplement une boisson salubre, hygiénique, agréable, ayant, dans certaines conditions, des propriétés prophylactiques indiscutables...

« Le vieux livre de Paulmier, nous dit-il, n'a qu'un défaut : celui de faire du cidre une boisson

ble, une espèce de panacée douée de s vertus ; exagération excusable, en e la part d'un homme qui, pour com- foule de préventions ridicules, avait à tre la Faculté tout entière. »

it d'ajouter qu'après le massacre de la Lemay, Le Paulmier était tombé dans hypocondrie, dont l'usage de sa boisson seul le faire sortir. On pardonne volon- lades un peu d'exagération dans l'affec- portent à leurs médecins ; on doit user indulgence envers les médecins, quand nt l'éloge aux médicaments auxquels, à son, ils attribuent leur guérison.

u'il en soit, pour ne pas être aussi en- ue celle de Cahaignes et de Paulmier, 1 docteur Denis-Dumont n'en est pas iette, très décisive et tout à fait digne tention des agronomes et des hommes

étends, dit-il, que le bon cidre est une cellente, je n'en tiens pas moins le bon me singulière... Je voudrais, dans mon essayer de rendre plus évidentes les qu'on lui avait jusqu'ici vaguement dans les concretions urinaires, en re- l'explication et en même temps faire cidre à sa juste valeur comme boisson e, en démontrant à mes compatriotes en grande partie responsables des pré- par lesquelles se trouve singulièrement un produit qui, traité avec moins de

• négligence et d'une façon un peu plus sensée, est
« appelé à devenir, dans un jour prochain peut-
être, l'une des sources les plus fécondes de la
« richesse et de la prospérité du pays. »

Le volume, d'une lecture très profitable et très agréable en même temps, contient deux parties principales : la première est médicale, la seconde est d'ordre purement économique.

Sur le premier point, les conclusions du savant chirurgien en chef des hôpitaux n'ont guère été contestées, et il paraît aujourd'hui acquis à la science que le cidre a une efficacité singulière contre les calculs urinaires et les accidents qu'ils déterminent, et qu'il exerce en même temps une action favorable pour la goutte, les coliques hépatiques, l'obésité et l'irrégularité des fonctions intestinales.

Que de remèdes vantés à grand renfort de réclames, à la quatrième page des journaux, et qui sont loin de posséder les mêmes propriétés curatives !!!

Nous voulons d'autant moins insister sur ce côté médical de la question, qu'il a été parfaitement mis en lumière par un hygiéniste des plus autorisés, M. le docteur Fonsagrives, dans l'analyse détaillée et fort élogieuse qu'il a consacrée l'année dernière au livre de notre savant compatriote.

Le côté économique n'a pas une moindre importance. La production du cidre est aujourd'hui, de l'avis de tous, un des éléments principaux de la richesse de notre province, et tout ce qui peut contribuer à en augmenter la production et à en

oit doit être accueilli avec faveur, je
c reconnaissance.

part, nous savons un gré infini à M. le
is-Dumont d'avoir vengé le cidre
banales et sans fondement, dont le
lic aurait dû depuis longtemps faire
is le remercions, en même temps, des
ques qu'il donne à nos agriculteurs
ition et, au besoin, pour l'amélioration
ationale.

e l'eau employée au pressurage, la
espèces de pommes, le soutirage, la
eilles, etc., etc., sont de sa part l'objet
l'observations que tous, fermiers et
feront bien de lire et de méditer. M. le
s-Dumont n'a fait qu'effleurer les
se rattachent à la grande industrie des
ru, si énergiquement défendue autre-
ocher, et qui est encore aujourd'hui
ssantes attaques. Ajoutons que la
origine de l'origine du cidre, de ses
de son extension, est traitée avec un
rticulier. M. Denis-Dumont, très au
publications modernes, connaît égale-
s documents anciens et sait tirer un
nt judicieux des uns et des autres.
ôté que le volume se recommande à
s Antiquaires de Normandie et méritait
onneur dans ce *Bulletin*.

ateurs connaissent certainement l'abbé
teur des recherches historiques sur

Falaise, qui naquit en 1755 et mourut en 1831. L'ouvrage laisse infiniment à désirer sous le rapport du style, de la méthode et de la critique historique, mais il renferme des détails curieux que l'on chercherait vainement ailleurs, et il sera toujours utile à consulter. Dibdin, dans son voyage en France, avait conçu un goût très vif pour le docte abbé, représentant de la science archéologique comme on la comprenait à Falaise vers 1820, et il a pris soin de nous donner son portrait.

L'abbé Langevin a été récemment l'objet d'une étude littéraire fort intéressante de la part de M. G. Vanel. Au lieu d'essayer d'analyser ce travail, nous préférons en transcrire un des plus curieux passages :

« L'abbé Langevin, nous dit M. Vanel, après avoir étudié la musique et perfectionné les harpopianes verticaux, « s'appliqua », ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, à des recherches historiques sur Falaise et à l'étude des « monuments celtiques », ce qui lui procura l'avantage d'émettre sur ces matières les théories les plus imprévues et les plus pittoresques.

« Il ne borna point là son ambition. Il était déjà théologien, mélomane, inventeur, historien et archéologue ; il voulut être poète : il le fut. — Vers 1826, alors pourtant que les ans devaient avoir refroidi sa verve, il composa *la Falaisienne*, « chanson historique, accompagnée de notes instructives, qui rapporte en abrégé plusieurs faits extraordinaire. »

« Et comme, avant tout, les lauriers de l'historien

nt point céder le pas aux fantaisies de la
il a, nous dit-il, négligé la rime des derniers
quelques couplets, pour ne pas altérer la
qui convient au récit historique. »

l autre côté, le résultat de son travail doit
essible à tous. Il ne veut pas que son
reste lettre close pour le populaire ; aussi
loisi, de manière à être mieux compris,
e familier, simple et naïf, à *l'imitation de*
les Celtes, nos ancêtres, qui récitaient ainsi,
moire, les louanges de leurs grands
»

ons donc le style des Celtes en 1826.
et seulement :

Falaise, ancienne cité
De Gaule Armorique,
D'Isis avait emprunté
Le nom symbolique.
La terre et ses deux fanaux,
Isis avec ses flambeaux,
Composent Falaise.

nsi de suite.

est noté en face de la page, et, bien en-
est de la composition de notre abbé.

t aux personnes qui s'étonneraient de l'ori-
si merveilleusement symbolique du nom
ille, ils n'ont qu'à lire les dissertations du
teur sur Bélénus, Abrasax et les sources
les de cette cité. Ils trouveront là des
tonnantes, où interviennent à la fois
Jules César, la Gallia Christiana, le Jardin

des Racines Grecques, les Druides et bien d'autres encore.

« L'origine du nom de Falaise avait pris, en effet, dans l'imagination de l'abbé, des proportions et une importance considérables. Il y revient nombre de fois, et chacune de ses digressions est l'occasion de théories où il fait montre d'une science à toute épreuve et capable d'argumenter *de omnire scibili... et quibusdam aliis.*

« Dans le principe, nous dit-il, on ne donna le nom de Falaise qu'aux trois planètes réunies du Soleil, de la Lune et de la Terre, c'est-à-dire à Isis éploreade de ses malheurs ; à ce brillant flambeau du jour qui dessèche les larmes ; à cet astre clair de la nuit qui presse les eaux vers leurs anciennes cavernes... Dans la suite, on donna ce nom de Falaise à notre roc taillé en forme de navire, de pyramide et de croissant, symbole du soleil, de la terre et de la lune (!) »

« Voilà, certes, une étymologie qui ferait pâlir celle de Rome. Trop heureux Falaisiens ! Mais continuons. La ville de Falaise, ajoute-t-il, devait, — dans les temps fabuleux — s'appeler, en langue grecque, *Phaloï-Isis*, par contraction *Faloïsia*, *Falesia*, nom qui, adopté par les Celtes, renferme en un seul le Soleil, la Terre et la Lune, et dont la première partie peut s'adapter, par extension, aux chats, dont les yeux brillent dans les ténèbres. »

« Nous tombons un peu, mais, en note, le poétique abbé nous prévient charitalement que le chat s'appelait en latin *feles* ; que la mort de cet animal causait aux Égyptiens un deuil « singulier » ; qu'on

ils, qu'on l'embaumait et « qu'on
ste, où il recevait quelquefois les
héose. »

que les Falaisiens, malgré tout ce
redevables d'après l'auteur, aient
reil culte à ces « animaux domes-
it fumer l'encens en l'honneur de

ous avertit, quelques pages plus
an 400, saint Exupère renversa
e Félé, « chatte de Diane », et mit
erge divine, mère de la vertu per-
la statue noire de Chartres était
sole. » Puis il ajoute : « Nos bons
mirent volontiers. »

sucoup en ce moment de la vie et
l'érudit curé du Mesnil-Opac
ustain de Billy, né à Bény-Bocage,

nnées, la Société archéologique de
ans l'église de l'humble paroisse
légiastique avait longtemps admi-
qui avait été gravée sur son tom-
nps avait détériorée.

nce évcilla l'attention de M. Le
ma l'idée d'écrire une notice bio-
ustain de Billy. Nous nous em-
per aujourd'hui cette publication,
un virois à l'une des illustrations

Mentionnons en finissant : *Les Coutumes de Normandie, réglementées par l'édit de 1751, et les nouvelles lois rurales*, de M. Léon de Vilade, ancien magistrat, ancien conseiller général du Calvados.

L'ouvrage est surtout un ouvrage d'utilité pratique dont le succès a été attesté par six éditions successives, mais il se rattache à de vieilles réglementations persistantes encore aujourd'hui, et par là il confine à l'étude de notre ancien droit provincial. C'est à ce titre que nous le signalons dans ce recueil.

E. de B.

HOMMAGE A LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ COCHET.

Une plaque commémorative vient d'être placée à Dieppe sur la façade de la maison qu'y a occupée M. l'abbé Cochet, rue d'Écosse, n° 123. Cette plaque porte l'inscription suivante :

L'ABBÉ COCHET
ARCHÉOLOGUE
(1812-1875)
HABITA CETTE MAISON
PENDANT 25 ANS
ET Y COMPOSA
SES PRINCIPAUX
OUVRAGES

La plaque en marbre rouge mesure 0,90 de hauteur sur 0,64 en largeur. Elle est due à la générosité d'un petit groupe d'amis.

La Société des Antiquaires ne saurait rester indif-

hommage délicat rendu à la mémoire des membres les plus laborieux et les lessés.

HOTEL CLARENDON, A ROUEN.

Le comte Édouard Hyde, comte de Clarendon, émigré d'Angleterre, mourut à Rouen le 1674, mais l'on ignorait complètement le logis où l'illustre exilé avait abrité ses dernières années et était passé de vie à trépas.

de Beaurepaire, en étudiant le Journal des débats de l'Hôtel-de-Ville de Rouen, a pu déterminer la maison louée au comte de Clarendon. Il s'agit d'un immeuble sis à la rue de la Damiette, sur la paroisse Saint-Maclou. Il était autrefois un bâtiment décoré et d'un grand aspect, mais qui n'existe plus aujourd'hui. Il portait, avant la Révolution, le nom d'Hôtel des Presses ; on le connaît aujourd'hui sous le nom de ses derniers propriétaires, *Hôtel de Pommereux* ou *Hôtel d'Aligre*.

LE MUSÉE D'OBJETS ROMAINS A ROLLEVILLE (SEINE-INFÉRIEURE).

Il convient de faire une brève mention à M. l'abbé Maze, le savant archéologue, une très intéressante découverte. Il a effectué des fouilles à l'intérieur du cimetière de la ville, dans une partie où n'avait été effectuée aucune inhumation, M. Maze a

reconnu qu'il se trouvait sur l'emplacement d'un ancien cimetière gallo-romain.

Les objets exhumés peuvent ainsi se classer : une fibule argent sans son ardillon, 27 vases de terre rouge dite Samienne, 85 de terre noire, 29 fragments de tuiles à rebords, 6 débris de tuyaux en poterie.

Tous ces fragments, sans grande valeur par eux-mêmes, démontrent cependant que la civilisation romaine a laissé dans la vallée de la Lezarde, à Rolleville, des traces irrécusables de son passage.

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DE ROUEN.

Grâce au progrès du goût et au développement considérable de ce que certains esprits chagrins appellent irrévérencieusement la manie du bibelot, toutes les expositions régionales sont doublées aujourd'hui d'une exposition d'objets d'art ancien, qui ne constitue pas l'un des moindres attraits de ces grandes assises agricoles et industrielles.

L'administration municipale de Caen, s'inspirant de ce courant d'idées, avait fait appel au concours des sociétés savantes, et, à l'aide de quelques personnes dévouées, elle avait organisé une exposition de ce genre qui fut très remarquée et qui obtint, nous pouvons le dire, le plus franc et le plus légitime succès. La municipalité de Rouen a suivi les mêmes errements et elle ne peut, elle aussi, que se féliciter du résultat qui a été atteint.

Le mérite en revient, en grande partie, au zèle et

é de MM. de Germiny et Darcel, pré-commission d'organisation ; Lebel et Nullay, vice-présidents, et du sympathique, M. Gustave Le Breton, qui non bayé de sa personne, mais qui a mûrages et les démarches pour assurer la reprise. Du coup, M. Le Breton est sonnage populaire, et la *Cloche d'Ar-er à plusieurs milliers d'exemplaires large, très réussi, pour ses lecteurs.*

uveliste de Rouen, un critique auto-nel le monde de la haute curiosité n'a , a consacré vingt-quatre ou vingt-cinq ier ses compatriotes aux arcanes de ce lieux, où ne pénétraient autrefois que ilégiés. Les fines appréciations de ; mériteraient d'être réunies en bro- lraient lieu du catalogue analytique ns réclamé en vain ; elles complètent- ureusement, en tout état de cause, *dicative du plan de l'exposition*, dont nous contenter quand nous avons par- des Consuls.

is pas la prétention de refaire, sous me, le travail excellent de M. Sou- voulons simplement signaler à ceux s qui tiennent à être exactement ren- nous a paru être le côté saillant de en , indiquant rapidement certains , pour un Normand, voire même pour n intérêt tout particulier.

alais des Consuls, éclairée seulement

du côté de la rue des Charrettes, est un peu basse et un peu sombre : elle ne vaut pas la grande salle des Concerts de l'Hôtel-de-Ville, où avait été aménagée, l'année dernière, l'exposition de Caen ; mais, cette remarque faite, il est juste de reconnaître que les organisateurs ont tiré tout le parti possible de cet emplacement et ont disposé les vitrines et les tentures de manière à faire valoir les œuvres d'art en ménageant habilement la lumière.

Bien qu'elle renfermât un nombre respectable de pièces hors ligne, l'exposition de Caen avait pour caractère principal d'être une exposition essentiellement locale. Dans la mesure du possible, elle a essayé de remettre en lumière les œuvres sorties des fabriques de la région. Le programme, tracé d'une façon très large et très intelligente par l'administration, n'a sans doute pas été complètement rempli ; mais il est de toute justice de signaler et de reconnaître les éléments précieux d'information apportés par cette exhibition à l'étude de nos diverses industries : tissage, tapisserie, broderie, dentelles, point de France, point d'Argentan, point d'Alençon, terres vernissées, épis de faîlage, carreaux de pavage, carreaux funéraires et de revêtement, bijoux, faïences, porcelaines, enluminures.

Ouverte dans des conditions différentes, soutenue par le patronage et par le concours effectif de collectionneurs, d'une réputation européenne, l'exposition rouennaise d'art rétrospectif s'est beaucoup moins préoccupée du côté local ; elle a visé surtout à constituer pour quelques mois une sorte de musée ouvert au public et renfermant quelques-uns des

les précieux des collections les plus
plus justement célèbres. Est-il besoin
de résultat si important a été atteint et,
des connasseurs les plus difficiles, les
organisateurs ont été complètement
succès. Ce caractère réussi est tel qu'il
soit assez difficile d'indiquer la série la plus
ou de l'exposition, s'il est permis de

les, qui occupent tout un des côtés de
tout particulièrement frappé les visi-
s.

de toutes ces merveilles se détachent,
d charme, deux grandes tentures de
la demande du Berger à la Bergère
de la Bergère au Berger ; un panneau
collection représentant des scènes
intes du temps de Charles VIII, que ce
ption caractérise suffisamment :

à vous vient cest-avertin
ez vostre main, sottin,
des que Robin s'esveille...

es tapisseries de M. Lowengard, d'une
renante, les *Accordailles* et le *Repas*
panneau de même dimension d'une
ie comme dessin et comme coloris,
init et l'Année qui recommence, à
fin, une véritable perle, le *Gouffre*
x tons adoucis et comme pastelisés.
re tapisserie, fabriquée aux Gobelins,

d'après un carton de Boucher, est la propriété de M. G. Le Breton.

M. Le Breton avait également exposé trois tapisseries historiques, tissées à Bruges, d'après les cartons de Van-Orley, peintre ordinaire de Marguerite d'Autriche, à l'occasion du mariage de cette princesse avec le duc de Savoie, Philibert II ; une frise représentant une chasse à l'ours et au sanglier, et un petit saint Roch aux armes de la famille d'Esneval.

A l'égal des tapisseries, les petites statuettes de la Grèce et de l'Asie-Mineure, si bien représentées dans les belles vitrines de M. Le Breton, et surtout de M. Bellon, étaient en singulière faveur auprès des visiteurs de l'exposition. Il est difficile, en effet, d'imaginer rien de plus gracieux et de plus séduisant que ces figurines, dont la révélation au Trocadéro produisit, il y a quelques années, une si vive et si profonde émotion. Elles sont célèbres, ces petites statuettes, et elles méritent de l'être ; car elles ont fait revivre sous nos yeux une forme nouvelle de l'art grec, et non la moins imprévue et la moins attachante. Représentent-elles des divinités avec les attitudes réalistes que comporte l'anthropomorphisme ? C'est ce qu'a soutenu un membre de l'Institut, notre compatriote M. Heuzey, qui présidait ici, il y a quelques années, la séance publique des Antiquaires de Normandie.

Son système à ce sujet a été exposé sous une forme distinguée et avec une très grande érudition dans une dissertation intitulée : *Les Figurines antiques de terre cuite du Louvre.*

de M. Heuzey fut adoptée par M. Frantz ; elle a été depuis combattue par le lemand Otto Ludders et par M. Rayet, à la *Gazette des Beaux-Arts*. M. Souffrant parait se ranger à ce dernier sen-

ouons, écrit-il, que nous aimons à voir dans, dans ces jeunes filles, dans ces masques, dans ces têtes grimaçantes exagérées, comme des Dantan et des Clodion, œuvre d'artistes traduisant les ridicules milière de leur temps. Pourquoi l'art n'a-t-il pas eu ses Clodion troussant les têtes des danseuses et des ballerines vers un cerceau. »

ons à coup sûr de nombreuses réserves à propos de cette interprétation bien qui ne tient pas un compte suffisant du jmain et familier de la mythologie ais à quoi bon ? Nous aimons mieux, perdre notre temps à disséquer, nous les artistes, les archéologues et les devant quelques types exquis recueillis breton, ou devant la grande vitrine de où sont disposés avec des verreries spécimens les plus merveilleux des Tanagra et de Cymé.

de ces produits exquis de l'art grec aux bien remarquables aussi dans leur céramique rouennaise, la seule industrie vraiment représentée à l'exposition de

Après la publication magistrale de M. Pottier, après les expositions nombreuses qui ont eu lieu, l'exhibition de la salle des Consuls ne pouvait nous ménager aucune surprise. Mais, si la nouveauté lui fait défaut, on doit reconnaître qu'elle nous offre au moins la réunion des spécimens les plus rares et les plus surprenants de cette brillante fabrication. Il n'en pouvait être autrement, du moment où les organisateurs pouvaient puiser à pleines mains dans les collections de MM. Dutuit, de Bellegarde, Damilaville, Pouyer-Quertier, Paul Baudry, Frédéric Baudry, d'Yquelon, Maillet du Boullay.

La vitrine de M. de Bellegarde, où se confondent les assiettes, les plats, les bannettes, les grands plateaux, les vases d'ornement, les objets de fantaisie, est merveilleuse d'éclat et de variété, et permet de suivre les progrès de l'industrie de la faïence depuis la première époque jusqu'aux dernières années, depuis les imitations italiennes et les grands dessins rayonnants, jusqu'aux productions inspirées par les décors de Strasbourg et de Marseille.

Comme objets de très haute curiosité, nous citerons les deux grands plats de la collection Baudry, reproduits dans l'histoire de la faïence de Rouen ; la charmante commode, style rocaille, de M. Paul Baudry ; un grand vase de vestibule à M. Chanoine d'Avranches ; une assiette à bouquets de fleurs coupée par six bandes d'une couleur rouge fulgurante ; cinq ou six grands plateaux de dessins variés, et surtout une très merveilleuse série de pièces au célèbre décor jaune ocre, provenant des

ons de MM. d'Yquelon, de Bellegarde, Dutuit, Quertier.

un peu au hasard un plat et un plateau, un d'Yquelon ; un socle et un saladier, un Pouyer-Quertier ; un socle et un plateau, un Eugène Dutuit ; plusieurs assiettes, une e et un grand plat, collection de Bellegarde. cor de ces pièces, aujourd'hui si recherchées, fabrication se place entre les années 1725 consiste quelquefois en une simple étoile et une bordure plus ou moins large ; le i couleur jaune-ocrée niellée de dessins

refois, au milieu de l'étoile et le long de la i, apparaissent des enfants nus et des

quelques pièces, le sujet central devient une bacchanale, ou un petit sujet à trois pers : une femme nue, debout, accostée, à d'un faune gambadant, et, à gauche, d'un de tambourin.

décor ainsi illustré de compositions imitées ique, l'artiste ajoute quelquefois les effets ient lui offrir les diverses combinaisons des rayonnants bleus avec rehauts rouges. Il y a ient un grand plat de la collection Bellegarde s offre un type des mieux réussis de cette ion harmonieuse de décors et que nous is à l'admiration des connaisseurs. On peut rocher un grand plateau couvert de dessins ronnie, décor cachemire, dont une bordure, e-ocré, forme l'encadrement.

Auprès de ces pièces en jaune-ocré, il convient de placer quelques pièces traitées dans une gamme jaune-clair par le même procédé et faisant partie des collections de Bellegarde et Durand, et surtout d'autres spécimens infiniment rares où les jaunes-clairs et ocrés sont remplacés par une teinte bizarre à reflets violacés.

Le célèbre plat de M. Maillet du Boullay, dit plat de Vincennes, avec sa bordure d'enfants nus à cheval sur des tonneaux, le verre en main, et son sujet central vraisemblablement incomplet, peut être cité comme un modèle du genre. Le socle exposé par M. Pouyer-Quertier, et sur lequel on retrouve les mêmes étrangetés de coloration, mérite d'être placé à côté de cette pièce d'une rareté et d'une valeur exceptionnelles.

Nous nous sommes étendu, avec trop de complaisance, sur les faïences, à raison de leur provenance provinciale ; nous passerons légèrement sur les dentelles, les peintures, les meubles, la gainerie, les émaux, les livres, les miniatures, les ornements d'église, les bronzes et les médailles, d'un grand intérêt, à coup sûr, mais d'une origine quelque peu cosmopolite. Et pourtant, dans ces belles séries, que d'objets exquis dignes de toute l'attention des visiteurs !

A titre de haute curiosité, mentionnons au moins l'ombrelle de Diane de Poitiers ; la salière en faïence d'Oiron, dite de Henri II, objet fragile d'une valeur supérieure à 50,000 francs, exposée par M. Stein ; les livres d'heures de M. Bapst, les chasubles et les monstrances de M. Spitzer, les bronzes de M. de

Id et de M. Basilewski, les bustes antiques
ierge en marbre blanc de M. Dutuit, la
équestre de Jeanne d'Arc à M. Odiot, et la
collection de boîtes et de tabatières exposée
Alphonse Maze-Sencier. Sur l'une de ces
s se trouve représentée l'héroïne du Cal-
harlotte Corday.

autres objets exposés dans la salle des
nous paraissent devoir être signalés dans
e-rendu.

mier est un exemplaire du fameux *Horace*,
à Caen en 1484 par Durandas et Quijoue.
seul exemplaire sur vélin de ce volume
du premier livre connu imprimé en Nor-

Un autre exemplaire, mais celui-là sur
figure dans les collections de la galerie
à la Bibliothèque nationale, à Paris.

mplaire exposé à Rouen a été acheté en
re, il y a quelques années, par M. Dutuit.
s'objet appartient à un genre bien différent.
'en a pas moins d'intérêt pour nous. C'est
propre à recevoir de l'eau chaude, une
coquemar, avec couvercle et robinet. Sur
ce de dinanderie en cuivre, l'artiste a repré-
mésaventure d'Aristote, telle que nous la
sur le chapiteau de l'église Saint-Pierre.
de longs souliers à la poulaine, le grave
re, transformé en bête de somme, porte une
e, la belle Aspasie, sur son dos.

i tient d'une main Aristote par la barbe :
s'objets d'Aspasie sont ornés de cercles à
s, analogues à nos porte-bonheur. Tant il

est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les goûts de toilette du *sexe faible* n'ont pas changé, et qui voudrait affirmer qu'il n'exerce pas encore aujourd'hui sur les *hommes graves* la même domination qu'autrefois ?

L'histoire du philosophe Aristote est de tous les temps, et le vieux chapiteau de l'église Saint-Pierre, avec ses allégories facétieuses, pourrait encore nous donner de très profitables leçons.

E. B.



SÉANCE PUBLIQUE

DU JEUDI 16 DÉCEMBRE 1886

Présidence de M. CHABOUILLET

Directeur de la Société.

Le jeudi 16 décembre 1886, à 3 heures de l'après-midi, dans la grande salle de l'École de Droit, a eu lieu la séance publique de la Société des Antiquaires de Normandie, sous la présidence de son directeur, M. Chabouillet, conservateur au département des médailles et antiques à la Bibliothèque nationale.

Avaient pris place au bureau, aux côtés du directeur : M. de Panthou, président de la Société ; Mgr Hugonin, évêque de Bayeux et Lisieux ; M. Zévort, recteur de l'Académie ; M. Révérony, vicaire général ; M. Lair, ancien directeur ; M. Émile Travers, bibliothécaire-archiviste de la Société ; M. Eugène de Beaurepaire, secrétaire.

Les membres de la Compagnie, en grand nombre, occupaient les sièges placés sur l'estrade.

Des chaises, au bas des gradins, avaient été réservées

es dames ; la tribune avait été mise à la disposition d'une délégation des élèves du Lycée.

amme était ainsi composé :
d'ouverture, par M. Chabouillet, directeur.
sur les travaux de l'année, par M. Eugène
Baïre.

ist historique en ivoire, par M. de

Segrais, par M. Gasté.
m provenant d'une sépulture de l'époque
région, découvert à Flacq, par M. de Ville-

ce de Rollon, légende normande, par
Le Vavasseur.

s n'a pas permis de donner lecture du
vail de M. de Ville-d'Avray : tous les
ceaux ont été lus dans l'ordre indiqué et
s favorablement accueillis.

roduisons ci-dessous le discours de M. le
le rapport du secrétaire, l'étude histo-
M. de Panthou et les vers de M. Le
(1).

é de M. de Ville-d'Avray sera insérée dans le
latin. Les curieuses recherches de M. Gasté sur
été publiées, après la séance, dans le *Bulletin
s de Caen*.

DISCOURS DE M. CHABOUILLET

Directeur

MESSIEURS,

Lorsqu'inopinément, j'appris que vous songiez à m'appeler à une place où, depuis soixante ans, se sont assis tant d'illustres personnages, où l'on a entendu tant de voix éloquentes ; lorsque je sus que vous vouliez me faire le grand honneur de me nommer directeur de la Société des Antiquaires de Normandie, à l'orgueilleuse surprise du premier moment, à un sentiment très vif de reconnaissance, d'une reconnaissance qui durera autant que moi, succéda dans mon esprit une inquiétude trop légitime. Prendre la parole, *ex cathedra*, devant une assemblée d'élite comme celle qui veut bien m'écouter, c'est une distinction extrêmement flatteuse, mais c'est aussi une perspective dont il est permis d'être troublé.

Cependant, cette distinction, je l'ai résolument acceptée ; il m'a semblé que reculer devant ses charges serait déserter un devoir.

En effet, Messieurs, si j'ai compris la signification, l'intention de vos suffrages, vous les avez donnés au conservateur du Cabinet de France et au membre du Comité des travaux historiques et scientifiques. Au

ur du troisième département de la
re Nationale, vous avez tenu compte de
surtout, vous vous êtes souvenus qu'il a
x dans l'exercice de fonctions dont il est
les principales bonnes fortunes advenues
de France depuis qu'il a l'honneur d'en
dien, vous le savez, il eut d'abord celle, à
morable, de recevoir des mains du duc de
s incomparables trésors de science et d'art
Bibliothèque Nationale, remplissent une
elle a été donné le nom du savant émi-
rand citoyen qui, encore plein de vie, eut
n méritoire de se séparer de ses 6,000
de ses merveilleuses pierres gravées, de
peints, de ses antiques de tous genres,
mieux assurer la possession à son pays
fut contenté de les lui léguer. Plus tard,
ctionnaire recueillait les collections de
eurs éclairés qui, comme le duc de
sont acquis des droits imprescriptibles à
e de tout ce qui, en France, aime et cultive
et les arts.

parler des précieuses collections d'an-
vicomte Hippolyte de Janzé et du com-
Charles Oppermann, ainsi que du mé-
monnaies de la République romaine du
Ily. Je ne puis parler de tous les généreux
dont on conserve pieusement le souvenir
des Médailles ; je rappellerai cependant
'antiques et de médailles du vénérable
ipré et du duc de Blacas, dignes amis du
nes, et aussi la donation de monnaies de

la Révolution française de M. le marquis Turgot, ainsi que les dons répétés d'antiquités diverses, ainsi que de médailles de M. le baron de Witte, le plus ancien des amis du Cabinet de France.

Être heureux, c'était une vertu chez les Romains, mais nous ne sommes pas à Rome ; et si je me permets de me prévaloir de ces présents du sort, je n'ignore pas qu'ils n'auraient pu suffire à faire inscrire mon nom sur votre livre d'or. Vous avez bien voulu me trouver d'autres titres, mais surtout, en me nommant directeur de la Société des Antiquaires de Normandie, je le répète, vous vous êtes souvenu que je suis l'un des doyens du Comité des travaux historiques et scientifiques, et par là vous attestiez l'alliance de votre illustre Compagnie avec cette institution créée par l'auteur de l'*Histoire de la civilisation en Europe*, par François Guizot, ce grand ministre de l'Instruction publique, deux fois votre directeur, qui, ainsi que le disait naguère l'un de vous, « fut en tous les temps, et jusqu'à son dernier jour, le protecteur, le conseiller, l'ami des Antiquaires de Normandie » (1).

On l'a souvent dit, Messieurs, je l'ai déjà dit moi-même, mais je sais avec empressement l'occasion unique qui s'offre à moi de le redire avec l'autorité que j'emprunte à la place éminente d'où je parle, servir les intérêts des Sociétés savantes, telle est la mission principale du Comité des travaux historiques et scientifiques. Il ne m'appartient de parler que d'une seule des sections du Comité. Eh bien ! je ne serai

(1) Cf. *Bulletin de la Société des Antiquaires*, t. VII, p. 319.

démenti, si je déclare, avec orgueil, que
es aux traditions de devanciers dont la plupart
aissé des noms inoubliables, les membres de la
on d'Archéologie se consacrent à l'accomplisse-
l de ce noble devoir avec un zèle qui ne
pas démenti depuis son origine. Aujourd'hui,
ne il y a cinquante ans, l'importance des
rès que l'archéologie nationale doit aux Sociétés
ites y est appréciée comme elle mérite de l'être.

nos réunions, chacun s'efforce de mettre en
ère le désintérêt et l'ardeur avec lesquels
ollaborateurs des départements travaillent à pro-
r le respect et l'étude des monuments du passé
otre pays. Non, je ne me suis pas trompé,
ieurs ! En m'accordant vos suffrages, vous avez
à montrer que vous n'ignoriez ni la part qu'il
été donné de prendre aux travaux de la section
héologie, ni les services que j'ai pu rendre à la
ce comme conservateur du Cabinet des Mé-
es, et c'est cette conviction qui m'a décidé à
poser aux périls de la haute distinction que
m'avez conférée. Ai-je besoin d'ajouter que je
doublement reconnaissant de suffrages deux
précieux ?

I.

ssieurs, je vais parler de numismatique ; vous
z vous y attendre, — j'espère donc que vous ne
e reprocherez pas, — d'ailleurs, afin de me conci-
eux d'entre vous qui n'auraient que de l'estime
une science qui veut des adeptes passionnés.

je vous apporte un fait nouveau à ajouter aux annales financières et monétaires de la Normandie. Mais je m'y arrêterai le moins possible, ayant l'intention de vous demander ensuite quelques instants de bienveillante attention, afin de vous entretenir d'un sculpteur qui travaillait à Caen dans la première moitié du XVII^e siècle, et dont des œuvres dignes d'attention sont conservées dans l'un des musées du département du Calvados.

L'année dernière, on a trouvé, en Normandie m'assure-t-on, un lot de trente pièces de monnaie, toutes inédites, frappées dans cette province à une époque reculée du moyen âge que l'on s'accorde à placer à la fin du XI^e siècle ou au commencement du XII^e. Pour les numismatistes qui savent l'cessive rareté des monnaies normandes, c'était un évènement. Il ne s'agissait pas de simples variétés, mais de pièces d'un type jusque-là inconnu et qui semblaient promettre des lumières nouvelles à l'histoire économique, et peut-être même politique, de l'une des plus importantes régions de notre pays. Dans ce lot, il y avait des doubles ; cependant, comme ces pièces, généralement mal frappées, n'étaient pas d'égale conservation, et que, par conséquent, les bonnes pouvaient compléter les défectueuses, je m'empressai d'acquérir la totalité de la trouvaille pour le Cabinet National.

Je devais promptement avoir à me féliciter d'avoir pris cette décision ; peu de temps après, Messieurs, j'apprenais que vous songiez à faire de moi le directeur de la Société des Antiquaires de Normandie pour l'année 1886. Sans m'en douter, je

génagé pour la solennité qui nous réunit hui un sujet qui ne pouvait manquer de intéresser et me donnait l'occasion la plus pour faire connaître le trésor dont le de France venait de s'enrichir. Mais, s, si je vous offre aujourd'hui la description monnaies dont il se compose, je ne vous apporte pas le problème posé par ces précieux monuments de la collection qui me satisfasse. Heureusement, votre compagnie compte parmi ses membres tels que, à la connaissance approfondie, à l'index des documents et des textes du moyen-âge critique la plus sûre, allient par droit de la familiarité des choses normandes. A ceux-là, je vous laisse le plaisir de le , l'honneur d'écrire le chapitre des annales de la province, dont ce qui va suivre est seulement sommaire.

es du métier de numismatiste ne sont pas sans soucis ; on falsifie souvent les médailles monnaies anciennes. Aussi, ne puis-je me résigner à l'obligation de prévenir les inquiétudes qui pourraient faire naître l'annonce de la découverte de monnaies normandes inédites. Si ces rumeurs étaient fausses ? Est-il sage d'accepter comme authentiques des pièces que l'on dit provenant d'une trouvaille sur laquelle plane un certain doute ? Est-il sage d'ignorer une trouvaille sur laquelle il n'y a pas d'assez de preuves ? C'est en Normandie que ce lieu, dit-on, mais on n'en peut indiquer avec précision l'endroit ; en pareil cas, l'hésitation devrait être totale partout ; elle le serait plus qu'ailleurs

ici, où la tradition a dû conserver le souvenir d'une grande mystification qui date de plus d'un demi-siècle. L'histoire en est si instructive que je la résumerai au profit de ceux d'entre vous qui ne l'auraient pas entendu conter.

Vers 1834, le bruit se répandit que plusieurs centaines de monnaies des ducs de Normandie venaient de tomber entre les mains d'un amateur qui, ne pouvant les garder toutes, se proposait de tirer parti de cette aubaine et commençait à céder de ces pièces, jusqu'alors si rares, à ses confrères. Grand émoi en Normandie et dans le monde numismatiste de Paris et des provinces! On disait que par un heureux hasard, ces monnaies venaient de sortir d'un sac où elles avaient été oubliées depuis la mort de l'abbé Grégoire (1831). On ajoutait que ce sac portait, écrite de la main du célèbre évêque de Blois, cette étiquette : *Monnaies trouvées à Pacy-sur-Eure*. Telle était l'histoire, ou plutôt la fable, dont beaucoup d'amateurs et plusieurs savants furent dupes. La découverte du sac de l'abbé Grégoire était de pure invention, ainsi que les monnaies que l'on disait en être sorties. Aujourd'hui que les spécimens de cette prétendue trouvaille, donnés librement au Cabinet National, en 1836, par l'inventeur, y sont placés dans la section des *Médailles fausses* où chacun peut les examiner, on demandera peut-être comment de pareilles contrefaçons, car elles sont aussi grossièrement fabriquées que possible, ont pu passer un instant pour des pièces authentiques. On répondra qu'il y a cinquante ans, la critique des monuments numismatiques, qui n'est pas encore

science exacte, était loin d'être ce qu'elle est
sue; surtout, on rappellera que si cette auda-
e invasion monétaire rencontra beaucoup de
lices inconscients, elle trouva aussi des incré-
.. A la vérité, les dévots au sac fantastique
abbé Grégoire défendaient l'inventeur avec de
dentes convictions qu'ils entraînèrent la foule
ndécis et étouffèrent pendant des années la
de la critique. Mais le règne d'une telle
sture ne pouvait se perpétuer; la vérité finit
e faire jour :

'n petit bout d'oreille échappé par malheur.
Découvrit la fourbe et l'erreur.

ici comme. Adrien de Longpérier, l'un des
ts qui, dès le lendemain de l'annonce de la
verte, s'étaient prononcés contre l'authenticité
monnaies de Pacy-sur-Eure, voulant rassurer sa
ience, en examinait de nouveau les spécimens
rvés au Cabinet des Médailles, lorsqu'il
ut, au revers d'un denier portant le nom de
ird, trois lettres visiblement modernes. Cette
il y avait véritablement découverte. Le faus-
, afin de donner un vernis d'ancienneté aux
s par lui fabriquées, avait employé, en guise
ion, un douzain de Henri IV; mais ce galant
ne, ne s'étant pas servi d'une loupe assez forte,
it pas complètement effacé ces lettres qui
ent le confondre. Est-il besoin de le dire ?
s pareille révélation, les plus fougueux partisans
aladroit faussaire, réduits au silence, ne son-

gèrent plus qu'à faire oublier la campagne qu'ils avaient menée si bruyamment (1). Pareille déconvenue n'est pas à redouter avec la trouvaille de 1886, et c'est là, Messieurs, que j'en voulais venir.

Ce n'est pas qu'il n'y ait plus de faussaires ; ce n'est pas non plus que je prétende être infaillible. Si je parle en parfaite sécurité de nos monnaies, c'est qu'au Cabinet de France, où nous sommes toujours sur le qui-vive, elles ont été jugées excellentes par tout le personnel ; c'est enfin qu'au dehors, elles n'ont même pas été discutées. Cela est si vrai qu'un critique autorisé, M. Caron, annonçant, dans un recueil spécial, l'entrée des deniers de la trouvaille normande dans le Cabinet des Médailles, n'a pas même posé la question de confiance (2), et que, depuis, nul des savants français ou étrangers qui les ont examinées n'a laissé paraître l'ombre d'un soupçon sur leur authenticité. On vient de voir que cela ne s'était pas passé ainsi lorsque les pièces de Pacy-sur-Eure tombèrent sous les yeux des numismatistes. Donc, de par le consentement unanime des juges compétents, nous pouvons étudier le précieux lot échu au Cabinet National, sans avoir devant les yeux la crainte de bâtir sur le sable. C'est assez d'avoir à lutter contre les difficultés peut-être insurmontables de la classification des monnaies qui le composent.

Au début de la première partie, publiée en 1849, des cinq dont se compose un mémoire intitulé : *Des*

(1 et 2) V. Appendice.

Mus publics en Normandie au XII^e siècle. Léopold Delisle s'exprimait ainsi : « Malgré les très remarquables de M. Lecointre-Dupont, l'histoire monétaire de la Normandie au XIII^e siècle évidemment encore bien des lacunes. » (1) Le même, le livre de M. Delisle, qui ne s'est pas contenté à étudier le XIII^e siècle et remonte plus loin, a apporté de vives lumières sur le côté économique, financier et politique de l'histoire monétaire de Normandie, principalement à l'aide de textes breux savamment recueillis, à l'occasion ingénument rectifiés et magistralement mis en ordre ; mais l'illustre érudit avait naturellement donné aux spécialistes le soin de décrire et de décrire les monuments métalliques. Il y aura bientôt vingt ans de cela ! Eh bien ! après les lettres de Lecointre-Dupont (2), et malgré les travaux de numismatistes comme Étienne Cartier, Longpérier, Sébastien Fillon, Poey d'Avant, etc., etc., j'oserais dire, la classification des monnaies normandes n'est pas établie sur de solides bases. Le tableau que je de cette série monétaire que je vous prie de vouloir bien écouter, en vous montrant que ces dates ne s'accordent pas entre eux, vous conduira peut-être à penser que les attributions des monnaies normandes à tel duc plutôt qu'à tel autre, n'ayant été savamment et ingénieusement déduites par leurs auteurs, ne sont cependant que des hypothèses plus ou moins vraisemblables.

1) numismatique ancienne de la Normandie

et 2) V. Appendice.

pourrait se diviser en quatre époques : les monnaies gauloises, celles qui datent des temps mérovingiens, celles qui ont été émises au nom des rois carolingiens, et enfin celles qui l'ont été par les ducs. Je n'ai ici à m'occuper que de la quatrième époque qui comporte plusieurs catégories.

La première comprendrait des pièces, copies serviles des deniers royaux sur lesquelles paraît le nom de Rouen, et que l'on croit avoir été frappées sous les premiers ducs ; on ne pourrait distinguer les modèles des copies que par de minutieuses études du style et de la fabrique, qui, après tout, ne donneraient que des résultats discutables. Je parle de ces deniers sur lesquels paraît, du côté face, la légende *GRATIA DÌ REX* autour du monogramme de Charles écrit par un c et parfois par un k, et au revers la légende *ROTVMACVS CIVIT*, plus ou moins correctement écrite autour d'une croix occupant tout le champ.

Après ces monnaies, imitées des royales dans le but d'en faciliter la circulation, ce qui se pratiqua d'ailleurs dans d'autres régions ou seigneuries, viennent celles sur lesquelles paraissent des noms de ducs.

Vous ne le savez que trop, Messieurs, au moyen âge, dans notre Occident, on ne trouve pas sur les monnaies, comme sur celles de l'Orient musulman, outre le nom du souverain et celui de l'atelier monétaire, la date de l'émission. Il n'y a ni dates ni numéros pour différencier les princes de même nom ; or, en Normandie, pendant la période proprement ducal, c'est-à-dire depuis Rollon jusqu'à

t-Courte-Heuse inclusivement, il y eut huit qui ne portèrent que trois noms, et jusqu'à nt, deux de ces noms seulement, Guillaume et rd, paraissent sur les monnaies. Comment se flatter de distribuer équitablement ces aies ? J'entends la réponse. Et la fabrique, et me des caractères, et le style, et les rapproche- s avec d'autres monnaies à dates déterminables iverses circonstances intrinsèques ou extrin- s ? Certes, ce sont là des éléments d'informa- qui ont fait faire de grands progrès à la smatique. On leur doit des classifications tables ; mais ce ne sont pas des instruments écision. Distinguez donc les monnaies de rd I^{er} de celles de Richard II et même de rd III, qui se suivirent sur le trône ducal, alors ous n'avez guère d'autre guide que l'étude du et de la fabrique ? Que d'évènements, de nous ous, ont pu exercer sur la fabrication, sur le le poids, le titre des monnaies, sur le choix de types, des influences que nous ne pouvons upçonner et dont nous ne voyons que les ! Aussi, combien de fois est-il arrivé que des ations lancées avec conviction, soutenues par guments spécieux, ont été contestées à l'aide es arguments qui ne l'étaient pas moins ? De s accidents menacent et menaceront toujours aventure à dater avec précision certaines aies incertaines et particulièrement celles de mandie.

monnaies normandes sont tellement rebelles lassification chronologique, que l'on n'est pas

même d'accord pour désigner celles qui doivent prendre la tête de la série ducale. Cette question primordiale a été tranchée par plusieurs numismatistes, mais différemment ; elle n'est donc pas résolue, et c'est le cas ou jamais de citer le versadage d'Horace :

Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.

Examinons. Selon Longpérier qui, à plusieurs reprises, s'est occupé des monnaies normandes, la première monnaie de la série ducale serait un denier très rare, peut-être unique aujourd'hui, bien que Duby en ait gravé trois spécimens dans son *Traité des monnaies des barons* (1). Cette pièce, précieuse à tous égards et dont le travail est exceptionnellement beau pour le temps et la région, se conserve au Cabinet des Médailles, où elle brille d'autant plus au milieu de la suite normande que celle-ci n'est pas riche, et cela, Messieurs, parce que vous ne laissez pas facilement vos anciennes monnaies sortir du pays.

Du côté face, on lit sur ce denier : \ddagger VVILLELMVS, autour d'une croix cantonnée de quatre besants et cernée par un grenetis ; au revers, on lit : \ddagger ROTOMACS, autour d'une croix semblable à celle de la face, également cernée par un grenetis, mais cantonnée par quatre croissants et non par des besants.

« Cette pièce est d'un travail encore tout carlo-

(1) V. Appendice.

« vingien. Les caractères sont nets et les grenetis bien formés ; c'est sans contredit la plus ancienne des monnaies normandes qui nous restent. Elle doit donc être restituée à Guillaume I^{er}. *Longue-Épée*, qui succéda à Rollon, son père, en 942, et mourut en 997. » Longpérier écrivait cela en 1843 (1).

Quelques années après, en 1850, B. Fillon adoptait l'opinion de son devancier : « A Rouen, l'une des croix du beau denier de Guillaume I^{er}, conservé à la Bibliothèque Nationale, est une altération du monogramme cruciforme, et la trace de la continuation du monnayage royal, qui, à partir de Rollon ou de son fils, fut la propriété des ducs de Normandie. Son faire carlovingien empêche de le donner à Guillaume II (2). »

Voilà qui va bien ; mais l'opinion de Longpérier n'avait pas obtenu l'assentiment de tout le monde ; dès 1846, dans la seconde édition fort augmentée de ces *Lettres sur l'Histoire monétaire de la Normandie et du Perche*, mentionnées plus haut et qui avaient d'abord été publiées dans la *Revue Numismatique*, M. Lecointre-Dupont s'exprimait ainsi au sujet du denier au nom de Guillaume :

« Malgré toute ma confiance dans les lumières de M. Longpérier, j'incline pour l'opinion de ces deux derniers antiquaires. » Ducarel et Léchaudé d'Anisy, qui avaient attribué ce denier à Guillaume-le-Conquérant. Indépendamment d'arguments empruntés, il le fallait bien, « aux ca-

(1 et 2) V. Appendice.

« ractères de la fabrication de cette pièce... tout à fait contemporaine de certaines pièces du Poitou, qui sont incontestablement du XI^e siècle (1), M. Lecointre-Dupont alléguait « qu'il serait bien surprenant qu'il ne restât pas une seule monnaie normande au nom de ce prince, quand tant de documents attestent la circulation des deniers de Rouen qu'il avait fait frapper. »

M. Lecointre-Dupont remarquait encore que la beauté ou la barbarie des monnaies est généralement en rapport avec la puissance ou la faiblesse du prince et du peuple qui les ont fait frapper (2).

Cette dernière observation de M. Lecointre-Dupont, fondée qu'elle est sur de nombreux exemples, n'est cependant pas une règle absolue ; aurait-elle ici une application ? Guillaume I^r et Guillaume II ne régnerent-ils pas assez longtemps, ne furent-ils pas assez puissants pour avoir eu de bonnes et belles monnaies, belles relativement, s'ils s'en étaient souciés ? La vérité, c'est que les ducs de Normandie ne songèrent pas à pareille chose. Ces princes ne considérèrent le droit de battre monnaie qu'au point de vue des revenus qu'ils en pouvaient tirer ; ceci n'a pas été dissimulé, même par des écrivains normands, notamment par M. L. Delisle, très net à ce sujet dans le Mémoire sur les revenus publics en Normandie, déjà cité. Il est vrai que, pour être juste, il faut ajouter que les idées très pratiques de vos ducs étaient celles de leur temps, et l'on sait qu'il fallut des siècles pour que les gou-

(1 et 2) V. Appendice.

gements arrivassent à en comprendre les sérieux inconvénients, sans parler de leur iniquité.

voi qu'il en soit, voici deux attributions contraires ; voici des monnaies ballottées entre un ~~ce~~ qui régna de 927 à 943, Guillaume I^{er}, et son ~~stre~~ descendant, Guillaume II, le Conquérant,

~~régn~~na de 1035 à 1087. Ce n'est pas assez. utons de nouveau Benjamin Fillon, l'un des nismatistes dont je viens de rapporter les avis. is l'entendrons, se contredisant formellement, mer que la monnaie proclamée par Long- er et par lui-même, la plus ancienne de la e normande ducale, devrait descendre d'environ demi-siècle pour céder le pas à celles de Richard I^{er} (je dirais, moi, attribuées à Richard I^{er}).

... à Richard I^{er} seulement remonte, à mon avis, apparition du nom ducal sur la monnaie. Cela et par conséquent Guillaume I^{er} hors de cause. » on, après avoir tiré une aussi grave conséquence i fait qu'il croyait avoir suffisamment démontré, i avoir ajouté qu'il ne fallait pas songer à Guille- ne II, « ainsi que l'a très bien constaté M. de Longpérier en s'appuyant sur le style de la pièce », idonne son savant guide et, toujours en s'ap- ant sur le style, ce grand cheval de bataille, pose une troisième attribution pour cette mon- . C'est à l'un des fils puinés de Richard I^{er}, laume, comte d'Hyèmes, que B. Fillon veut démentir que l'on donne « cette monnaie qui urte les avis des numismatistes les plus lairés. » — Fillon rappelle que ce comte èmes, *alias* d'Exmes, profitant des soulèvements

populaires qui éclatèrent en Normandie après la mort du duc son père, tenta en 997 de se soustraire à la suzeraineté de son frère aîné, Richard II. Selon lui, l'émission de la monnaie discutée se rattacherait à la rébellion du comte d'Exmes, qui l'aurait fait frapper au moment où il s'efforçait de se rendre indépendant (*Études num.*, p. 159). Tel n'était pas l'avis d'un célèbre archéologue normand, Achille Deville. En 1847, l'auteur des *Tombeaux de la cathédrale de Rouen* attribuait ce denier à Guillaume le Conquérant, mais incidemment et sans motiver son opinion (1).

En 1858, l'opinion de B. Fillon était adoptée et enregistrée par Poey d'Avant dans son grand ouvrage (2) ; mais, quelques années après, Longpérier, dans un mémoire intitulé : *Louis d'Outre-mer en Normandie*, dont je reparlerai, revint sur cette question et maintint son dire, qu'il s'efforça de fortifier de nouveaux arguments. Je ne puis les reproduire ; on lira ce mémoire (p. 71 à 85) dans le volume de 1869-1870 de la *Revue Numismatique* ; je me contenterai ici d'une ou deux observations. Selon Longpérier, Guillaume d'Exmes, qui ne se fit pas proclamer duc de Normandie, n'eut jamais aucun droit sur Rouen, et, contrairement à l'avis de Fillon et de Poey d'Avant, ce savant n'admet pas que le nom de cette ville ait jamais pu représenter la Normandie tout entière. A la première de ces objections, on pourrait répondre, d'abord que sur la monnaie contestée, le Guillaume énigmatique ne prend aucun titre ; il y est nommé *vvILLELMVS* tout court, de même

(1 et 2) V. Appendice.

Si nous lisons simplement RICHARDVS sur la plupart des monnaies émises sous l'un des ducs de ce nom, on dirait ensuite que nul ne saurait affirmer que Guillaume d'Hyèmes n'eut pas l'audace de se faire déclamer duc, et que, d'ailleurs, sans avoir été déclaré duc et sans s'être arrogé ce titre, cette monnaie fut celle que lui attribuent Fillon et Ley d'Avant. Ne suffit-il pas pour battre monnaie de la plus forte, n'importe où, ne fut-ce que quelques jours ? La numismatique romaine, pour démontrer que de celle-là, ne nous fournit-elle pas de nombreux exemples de monnaies frappées par les usurpateurs de l'Empire, parfois éphémères dans l'acception pour ainsi dire littérale du mot. Je pourrais ajouter que, sans prétendre que le nom de Rouen ait parfois représenté la Normandie, ainsi que cela a été supposé par Fillon, ne serait-il pas possible qu'un rebelle, afin de faciliter la circulation de sa monnaie, eût fait frapper des *roumois* hors de la capitale de la Normandie ? De ce que j'apporte des arguments en apparence favorables à la seconde opinion de Fillon, il ne faudrait pas conclure que je préfère à celle à laquelle Longpérier a toujours été fidèle. Je ne me prononce pas ; mais si j'ai une tendance à confesser, ce ne serait ni pour l'avis de Longpérier ni pour celui de Fillon. Je penche du côté de M. Lecointre-Dupont et d'Achille Deville, c'est-à-dire que j'incline à croire que notre denier aurait été frappé par le Conquérant plutôt que par tout autre que Guillaume. Du reste, je n'insiste sur ce point qu'au

de faire toucher au doigt le peu de solidité des attributions des monnaies normandes à tel ou tel prince, et par là expliquer la réserve que je crois obligatoire à l'endroit d'une série monétaire remplie d'écueils, et qui le sera aussi longtemps que des découvertes nouvelles de documents ou de monnaies ne viendront pas fournir des jalons solides à ceux qui voudront l'étudier. J'ajouterai que si la trouvaille de 1885 ne facilite pas dès à présent la classification des monnaies normandes, elle aura tout au moins fourni l'occasion de montrer qu'il faudra, un jour ou l'autre, soumettre la numismatique normande à un nouvel examen.

Je ne citerai pas d'autres exemples de divergences et de variations. Ceux que je viens de rappeler suffisent à justifier ma prudence, qui n'est pas de la pusillanimité. Je rappellerai seulement que Longpérier, trop affirmatif au sujet du denier au nom de Guillaume, a été plus circonspect au sujet des monnaies qui portent celui de Richard. Cet érudit a cependant tenté de les distribuer entre les trois ducs de ce nom, mais « sans rien affirmer. » Cette précaution oratoire était un retour à la prudence. En effet, quoi de plus délicat, de plus difficile à marquer avec précision, que les limites entre les monnaies de ces trois princes qui se suivirent immédiatement sur le trône dans l'espace de soixante-quatorze ans ! Qui pourrait distinguer les dernières pièces de Richard I^r des premières de Richard II ?

Laissant donc dans les limbes la monnaie controversée au nom de Guillaume, et procédant à l'inventaire promis, je remémorerai rapidement, avant les

es monnaies normandes, certaines pièces au nom de Richard qui me semblent les plus anciennes de la série normande, parce qu'elles offrent non pas seulement le style, mais le type carlovingien, 3, à mon tour, *sans rien affirmer*, et sans prétendre les donner à Richard I^{er}. On y lit, du côté face : † RICHARDVS, autour de la croix cantonnée quatre besants ; et au revers : † ROTOMACVS, sur du monogramme de Charles (1). Viendraient ensuite des variétés où ce monogramme a fait place à quelque chose. Sur l'une, côté face, avec la légende : RICHARDVS, le temple tétrastyle surmonté de la croix contenant une autre croix entre ses colonnes ; et au revers : † ROTOMACVS, et la croix cantonnée de quatre besants (2). Une variante de cette pièce en diffère par le style et aussi par la présence au revers de seize besants au lieu des quatre qui sont presque équivalents (3). Il en existe une autre où la croix côté face n'a plus que les quatre besants, mais en revanche cantonnée de deux petits croissants eut-être de deux C (4).

Si j'ose toujours sans prétendre leur donner un rang numismatique décidé, je décrirai ici les deux rares fois où le nom de Richard est exceptionnellement accompagné d'un titre, celui de *marquis*, que nous savons avoir été porté par les ducs de Normandie, lesquels, dans les documents, prennent tout et indifféremment ceux de *prince*, de *comte* et même de *consul* (5). Vous le savez, Messieurs, on verrait des faits semblables ailleurs qu'en Nor-

5) V. Appendice.

mandie ; je citerai seulement les monnaies des premiers Baudouin, sur lesquelles ces puissants seigneurs du comté de Flandre sont nommés *marquis* (1). Sur celui des deux deniers normands en question qui me paraît le plus ancien, du côté face, on lit : \ddagger RICARD MARCHIS ; le type est la croix cantonnée de quatre besants ; au revers, on lit : \ddagger ROTOMAROMANS ; dans le champ, le type est l'abréviation d'*épiscopus*, EPS, cantonnée de quatre besants, comme l'est habituellement la croix ; on remarquera que la lettre R est traversée par une barre qui lui donne l'apparence de la croix (2). Sur le second de ces deniers, on lit, du côté face : RICHARDVS. Dans le champ, le type du temple réduit à un fronton surmonté de la croix, posé sur une s et un i couchés ; au revers, on lit : \ddagger MARCHSVS. Dans le champ, croix non cantonnée de besants (3). Je ne classe pas ces pièces, mais je me permets de supposer qu'elles ne sont pas du même Richard.

Je parlerai ensuite d'un autre denier, également fort rare, où nous allons revoir le nom de saint Romain, le patron de Rouen, mais, cette fois, sans qu'il soit associé à celui de l'un des ducs. Du côté face, on lit : \ddagger SGROMAN (*Sanctus Romanus*) ; dans le champ, paraît une croix à deux branches, ou archiépiscopale, cantonnée de deux petits croissants ou de C. Au revers : \ddagger ROTOMACS ; dans le champ, le temple réduit à deux colonnes, flanqué de deux autres petits croissants ou C et posé sur deux degrés (4).

La présence du nom de saint Romain, tantôt avec,

(1 à 4) V. Appendice.

intôt sans celui de l'un des ducs, n'est-elle qu'un témoignage de dévotion envers le saint évêque ? L'aurait-il y voir l'indication d'une participation de l'Église de Rouen à la frappe et aux bénéfices de la monnaie ?

On pourrait citer des exemples de faits analogues, tels qu'à Rome, avant l'an 1000 (1), à Vienne en Dauphiné, au X^e siècle (2), et les anomalies de la numismatique normande sont telles qu'elles permettent d'émettre à son sujet les plus téméraires hypothèses. Je n'insisterai pas sur celle-ci, qui, n'importe, ne s'appliquerait qu'à une circonstance exceptionnelle et temporaire. C'est, du reste, une question qui mériterait une étude spéciale.

Un autre type des deniers au nom de Richard est celui dont Poey d'Avant a décrit plusieurs variétés, dont deux sont figurées sous les n° 6 et 7 de la planche IV de son tome I^{er} (Pages 24 et 25, n° 120 et 121). Du côté face, paraît la légende : RICHARDVS, autour de la croix cantonnée de quatre besants ; et au revers, avec la légende barbare : † RCDMORI (qui doit être une horrible corruption du nom de Rouen), croix taussée sur deux degrés, flanquée des lettres O et S.

Ces monnaies forment l'avant-garde d'une horde de pièces barbares dont les figures remplissent la presque totalité de la planche IV (les n° 8 à 21), et des planches V et VI du tome I^{er} de Poey d'Avant. Je n'ai pas à les décrire ; il suffit de rappeler que l'on y vit ou que l'on y devine la légende : RICHARDVS, ou les vestiges de ce nom, autour de la croix cantonnée

(1 et 2) V. Appendice.

de quatre besants, et qu'au revers, on voit le temple représenté tantôt par quatre frontons, tantôt par trois, ou par deux temples juxtaposés, et enfin par des figures qui, à force de barbarie, sont méconnaissables et inimaginables. Au milieu de ce chaos, je noterai curieusement des monnaies décrites par Poey d'Avant (p. 26), sous la rubrique : *Anonymes avec le titre de duc de Normandie*. Ces monnaies ont pour nous un intérêt particulier ; sur certaines, on ne lit ni un nom de duc, ni celui de la ville de Rouen ; mais, du côté face, autour de la croix cantonnée de quatre besants, on distingue plus ou moins complètement le nom de la Normandie, NORM., etc., tandis qu'au revers paraît une représentation véritablement hiéroglyphique, c'est-à-dire un fronton surmonté d'une croix, dominant une très singulière dégénérescence du temple tétrastyle. N'oublions pas d'avertir que sur plusieurs de ces monnaies, cette représentation est flanquée de deux S se contrariant. Ces variétés se trouvent sur les n° 20 et 21 de la planche IV des *Monnaies féodales de France* de Poey d'Avant. Les n° 2, 3, 4, 5 et 6 de la planche V du même ouvrage montrent, avec le type du temple encore plus éloigné de sa véritable forme, celui de la croix cantonnée de quatre besants, mais avec les légendes DVX NORMAN, ou NORMAN DVX, distinctes sur les n° 2, 3 et 6, moins claires sur le n° 5.

On aura remarqué sur ces pièces anonymes, d'abord le titre de duc qui n'accompagne jamais le nom des monnaies où se lisent les noms de Guillaume ou de Richard ; puis, que le nom de la

mandie y remplace celui de Rouen. C'est un peu de ressemblance avec les deniers de la trouvaille de 1885, qui, de même, ne nous montreront plus non plus de nom de duc, et sur lesquelles, au lieu de celui de Rouen, nous lirons celui de la Normandie.

Avant d'arriver à nos nouvelles monnaies, pour compléter cet inventaire sommaire, il me reste à parler de celles de l'importante trouvaille d'Évreux, qui a été décrite et commentée par Longpérier dans *Revue Numismatique* de 1869-1870, dans son ouvrage déjà cité : *Louis d'Outremer en Normandie, trouvaille d'Évreux*. Le 16 mars 1869, en fouillant les décombres de l'église de Saint-Taurin d'Évreux, on découvrit environ cinquante deniers ou oboles, dont la moitié environ se composait de deniers portant le monogramme de Charles avec les noms des villes de Rouen, Orléans, Blois, Bourges, Beaugency, Alençon, Le Mans, Le Theaudun et Vendôme, tandis que les quatre autres parties comprenaient des deniers frappés à Alençon avec le nom fort estropié, mais reconnaissable, d'un roi de France. Longpérier attribua ces monnaies à Louis IV, dit d'Outremer. Je décrirai un exemplaire de cette trouvaille, le seul qui ait trouvé place au Musée du Cabinet des Médailles auquel il a été généreusement donné par Benjamin Fillon.

Sur cette pièce, qui, du reste, « est le type le plus complet et le plus pur, comme légende, de toute la trouvaille » (1), on lit, du côté face : † VLOTVICI REX ; et le revers : † ROTOM-

(1) V. Appendice.

civita ; dans le champ, une s, peut-être le complément de *civita*, puis deux autres lettres mal formées, non semblables sur les diverses variétés. Je ne crois pas être téméraire, cette fois, en admettant avec Longpérier que ces monnaies, fort mal fabriquées d'ailleurs, doivent avoir été frappées à Rouen par les ordres de Louis IV, alors que, nourrissant le projet de reprendre la Normandie aux successeurs de Rollon, il s'était emparé de la personne de Richard I^{er} enfant, et dominait dans la capitale normande, où il avait établi des gouverneurs à sa dévotion. Si l'on acceptait cette hypothèse, ces monnaies seraient antérieures à l'année 946 qui vit Louis IV, renonçant à ses velléités de conquête, jurer à Saint-Clair-sur-Epte qu'il cédait et confirmait à Richard II la possession de la belle province qui avait été cédée à l'aïeul de ce prince par Charles le Simple, dans cette même localité en 912.

Après ce préambule, que j'aurais voulu faire plus bref, mais qui était nécessaire, j'arrive à la trouvaille de 1885.

Il s'agit de trente deniers d'argent dont je ne puis faire connaître le titre, attendu qu'ils n'avaient pas été essayés, que je sache, avant leur entrée dans le Cabinet des Médailles, où l'on ne pratique pas de pareilles opérations. Je constate cependant que le métal en est plus blanc que celui des deniers à noms de ducs de la collection nationale. Quant à leur poids, il ne s'élève pas au-dessus de 89 centigrammes et descend jusqu'à 75 ; ces pièces étant de mauvaise conservation, on ne peut pas dire qu'elles n'aient pas été fabriquées *ad legem* ; je rappelle

lement que le denier normal de l'époque à
uelle ils appartiennent, la fin du XI^e ou la pre-
mière partie du XII^e siècle, dépasse un gramme,
que parmi les deniers normands au nom de
hard, il en est qui atteignent 1 gr. 40, ce qui, on
comprend, ne serait significatif que si l'on en
maisait exactement le titre. Nos deniers, tous
même travail et de même style, sont certaine-
ment d'émissions très rapprochées et ne diffèrent
eux que par leurs revers où sont inscrits
ers noms propres.

Le type de la face principale de ces deniers (1)
la croix cantonnée de quatre besants que nous
ons de voir sur la plupart des monnaies nor-
mandes.

On y lit le nom plus ou moins complet de la Nor-
mandie, NORMAN, NORMANN, NORMANNI. Le nom du
ché remplace ici celui du duc, c'est pour cela que
donne au côté de la croix la place d'honneur, et
ssi parce que ce symbole révéré l'occupe sur
aucoup de monnaies du moyen âge (2), ainsi que
constate le vieux dicton *croix ou pile* et son équi-
alent moderne *pile ou face*.

Nous avions déjà vu le nom de la Normandie sur
monnaies des ducs, précédé ou suivi non d'un
m de duc, mais du titre *Dux*. Au contraire, le
vers des deniers de la trouvaille de 1885 est abso-
lument nouveau dans la série ducale. Le champ y
est entièrement occupé par une inscription disposée
en deux lignes horizontales, comme l'est le mot

1 et 2) V. Appendice.

ROTMACVS sur les deniers frappés à Rouen sous Louis le Débonnaire.

Ces lignes sont séparées par une barre et entourées d'un grenetis, dont, en raison de l'imperfection de la frappe, on ne distingue le plus souvent que des vestiges. Ces légendes comptent habituellement quatre lettres, parfois cinq et une fois six. Épatées, larges, ces lettres, dont je ne me souviens pas d'avoir vu les semblables, n'offrent qu'une lointaine analogie avec celles de quelques monnaies féodales qui paraissent contemporaines de nos deniers. Sur les exemplaires, bien venus à la frappe et dont la conservation est relativement bonne, ces lettres sont très lisibles, mais il en est, par exemple ceux qui portent sur nos planches les n°s 23 et 24, que l'on ne déchiffrera sans doute jamais d'une manière satisfaisante, à moins qu'il n'en survienne des similaires mieux frappés et mieux conservés.

Du reste, il n'y a pas à désespérer d'une telle éventualité ; bien que les pièces normandes soient très rares, on peut voir se reproduire d'heureux hasards, comme M. Lecointre-Dupont en a mentionné plusieurs (1), ou comme celui qui fit sortir de terre plus d'une centaine de ces monuments à Châteauneuf-sur-Loire, en 1851 (2).

Ces légendes montrent toutes des noms propres d'hommes sans qualification. Il y en a tantôt deux, tantôt un seul. Ces noms paraissent avoir été écrits systématiquement en abrégé, sauf peut-être celui que nous lisons sur le n° 15 de nos planches, qui

(1 et 2) V. Appendice.

peut désigner soit *hvgo*, soit *hvgo et cofridus*, ou tout autre combinaison des syllabes *hv* et *go*. Nous avons dit qu'une barre sépare les deux lignes horizontales de ces revers ; cette barre se comprend lorsqu'il faut y lire deux noms propres ; mais, que vient-elle faire lorsqu'il n'y a qu'un seul nom ? Voici comment j'expliquerais la présence de cette barre qui n'a pas de raison d'être sur certains de nos deniers, ceux qui ne montrent certainement qu'un seul nom, comme, par exemple, sur les n° 28, 29 et 30, où paraissent les lettres *ste*

FAN, pour *Stephanus*.

Au début de la série monétaire qui vient de nous être révélée, il devait y avoir deux noms à écrire, et comme, faute d'espace, il fallait les abréger, on les sépara par une barre ; plus tard, lorsque l'on voulut n'en écrire qu'un seul, on conserva la barre, soit par routine, soit plutôt afin de ne pas modifier brusquement l'aspect d'espèces acceptées par les peuples. Au moyen âge où les illettrés étaient le grand nombre, le respect des types consacrés s'imposait, et les deux lignes horizontales séparées par une barre et entourées d'un grenetis, c'était un type. Je ferai remarquer un détail qui donne un certain degré de vraisemblance à cette explication : c'est l'existence de points qui, outre la barre, séparent les deux lignes lorsqu'elles représentent deux noms propres. Je n'oublie pas que l'on pourrait m'objecter que, sur certaines de nos pièces, l'on rencontre de ces points *séparatifs*, alors qu'il n'en faudrait pas si ma remarque était fondée. Ainsi, sur le n° 14, il y a un point entre les syllabes *ne* et *nr* qui ne peuvent

représenter qu'un seul nom, *Henricus* ; mais, à cette objection, je réponds, non pas qu'une ou plusieurs exceptions confirment la règle, mais que de telles inadvertances sur des monnaies aussi imparfaites que les nôtres ne peuvent être invoquées contre mon hypothèse, d'autant plus que ces points séparatifs paraissent ou font défaut plus souvent à bon droit qu'autrement.

Le parti pris par les graveurs de nos deniers d'abréger les noms propres écrits sur nos monnaies, ne permet pas de compléter avec sécurité tous ceux qui y paraissent. Cela est regrettable au point de vue de notre curiosité et peut-être de celui de l'onomastique ; mais, avouons-le, une telle liste d'inconnus n'aurait pas un grand intérêt historique.

En conséquence, je renvoie la description détaillée de nos trente deniers à l'appendice de ce discours qui sera, du reste, accompagné de trois planches où ils seront tous figurés. Mais, si la liste de ces noms propres n'offre qu'un intérêt secondaire, il n'en est pas de même des questions soulevées par leur apparition inattendue. Malheureusement, je l'ai déjà dit, je ne prétends pas les avoir résolues, et je me bornerai aujourd'hui à vous soumettre à ce sujet les observations ou les hypothèses que leur étude m'a suggérées.

Vous avez écouté, Messieurs, avec une bienveillance dont je ne saurais trop vous remercier, l'aride inventaire des monnaies normandes connues jusqu'à ce jour, du moins de celui qui a l'honneur de prendre ici la parole. Il y a gagné le grand avantage de vous avoir montré qu'il a le droit de déclarer que

s monnaies normandes ne sont pas encore susceptibles d'une classification rigoureuse. Le seront-les un jour ? Il n'en faut pas désespérer, il ne faut jamais désespérer ; mais il ne faut pas se simuler que les obstacles auxquels on se heurte lorsque l'on étudie les anciennes séries monétaires de la féodalité, grandissent lorsqu'il s'agit de la Normandie, de manière à désespérer les plus élinés chercheurs, pour peu qu'ils soient décidés ne pas se payer d'illusions. La rareté des spécimens et leur dispersion ; huit règnes et seulement trois noms de princes, Robert, Guillaume et Richard, dont deux seulement, les derniers, sont scrits sur les monnaies, succession non interrompue des trois ducs Richard, types en petit nombre, immobilisation de ces types combinés avec étranges altérations arrivant rapidement à une barbarie comparable à la dégénérescence modèle du pochartrain, tout cela compose un faisceau de difficultés tel qu'il n'en existe guère de semblable. Or, comme les monnaies nouvelles qui viennent augmenter la suite normande ne sont certes pas plus explicites que les anciennes, vous ne serez pas surpris de me voir hésiter sur la place à leur donner, ainsi que sur les raisons qui en ont dicté les types. Par ailleurs, Messieurs, je ne suis pas seul à trouver ces monnaies aussi embarrassantes qu'intéressantes. M. Caron, le seul auteur qui, à ma connaissance, parlé de ces monnaies, serait certainement de mon avis. Dans la note de quelques lignes, mentionnée plus haut, écrite au lendemain de leur entrée dans le Cabinet de France, uniquement pour

annoncer cette bonne nouvelle, le judicieux numismatiste, qui s'occupe spécialement du moyen âge français, s'est gardé de leur donner une date précise. Il déclare simplement que ces deniers, postérieurs à la conquête de l'Angleterre, semblent être du XII^e siècle, et que les noms propres inscrits sur leurs revers sont probablement ceux de monétaires ; et j'ai à peine besoin de dire que sur ce point particulier, tout le monde pensait dès lors comme M. Caron. Dans une note de cette brièveté, il n'y avait pas à rechercher pourquoi le nom de ces monétaires venait inopinément remplacer sur les monnaies de la Normandie, le nom du duc et celui de la localité où elles avaient été frappées ; aussi M. Caron, qui sait que ce n'est pas chose indifférente, conclut-il par la constatation de l'importance de la trouvaille, laquelle, dit-il, « mérite d'être examinée avec un soin tout particulier. »

J'ai pris ce soin, et cependant je ne vous apporte que des hypothèses sur cette singulière émission monétaire. Dans ses *Lettres sur l'histoire monétaire de la Normandie et du Perche*, déjà signalées, M. Lecointre-Dupont, après avoir parlé des altérations successives des monnaies ducales et de leur rareté, donne de ces faits connexes l'explication que voici. Selon votre savant compatriote, les Normands, troublés dans les transactions sociales par les funestes mesures adoptées par le souverain, voulurent arrêter le mal avant que la mesure fût comblée.

« A cet effet », dit-il, « les États consentirent la levée d'un impôt triennal de douze deniers sur

naque feu, et moyennant cet impôt qu'on appelle *ouage* ou *monnéage*, le duc promit de ne plus fréter les monnaies..... Quels furent les effets de cette convention entre le duc et ses sujets ? Tout autres, on doit l'avouer, que ne l'avaient espéré les prud'hommes du pays de Sapience. Ils avaient joué de Normand à Normand. »

Lessieurs, c'est un Normand qui se permet cette isanterie. M. Lecointre-Dupont poursuit ainsi :

Si le duc avait juré de ne point changer ses monnaies normandes, il ne s'était point engagé à n continuer la fabrication ; et comme au milieu des affaiblissements continuels de toutes les monnaies voisines, cette fabrication devait le constituer en grosse perte, et ne servait sans doute qu'à alimenter les ateliers monétaires des autres principes qui faisaient refondre à leur profit les monnaies normandes, en les détériorant, on sent qu'il dût bientôt cesser un monnayage néreux. »

M. Lecointre-Dupont n'a pu rencontrer la date précise de l'établissement du fouage en Normandie. Toutefois «, dit-il, « on ne peut douter que ce fut en conséquence de cet établissement que l'Assemblée de Lillebonne eut à s'occuper de fixer le poids et la loi des monnaies de Guillaume » (1). Ces raisonnements sont logiques et s'enchaînent à veille. Sont-ils fondés sur des documents explicatifs ? C'est autre chose.

Une part, il n'est pas démontré que l'établisse-

ment du fouage, dont la date est encore à retrouver, ait été accepté par les États comme compensation des pertes que le duc avait à subir en renonçant à altérer ses monnaies. Dans le Mémoire intitulé : *Des revenus publics en Normandie au XII^e siècle*, M. L. Delisle accorde qu'il est vraisemblable que c'est pour se mettre à l'abri des altérations de la monnaie que les Normands avaient laissé s'établir l'imposition connue sous les noms de *fouage*, de *fumage*, de *monnayage*, peut-être aussi sous celui fort significatif de *amende des monnaies*, imposition que l'on trouve du reste dans d'autres pays, mais il ajoute : « il paraît cependant que malgré « l'établissement du *fouage*, la monnaie fut plu- « sieurs fois altérée dans le cours du XI^e siècle et « du XII^e siècle, » et en note, « plusieurs de ces « exemples pourraient servir à appuyer la conjecture « de M. Deville, qui croit que l'avènement de chaque « duc était signalé par une émission de pièces « nouvelles et par le décri des anciennes » (1). C'est dans le *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, pour 1847, page 346, déjà cité, que feu Achille Deville s'exprimait ainsi, — mais, disons-le en passant, le savant archéologue n'apporte pas de preuves de cette assertion que semble démentir l'absence jusqu'à ce jour de monnaies au nom des ducs Robert; mais revenons à la thèse de M. Lecointre-Dupont.

Selon l'auteur des *Lettres sur l'histoire monétaire de la Normandie*, ce serait en conséquence de l'éta-

(1) V. Appendice.

sement du souage que l'Assemblée de Lillebonne à s'occuper de fixer le poids et l'aloï des mons de Guillaume II. Or, d'après quel document Lecointre-Dupont cite-t-il l'acte de ce concile qu'il que ? D'après le *Thesaurus anecdotorum*, de Dom Martène (t. IV, col. 119). Eh bien ! dans le Mémoire *revenus publics en Normandie*, M. L. Delisle montré que le document allégué par M. Lecointre-Dupont, connu seulement par le texte incorrect de Martène, qui l'a publié d'après un manuscrit du t-St-Michel, porte à la vérité un titre qui autorise croire de l'an 1080, *Normannorum antiquæ uetudines et justitiae in concilio apud Lillebonam anno MLXXX celebrato confirmatae* ; mais, je trans- les paroles de M. Delisle, « dans le contexte de cte, rien n'indique que ce soient les canons de la fameuse assemblée tenue à Lillebonne en 80. Les Archives nationales possèdent en original 3 canons de ce concile (*Trésor des Chartes, Normandie*, t. n° 1) ; pas un seul ne ressemble aux actes publiés par Dom Martène. Il y a us, le préambule de ces derniers dit positive- ent qu'ils furent rédigés après la mort du Con- iérant. »

Delisle ajoute que ce ne sont pas des prescrip- s, comme a pu le croire M. Lecointre-Dupont, mais une déclaration de quelques coutumes obser- es sous son règne. » Je vais citer cet article près M. Delisle ; c'est le seul document qui nous enne qu'il y eut sous les ducs un atelier moné- à Bayeux, ce que les monnaies nous laisse- nt ignorer et ce qui n'est pas sans impor-

tance, peut-être même pour la question qui nous occupe.

« Nulli licuit in Normannia monetam facere extra
• monetarias domos rothomagenses et baiocences :
« et illam mediam argenti et ad justum pensum,
• scilicet VIII solidorum in helmarc » (1).

Tout est obscurité dans l'histoire monétaire de la Normandie. Qui donc a vu une monnaie avec le nom de l'atelier ducal de Bayeux ? Niera-t-on pour autant l'existence de l'atelier monétaire de Bayeux ? Ne peut-on quelque jour trouver des monnaies avec le nom de la vénérable capitale des Bajocasses ? Nous venons de rencontrer des deniers normands, frappés longtemps après l'époque mérovingienne, avec noms de monétaires. Qui donc aurait prévu une telle découverte ?

Cette apparition était inattendue ; elle aurait moins étonné si l'on avait songé aux rapports fréquents de la Normandie, surtout après le *Conqueror*, avec l'Angleterre, où persista si longtemps cet usage d'inscrire le nom des monétaires sur la monnaie que nous y observons au VII^e siècle sous Ecgberth, le roi saxon de Kent (2). Ne lisons-nous pas sur des monnaies d'Édouard I^r de la fin du XIII^e siècle le nom de Robert de Hadley, qui paraît du reste avoir été le dernier monétaire anglais qui ait obéi à cette prescription, ou qui ait joui de cette prérogative ? (3). Je dis le dernier, car la signature *Nicolas Briot f*, qui paraît sur une demi-couronne de Charles I^r, roi d'Angleterre, aussi bien que ses initiales sur

(1, 2 et 3) V. Appendice.

îtres pièces, ne doit pas être confondue avec
es des monétaires. C'est le graveur habile qui,
éoptionnellement, signe une œuvre d'art, comme
aravant Marc Béchot sous notre Henri II, et Briot
même sous Louis XIII (1).

e n'est pas, du reste, seulement en Angleterre
l'on rencontre des signatures de monétaires à
époques postérieures à la dynastie mérovingi-
enne. Il y en a sur des monnaies frappées en
sse, en Allemagne, en Flandre (2), ailleurs
ore, mais depuis les tiers de sol d'or, je ne me sou-
s pas d'avoir vu un nom de monétaire sans celui
i souverain. C'est la présence sur nos deniers
a trouvaille de 1885 de noms qui ne peuvent
gner que des monétaires, combinée avec l'ab-
ce d'un nom de souverain, qui les rend dignes
e attention particulière. *Nigellus*, *Stephanus*,
ulphus, *Henricus*, et les autres dont on lit plus
noins sûrement les noms sur nos deniers, fai-
nt-ils revivre, en les signant sans l'attache ducale,
is des *Bertichramnus*, des *Chagnoaldus*, des *Er-
rtus*, qui, à l'époque mérovingienne, exerçaient
énigmatiques fonctions de monétaires dans la
lale de la Normandie, comme cent autres dans
nt de localités de la Gaule ?

nigmatiques ! En effet, ces fonctions sont telles ;
bien que l'on ait recherché curieusement en quoi
consistaient, on ne saurait dire encore si les
étaires mérovingiens étaient de simples chefs
d'atelier, des gens de finances ayant pris la monnaie

à ferme, ou des fonctionnaires d'un ordre plus élevé. Un savant numismatiste a reconnu le nom du célèbre maire du palais, Ebroïn, au revers d'une monnaie mérovingienne d'argent qui montre du côté face celui du monétaire Rodemarus (A. de Longpérier, p. 39 de sa *Notice sur la collection de monnaies françaises de M. J. Rousseau*, 1847) ; mais il n'a pas convaincu tout le monde, et je suis de ceux qui pensent que le nom tracé au revers de cette monnaie pourrait être celui d'un second monétaire ou celui d'une localité incertaine. Sait-on mieux ce qu'il faut penser des personnages nommés sur quelques deniers carolingiens, sans la qualification de monétaires qui manque d'ailleurs aussi sur la pièce d'argent à laquelle je viens de faire allusion ? Les uns les tiennent pour des monétaires ; d'autres, pour de hauts et puissants seigneurs. Que l'on veuille bien lire dans la *Revue numismatique*, dans la *Revue archéologique*, ailleurs encore, les recherches sur ce sujet dues à des hommes comme Étienne Cartier père, Benjamin Fillon, F. de Saulcy, Adolphe Duchalais, Adrien de Longpérier, E. Gariel, pour ne parler que de nos compatriotes ; que l'on étudie surtout les travaux relativement récents de MM. Charles Robert et Anatole de Barthélémy, et remarquant les divergences des opinions de ces savants, on se convaincra que le dernier mot n'a pas été dit sur ce sujet. Le sera-t-il jamais ? Parmi les noms d'hommes que nous lisons sur quelques-uns des deniers carolingiens, il en est, comme celui d'Ebroïn, qui semblent appartenir à des personnages nommés par l'histoire. Aussi A. de Longpérier, qui, cependant,

ceux qui considèrent généralement ces noms
ne désignant des monétaires attardés, ne dissi-
pas qu'il y a peut-être lieu de faire des dis-
sons entre ces noms. En effet, si le *Milo* dont le
figure au revers d'un denier attribué à Pépin,
être un monétaire, que dire du *Milo* qui paraît
face d'un denier qui, exceptionnellement, n'a
çu de nom impérial ou royal, et dont le revers
le nom de Narbonne ? S'agirait-il du même
nnage sur ces deux pièces ? Faudrait-il, tout en
naissant un monétaire sur la première, voir
seconde le comte Milo, connu par deux docu-
s cités par Baluze à qui renvoie Longpérier,
de sa *Notice sur la collection Rousseau* ? Et
vius, sur qui Longpérier appelle aussi l'atten-
page 101 du même travail ? Comment prendre
? Tout ce qui touche à cette question des mo-
nes est hérissé de tels obstacles qu'il ne faudrait
rop blâmer les savants qui ont pu faillir en cher-
à les surmonter. N'en est-il pas, et des plus
és, qui, comme le singe de la Fable, paraissent
pris un nom de ville pour un nom d'homme ?
cela, comment se prononcer sur nos moné-
normands de l'époque ducale ? Comment oser
r les questions soulevées par nos monnaies ?
tent répondre à la question qu'elles posent for-
nt ? Pourquoi cette disparition de noms princiers
ertaines monnaies du duché de Normandie ? (1).
quoi le nom du duc y est-il remplacé, tantôt par
ots *Dux Normannie* plus ou moins abrégés,

1. Appendix.

tantôt par le nom de la province sans le titre de duc, mais avec l'adjonction de noms de monétaires ? On voudrait encore savoir pourquoi vos ducs daignèrent si rarement inscrire leurs noms sur leurs monnaies, qu'on l'a vu, le nom des ducs Robert ne s'y est pas encore rencontré une seule fois ?

Il y a là des problèmes qui ne pourront être résolus qu'après des études approfondies de l'ensemble des monuments numismatiques de la Normandie, la recherche dans d'autres régions de faits analogues à ceux qui nous embarrassent, et aussi par l'examen de tous les documents et textes relatifs à cette province. Aujourd'hui, je me rabats, ainsi que je l'ai annoncé, à des hypothèses.

Avec M. Léopold Delisle, il faut convenir que le système de M. Lecointre-Dupont sur les causes de la rareté des monnaies normandes ducales n'est pas fondé sur des documents formels explicites, ainsi qu'on pourrait le croire et que semblent l'avoir cru Adrien de Longpérier (1) et Poey d'Avant (2) ; et il faut même reconnaître que M. Lecointre-Dupont n'a pas connu la véritable date de tel document par lui invoqué, et cependant, je soupçonne qu'il y a une part de vérité dans sa thèse qui, tout intuitive et hypothétique qu'elle semble être, pourrait conduire à résoudre les problèmes posés par nos monnaies, qu'il n'a malheureusement pu connaître lorsqu'il écrivait ses intéressantes lettres.

La première condition pour découvrir les causes

(1 et 2) V. Appendice.

de l'émission de nos monnaies sans noms de ducs et avec noms de monétaires, ce serait de connaître la date précise de ces monnaies. Ce point gagné, on essayerait de rattacher leur émission à des événements de l'histoire de la Normandie, qui paraîtraient avoir été de nature à les motiver ; mais on ne peut demander cette date qu'au style et à la fabrique.

Or, nous avons vu, par les exemples réunis ici de contradictions entre savants, à quel point il est imprudent de se fier en pareille matière, même aux numismatistes les plus expérimentés. Sur nos monnaies, il n'y a d'autre figure qu'une croix, qui n'a rien d'assez particulier pour qu'elle puisse servir de guide ; reste la forme des caractères. Je ne leur refuse pas d'être particuliers ; certes, ils ne ressemblent ni aux caractères des légendes des monnaies à noms de ducs, ni à ceux des monnaies avec *dux normannie* ou *normannie dux*, dont, d'ailleurs, la date n'a pas été établie, et je ne leur trouve que de lointaines analogies avec les monnaies d'autres régions, dont plusieurs fort éloignées de la Normandie, mais semblent avoir été frappées à peu près dans les mêmes temps. Force m'est donc de laisser flotter la date de nos deniers entre la fin du XI^e et la première moitié du XII^e siècle, ce qui rend extrêmement difficile l'explication des anomalies qu'elles présentent.

On serait tenté de supposer qu'elles ont été frappées par les chefs d'un de ces soulèvements populaires qui menacèrent parfois jusqu'à l'existence des lois sociales. Mais c'est à peine vraisemblable. J'ai exprimé des doutes sur le bien fondé de l'attribution à Guillaume, comte d'Exmes, de la monnaie sur

laquelle on lit **VVILLELMVS** ; et cependant, le fils cadet du duc Richard I^{er}, bâtard ou légitime, était un assez puissant et un assez audacieux seigneur pour qu'on puisse le croire capable d'une telle usurpation ; je ne crois pas pour autant qu'il faille lui donner nos monnaies. Qui donc les a fait frapper ? Je l'ignore ; aussi ne vous proposerai-je pas d'admettre une hypothèse qui se présente à mon esprit, et dont la témérité m'effraye tout le premier ; cependant, en désespoir de cause, je vous la soumettrai. Cette hypothèse m'a été inspirée par la lecture des Lettres de M. Lecointre-Dupont, par celle du Mémoire de M. L. Delisle sur les revenus publics en Normandie, et par l'étude de ce que je connais de monnaies normandes.

Si l'on admettait comme démontré, que la rareté des monnaies normandes dût être expliquée, comme l'a dit M. Lecointre-Dupont, en cela suivi, on l'a vu, par d'autres savants, par la cessation du monnayage des ducs qui ne trouvaient plus de bénéfice à user de ce droit, ne serait-il pas possible de supposer que les monnaies normandes, où nous ne voyons pas de noms de ducs, furent frappées en dehors de leur autorité ? Vos anciennes monnaies ne sont ni assez bien frappées, ni assez bien conservées pour que l'on puisse assurer qu'il y faut lire **NORMANNI**, et non pas **NORMANNIA** ; et cependant, que l'on voie dans cette légende, dont on trouverait peu d'exemples ailleurs, le nom du peuple, ou celui de la province, ne semble-t-il pas qu'elle soit significative ! Si ce n'est pas la négation du pouvoir des ducs, ne serait-ce pas un essai de *self government*, au moins en

itière économique ? Du reste, je ne prétends pas que nos monnaies aient été frappées par des révoltes, bien que ce ne soit pas absolument impossible. Je ntrevois plutôt que les Normands, ne se résignant pas à ne voir circuler chez eux que les monnaies d'angères, voulurent ravoir une monnaie nationale. Aient-ils raison au point de vue de leurs intérêts, c'est ce que je laisse à décider aux économistes. Je suis contente de soupçonner la possibilité du fait. Rrait-ce d'accord avec le Duc que, dans une assemblée des États de la Normandie, dont nous n'avons pas le compte-rendu, aurait été prise la résolution de frapper des monnaies sans y inscrire son nom ? Je suis loin de l'affirmer ; j'imagine cependant que les monnaies sans nom de duc anciennement connues, et surtout les nouvelles avec noms de monétaires, indiquent une révolution monétaire qui n'aurait avoir été pacifique.

Les personnages dont nous lisons les noms au revers de nos monnaies de 1885 étaient-ils de simples maîtres de l'une des deux *maisons monétaires* de la Normandie ? Peut-être l'avaient-ils été au commencement de leur carrière, mais, au moment où ils signèrent des monnaies sans nom de duc, ils devaient être devenus capitalistes ! Peut-être s'agit-il de changeurs, de banquiers, de *tritæ* ? Il faut beaucoup d'argent ou un très grand crédit pour faire des émissions de monnaie ; c'est peut-être ce qui pourrait expliquer l'inscription de deux noms sur celles de nos monnaies que je suppose avoir précédé celles où il n'y en a qu'un seul. A l'origine, on aura voulu avoir deux signatures ; plus

tard, la confiance étant établie, on se contenta d'une seule. La rareté des pièces de la trouvaille de 1885, inconnues depuis que l'on recherche les anciennes monnaies, me paraît une recommandation en faveur de la probité de leurs signataires. Si le titre de ces pièces anormales n'avait pas été reconnu être de bon aloi, *ad legem*, elles auraient échappé à ces refontes par les princes voisins de la Normandie, signalées par M. Lecointre-Dupont, et on en aurait trouvé en plus grand nombre ; c'est là un côté fort intéressant de la question, sur lequel je n'insiste pas ; on ne pourrait le traiter qu'à la condition d'avoir des *essais* de nos nouvelles monnaies, de celles anciennement connues, et aussi de celles des seigneuries voisines de la Normandie.

J'ai dit que le texte qui nous fait connaître l'existence d'une *maison monétaire* à Bayeux pourrait peut-être contribuer à l'explication de nos deniers et de ceux, plus anciennement connus, sur lesquels nous ne lisons ni nom de duc, ni nom d'atelier monétaire.

Les ducs de Normandie, en accordant aux États, selon notre audacieuse hypothèse, la permission de *faire monnaie*, ne leur auraient-ils pas interdit d'installer leur atelier dans la capitale du duché. Dans ce cas, l'absence d'un nom de ville équivaudrait à l'inscription de celui de Bayeux ; mais ceci n'est encore qu'une hypothèse que contredirait, il faut l'avouer, une pièce publiée par Poey d'Avant dont le souvenir me revient à propos. Je veux parler de ce denier mentionné plus haut, où nous ne lisons pas de nom de ville, mais le nom de Richard d'un côté,

le titre de marquis de l'autre (pl. IV, n° 3 de Ley d'Avant).

Je m'arrête, Messieurs, d'autres hypothèses en ale se présentent, je ne dirai pas à mon esprit, ais à mon imagination. J'en ai assez dit, j'en ai op dit pour montrer la difficulté du problème sé par les monnaies nouvellement acquises par le binet de France ; mais si ces difficultés sont andes, si je ne les ai pas surmontées, je ne déses- re pas qu'un jour, un autre plus habile et plus ureux que moi ne réussisse à en apporter la lution. Qu'il se présente, et je ne serai pas le rnier à l'applaudir.

II.

Après ce coup d'œil sur les obscurités de l'histoire la monnaie en Normandie au moyen âge, je is, sans sortir de cette province, franchir plusieurs ècles, et comme je vous en ai demandé la permis- on, vous parler d'œuvres de sculpture exécutées à en par un artiste, sans doute Normand, sous uis XIII, au commencement du règne de Riche- u. Un petit nombre de générations nous séparent cette époque ; j'ai pensé cependant que des vants qui, au culte des lettres et de la vénérable liquité, unissent l'amour des beaux-arts, que les mpatriotes de Nicolas Poussin ne dédaigneraient s des monuments nés sur leur sol, parce qu'ils raient le tort de ne pas remonter beaucoup au- là de trois cents ans. Ces monuments, Messieurs,

ce sont des statues funéraires représentant, l'une une noble dame, et l'autre son époux.

Il y a bien des années, il y a environ vingt-cinq ans, pendant un séjour aux environs de Bayeux, je les remarquai dans le Musée de cette antique cité, et je les trouvai tellement intéressantes que je me proposai de les publier. Je méditais alors un travail d'ensemble sur cet établissement. Il serait long et il est inutile de s'arrêter à exposer les motifs qui m'obligèrent à renoncer à ce projet, mais en deux mots, je puis dire que je ne le regrette plus aujourd'hui. Pouvais-je trouver une meilleure occasion de décrire ces œuvres normandes que cette séance solennelle de la Société des Antiquaires de Normandie ? A l'époque reculée dont je réveille le souvenir, le conservateur du Musée et de la Bibliothèque de Bayeux était un savant connu par de remarquables travaux d'archéologie et de numismatique. C'était Édouard Lambert, le créateur de cette Bibliothèque et l'un des membres les plus actifs et les plus zélés de votre Compagnie à son origine, et qui en fut le directeur en l'année 1844. Je ne ferai pas ici l'éloge d'Édouard Lambert ; ce serait un soin superflu ; mais il me sera permis de payer à sa mémoire le tribut de ma gratitude. Que le conservateur du Musée de Bayeux ait fait à un collègue parisien le bon accueil que celui-ci aurait été heureux de lui faire au Cabinet de France, c'était chose simple et à laquelle il fallait s'attendre. Mais Édouard Lambert dépassa toutes mes espérances ; il ne se contenta pas d'être courtois ; quittant son travail, sans paraître regretter la dépense de temps qu'il

Il aimait faire à mon profit, ce savant homme se fit pour moi le cicerone le plus obligeant comme le mieux renseigné. M'ouvrant ses médaillers, il m'en fit remarquer et m'en expliqua les richesses ; il me montra d'abord ses chères monnaies gauloises, surtout celles trouvées dans le Bessin, ses tiers de sol mérovingiens frappés à Bayeux, m'aida à déchiffrer ses cinq bornes milliaires romaines, me fit admirer, en la commentant savamment, la merveille de son Musée, l'incomparable tableau d'histoire, si célèbre sous le nom de *Tapisserie de Bayeux*, qui fut peint à l'aiguille au XI^e siècle et qui pourrait bien être l'œuvre de la reine Mathilde, ainsi que l'affirme la légende. Tout ceci était encore, à la rigueur, du devoir d'un conservateur de musée recevant un collègue ; M. Lambert alla plus loin. Arrivés dans le vestibule où se trouvaient alors et où sont encore aujourd'hui les statues funéraires dont je vais vous parler, M. Lambert, s'apercevant que je les examinais avec un intérêt marqué et que j'ouvrerais mon calepin, me demanda s'il ne me serait pas agréable de les publier. Bien qu'il en fit peut-être moins de cas que des antiquités gauloises et romaines rassemblées par ses soins vigilants, M. Lambert était loin de méconnaître l'importance de ces monuments de l'art normand ; — mais, avec le plus aimable désintéressement, il voulait récompenser le parisien de s'être attendu dans son Musée. J'y penserais, lui dis-je, à moins que vous n'ayez vous-même l'intention de les faire connaître. Sans me répondre, il m'apprit que, par une circonstance aussi heureuse que rare, le marché conclu pour l'exécution de l'une de ces

statues se trouvait dans sa Bibliothèque, à laquelle il avait été donné par le descendant des deux époux dont je venais d'examiner si curieusement les effigies. Puis, sans me donner le temps de lui demander communication de ce document, M. Lambert courut le chercher, le remit entre mes mains, m'engagea à le copier, prit la peine de collationner avec moi ma copie, et m'offrit, toujours spontanément, de mettre à ma disposition les notes relatives à l'histoire de ces statues et à celle des personnages représentés qu'il tenait du même donateur. Je ne me doutais pas alors que ce serait seulement après un quart de siècle que j'utiliserais les informations que me fournissait avec tant de cordialité le savant, l'excellent homme que la fortune me faisait rencontrer, et qu'hélas ! je ne devais plus revoir.

Avant la Révolution de 1789, ces statues décorent des tombes placées dans l'une des chapelles de l'église paroissiale de Ryes, près Bayeux. Cette chapelle était, sous le vocable de saint André, pour avoir été reconstruite aux frais du chef d'une famille du Bessin, dont le nom patronymique était celui de l'apôtre, frère de saint Pierre. Selon l'usage, ce pieux et noble personnage, *Jacques ANDRÉ, seigneur de Sainte-Croix*, avait doté cette chapelle de 25 vergées de terre pour l'entretien d'un chapelain, et en conséquence en était devenu le patron, titre que nous verrons mentionné dans son épitaphe. La femme du seigneur de Sainte-Croix, Marie Davot, était, suivant leur contrat de mariage dressé le 30 décembre 1603, fille de « *noble homme messire Guillaume Davot, seigneur de Ryes.* » A la mort

Marie Davot, en 1628, Jacques André choisit
jrellement pour la sépulture de sa femme et
r la sienne la chapelle Saint-André de Ryes, et
t alors que fut conclu le marché qui nous fait
naître le nom de l'auteur de la statue de Marie
ot. Pendant les orages de la Révolution, la cha-
e Saint-André fut dévastée ; heureusement, les
ues furent sauvées, on ne sait comment ; mais,
qui est certain, c'est que vers l'année 1838, elles
ient en la possession d'un descendant de *Jacques
ANDRÉ DE SAINTE-CROIX*, M. *Alexandre ANDRÉ DU
ME*. Après d'infuctueuses démarches en vue
btenir que les statues funéraires de ses ancêtres
sent replacées dans l'église de Ryes, M. du
nme en fit don au Musée de Bayeux ; il avait été
n inspiré. En effet, de nos jours, les musées
ffrent-ils pas les plus grandes garanties de durée
la pauvre humanité puisse espérer pour ses
vres ?

fin de vous entretenir des effigies funéraires du
neur de La Croix et de sa femme, je ne me suis
contenté de recourir à mes notes de voyage.
it-être suffisantes, si j'avais été libre de les em-
yer au lendemain de mon retour à Paris, alors
j'avais encore les statues de Bayeux présentes
yeux de la mémoire, ces notes ne me parurent
s l'être lorsque je rouvris le tiroir où elles dor-
ient depuis tant d'années. Impossible de se fier
es feuillets jaunis, dont plusieurs étaient devenus
sque illisibles, et qui tous avaient vieilli, même
jugement de celui qui les avait écrits. A aucun
r, je ne me serais hasardé à paraître aussi mal

armé devant vous, Messieurs ; il me fallait absolument revoir ces monuments. Je résolus donc de faire une nouvelle excursion à Bayeux, et, grâce à l'amicale courtoisie de deux membres de la Société des Antiquaires de Normandie, je la fis dans de telles conditions que je compte parmi les heures fortunées de ma vie, celles que j'ai passées dans cette intéressante cité, en la compagnie de MM. Émile Travers et Georges de Villers, ainsi que de M. Maynier, le savant et fort obligeant successeur d'Édouard Lambert.

Au Musée de Bayeux, nos statues, je l'ai déjà dit, sont au rez-de-chaussée ; c'est là que d'ordinaire, et avec raison, l'on place les grands morceaux de sculpture ; mais je regrette d'avoir à ajouter que le coin où elles gisent est si obscur et elles y sont disposées si désavantageusement qu'il est difficile de les étudier, et qu'il est impossible d'en obtenir des reproductions photographiques, ce qui nous a obligé à nous contenter de les faire dessiner (1).

Espérons que les autorités avisent quelque jour à installer plus convenablement des œuvres d'art qui ne craindraient pas le grand jour des galeries de la sculpture française au Musée du Louvre.

Si vous le permettez, Messieurs, je commencerai par vous donner lecture du marché qui donne tant de prix à nos statues et que la fortune a si heureusement placé dans leur voisinage immédiat.

Placé sous verre dans la salle principale de la

(1) V. Appendice, note.

liothèque de la ville de Bayeux, ce document est si conçu :

Je soubs-signé pierre lefaye sculpteur de neurant a caen moblige rendre dans quatre mois e ce jour a mon dit s^r jacques andre sieur e saincte croix une sepulture d'une femme issante en bosse sur une tombe de beau et bon arreau de la longueur de sept pieds et trois pieds e large a laquelle y aura deux escussons ou rmoires et un reng d'inscription a l'entour aquelle je seray tenu rendre et placer en leglise e la paroisse de rye a mes propres frais moyenant la somme de soixante et quinze livres ts dont e d^t sieur ma pñtement paie contant la somme de uinze livres quatre sous et ma promis le d. s^r a e bailler de largent en travaillant jusque a la fin e la d. besongne et me fournir le tout apprè s uelle sera placée. fait aujourd'hui huict^e jour e may M VI^e vingt huit en presence de m^e fr. folliot. »

« pierre LEFEYRE FOLLIOT. »

Il faut noter d'abord que le nom du sculpteur, it *Lefaye* à la première ligne du marché, est enu *Lefeye* à la signature ; on va voir aussi qu'à *tour de la femme gissante en bosse*, il y a deux gs d'inscription, bien que le sculpteur ne se soit agé qu'à en mettre un seul. Je dois ajouter que *not placée* qui précède la date ne se lit pas nette- nt sur l'original ; cependant, je ne crois pas que puisse en supposer un autre.

Ce document, pour intéressant qu'il soit, n'exige pas de longs commentaires. *Pierre Lefaye* ou *Lefeye* se charge de terminer en quatre mois la statue de la dame de Sainte-Croix, moyennant une somme de soixante-quinze livres tournois ; il reçoit un à-compte de quinze livres quatre sols et s'engage à placer à ses frais ladite statue dans l'église de Ryes. Il n'y a dans tout ceci rien que de très ordinaire ; le prix demandé par P. Lefaye est conforme à la modération des salaires dont se contentaient alors les artistes qui n'avaient pas conquis par d'éclatants succès le droit de devenir exigeants. Ajoutons que la puissance de l'argent étant, au XVII^e siècle, on le sait, beaucoup plus grande qu'au nôtre, les soixante-quinze livres données à P. Lefaye représentent une rémunération convenable, surtout pour un sculpteur vivant loin de Paris.

Quant à la stipulation d'un à-compte, déjà, d'ordinaire, les artistes en demandaient, ainsi qu'on l'apprend des nombreux marchés publiés depuis que partout l'on travaille avec diligence et succès à préparer l'histoire de l'art français.

Ainsi que l'annonce le marché, Marie Davot est représentée *gissante en bosse sur une tombe de beau et bon carreau*. Ce carreau est de la pierre de Caen, comme on pouvait s'y attendre.

La dame de Sainte-Croix est étendue sur un manteau ; sa tête, couverte d'une coiffe, repose sur un coussin orné de glands ; elle est vêtue d'une robe plissée, avec corsage en pointe, à manches bouffantes nouées par des rubans ; elle porte un large col plat et un chapelet à gros grains.

L'épitaphe est gravée en creux ; elle forme deux lignes et est ainsi conçue :

CY GIST DAMOISELLE MARIE DAVOT FEMME DE JACQUES
ANDRE ESC^E SIEVR DE S^{TE} CROIX PATRON
DE CESTE CHAPELLE LAQ^{UE} DECEDEA LE 27^{me} DE FEBVRIER
1628. *Pries Dieu pour son ame.*

Les cinq derniers mots de l'épitaphe sont en caractères cursifs.

Les armoiries de la dame de Sainte-Croix sont sculptées sur un écu en losange, placé derrière sa tête, et qui est entouré d'une cordelière. Selon l'usage le plus habituel, ses armoiries sont parties de celles de son mari. On blasonnera plus loin les armoiries des André ; mais comme je n'ai trouvé celles des Davot dans aucun des armoriaux manuscrits ou imprimés de la Bibliothèque Nationale, je ne puis en faire connaître les émaux. Sur son écu, les armes de Marie Davot sont : de à la fasce de... accompagnée de trois roses de... deux en chef et une en pointe. La dalle funéraire est longue de 2 mètres 90 et large de 90 centimètres.

On pourrait penser, diverses personnes ont pensé, qu'en donnant la forme en losange à l'écu de Marie Davot, ainsi qu'en l'ornant d'une cordelière, on a commis deux infractions aux lois du blason. Il est, en effet, généralement admis : premièrement, que l'écu en losange doit être réservé aux armoiries des filles, et nous venons de voir celui d'une femme mariée affectant la forme en losange ; secondement, que la cordelière autour de l'écu

d'une femme est la marque de sa viduité. Quelques-uns ont écrit encore que l'usage de la cordelière pour les veuves datait de la reine Anne de Bretagne, qui en aurait placé une autour de ses armoiries après la mort de Charles VIII ; d'autres le font remonter à Louise de La Tour, qui l'aurait adopté après la mort de son mari, Claude de Montagu, sire de Couches. Or, nous voyons une cordelière autour des armoiries de Marie Davot, morte avant Jacques de Saint-André, son mari. De bon compte, ce seraient donc deux fautes graves contre les lois du blason. Mais s'il n'y avait pas de lois du blason ? S'il n'y avait pas de code héraldique (1) ? Telle était, depuis longtemps, *in petto*, mon opinion ; les recherches auxquelles je me suis livré à l'occasion du blason de la dame de Sainte-Croix m'ont confirmé dans ce soupçon téméraire, si bien que j'oseraï déclarer qu'en France du moins, en matière héraldique, il n'y a que des usages, lesquels ont varié selon les temps, les régions et les fantaisies individuelles, et dont les motifs n'ont même pas toujours été bien compris, dont certains ne le seront peut-être jamais. C'est ce qui n'a pas été assez observé par la plupart de ceux qui ont prétendu dicter ou codifier les lois de la *Science héroïque*, comme Vulson de La Colombière nommait l'héraldique, laquelle mérite à peine le nom de science (2).

Ces auteurs, rarement ou médiocrement archéologues (3), ne sont le plus souvent que des compilateurs ; les uns tiennent peu de compte des monuments,

(1, 2 et 3) V. Appendice.

utres les étudient, mais sans critique, et parfois les comprennent de travers. En outre, ils se considèrent entre eux, lorsqu'ils ne se contredisent pas eux-mêmes, et par conséquent ne méritent pas la confiance qu'on leur accorde trop facilement aujourd'hui. Il faudrait, ce me semble, n'accepter les déclinaisons de ces prétendus législateurs qu'à titre de renseignements et sous le bénéfice de sérieux examen. Que disent les heraldistes du temps passé des lois qui auraient été violées par celui qui ordonna l'écusson de Marie Davot? Au XVII^e siècle, en 1660, trente-ux ans après la mort de cette pieuse personne, Pierre Palliot s'exprimait ainsi à la page 308 de son si et curieux livre, *La vraie et parfaite science des armoiries*: « Quant aux escus des femmes, ils doivent être en forme de losange ou fusée à cause que le principal honneur de la femme consiste au ménage qui se représente par la quenouille et le fuseau. »

Tel n'était pas, ou du moins tel ne fut pas toujours le avis du Père Ménestrier. En 1661, dans sa *Méthode régée des principes heraldiques*, etc., laquelle, modifiée, devint la *Méthode*, puis la *Nouvelle Méthode isonnée du blason*, à la page 27, on lit: « Le losange sert de sol aux armoiries des filles. » Mais, dès l'année 1671, à la page 10 du *Véritable art du Blason*, il est moins absolu. « Les filles en France et aux Pays-Bas », dit-il, « mettent ordinairement leurs armes dans des losanges, pour une raison que pas un auteur de blason n'a reconnue, puisque tous ont dit que c'estoit un quarreau à coudre dont elles se servent pour leurs

« ouvrages, ce qui n'a aucun rapport avec les armoires qui sont des marques de noblesse. » On aura remarqué l'allusion à la loi édictée et commentée par Palliot ; ajoutons que quelques lignes plus loin, page 11, le P. Ménestrier est encore moins absolu et, selon moi, plus près de la vérité. Après avoir déclaré que l'usage de la forme en losange vient des Pays-Bas, il convient « qu'en France, l'usage n'en a pas été si constant ny si réglé, que nous ne voyions la plupart des armoiries des femmes nobles dans des écussons. » Il faut ajouter ici ces mots omis dans le texte : de la forme usuelle.

Malheureusement, peu de curieux ont eu le courage et la possibilité de comparer entre eux les ouvrages héraldiques du fécond jésuite ; mais on sait que depuis l'année 1658 et jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, il s'en publia sans cesse des éditions remaniées, augmentées ou abrégées, souvent altérées par les libraires, avec ou sans son aveu ; et on sait aussi que c'est à ce grand débit qu'il doit le renom de législateur du blason auquel il n'a pas droit, bien qu'il faille convenir qu'il s'est donné la peine de faire des recherches, et que l'on trouve chez lui des faits curieux au milieu d'assertions fausses et d'autres fort douteuses. En somme, s'il est difficile d'excuser certaines de ses erreurs qui témoignent de la plus grande ignorance, sinon d'une insigne mauvaise foi, il ne faut pas lui attribuer telles fautes et telles contradictions qui peuvent n'être pas de son fait. Ainsi, sa théorie sur la forme en losange. *Les filles mettent leurs armoiries dans des losanges avec une guirlande*

our, que l'on trouve ainsi formulée dans plusieurs éditions de ses livres, et qui a passé jusque dans celles publiées longtemps avant sa mort, par exemple dans sa *Nouvelle Méthode raisonnée du blason* de 1750, ne le fut pas toujours aussi rigoureusement dans certains de ses ouvrages publiés de vivant et probablement sous ses yeux.

Quoiqu'il en soit, voici deux docteurs ès-héraldiste qui ne sont pas d'accord ; de ces deux, il en est un, le premier, Palliot, qui aurait donné pleinement raison au sieur de La Croix en ce qui concerne l'orne en losange donnée à l'écusson de sa femme ; il est que le second, le P. Ménestrier, aurait hésité sur le sujet ; mais tous deux se seraient peut-être décidés pour le blâmer d'avoir placé une cordelière sur de cet écusson, attendu, auraient-ils dit, que l'ame de Sainte-Croix mourut en puissance de mari.

l'article *Cordelière* de son livre déjà cité (p. 191), Palliot, après avoir établi qu'il faut orner de vers, c'est-à-dire de guirlandes, de palmes, etc., les écussons des femmes en état de mariage, déclare qu'il ne faut pas y mettre la cordelière, comme on fait bien souvent et presque toujours lorsqu'elles meurent dans le mariage, car, comme elles n'ont pas été dans l'état de viduité, elles n'en doivent pas porter les marques. Ainsi, c'est une lourde faute et un abus de la leur donner quand elles se séparent de leurs maris par la mort ; mais quand elles meurent dans la viduité, lors on doit mettre la cordelière autour de leurs armes, comme elles l'avoient portée durant leur mariage. »

Quant au Père Ménestrier, dans l'édition de 1661 de sa *Méthode abrégée des principes héraldiques*, il dit nettement (p. 55) : « Les veuves mettent une « cordelière autour de l'escu de leurs armes, et la « pratique en est venue d'Anne de Bretagne. » En 1671, dans le *Véritable art du Blason*, à la page 400, il n'est pas moins explicite : « La cordelière est la « marque des veuves et une devise parlante, ou de « ces espèces de chiffres qu'on appelle *Rebus*, puis- « qu'elle signifie que celle qui la porte en armoiries « estant veuve a le corps délié, c'est-à-dire qu'elle « n'est plus liée comme elle estoit auparavant par le « mariage. » C'est ainsi, du reste, que sans tenir compte de faits rapportés par lui-même et qui sont loin d'être favorables à cette opinion, tant sur l'origine que sur la signification de ce symbole, la règle posée par cet écrivain a passé, comme celle sur les écus en losange, dans les abrégés intitulés : *Nouvelle Méthode abrégée du blason*, qui, grâce à leurs nombreuses éditions, ont popularisé cette prétendue loi et l'ont fait accepter comme telle par des milliers de lecteurs. Dans la plupart de ces éditions, et entre autres dans celle de 1750, elle est ainsi formulée à la page 214 : « La cordelière pour les veuves fait « voir qu'elles ont le corps délié et qu'elles sont « devenues libres. »

En résumé, l'époux de Marie Davot, s'il n'est pas en règle avec le code de P. Palliot en ce qui touche la cordelière de l'écusson de cette pieuse personne, aurait cependant été autorisé par l'usage, qui est blâmé, mais avoué par le législateur. Ce n'est pas assez, je voudrais prouver que l'usage « que chacun recon-

naît pour le maître et le souverain des langues vivantes », ainsi que l'a si justement proclamé Augelas (1), est aussi maître et souverain des roses héraldiques, et je voudrais encore montrer que l'usage adopté pour les armoiries de Marie avoit été le bon, avait sa raison d'être en ce qui concerne l'emploi de la cordelière.

Examinons d'abord la question de la forme en sangle pour les écussons. Ménestrier est peut-être exact, si, lorsqu'il attribue cette forme aux seuls écussons de filles, il n'a en vue que le moment où il écrivait, c'est-à-dire la seconde moitié du XVII^e siècle, c'est, je crois, la règle encore en vigueur, si tant est qu'il existe aujourd'hui d'autre juridiction en matière de blason que celle qui a cours chez les graveurs de cachets. Mais le bon jésuite a tort, selon moi, pour les temps antérieurs ; on va voir les monuments donner raison à Palliot, qui accorde la forme en losange aux femmes comme aux filles ; ar conséquent, en l'année 1628, et surtout en province, où jadis on retardait sur Paris et sur la cour en ce qui concerne la mode et le bel usage, le sieur de la Croix était correct, comme on dit aujourd'hui, en donnant la forme en losange à l'écusson de sa femme.

Le sceau de *Marie, fille du Roy de France* (Marie, fille de Philippe VI, femme de Jean de Brabant), montre ses armoiries sur un écu en forme de losange (2).

(1 et 2) V. Appendice.

On conserve aux Archives Nationales l'original d'un traité de paix conclu entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, daté du 1^{er} janvier 1407 (N. S.), sur lequel est placé le petit sceau d'Isabeau de Bavière. Les armes de la trop célèbre reine de France y sont gravées sur un écu en losange; et au moment où fut rédigé ce traité, il y avait près de vingt ans qu'elle était la femme de Charles VI, et elle ne devait être veuve qu'environ quinze ans plus tard (1).

En 1475 (N. S.), Marguerite de Rohan, femme de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, plaçait ses armoiries sur un écu en losange (2).

Isabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et Marguerite d'Yorck, femme de Charles le Téméraire, plaçaient également leurs armoiries sur des écussons en losange (3).

Je passe aux exemples choisis à des époques plus rapprochées de celle où fut sculptée la sépulture de Marie Davot. Le Cabinet des Médailles possède des jetons aux armes de Jeanne d'Albret, frappés en 1565 pour la Chambre des comptes de La Fère, seigneurie dont la reine de Navarre jouissait en sa qualité de veuve d'Antoine de Bourbon et de tutrice d'Henri de Bourbon, son fils, alors âgé de 10 ans, qui fut notre Henri IV. Or, ces jetons montrent les armoiries de Jeanne d'Albret sur un écu en losange.

Sur des jetons dont le style annonce le XVII^e siècle, on voit sur un écu en losange, entouré d'une guirlande, le cerf des armes d'une personne dont ce

(1, 2, et 3) V. Appendice.

tit monument était destiné à remémorer le mariage. La légende est ainsi conçue : *Marguerite de Frasans fut mariée à Simon Durand le 1^{er} juin.* Le llésime se trouverait sans doute au revers de ce monogramme, que je ne connais que par un dessin où le visage est seul figuré. On trouverait sans doute un jeton en nature dans quelque collection de la Bourgogne, car la famille de Frasans était de cette province, ou du moins y était établie au XVII^e siècle, lorsque où deux de ses membres furent à diverses époques vicomtes-mayeurs de Dijon (1).

Ce n'est pas seulement aux sceaux, aux verrières, aux jetons, que l'on pourrait demander la confirmation de la thèse que je soutiens. Il y a des armoiries sur les tableaux, les portraits peints ou gravés, les médailles, les meubles, l'orfèvrerie, les tombeaux, etc., mais il ne faut pas chercher à avoir trop surtout trop longtemps raison. Je ne citerai donc pas qu'un seul exemple d'écusson en losange appartenant à une femme en état de mariage. Celui-ci m'est fourni par le tombeau d'une jeune femme, Marie Maignart de Bernières, qui vous intéressera particulièrement, attendu qu'elle était issue d'une ancienne famille normande, que ce monument existe encore en Normandie, à Vernon, et qu'il doit être l'œuvre d'un artiste normand, aussi bien que les autres funéraires du Musée de Bayeux. Publié pour la première fois, si je ne me trompe, en 1791, par Llin dans ses *Antiquités nationales* (2), où il est reproduit sous deux faces, ce tombeau fut érigé au

1 et 2) V. Appendice, notes.

commencement du XVII^e siècle par le mari de la défunte, Alphonse Jubert d'Arcquency. Or, les armoiries de Marie Maignart sont placées sur un écusson en losange, ainsi que celles de Marie Davot, sa contemporaine et sa compatriote, morte comme elle en état de mariage. L'écusson de Marie Maignart était-il entouré d'une cordelière, ainsi que celui de Marie Davot ? Il y a des raisons de le supposer, bien que l'on ne distingue pas cet emblème sur la planche des *Antiquités nationales*; d'ailleurs ce détail, sur lequel je m'expliquerai dans l'appendice, n'est pas de grande importance, puisqu'ici, ce que je tiens à établir, c'est que jadis, en matière héraldique, la liberté et même la fantaisie étaient souveraines (1).

Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, auront suffi, je l'espère, à montrer que, sauf en ce qui concerne les écussons carrés, dits *en bannière*, qui paraissent avoir été réservés aux chevaliers banniers, la forme des écussons était jadis affaire de fantaisie ou de mode, et que celle en losange, qui a fini par devenir l'attribut des filles, avait été longtemps employée pour les écussons des femmes, soit mariées, soit veuves, et enfin que telle était encore l'habitude au commencement du XVII^e siècle, au moment où fut sculptée la *sépulture* de Marie Davot. A l'appui de ma théorie sur l'ancienneté en France de la liberté en matière héraldique, comme en bien d'autres, j'ajouterai que je pourrais citer un exemple d'armoiries viriles placées sur un écusson en

(1) V. Appendice, une notice sur ce tombeau.



losange. Un jeton du XIV^e siècle montre d'un côté un écusson en losange chargé d'une fleur de lis, abrégé des armes de France, et au revers, un écusson de la forme ordinaire, parti de France et de Castille ; or, les savants qui ont fait connaître ce curieux petit monument l'attribuent, avec grande vraisemblance, à Philippe V, dit le Long, et supposent qu'il fut frappé alors que le second fils de Philippe IV, dit le Bel, était comte de Poitiers (1). Il ne serait peut-être pas impossible de trouver d'autres faits semblables, car la forme en losange fut aussi parfois adoptée par des hommes pour leurs sceaux. En effet, je rencontre la mention de trois sceaux d'hommes en forme de losange dans les *Éléments de sigillographie* placés par Douët d'Arcq en tête de son *Inventaire des sceaux des archives de l'Empire*, publié en 1863 (2).

Voyons maintenant si Jacques André, acquitté sur le fait d'avoir donné la forme en losange à l'écusson de sa femme, devrait l'être aussi sur celui d'avoir décoré cet écusson d'une cordelière.

Je commencerai par un monument qui suffirait à établir à la fois que la forme en losange n'était pas, dans l'origine, exclusivement réservée aux écussons des filles, et que la cordelière ne l'était pas davantage à ceux des veuves.

L'écusson de Françoise de Porhoët, première femme de Pierre de Rohan, le célèbre maréchal de Gié, peint sur une verrière du grand autel de l'église de Sainte-Croix du Verger en Anjou, était en forme

(1 et 2) V. Appendice, notes 1 et 2.

de losange et entouré d'une cordelière. Or, comme cette noble dame mourut avant son mari qui, en 1507, épousa en secondes noces Marguerite d'Armagnac-Nemours, nous avons là un exemple de ce que beaucoup de héraldistes et d'autres personnes nommeraient une double infraction aux lois du blason. L'écusson de Françoise de Porhoët fait pendant à celui (en bannière) de son mari, sur lequel ne paraissent que ses armoiries, tandis que celui de la défunte est parti de Rohan et de Porhoët (1). Voici donc une dame de la cour d'Anne de Bretagne, de cette princesse qui aurait introduit l'usage de la cordelière pour les veuves, à qui l'on donne ce symbole, bien qu'elle soit morte avant son mari. Ceci n'est-il pas sans réplique ?

Cependant, je citerai d'autres faits à l'appui de l'opinion que je cherche à faire prévaloir, d'abord par respect pour le vieil axiome, *testis unus, testis nullus*, et aussi parce que cette question de la cordelière, qui n'est pas sans intérêt au point de vue de l'histoire des mœurs et des usages, me paraît n'avoir pas été serrée d'assez près.

La vérité, c'est qu'il faut distinguer. Il y a cordelière et cordelière, c'est-à-dire que ce symbole n'a pas la même signification selon les époques et selon les cas, ainsi qu'on l'a cru et répété trop souvent.

Parmi les auteurs qui considèrent l'emploi de la cordelière, dès l'origine, comme le signe de la viduité chez les femmes, il en est qui font remonter

(1) V. Appendice, note.

la date de son emploi, non pas à Anne de Bretagne, ce qui est la créance la plus répandue, mais, je l'ai dit plus haut, à Louise de La Tour, femme de Claude de Montagu, sire de Couches, des ducs de Bourgogne de la première maison, qui fut tué en 1470 à la bataille de Bussy. Dans l'*Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* par Baluze, on lit : « Après la mort de son mari, elle donna à l'église de ce couvent (les Carmes de Châlon) de très riches ornements, c'est-à-dire une chasuble, dalmatique et tunicelle de velours rouge, et deux chapes violettes, le tout relevé en broderie d'or très riche où l'on voit l'escu de ses armes avec une broderie d'or entouré d'une cordelière et d'un rouleau ayant cette inscription :

« IAY LE CORPS DELIE

« Comme il est ici représenté. »

Après avoir effectivement reproduit cet écu avec sa devise, Baluze ajoute : « Ce qui doit faire supposer que ceux-là se sont trompés qui ont assuré que l'origine des cordelières que les veuves adjoustant à leurs escus vient de la reine Anne de Bretagne, puisqu'elles étaient inventées avant qu'elle vint au monde, etc., etc. » (1).

Il n'y a pas à douter de l'authenticité du curieux monument cité par Baluze. Ici, l'écrivain ne magnifie pas la maison de La Tour au détriment de la vérité (2) ;

(1 et 2) V. Appendice, notes.

l'existence de ces ornements d'église nous est garantie par plusieurs témoignages (1).

Le Père Claude Perry, de la compagnie de Jésus, les mentionne à la page 292 de son *Histoire civile et ecclésiastique de Châlon-sur-Saône*, sa ville natale, publiée en 1659 ; Palliot, qui écrivait son livre avant la publication des ouvrages de Baluze et du Père Perry, eut aussi connaissance de ces précieux ornements. Au mot *Cordelière*, il reproduit l'écusson de Louise de La Tour, mais il le montre accompagné de celui de Claude de Montagu, auquel on a donné la même devise, circonstance qui apporte déjà un argument capital contre la signification attribuée à la cordelière, et qui a été ignorée ou inobservée par Baluze et par ceux qui y voient le symbole de la viduité des femmes et en font remonter l'origine à la femme du sire de Couches.

Palliot, sans trop s'embarrasser d'être logique, après avoir fait dater l'usage de la cordelière, comme symbole de la viduité, du veuvage d'Anne de Bretagne, s'appuyant sur l'autorité d'un savant jésuite de ses amis, le Père Mathieu Compain, qui, d'ailleurs, paraît n'avoir rien publié, dit à ce propos, comme Baluze, que l'usage de la cordelière est plus ancien que la reine Anne de Bretagne.

Serait-ce donc à Louise de La Tour qu'avec Baluze et à la suite de quelques héraldistes moins autorisés, il faudrait faire remonter l'usage de placer une cordelière autour des armoiries des veuves ? On a déjà compris que je ne le pense pas, et un rapide examen

(1) V. Appendice, note.

des monuments ne décidera certes pas la question dans ce sens. On verra même qu'à une époque très rapprochée de nous, la cordelière était encore placée autour des armoiries de femmes non veuves, si bien qu'une étude approfondie autoriserait peut-être à douter que ce symbole ait jamais été adopté généralement comme marque de la viduité des femmes, ou du moins à croire que c'est une invention relativement récente des héraldistes, qui n'eut pas l'adhésion presque universelle qu'obtint celle des hachures diverses pour distinguer les émaux et les couleurs. Ce qui est certain, c'est que je viens de faire voir une cordelière autour de l'écusson d'un homme, du mari de la noble dame à qui l'on en attribue l'invention, et que cet exemple n'est pas unique, ainsi que je vais le montrer.

Le Père Ménestrier lui-même m'en fournit plusieurs. Il cite entre autres un fait d'autant plus curieux, qu'il ferait remonter l'usage de la cordelière dans l'héraldique à trente ans plus haut que la date des ornements des Carmes de Châlon, et qu'en même temps, il nous la montre adoptée également par un homme. Suivant le Père Ménestrier, « dès « l'an 1440, François I^{er} du nom, duc de Bretagne, « avait déjà fait sa devise de deux cordelières qu'il « mettoit aux cotés de ses armoiries, comme on « peut remarquer sur une des portes de l'Hostel- « Dieu de Rennes (1). »

Je n'ai pu vérifier l'exactitude de cette assertion, pas plus que celle d'autres exemples allégués par

(1) Appendice, note.

cet écrivain que, cependant, il faudrait toujours contrôler ; mais, comme elle concorde avec d'autres faits qui ne peuvent être révoqués en doute, je ne crois pas être téméraire en acceptant comme authentique ce qu'il nous dit des cordelières du duc François I^{er}.

Tout le monde connaît le tombeau du duc François II de Bretagne ; il existe encore heureusement dans la cathédrale de Nantes, où cette œuvre célèbre de Michel Colombe a reçu de nos jours un digne pendant, le tombeau du général Lamoricière, par M. Paul Dubois ; or, les écussons armoriés, sculptés aux coins de la dalle sur laquelle est placée la statue du dernier des ducs de Bretagne, sont tous entourés d'une cordelière (1).

Dans ces deux exemples, la cordelière paraît certainement comme symbole de foi et d'humilité ; il en est de même de celles qui paraissent autour des armoiries de la fille du duc François II, de la reine Anne qui, dévotieusement, prit la cordelière comme une sorte de devise pieuse, à l'imitation de son père, et non pas comme marque de viduité, et il suffirait, pour prouver que je suis dans le vrai, de rappeler que les nombreux écussons qui figurèrent aux obsèques de cette princesse, qui ne mourut pas veuve, sont tous entourés d'une cordelière (2).

Selon Dom Lobineau, cette cordelière était « une ceinture instituée par la feue reine pour honorer les dames vertueuses ; elle la portoit et la faisoit porter à celles qu'elle estimoit le plus (3). »

(1, 2 et 3) V. Appendice, notes.

C'est à propos du vase en forme de cœur, conservé à l'Hôtel-de-Ville de Nantes, qui renferme le cœur de la reine Anne et est ceint d'une cordelière (1), que l'historien de la Bretagne émet cette assertion qui contient peut-être une part de vérité. En tous cas, Dom Lobineau, qui, dans l'ouvrage cité, a reproduit le tombeau de François II, n'a pas songé que l'emploi de la cordelière autour d'armoiries n'était pas, au moins à l'origine, exclusivement réservé aux femmes, veuves ou non, et aussi qu'il remontait plus haut que l'époque d'Anne de Bretagne. *Elle la portoit*, dit-il parlant de la cordelière, et ceci est parfaitement exact. La première miniature d'un précieux manuscrit de la Bibliothèque Nationale, contenant le récit en vers de l'expédition de Gênes par Louis XII, nous montre la reine Anne assise, revêtue d'une robe de velours rouge nouée par une cordelière à glands d'or de la même couleur, recevant le manuscrit des mains de *vr^e pouvre escripvain et serviteur très humble, Iehan des Marets* (2). Que l'on veuille ouvrir le chapitre consacré aux comptes de dépenses d'Anne de Bretagne, par Le Roux de Lincy, dans la vie de cette princesse (3), et l'on y trouvera des paiements faits à divers orfèvres, soit pour la cordelière dont elle ceignait sa robe, soit pour celle qu'elle portait au cou, et l'on verra par la date de ces dépenses que ce n'était pas pour marquer la viduité que ces joyaux affectaient cette forme tellement usitée alors que l'on peut presque dire qu'elle était à la

(1. 2 et 3) V. Appendice.

mode. Il y avait des cordelières parmi les joyaux de la couronne restitués à Henri II par Éléonore d'Autriche, deuxième femme de François I^{er} ; dirait-on que c'étaient des signes de viduité (1) ? Peut-être trouvera-t-on une sorte de contradiction entre la richesse de ces cordelières et l'humilité chrétienne dont ces ornements étaient les symboles, ainsi que je l'ai dit et comme j'espère le prouver ; mais, en fait, ces joyaux, tout précieux qu'ils étaient, n'en rappelaient pas moins aux pieuses personnes qui les portaient par les nécessités de leur rang, que devant Dieu, elles n'étaient pas plus que les dernières de ses créatures.

Selon moi, le choix de la cordelière autour des armoiries fut à l'origine un acte d'humilité chrétienne, qui fut adopté pour la première fois, je ne saurais dire par qui, mais peut-être bien par le duc de Bretagne François I^{er}, dont nous venons de parler, et évidemment à l'imitation de son patron, saint François d'Assise. C'est par un sentiment analogue que l'on se faisait ensevelir avec l'habit de saint François. Nous avons vu que le duc François II prit cet emblème, comme son oncle, et j'ajouterais que sous le roi de France François I^{er}, qui avait le même patron que ces deux princes et avait épousé la petite-fille du dernier, la cordelière remplaça parfois la salamandre.

Dans le parc de Fontainebleau, sur les murs de la chapelle Saint-Saturnin, laquelle regarde le parterre, on voit plusieurs fois répété le chiffre du vainqueur

(1) V. Appendice, note.

à Marignan, l'F couronnée, élégamment enlacée
avec une cordelière (1).

On sait quelle fut la renommée de saint François
Assise ; on sait aussi que le célèbre thaumaturge
ait sa robe d'une corde à gros nœuds, d'où vient le
nom de cordeliers donné aux frères mineurs ou
franciscains qui portaient le *cordon de Saint-François*
à l'imitation du fondateur de leur ordre. Il n'y
donc pas à s'étonner de voir la cordelière adoptée
tout par des princes dont saint François était le
patron.

Je ne l'oublie pas ; on trouve la cordelière autour
des écussons de femmes veuves ; mais qui peut dire avec
certitude qu'avant le milieu du XVII^e siècle, ces cor-
delières n'aient pas été adoptées uniquement par
dévotion, et non comme marque de veuvage ? Ainsi,
un sceau de Louise de Savoie, appendu à un acte
en 1515, est entouré d'une cordelière ; elle était
veuve alors, son mari le comte d'Angoulême étant
mort dès l'année 1495 (2). Adopta-t-elle la corde-
lière comme marque de viduité, ou par dévotion à
saint François ? Je ne saurais le dire, mais la
reine de François I^r et de Marguerite de Valois-
Angoulême ne passant pas pour avoir été très sincè-
rement catholique, je suppose qu'elle la prit parce
que c'était l'usage, ou la mode, ainsi que je viens de
dire. Au contraire, on voit une cordelière autour
des armes de sa belle-fille, Claude de France, et là
l'emblème n'est certainement pas une marque de
viduité, puisque la fille d'Anne de Bretagne mou-

(1 et 2) V. Appendice.

rut en 1524, longtemps avant la mort de François I^{er} (1).

Catherine de Médicis, qui eut ou affecta une vive douleur de la mort prématurée de Henri II, n'a pas fait mettre la cordelière autour de ses armoiries ; du moins, je ne la vois ni sur un sceau qui doit avoir été gravé du vivant de son mari (2), ni sur un autre qui est appendu à un acte de 1565, c'est-à-dire pendant son long veuvage. L'usage de la cordelière n'était donc pas une loi.

Au contraire, Marie de Médicis, en 1612 (3), et Anne d'Autriche, en 1643 (4), ont des cordelières autour de leurs armoiries sur des sceaux gravés après la mort de leurs époux Henri IV et Louis XIII ; ces deux exemples semblent indiquer que la cordelière commençait à prendre la signification que lui attribuent la plupart des heraldistes ; mais ce qui me paraîtachever de démontrer que tout le monde ne la lui donnait pas toujours, même à une époque très rapprochée de la nôtre, à la veille de la Révolution de 1789, c'est que dans ce même château de Fontainebleau, où je l'ai rencontrée ornant le chiffre de François I^{er}, je la retrouve autour des armoiries royales. Dans la décoration du plafond de la magnifique chambre à coucher, dite *des Reines de France* ou de *Marie-Antoinette*, figurent des écussons aux armes de France, et d'autres à celles de Navarre ; or, ces écussons sont entourés de cordelières qui, là, ne peuvent être considérées comme un symbole de viduité.

(1, 2, 3 et 4) V. Appendice.

Tout ceci n'est-il pas de nature à donner raison à ma thèse sur le blason ; n'est-il pas évident que la fantaisie régnait en souveraine dans la pratique de l'héraldique, et si je regrette d'avoir trop longuement discuté ce détail à propos de l'une des statues de Bayeux, je confesse que je m'y suis laissé entraîner par l'amour de la recherche de la vérité, et j'ajoute que je suis convaincu qu'un archéologue qui étudierait le blason avec la critique scrupuleuse que l'on réserve à d'autres études, à la vérité plus importantes, y ferait de curieuses et d'intéressantes découvertes, et en tout cas rectifierait bien des erreurs qui ne se sont accréditées que parce que les érudits ont généralement dédaigné la science héraldique.

En ce qui touche spécialement la question de la cordelière, je voudrais avoir le loisir de la traiter complètement ; pour le moment, je me contente d'avoir exprimé des doutes qui mèneront peut-être un jour sur la voie de la vérité.

Malgré les développements que j'ai donnés à cette discussion, je ne puis la clore sans m'élever contre la singulière interprétation donnée par le P. Ménestrier à la devise de Louise de La Tour. Même en admettant que la veuve du seigneur de Couches ait adopté la cordelière pour indiquer son état de veuvage, ce que rend très douteux la présence de ce symbole autour de l'écusson de son mari, je ne comprends pas comment un religieux a pu parler aussi irrévérencieusement du mariage. « *La cordelière pour les veuves signifie qu'elles ont le corps délié et qu'elles sont devenues*

« *libres*. » Quoi ! la cordelière pour les veuves aurait été un symbole d'affranchissement, comme le bonnet de la liberté pour les esclaves à Rome ! Le mariage, c'est-à-dire un sacrement de l'Église, à une époque de foi ardente, serait un esclavage et sa dissolution un bienfait ! *J'ay le corps délié* ; ce n'est pas, ce ne peut être un cri de délivrance.

Par ces paroles, la dame de Couches exhale ses regrets d'avoir vu délier les liens qui l'attachaient tendrement à son mari, mort glorieusement les armes à la main, comme il convenait à un haut baron, à un prince de sang royal. Ainsi comprise, la devise *J'ay le corps délié* pouvait à la rigueur s'appliquer au défunt comme à sa veuve ; autrement, on ne comprendrait pas, je l'ai déjà laissé entendre, qu'on l'eût brodée autour des armoiries du sire de Couches. En en faisant un misérable jeu de mots, quelque maladroit *escripvain* l'a rendue obscure, et le Père Ménestrier, en commentant ce jeu de mots, a dénaturé la pensée de la noble veuve, à moins que sa plume n'ait trahi celle du heraldiste lui-même.

Passons à l'effigie de Jacques ANDRÉ.

Le sieur de Sainte-Croix est représenté comme sa femme, les mains jointes, couché sur sa tombe, la tête appuyée sur un coussin orné de glands ; il est en costume d'homme de guerre, l'épée au côté, avec écharpe, cuissards, bottes, etc. A ses côtés sont placés son casque empanaché, et, à ses pieds, ses gantelets.

Jacques ANDRÉ est presque chauve ; il porte moustaches et barbe, celle-ci en pointe.

Son épitaphe occupe deux lignes, comme celle de sa femme ; elle est ainsi conçue :

CY GIST JACQUES ANDRE VIVANT ESCVIER S^E DE S^E CROIX
PATRON DE CETTE CHAPELLE LEQUEL DE
CEDA LE 28^e IOVR DE JANVIER 1637 PRIEZ DIEV POUR
SON AME.

L'écusson des armes de Jacques ANDRÉ, comme celui de sa femme, est placé derrière sa tête. Plusieurs armoriaux le blasonnent ainsi : *de sinople à une fasce d'or, accompagnée en chef de deux flanchis, et en pointe d'une molette d'éperon du même.*

Ce sont des armes parlantes, mais qui ne parlent guère, si l'on ne donne pas aux *flanchis* ou *petits sautoirs* le nom plus simple de *croix de St-André*, qui leur convient également. Du reste, la plupart des familles ANDRÉ que l'on rencontre dans les armoriaux normands ou autres, portent des croix de Saint-André dans leur blason.

Les notes remises à M. Ed. Lambert ne suffisent pas à établir avec quelque sécurité l'histoire des ANDRÉ de Sainte-Croix et du Homme. On y voit cependant que Jacques ANDRÉ, sorti d'une famille de finance et de robe, porta les armes sous Henri IV, comme l'avait fait avant lui un de ses ancêtres sous Charles IX et comme le firent plus tard, sous Louis XIV et Louis XV, plusieurs de ses descendants. J'y vois aussi que le fief de Ste-Croix, mentionné dans l'épitaphe de Jacques ANDRÉ, était situé à St-Vigor, dans la banlieue de Bayeux, sur la rivière d'Aure, au Pont-Trubert. A ce bref résumé

généalogique, j'ajouterai qu'au milieu du XVI^e siècle, il existait à Caen un magistrat du nom d'ANDRÉ qui doit être l'un des ancêtres de Jacques ANDRÉ. Je veux parler de Pierre ANDRÉ, écuyer, licencié en droit, lieutenant-général au bailliage de Caen. Je ne sais de la vie de ce personnage, de sa carrière de magistrat, qu'un fait, mais qui suffira à faire répéter son nom toutes les fois que l'on traitera de l'histoire des descendants de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, père et mère de Jeanne d'Arc.

C'est ce Pierre ANDRÉ qui, en qualité de lieutenant-général au bailliage de Caen, reçut les dépositions des témoins cités dans l'enquête ouverte dans cette ville, le 13 janvier 1551, pour examiner la valeur des prétentions de la famille *Le Fournier* à être reconnue comme appartenant à la lignée collatérale de Jeanne d'Arc. On peut consulter à ce sujet le chapitre intitulé : *De la noblesse de Jeanne Day ou Darc, pucelle d'Orléans, dite du Lis*, dans le *Traité de la Noblesse, etc.*, de G. André de La Roque (1), et aussi l'étude de M. Boucher de Molandon, intitulée : *La famille de Jeanne d'Arc* (2).

A la vérité, ce Pierre ANDRÉ est omis dans les notes remises à Ed. Lambert ; mais c'est sans doute parce que ce qui le concerne ne s'est pas retrouvé dans les débris de la généalogie des ANDRÉ arrachés aux ravages du temps et des révolutions, car, quelle est la famille qui ne serait heureuse de voir l'un des siens mêlé, même indirectement, à l'histoire de la sainte héroïne.

(1 et 2) V. Appendice.

J'arrive au sculpteur à qui l'on doit la statue funéraire de Marie Davot, et aussi très probablement celle de son mari L'effigie de Jacques ANDRÉ est, en effet, comme celle de sa femme, en pierre de Caen ; elle est du même style, du même travail, et je vais jusqu'à penser qu'elle fut commandée à l'avance par le sieur de Sainte-Croix et même exécutée avant sa mort.

A l'appui de cette hypothèse, on fera remarquer que l'épitaphe de Marie Davot est fort bien gravée, tandis que celle de Jacques ANDRÉ l'est grossièrement, circonstance qui pourrait faire supposer qu'elle le fut par un ouvrier maladroit, nécessairement après la mort du personnage effigié, et peut-être après celle du sculpteur lui-même. Le marché conservé dans la bibliothèque de Bayeux nous apprend que Pierre Lefaye était domicilié à Caen, en 1628, mais ne nous dit pas qu'il soit né dans cette ville ; toutefois, me trouvera-t-on trop hardi si je propose l'inscription de son nom dans le catalogue des artistes normands ? J'espère, Messieurs, que vous vous ferez complices de ma hardiesse ; selon toute probabilité, Pierre Lefaye était Normand ; ce n'était pas un homme de génie comparable à P. Puget qui venait de se révéler lorsque Lefaye exécutait la *sépulture* de Marie Davot ; mais c'était un habile homme, un artiste sincère et consciencieux de la vieille école française dont nous commençons enfin à rechercher et à faire connaître les œuvres trop longtemps négligées. Un savant qu'il faut toujours citer, particulièrement lorsqu'il s'agit de l'art normand, Arcisse de Caumont, qui paraît n'avoir pas eu connais-

sance du marché dont je viens de donner lecture, n'a pu parler de Pierre Lefaye ; mais il n'a pas oublié les statues du Musée de Bayeux, et il en parle avec éloges dans sa *Statistique monumentale du Calvados*. A la page 502 du t. III publié en 1857, de cet important ouvrage, Arcisse de Caumont s'exprime ainsi au sujet de nos deux statues : « Ces effigies tumulaires, d'une très belle exécution, sont parfaitement conservées. » L'article, forcément très bref, qu'il leur a consacré, se termine ainsi : « Les armoiries de ces personnages sont sculptées en dehors, vers la tête, et placées dans des cartouches d'une grande élégance. »

On ne saurait mieux dire, et je m'autorise de ce jugement pour demander qu'on fasse à Pierre Lefaye, dans les fastes de l'art français, la place qui lui a été refusée comme à tant d'autres de ses pareils.

Peut-on espérer que la description détaillée de deux de ses œuvres et leur reproduction amèneront quelque jour la découverte de documents qui complèteraient le peu que nous savons sur lui, et nous révèleraient l'existence d'autres œuvres sorties de son ciseau ? Ce n'est pas impossible ; cette année, au mois de juillet, l'un de vos directeurs, M. le marquis de Chennevières, l'auteur de l'excellent livre sur les *Artistes provinciaux* par lequel, l'un des premiers, il ouvrit la campagne à laquelle je viens de faire allusion, commençait dans la *Revue de l'art français ancien et moderne* la publication de notes anciennement recueillies en vue d'un

travail sur l'histoire de l'art dans sa chère Normandie. Ces notes ont fait sortir du néant bien des figures et bien des œuvres intéressantes ; à la vérité, j'y ai cherché vainement le nom de notre sculpteur, mais M. de Chennevières a-t-il épuisé tous ses portefeuilles ?

Même après ces deux moissons, il peut y avoir encore à glaner. L'avouerai-je ? Un moment j'ai cru lire le nom de notre sculpteur dans le numéro d'août de cette *Revue de l'art français ancien et moderne*. Illusion : c'était le nom d'un certain *Lafaye*, ou *Champagne-Lafaye* ; et il s'agissait d'un peintre ! Et cependant, *Lafaye* est bien voisin de *Lefaye* ; au XVII^e siècle, l'orthographe des noms propres était fantaisiste ; serait-il donc impossible que ce peintre fût de la famille de notre sculpteur ?

Je n'insiste pas sur ce rapprochement ; je ne le présente que parce qu'il peut mettre quelque chercheur sur une piste inaperçue, et aussi pour montrer que je n'ai rien négligé pour préparer la biographie de Pierre Lefaye. Dès à présent, et quoiqu'il arrive de mes espérances, le marché de 1628 doit faire inscrire à une place d'honneur, sur la liste de nos artistes provinciaux, le nom de l'auteur des deux statues de Bayeux, lesquelles, je n'hésite pas à le dire, feraient très bonne figure partout. J'ajoute que, si riche que soit le Louvre, et bien que ses galeries renferment beaucoup d'œuvres admirables de nos artistes, il n'en possède pas assez pour qui voudrait approfondir l'histoire de la sculpture française ; son musée n'est pas, ne peut pas être à Paris ; il n'est nulle part, et il est partout. C'est-à-dire qu'il faut le

chercher dans toutes nos provinces. Il importe donc de signaler ceux des monuments de cette branche glorieuse de l'art français qui subsistent encore dans les églises, dans les châteaux, dans les musées des départements et jusque dans les collections privées. C'est pour contribuer pour ma modeste part à cette entreprise, qui d'ailleurs est en bonne voie, que j'avais à cœur de vous parler de Pierre Lefaye. Deux de ses œuvres vont être connues du public par les soins de la *Société des Antiquaires de Normandie* ; désormais, son nom oublié figurera dans les écrits qui embrasseront l'histoire générale de l'art français.

Permettez-moi de me féliciter, Messieurs, d'avoir pu commencer ainsi à m'acquitter de la dette que j'ai contractée envers votre illustre Compagnie et envers la ville de Caen où je reçois un accueil si flatteusement cordial.

Messieurs, au moment de quitter cette noble et savante cité, non sans l'espoir d'y revenir pour admirer encore une fois ses monuments, pour serrer de nouveau les mains des hommes distingués qui me font l'honneur de m'écouter, je voudrais savoir vous exprimer ma gratitude. Je ne l'essayerai pas ; je veux seulement dire publiquement, ainsi que je l'ai dit en particulier à plusieurs d'entre vous, que je n'oublierai jamais le séjour, trop court à mon gré, que je viens de faire dans le chef-lieu du Calvados et de cette *Société des Antiquaires de Normandie*, dont les fondateurs, l'abbé de La Rue, Arcisse de Caumont, Charles de Gerville, P.-A. Floquet, Édouard Lambert et tant d'autres, donnèrent une impulsion patriotique, aussi vive que féconde,

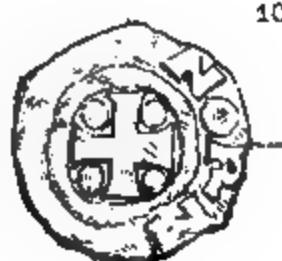
aux études archéologiques et historiques. Depuis ces temps héroïques de l'archéologie nationale, votre Compagnie s'est si vaillamment maintenue au rang élevé conquis dès ses débuts par ses illustres ancêtres, qu'il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire qu'à jamais elle restera digne de son glorieux passé.

MONNAIES NORMANDES

PL. I

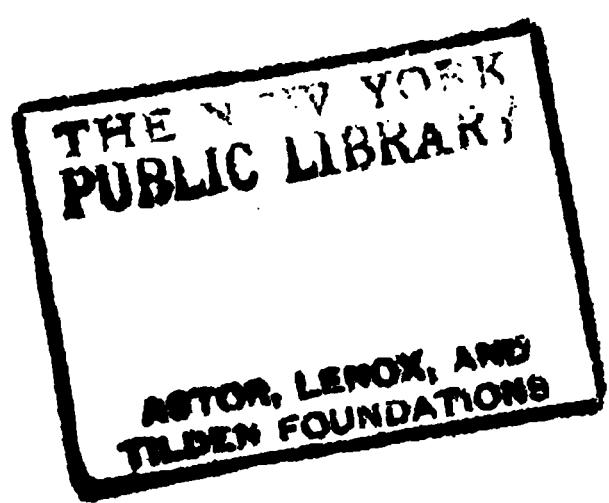
1

2



Barber sur

Imp. Durand Voreat



MONNAIES NORMANDES

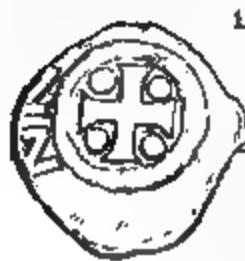
PL II



11



12



13



14



15



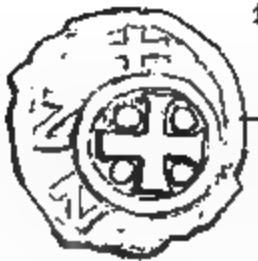
16



17



18

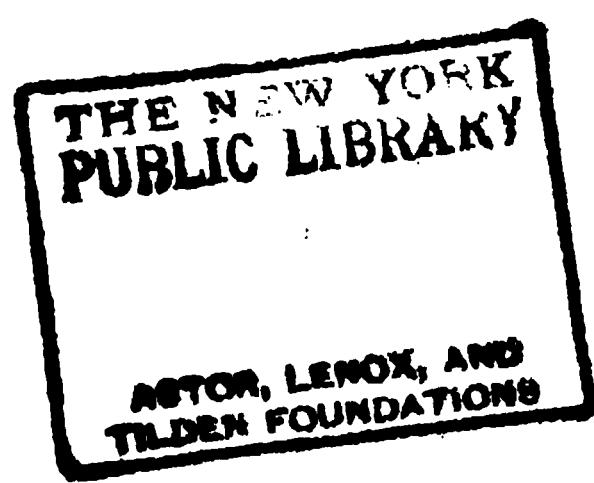


19



20





MONNAIES NORMANDES

PL III

21



22



23



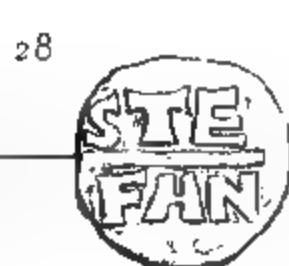
24



25



26

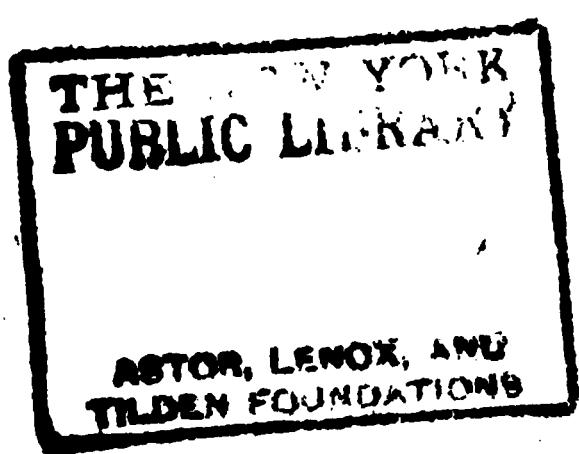


29



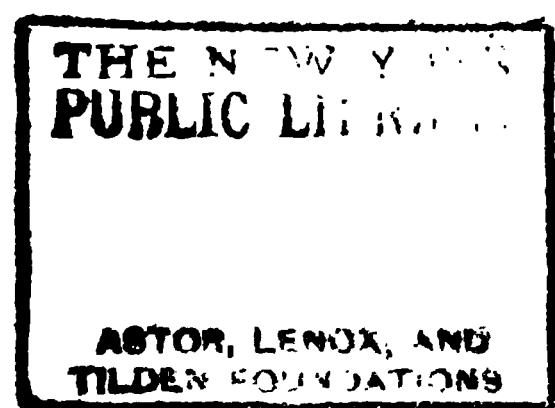
30





PL. IV.

SÉPULTURE DE MARIE DAVOT, DAME DE SAINTE-CROIX.



Pl. V

SÉPULTURE DE J. ANDRÉ, SIEUR DE SAINTE-CROIX.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX, AND
TILDEN FOUNDATIONS

APPENDICE

DESCRIPTION DES 30 DENIERS NORMANDS DE LA DÉCOUVERTE DE 1885

ACQUISE EN TOTALITÉ PAR LE CABINET DE FRANCE (1)

Pl. I. — N° 1.

† NORMANN.

Croix cantonnée de 4 besants (2).

Fr.

N1
GEL

(1) On trouvera parfois des différences entre mes lectures et ce qu'on déchiffra sur nos planches ; il n'en faut pas accuser l'artiste à qui nous les devons. M. Dardel, dont tous les numismatistes connaissent et apprécient le talent et la scrupuleuse exactitude, a reproduit fidèlement ce que nous avons vu ensemble sur les originaux ; mais, lorsqu'après nouvel examen, il m'a semblé lire autrement, j'ai donné dans le texte mes dernières lectures. L'explication de ces tâtonnements, c'est la mauvaise conservation de nos monnaies et leur fabrication défectueuse. D'ailleurs, les divergences entre les planches et la présente description sont rares et de peu d'importance ; si j'en parle, c'est uniquement pour l'acquit de ma conscience. Ceux qui voudraient juger par eux-mêmes de l'exactitude de mes lectures le pourront facilement, les originaux étant tous au Cabinet des Médailles.

(2) Comme sur la face de nos deniers, la croix est toujours cantonnée de quatre besants, je ne répéterai pas cette indication.

Avant la lettre **N**, un point qui indique le commencement de la légende, mais il n'y en a pas après la lettre **I** où il séparerait en deux la légende. Traces d'une bordure ou encadrement de besants ou de perles, en un mot de points autres que ceux que je nomme séparatifs, et au sujet desquels je me suis expliqué dans le discours qui précède. Je reconnaiss les points que je nomme séparatifs, et je les distingue des besants ou perles, d'abord à leur place, puis à leur dimension qui est plus grande. Sur notre planche, après la lettre **I**, on voit une figure en forme de croissant; c'est un accident de frappe. Je suppose ici un seul nom, *Nigellus*? Poids : 89 centigr. (1).

2.

....AN...

Croix.

R.

NI
GEL

Variante du n° 1. Poids : 60 centigr.

3.

† NORMAN.

Croix.

R.

NI
GO.

Point séparatif avant la lettre **N** et après l'**I**. Je

(1) Je ne restitue ces noms de monétaires que sous toutes réserves et ne tiens pour certaine que la lecture *Stephanus* des n° 28, 29 et 30.

suppose ici deux noms comme Nigellus (?) et Go-fridus (?) Traces de la bordure de perles. Poids : 85 centigr.

4.

† ·NORMAN

Croix.

R.
$$\begin{array}{c} \text{NI} \\ \hline \text{GO} \end{array}$$

Vestiges d'une bordure de perles et points séparatifs entre les deux lignes. Variante du n° 3. Poids : 80 centigr.

5.

† ...MAN.

Croix.

R.
$$\begin{array}{c} \text{NI} \\ \hline 10 \end{array}$$

Points séparatifs entre NI et 10. Il y a sans doute ici deux noms, commençant l'un par NI, et l'autre par 10. (Nigellus ? Iohannes ?) Poids : 82 centigr.

6.

...AN.

Croix.

R.
$$\begin{array}{c} \text{AN} \\ \hline \text{DRO.} \end{array}$$

On ne distingue ici ni points séparatifs, ni traces de bordure de perles ; mais cela paraît dépendre du

mauvais état de la pièce. On ne peut donc dire s'il faut lire deux noms ou un seul. (Andreas ? Drogo ?)
Poids : 70 centigr.

7.

.....

Croix.

R.
peut-être un e et peut-être a (?)
peut-être un i (?)

Ce revers est si mal venu que je n'en propose pas de lecture. Je vois un point avant la lettre e de la première ligne et un autre au commencement de la deuxième. Poids : 79 centigr.

8.

† NORMA.

Croix.

R.
GA
—
FI.

Ce revers est fort mal venu ; je vois des traces d'une bordure de perles, mais pas de points séparatifs. Je ne réponds pas de la lecture de la lettre i. Y a-t-il un ou deux noms ? Poids : 81 centigr.

9.

† NOR...

Croix.

R.
GO
—
DE.

Je ne vois ni points séparatifs, ni traces de la bor-

dure de perles. Faut-il lire *godericus*, ou deux noms commençant par *Go* et par *De*, comme *Godofridus*, *Gofridus* et *Desiderius* ? Poids : 81 centigr.

Pl. II. — N° 10.

† NORMA...

Croix.

R.

60
FA

Je ne vois pas de points séparatifs, mais la pièce est trop mal venue ou trop mal conservée pour qu'on puisse affirmer qu'il n'y en a pas. On ne distingue pas non plus de vestiges de la bordure de perles. Il y a sans doute ici deux noms en abrégé. Poids : 75 centigr.

11.

.....
R.
60
RA.

Points séparatifs peu distincts, mais visibles, avant la lettre *o* et avant la lettre *R*. Je suppose ici deux noms, comme *Godofridus*, ou *Gofridus* et *Adulphus* (?) Poids : 75 centigr.

12.

† ...ORM.

Croix.

R.

10
VER.

Traces de bordure de perles. Point séparatif après

D. Je suppose ici deux noms, *iohannes* (?) et *VER...eranus* (?). Poids : 75 centigr.

13.

† ...N.

Croix.

R.

$\frac{10}{VER.}$

Le mauvais état de cette variante du n° 12 ne laisse voir que de faibles traces de la bordure de perles et peut-être un point avant *ro* (voir n° 12). Poids : 75 centigr.

14.

† NORMANN.

Croix.

R.

$\frac{HE}{NR}$

Bien que la lettre *R* ne soit pas très distincte, il serait difficile de lire ici autre chose que les deux premières syllabes de *Henricus* ; cependant, d'une part, la lettre *R* est figurée tout autrement que sur les n° 15 et 16 ; de l'autre, je crois voir un point entre l'*E* et l'*N*, mais j'ai montré dans le discours que ces points séparatifs n'étaient pas toujours placés comme ils devraient l'être. Poids : 65 centigr.

15.

† NOR...

Croix.

R.

$\frac{HV}{GO}$

La quatrième lettre est si mal venue qu'on n'ose pas affirmer que ce soit un o ; ce pourrait être un v comme au n° 16. Je ne vois pas ici de points séparatifs, mais après la lettre v de la première ligne, il existe un tiret peut-être destiné à en tenir lieu ; aussi, faut-il peut-être lire, non pas hvgo, comme on en serait tenté, mais deux noms commençant l'un par hv et l'autre par gv. Traces de bordure de perles. Poids : 75 centigr.

16.

† NORMANN:

Croix.

Rx.

HVI
GV.

Cette légende est tellement mal venue que je n'ose pas garantir ma leçon. Je vois des traces de la bordure de perles, mais pas de points séparatifs. Poids : 80 centigr.

17.

† ...NN.

Croix.

Rx.

RA
BO

Pas de points séparatifs visibles ; traces de la bordure de perles. Faut-il supposer un ou deux noms propres ? Poids : 85 centigr.

18.

† ... ANN.

Croix.

Rx.

RA
BO.

Variante du n° 17. Traces de la bordure de perles ; un point après BO et peut-être avant le B ? Dans ce cas, il y aurait deux noms propres. Poids : 85 cent.

19.

† ... NN.

Croix.

Rx.

RA
DVL

Pas de points séparatifs ; je suppose un seul nom propre, *Radulphus*. Traces d'encadrement de perles. Poids : 72 centigr.

20.

† N...

Croix.

Rx.

RA
DVL

Variante du n° 19. Pas de points séparatifs ; traces d'encadrement de perles. Très difficile à lire. Poids : 75 centigr.

Pl. III. — N° 21.

† ... N.

Croix.

Rx.

RO
GE

Traces d'une bordure de perles. Un point au commencement de la légende, mais pas de points séparatifs ; c'est sans doute un seul nom propre, *ROGERIUS* (?) Poids : 81 centigr.

22.

†

Croix.

Rx.

RO
SA.

Il semble qu'il y a un point entre les deux syllabes, avant la lettre s ; en ce cas, il faudrait voir ici deux noms, commençant l'un par ro, l'autre par sa. Traces d'une bordure de perles. Poids : 82 centigr.

23.

† NORMA...

Croix.

Rx.

RO
LAI

Je ne vois pas ici de points séparatifs, et, par conséquent, je pencherais à ne lire qu'un seul nom ; mais ce point peut avoir disparu et j'ajoute que je

suis disposé à croire que la dernière lettre de la seconde ligne n'est pas un *i*, comme on pourrait le croire, mais un *v* incomplètement venu ; dans ce cas, il faudrait lire deux noms dont le dernier serait *Lavrentius* (V. n° 25). Le premier serait Rogerius ? Rolandus ? etc. Traces de la bordure de perles. Poids : 75 centigr.

24.

† . . . AN.

Croix.

R.

RO
LA.

Traces d'un encadrement de perles. Après *LA*, y a-t-il un point ou un *v* ? Cette pièce pourrait bien n'être qu'une variante des n°s 23 et 25. Poids : 75 centigr.

25.

† NOR.

Croix.

R.

RO
LAV.

Traces de la bordure de perles. Je crois distinguer un point séparatif entre les deux syllabes, et d'ailleurs, même sans cette circonstance, je supposerais ici deux noms, l'un commençant par la syllabe *ro* et le second par *LAV*, *Laurentius* ? (V. n° 23). Poids : 82 centigr.

26.

† . . . AN.

Croix.

R.

RI

NI.

Je vois des points séparatifs à la fin de chacune des deux lignes ; il y aurait donc ici deux noms propres, l'un commençant par RI, l'autre par NI. Pas de traces de la bordure de perles. Poids : 79 centigr.

27.

† NORMA.

Croix.

R.

RO

HXC.

Pas de points séparatifs distincts. Il y a sans doute ici deux noms : 1^o RO pour *Rogerius*, *Robertus*, *Rolandus* (?) Quant au second nom, les lettres sont si mal formées et si mal venues qu'on n'ose pas en proposer de lecture. Il semble que la seconde commence par une H semblable à celle qui paraît sur les n^os 15 et 16, mais non à celle du n^o 14 ; la deuxième lettre est indistincte ; est-ce un X ou un V ? La troisième paraît être un C. Poids : 79 centigr.

28.

† . . . ANN.

Croix.

R.

STE

FAN.

Pas de points séparatifs ; ici, il y a certainement un seul nom, *Stephanus*, comme plus loin aux n°s 29 et 30. Traces d'une bordure de perles. Poids : 79 centigr.

29.

† ... N.

Croix.

R.

STE

—
FAN.

Traces d'une bordure de perles. Pas de points séparatifs. Variante des n°s 28 et 30. Poids : 81 cent.

30.

† ... N..

Croix.

R.

ST...
—
FAN.

Variante mal frappée des n°s 28 et 29. Poids : 79 centigr.

NOTES

Page 185 : N° 1. — Sur la trouvaille de Pacy-sur-Eure, voir *Revue Numismatique*, t. I, 1836, p. 123, 212, 283, 300, 427 ; t. II, p. 57 ; t. III, p. 378 ; t. XIV, p. 40, etc. Il faut aussi lire une plaquette de 11 pages in-8° sans date, mais qui doit avoir paru en 1835, et est intitulée : *Monnaies des ducs de Normandie*. C'est une défense de l'authenticité de la trouvaille de Pacy-sur-Eure, signée d'un nom qui, alors obscur, est devenu célèbre.

N° 2. — *Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie* (1886, mars-avril, V. p. 138).

P. 186 : N° 1. — Ce mémoire a paru dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (V. 2^e série, 1848-1849, t. V, p. 173 à 210 et 257 à 289 ; 3^e série, t. I, années 1849-1850, p. 400 à 451, et t. III, p. 97 à 135).

N° 2. — Publiées d'abord dans la *Revue numismatique* en 1842-1843 et 1846, les *Lettres sur l'histoire monétaire de la Normandie et du Perche* de M. Lecointre-Dupont ont reparu en un volume in-8°, en 1846, avec de notables augmentations. C'est cette seconde édition que je citerai.

P. 189 : N° 1. — Voyez pl. LXIX, n° 7, 8 et 9, et p. 183 du t. I^{er}.

P. 190 : N° 1. — *Revue Numismatique* (t. VIII, p. 56, pl. V, n° 1). L'article est intitulé : *Monnaies normandes*.

N° 2. — *Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France* (V. p. 82).

P. 191 : N° 1. — *Lettres*, etc. (V. p. 28).

N° 2. — *Ibid.*

P. 193 : N° 1. — Dans un écrit intitulé : *Examen des lettres de M. Lecointre-Dupont sur l'histoire monétaire de la Normandie*

(V. *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, année 1847, p. 337).

N° 2. — Poey d'Avant, *Monnaies féodales de France* (V. t. I, p. 23).

P. 196 : N° 1. — Poey d'Avant, *Mon. féod. de France*, t: I, p. 21, n° 110 ; pl. III, n° 17.

N° 2. — *Ibid.*, n° 112 ; pl. III, n° 19.

N° 3. — *Ibid.*, n° 113 ; pl. III, n° 20.

N° 4. — P. 22, n° 114 ; pl. III, n° 25.

N° 5. — « On sait que nos ducs prenaient indifféremment les titres de duc, comte, marquis, prince et consul. » (Voyez *Des revenus publics en Normandie au XII^e siècle*, par M. Léopold Delisle, p. 41 du tirage à part, note 1.)

P. 197 : N° 1. — Voyez Gaillard, *Recherches sur les monnaies des comtes de Flandre*, p. 17.

N° 2. — Poey d'Avant (t. I, p. 24, n° 118 ; pl. IV, n° 4).

N° 3. — *Ibid.* (N° 117 ; pl. IV, n° 3).

N° 4. — *Ibid.* (N° 119 ; pl. IV, n° 5).

P. 198 : N° 1. — « Domenico Promis. *Monete dei romani pontefici avanti il mille.* » M. Lecointre-Dupont, je le vois tardivement, n'accepterait pas cette hypothèse ; il y a cependant pensé (V. *Lettres*, p. 3).

N° 2. — H. Morin, *Numismatique féodale du Dauphiné* (V. p. 5 et 6). V. aussi Poey d'Avant, articles de Beauvais et de Laon. (T. III, p. 320 et 352.)

P. 200 : N° 1. — Caron (*Monnaies féodales*, p. 13).

P. 202 : N° 1. — On s'étonnera peut-être de ne pas rencontrer ici le mot *avers* qui s'est introduit depuis environ trente ans dans la langue des amateurs de numismatique. C'est à dessein : avec plusieurs numismatistes, tels que Charles Lenormant, Adrien de Longpérier, René Chalon et d'autres qui sont encore de ce monde, je repousse ce terme auquel on veut donner le sens de *côté principal* des monnaies et des médailles, et si j'en parle ici, c'est qu'avec surprise, je le vois accepté par Littré, qui lui a donné place dans le supplément de son dictionnaire.

A la vérité, le grand lexicographe ne s'appuie que sur un article du *Journal officiel*, dont l'autorité, hors de la partie officielle, est aussi contestable que celle de n'importe quelle feuille publique. Le latin *aversus* signifiant *revers*, on ne comprend pas comment *avers* peut signifier *face*. J'aime mieux, pour désigner le côté principal d'une monnaie, dire le droit, le côté face, ou même simplement face, alors même qu'il n'y a pas de tête sur la pièce à décrire, attendu que le mot *face*, réprouvé par quelques-uns sous prétexte qu'il serait impropre lorsqu'il s'agit de pièces sans effigie, ne l'est nullement. (Voyez chez le même Littré, au mot *face*, les § 9 et 10.)

Nº 2. — Je n'oublie pas que sous Charles le Chauve, la croix est placée au revers des deniers, ainsi que l'ordonne l'édit de Pitres (V. l'article XI, à la page 31 de l'ouvrage de feu E. Gariel : *Les monnaies royales de France sous la race carolingienne*). Là, M. Anatole de Barthélémy a réédité ce texte précieux avec un recueil de chartes et d'ordonnances de l'époque carolingienne relatives aux monnaies; mais on sait que la prescription impériale ne fut pas longtemps observée. Dès la fin du IX^e siècle, on voit la croix alterner sur les monnaies avec le monogramme du roi ou de l'empereur, et même parfois en occuper les deux côtés. En conséquence, je suis persuadé que sur nos monnaies, le côté principal est celui de la croix.

P. 203 : Nº 1. — *Lettres*, etc., p. 18, 19, 20, 21 et 22.

Nº 2. — Poey d'Avant, t. I, p. 17, 18, 27 et 32.

P. 208 : Nº 1. — *Lettres*, etc., p. 9.

P. 209. (Voyez le chapitre intitulé *Monnayage*, p. 103 à 107, t. III de la 3^e série de la *Bibliothèque de l'École des chartes*).

P. 211 : Nº 1. — L. Delisle, *Des revenus publics*, etc. (V. p. 26 et note 1 du tirage à part).

Nº 2. — *Catalogue of english coins in the British Museum : by Ch. F. Keary, edited by R. Stuart Poole* (V. p. 67, I).

Nº 3. — Hawkins, *The silver coins of England*, 2^e édit. with additions by R. L. Kenyon, p. 199.

P. 212: Nº 1.—Ruding, *Annals of the coinage of Great Britain*,

3^e édit., t. II, p. 326 ; pl. XXII, n^o 2, et pl. XXIV, n^o 7. On citerait d'autres signatures d'artistes, mais, comme celle-ci, celles-là ne figurent sur certaines monnaies, qui souvent sont des essais, qu'en raison de leur beauté au point de vue de l'art et de la fabrication. En ce qui concerne la signature de Marc Béchot, il suffira de renvoyer au *Trésor de numismatique et de glyptique*, où sont décrites les pièces à ses initiales dans l'*Histoire par les monuments de l'art monétaire chez les modernes*, p. 17 et pl. VIII, n^o 1 ; p. 18 et pl. VIII, n^o 13, et p. 19, pl. IX, n^o 3. Dans ce travail, j'ai compris des monnaies de Louis XIII signées par N. Briot (V. p. 26, pl. XIV, n^o 8). Il est à peine nécessaire de rappeler que, plus tard, à l'époque de la Révolution française, et depuis, les artistes prirent l'habitude de signer les monnaies.

N^o 2. — Pour l'Écosse, voyez : 1^o *Records of the coinage of Scotland*, collected by R. W. Cochran-Patrick of Woodside, t. I, p. XIV, XV et XVI ; 2^o *A catalogue of English coins in the British Museum anglo-saxon series*, vol. I, 1887 (General index, V^o Moneyer) ; 3^o Ruding. *Annals of the coinage of Great-Britain*, 3^e édit. (General index, p. 512, V^o Moneyers).

— Pour l'Allemagne : Dannenberg. *Die deutschen münzen der Sächsitchen und fränkischen Kaiserheit*, 1876 (V. p. 31 et 179, et pl. XIX, 432).

-- Pour la Flandre : Gaillard. *Recherches sur les monnaies des comtes de Flandre* (V. p. 37 le chapitre Monétaires, et aussi p. 32, et pl. IV, 24).

P. 214 : N^o 1. — Ce n'est pas seulement en Normandie que l'on rencontre des monnaies féodales sans nom de seigneur, j'aurais dû le dire plus tôt; on trouverait des analogies à ce qui étonne dans la trouvaille de 1885 en parcourant le grand ouvrage de Poey d'Avant ; mais, je le redirai, c'est la présence de noms de monétaires sur des monnaies sans le nom du seigneur à l'époque à laquelle nous les attribuons, qui rend celles que nous publions particulièrement remarquables.

P. 215 : N^o 1. — *Revue Numismatique*, 1843, p. 52.

N^o 2. — Poey d'Avant, t. I, p. 18.

P. 223. — Ce contrat de mariage avait été communiqué à M. Ed. Lambert, qui en avait fait un extrait dont il voulut bien me donner connaissance.

P. 225 : N° 1. — Ces dessins sont dus à M. Clovis Corbin.

P. 229 : N° 1. — Au XVI^e siècle déjà, Montaigne, parlant du blason, ne disait-il pas ? « Il n'est chose où il se rencontre plus « de mutation et de confusion » (*Essais*, I. XLVI).

N° 2. — *La Science héroïque*, par Marc Vulson de La Colombière (un vol., f° 1644, et 2^e édit. 1669).

N° 3.— Avant de livrer ce discours à l'impression, je l'ai revu attentivement, afin de le rendre plus digne de l'illustre Compagnie pour laquelle il a été écrit. Au cours de cette révision et des nouvelles recherches auxquelles elle m'a conduit, j'ai rencontré le *Dictionnaire héraldique* de M. Charles de Grandmaison, publié dans l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne. C'est avec plaisir que j'ai reconnu que mes idées au sujet de la cordelière ne seraient pas contestées par l'auteur de cet ouvrage. Cependant, je ne retrancherai rien à mon argumentation, attendu que M. de Grandmaison, resserré dans d'étroites limites, n'a pu exposer ses théories qu'en peu de mots, et sans les étayer d'exemples suffisants, comme l'aurait fait facilement un archéologue érudit et fin critique comme lui, s'il avait disposé de plus d'espace. Je dois aussi déclarer que, dans cette révision, je me suis aperçu que le P. Ménestrier avait professé un jour à peu près la même opinion que moi, à propos de la cordelière, dans un de ses livres de blason que je n'avais pas ouvert, ce que comprendront ceux qui savent combien il en a publiés sur ce sujet qui se répètent lorsqu'ils ne se contredisent pas, et qui ont été édités sous des titres différenciés à dessein, tant et si bien que l'on peut défier les plus patients bibliographes de se reconnaître à travers les obscurités voulues de ces innombrables transformations. On ne lira pas sans profit sur les éditions diverses du P. Ménestrier les *Recherches sur sa vie et ses œuvres*, de M. Allut. Dans cet ouvrage, publié en 1858, l'auteur cite un passage dans lequel le fécond jésuite se plaint des libraires qui, de leur chef, modifiaient ses livres sans l'en avertir. C'est du moins ce qu'il

déclare. En somme, selon moi, il ne faut pas considérer le P. Ménestrier comme un témoin toujours digne de foi ; mais on peut lui demander des renseignements, sauf à les contrôler. Du reste, que l'on ne pense pas que je sois le premier à m'élever contre l'autorité du célèbre heraldiste. Par un heureux hasard, en ouvrant celui de ses ouvrages auquel je viens de faire allusion, l'*Origine des ornements extérieurs des armoiries* (édition de 1680), je m'aperçus que l'exemplaire de la Bibliothèque nationale que j'avais entre les mains provenait de celle de Charles d'Hozier, à qui il avait été donné le 9 août 1681 par l'auteur. Cet acte de prudente courtoisie n'a heureusement pas empêché le généalogiste en titre d'office, d'écrire sur les marges de ce volume quelques notes dont la dureté surprendra peut-être, mais qui sont généralement fondées. Charles d'Hozier est peut-être injuste, lorsqu'en marge de l'*Épître dédicatoire*, à propos d'un passage où le P. Ménestrier parle de la charge de chancelier, il s'écrie : « Quelle impudente flatterie ! » croyant ou feignant de croire que l'auteur attribue la naissance la plus noble au chancelier Le Tellier, dont « le grand-père avait été « notaire, puis conseiller au Châtelet. » Ce n'est pas ainsi, je crois, qu'il faut comprendre ce passage, équivoque d'ailleurs ; le Père Ménestrier était incapable d'une aussi grossière maladresse ; mais Ch. d'Hozier n'est que juste, lorsqu'il blâme les louanges excessives dont l'auteur de cette épître dédicatoire accable le chancelier Michel Le Tellier et ses fils, le marquis de Louvois et l'archevêque de Reims, et le critique est à peine assez sévère, lorsque dans une note écrite au bas de la dernière page de la *préface*, où ayant trouvé assez de blanc pour se livrer à son indignation, il dit : « Parmy quelques bonnes « choses et quelques curieuses remarques qu'il y a dans ce « volume, tout y est tellement mêlé de bon et de mauvais, tout « y est confondu si indistinctement, qu'il faudrait un autre « volume aussi gros que celui-ci pour y faire remarquer autant « de fautes, de méprises, d'ignorances, de flatteries indignes « (à la) faveur, exemples pris de petites familles et populaires « qu'il a (ici, un mot illisible pour moi) pêle-mesle avec tout le « reste. Tous les autres ouvrages de ce jésuite sont à peu près « du même prix en ce genre. »

Tout en faisant la part de la jalousie causée par les succès de librairie du P. Ménestrier, et aussi celle de l'esprit de parti qui perce dans ces mots *ce jésuite*, sentiments qui ont pu aigrir Ch. d'Hozier, ses reproches sont justes, et ce qui achèvera de ruiner la confiance que l'on a trop facilement accordée aux ouvrages de *ce jésuite*, c'est la lecture de la note écrasante de la page 310. Là, Ménestrier rapporte *in extenso* des lettres patentes par lesquelles le roi Charles VII aurait donné, en 1424, à Arnaud Guilhem de Barbazan, la permission « de « porter le titre et le nom de *chevalier sans reproche*, comme « aussi de porter, lui et ses descendants de la maison de Bar- « bazan de Podoas (sic, pour *Faudioas*), les trois fleurs de lis « sans barre dans leurs armes. »

Avec toute raison, Ch. d'Hozier s'exprime en ces termes à ce sujet : « Cette concession ridicule, absurde et impertinente, est « insoutenable et fausse dans toutes ses parties, le style qui n'a « nul rapport au temps, etc., etc. » Évidemment, cette concession a été forgée de toutes pièces, et, s'il est possible que Charles VII ait concédé les armes royales au sire de Barbazan, ce n'est point dans le style des lettres patentes citées par le P. Ménestrier que l'on eût fait parler le roi ; le plaisant, c'est qu'en parcourant la *Méthode du blason* du P. Ménestrier (édit. de 1750, p. 232), on remarquera que l'on n'y donne pas les fleurs de lis royales pour armes à la maison de Barbazan, mais bien la croix qui paraît d'ailleurs sur ses sceaux dans l'*Inventaire Clairambault* de Germain Demay, sous les n°s 633, 634, 635 et 636. Sans s'arrêter à démontrer la fausseté de ce document, laquelle saute aux yeux, il n'est pas inutile de faire ressortir la légèreté du faussaire. Le roi, selon lui, concède au sire de Barbazan le droit de porter les fleurs de lis, en 1434. Or, le *chevalier sans reproche* avait été blessé mortellement, dès le 2 juillet 1431, à la bataille de Bulgnéville. Ce n'est pas tout, le roi parle de la maison de Barbazan de Faudioas, alors que c'est seulement après la mort du *chevalier sans reproche* que son neveu Beraud de Faudioas, ou selon quelques-uns Louis de Faudioas, ajouta le nom de Barbazan à celui qu'il tenait de ses pères. Il n'y a de conforme à l'histoire et à la vérité dans ce document, que les louanges données à la valeur

et aux talents de capitaine du sire de Barbazan, ainsi que la mention de son inhumation, par ordre du roi, dans l'église de l'abbaye royale de Saint-Denis (Voyez, Dom Félibien, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys*, p. 347, 555, 558 et 559). En résumé, on ne nie pas qu'il y ait à apprendre dans les livres sur le blason du Père Ménestrier, mais c'est à la condition de n'en user qu'avec la défiance salutaire qui, après tout, ne doit guère abandonner un esprit vraiment critique. Ce n'est pas assez ; afin de montrer que je ne suis pas de parti pris l'adversaire du bon Père, et pour l'aider à obtenir le bénéfice de circonstances atténuantes, j'ajouterai, qu'indépendamment des curieuses recherches que Charles d'Hozier lui-même reconnaît dans ses livres de blason, on doit au laborieux écrivain un ouvrage estimable, l'*Histoire du roi Louis le Grand par les médailles*, etc., etc. C'est un volume in-folio avec de nombreuses planches, dont M. Joannis Guigard, dans sa *Bibliothèque heraldique de la France*, publiée en 1861, ne mentionne que deux éditions, l'une de 1689, l'autre de 1693, mais qui doit en avoir eu aussi au moins une troisième, en 1691 ; je vois celle-ci citée dans un catalogue de librairie allemand. J'ajouterai que si ma mémoire ne me trompe pas, l'histoire de Louis le Grand a eu les honneurs d'une contrefaçon en Hollande, avec addition de médailles injurieuses.

L'*Histoire de Louis le Grand par les médailles* contient des faits et des détails curieux, et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir daigné, au XVII^e siècle, nommer les artistes auxquels on doit les principales médailles décrites et reproduites par ses soins. Toutefois, même dans cet ouvrage, il y a des traces de la légèreté de l'auteur, qui semble avoir confié le soin de corriger ses épreuves à des subalternes. Dans ce livre, que je recommande néanmoins, le P. Ménestrier a écrit ou laissé écrire Hory le nom d'un graveur en médailles qui se lit nettement Aury sur ses œuvres (V. p. 55 de l'édit. de 1693). Ne venons-nous pas de rencontrer, dans sa transcription d'un prétendu document, le P. Ménestrier travestissant Faudoas en Podoas, et n'est-il pas au moins singulier que dans un de ses ouvrages, l'on puisse voir François I^{er} épouser Anne de Bretagne ? (V. p. 243 du *Véritable art du blason*, édition de 1671, c'est-à-

dire donnée du vivant de l'auteur.) Les lecteurs de cette édition, je l'espère, ne seraient-ce que parce qu'il est le jugement inédit de Charles d'Hozier et Ménestrier. Ce jugement suffirait à justifier celui qui écrivait sur sa victime, surtout à la page 23 qui a pu paraître sévère. On en conviendra, j'aurais pu dispenser de justifier mes reproches à l'aide des documents rassemblés ici, et que j'aurais pu multiplier si je pouvais. Je ne sais pas saisir le secours inattendu qui me fit rencontrer sur les marges de l'œuvre de P. Ménestrier ?

• 1.— *Remarques sur la langue françoise.* (Voyez préface, édition procurée par Thomas Corneille, t. 1 et 2 du tome I^{er}).

Inventaire des sceaux de la collection Clairambault, Musée national, par Germain Demay (t. 1^{er}, p.

• 1. — Douët d'Arcq. *Inventaire des sceaux* (t. 1, p. 289, n° 168). Ce sceau est figuré pl. XI, n° 2, *numismatique*, voyez : *Sceaux des rois et rois de France*, p. 42.

Demay. *Inventaire des sceaux Clairambault* (t. 1^{er}, p. 1).

éor de numismatique. *Sceaux des grands fiefs et couronne de France* (pl. XV, n° 6, et pl. XVI, 1).

Douët d'Arcq. *Inventaire des sceaux des archives* (t. 1, p. 187).

1.— Dans la liste des vicomtes-mayeurs de la Bourgogne, *Histoire générale et particulière de la Bourgogne*, on trouve Jean de Frasans et Jacob de Frasans vicomtes-mayeurs à diverses reprises, de 1603 à 1641. Les Frasans portaient : d'or au cerf de gueules, au chef d'azur chargé d'un écu de gueules, au bas de l'écu une couronne de France, au chef une croix d'azur. *Antiquités nationales, ou recueil de monumens historiques généraux et particuliers de l'Empire français*, *Monuments, Inscriptions, Statues, Vitraux, Fresques*

tirés des Abbayes, Monastères, Châteaux et autres lieux devenus Domaines Nationaux.

Présenté à l'ASSEMBLÉE NATIONALE, et accueilli favorablement par ELLE,

Le 9 décembre 1790,

Par Aubin-Louis Millin.

(V. p. 11 à 13, pl. II, nos 2, 3 et 4, du chapitre consacré à la ville de Vernon, dans le tome I^{er} de cet ouvrage qui est daté *l'an second de la liberté 1791*. Chacun des chapitres de cet ouvrage a une pagination particulière.

P. 237 : N^o 1.—Avant de parler, dans le discours, du tombeau de Marie Maignart, si je n'avais consulté que le livre de Millin qui m'en a révélé l'existence et dont on vient de lire le titre *in extenso*, si même je n'avais ouvert qu'une histoire de la ville de Vernon publiée en 1858, je serais tombé dans de déplorables erreurs. J'aurais estropié l'orthographe du nom de cette dame, ainsi que celui d'une seigneurie héréditaire qui était encore dans sa famille au siècle dernier ; j'aurais écrit *Maignard* au lieu de *Maignart*, *Berinères* au lieu de *Bernières*, et j'aurais écrit *Imbert*, au lieu de *Jubert*, le nom du mari de Marie Maignart de Bernières ; or, Alphonse Jubert d'Arcquency appartenait à une ancienne famille qui, comme celle de sa femme, était originaire de Vernon, ce qu'il n'était pas permis d'ignorer à qui parlait de ce monument. Je choisis ces erreurs entre bien d'autres auprès desquelles j'ai passé, pour montrer une fois de plus combien il importe de contrôler même des ouvrages autorisés par la renommée légitime de leurs auteurs. Écrire *Maignard* au lieu de *Maignart*, c'est faute vénieille ; l'orthographe des noms propres n'était pas tellement fixée avant l'établissement dans les mairies des registres de l'état civil, que l'on soit exposé pour un semblable changement à paraître avoir méconnu la famille en question ; Normant n'est-il pas devenu Normant, puis Normand ; Chateaubriand n'a-t-il pas remplacé Chateaubrient et Chateaubriant, etc., etc. ? Mais Imbert pour Jubert, c'est autrement grave ; il y a là deux noms absolument différents. Il en est de même de Berinères pour Bernières. Qui donc, à moins d'être averti de ce *lapsus*, soup-

étonnerait un lien quelconque entre la fille d'un seigneur de Bernières, femme d'un président de la cour des Aides de Normandie du commencement du XVII^e siècle, et la présidente de Bernières, cette belle dame du XVIII^e qui tint une place à part parmi les amies de la jeunesse de Voltaire, et dont le mari était un Maignart de Bernières, comme celui de la première de ces deux personnes ?

Heureusement, mis en défiance par d'autres fautes, celles-ci faciles à remarquer dans les transcriptions épigraphiques de Millin, comme par exemple l'omission d'un mot dans un vers, je compris qu'il me fallait prendre des renseignements sur le monument dont je voulais parler, et c'est ainsi que j'évitai de tomber dans les fâcheuses erreurs dont je viens de parler. En outre, par suite de recherches ultérieures, je suis aujourd'hui en mesure de donner correctement les inscriptions gravées sur le tombeau de Marie Maignart, et de décrire plus exactement cet intéressant monument. On me permettra d'adresser ici mes vifs et sincères remerciements à MM. René Valadon et Anatole Jal, à l'amitié desquels j'ai eu recours. Grâce à la parfaite obligeance avec laquelle tous deux ont bien voulu successivement étudier pour moi ce monument sur place, je n'ai pas étonné la savante assemblée, devant laquelle j'avais l'honneur de parler, en défigurant impitoyablement les noms de deux familles considérables de sa province. Ce n'est pas encore assez; au moment d'imprimer cette note, je me suis rendu à Vernon pour examiner cet autre monument normand, sur lequel je voulais apporter des observations nouvelles. Mais avant de les présenter, j'ai encore une grâce à demander. Je voudrais qu'il me fût permis d'exposer les raisons qui doivent faire absoudre Millin des fautes par lui commises et que je ne pouvais dissimuler, attendu que le livre où elles se trouvent est souvent consulté, qu'il jouit d'une estime d'ailleurs méritée, et aussi que tout le monde n'a pas sous la main les moyens de le contrôler.

Selon moi, loin de blâmer Millin, il faut lui savoir gré d'avoir eu le courage de publier son recueil au lendemain de la prise de la Bastille. Ce n'est pas ici le lieu de dire, avec Alceste : *le temps ne fait rien à l'affaire*. En 1791, le temps a manqué à l'auteur, et il lui fallait absolument marcher très vite. Ne

s'agissait-il pas de devancer les bandes noires ? En outre, l'opinion publique était loin d'être favorable à un recueil d'antiquités nationales. A ce moment, les masses songeaient beaucoup au présent, peut-être un peu à l'avenir, mais ne voulaient pas entendre parler d'un passé qu'elles maudissaient et qu'elles redoutaient encore de voir revivre. A ce moment, il était dangereux de montrer du respect pour les monuments de notre histoire ; ils étaient entachés de féodalité et en portaient la peine. En les mutilant, en les renversant, on croyait faire acte de patriotisme. Millin n'en entreprit pas moins son œuvre. Lisons, non pas la préface des *Antiquités nationales*, ce grand ouvrage n'en a pas ; la première livraison commence abruptement par une actualité, par un chapitre intitulé : *La bastille*. Mais parcourons le *prospectus* que la Bibliothèque Nationale a curieusement conservé et qu'elle a placé en tête de l'un de ses exemplaires de ce livre, et l'on se rendra compte du diapason où il fallait se mettre en 1790 pour faire de l'archéologie nationale sans risquer d'effaroucher la plupart des lecteurs. Écoutons le pauvre antiquaire réduit à s'excuser de n'avoir pas banni les armoiries de son livre : « Nous avons laissé subsister les « armoiries qui se trouvent sur les tombeaux, parce qu'elles « tiennent aux anciens monuments que nous avons à décrire « et en font une partie essentielle. Ces armoiries n'appar- « tiennent plus à personne ; mais elles étaient celles des « hommes que ces tombeaux renferment. L'Assemblée Natio- « nale elle-même, dans son sage décret, a défendu de troubler « l'asile des morts. »

Malgré ces précautions oratoires, malgré le civisme sincère dont Millin, esprit libéral, avait donné des preuves, il n'échappa pas à une lâche dénonciation et une incarcération d'une année vint brutalement interrompre la publication des *Antiquités nationales*. C'est ce qui explique comment le tome V^e et dernier de ce livre précieux ne parut que l'an VII de la République, soit en 1794, c'est-à-dire longtemps après les premiers qui s'étaient succédés rapidement : le 1^{er} en 1790, les 2^e et 3^e en 1791, le 4^e en 1792. En somme, Millin, malgré tout le zèle qu'il déploya, ne put visiter que Paris et sa grande banlieue, la Normandie, la Picardie et la Flandre ; combien de trésors

pour l'érudition et pour l'art auraient été sinon sauvés de la destruction, du moins décrits et dessinés, si chacune de nos provinces avait eu son Millin, si nous avions beaucoup de livres composés et publiés alors que la France possédait encore tant de monuments, disparus pendant et depuis la Révolution, et exécutés avec autant de discernement que l'ont été, malgré leurs imperfections, celui de Millin, ainsi que le supplément qu'il lui donna à son retour du voyage dans nos provinces méridionales qu'il exécuta en 1804 (1) !

A ces considérations, j'ajouterai encore qu'en examinant de près les inexactitudes qui se sont glissées principalement dans la partie épigraphique des *Antiquités nationales*, on voit qu'il en est plusieurs à mettre sur le compte de la précipitation avec laquelle Millin dut faire et publier cet ouvrage. Évidemment, il dictait ses lectures des inscriptions à un secrétaire insuffisant. Voici, par exemple, une faute qui résulte évidemment d'une dictée mal comprise ; dans l'une des pièces de poésie gravées sur le tombeau de Marie Maignart, il est un vers ainsi conçu :

Ce sont autant d'effects d'amour.

Or, le secrétaire a entendu et a écrit *des faicts*. Aussi lisons-nous dans Millin ce non-sens :

Ce sont autant des faicts d'amour.

Sans doute, Millin ne corrigeait pas lui-même ses épreuves ou relisait trop vite son texte.

En un mot, je le répète, les amis de l'archéologie nationale, loin de se montrer sévères pour Millin, lui doivent de la gratitude. Non seulement, en bon citoyen, Millin ne se soumettait pas à l'opinion égarée du moment et entreprenait le périlleux sauvetage de monuments élevés sous l'ancien régime, mais avec l'éclectisme raisonné du savant, il ne croyait pas déroger en consacrant à l'histoire de l'art français les heures

(1) Le *Voyage dans les départemens du midi de la France*, par A. L. Millin, a été publié en 5 volumes in-8° avec un atlas grand in-4°, de 1807 à 1811.

qu'il pouvait dérober à l'antiquité classique, alors que les œuvres de nos vieux maîtres, qui ont fini par reconquérir notre admiration filiale, étaient honnies et traitées de gothiques, alors que la mode n'avait d'yeux que pour celles des maladroites imitations des grandes pages greco-romaines du grand maître qui devait peindre le portrait du pape Pie VII.

On pardonnera ce plaidoyer *pro antecessore suo* au conservateur du Cabinet de France, qui y a été nourri dans le respect de la mémoire de Millin par des hommes distingués dont les plus âgés l'avaient connu et n'avaient oublié ni son habile direction de ce grand établissement national, ni les services éminents rendus aux lettres et aux sciences par le fondateur du *Magasin encyclopédique*.

LE TOMBEAU DE MARIE MAIGNART.

Depuis Millin, à ma connaissance, trois auteurs se sont occupés de ce tombeau ; le premier en date est M. A. Benoit, correspondant du ministère de l'instruction publique à Joigny. En 1844, M. Benoit adressait au Comité des arts et monuments (tel était alors le nom de la section d'archéologie du Comité des travaux historiques et scientifiques) une communication intitulée : *Tombeau de Marie Maignart, conservé dans l'église de Vernon (Eure)*. Après avoir décrit ce monument en cinq lignes, M. Benoit reproduit deux de ses quatre inscriptions et s'exprime ainsi à leur sujet : « Ces deux pièces, dont l'auteur ignoré était contemporain de Malherbe, méritaient d'être conservées ; et, en les copiant moi-même à Vernon, j'ai eu soin d'en conserver l'orthographe (1) ».

C'est fort bien ; mais comment un savant, qui montre une si juste déférence pour la poésie, est-il tellement dédaigneux de la prose qu'il ne signale même pas l'épitaphe qui a le tort de n'être pas rimée ? Et cependant cette épitaphe n'était pas sans importance ; c'est elle qui a appris à M. Benoit le nom et la qualité de la défunte, car il paraît avoir ignoré que le monument de Marie Maignart avait été décrit et reproduit par Millin

(1) *Bulletin des comités historiques. Archéologie. Beaux-Arts* (T. 1^{re} MDCCLXIV. Voyez, p. 128).

plus d'un demi-siècle avant sa visite à Vernon ! Je passe condamnation sur une autre omission de M. Benoît, celle d'un autre *Tombeau*, comme est intitulé un sixain qui n'est plus visible, mais que Millin a heureusement reproduit ; je ferai seulement observer que si le correspondant du ministère de l'instruction publique avait copié l'épitaphe en prose qu'il ne lut pas assez attentivement, il n'aurait pas écrit *Arcquenay* le nom de la terre d'*Arcquency*.

Dix ans après cette communication au Comité, parut, à Vernon, une histoire de cette ville (1). L'auteur, M. Théodore Michel, n'a pas négligé le monument de Marie Maignart ; il en a même transcrit les quatre inscriptions, mais ayant eu l'imprudence de s'en rapporter à Millin et de ne pas prendre la peine, lui Vernonais, de vérifier sa lecture sur le marbre, il a écrit *Maignard* au lieu de *Maignart*, *Imbert* au lieu de *Jubert*, *Berinères* au lieu de *Bernières*, *tombeau* au lieu de *tableau*, *des faicts* au lieu de *d'effects*, etc., etc. M. Michel a même ajouté des inexactitudes à celles de son guide. Ainsi, de ce vers que Millin et M. Meyer ont écrit : *Passant, tu vois cette sculpture*, il a fait : *Passant, vois cette sépulture*. De cet autre vers : *Dont le corps GÎST dessoubs la lame*, il a fait : *Dont le corps EST dessous la lame*.

Longtemps après la publication de cette histoire de Vernon, qui, malgré ces petites taches, est fort intéressante, M. Edmond Meyer fit paraître un travail historique beaucoup plus développé sur cette ville (2). L'auteur de ce livre, auquel je ne reprocherai que l'absence d'une table des noms des personnes citées, s'est bien gardé de s'en rapporter aveuglément, pour la transcription des inscriptions de notre tombeau, à Millin, dont il a cependant connu le livre, et comme d'ailleurs il a approfondi les annales de Vernon, qu'il a consulté avec discernement les archives locales et nationales, ainsi que les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, il ne pouvait tomber dans les erreurs de ses devanciers. Et, en effet, je constate qu'il a copié

(1) *Histoire de la ville et du canton de Vernon*, par Théodore Michel (un vol. in-12 de p. 192. Vernon, 1851. Voyez, p. 118 et suiv.).

(2) *Histoire de la ville de Vernon et de son ancienne châtelainie*, par Edmond Meyer (2 vol. in-8° ; le tome I^e est daté 1874-1875, le tome II^e de 1876).

avec soin non seulement nos inscriptions, mais d'autres que l'on rencontre dans son ouvrage. Toutefois, il est si difficile de transcrire avec une exactitude absolue, même des inscriptions modernes et écrites dans notre langue, que M. Meyer, qui sait parfaitement que les Maignart écrivaient leur nom par un *t*, qui lui-même l'écrit ainsi ordinairement, le termine par un *d* dans la transcription de l'épitaphe de Marie Maignart. (La Chennaye des Bois écrit lui-même Maignart par un *d*). Je dois même ajouter qu'au lieu de : *il t'apprendra*, il a écrit : *il t'apprend* ; et au lieu de : *qui la rendra immortelle*, il a écrit : *qui l'a rendue immortelle* ; enfin, que s'il n'a pas altéré la date de la mort d'Alphonse Jubert, il ne l'a pas reproduite fidèlement : au lieu de **MIL SIX CENTZ ET DIX**, il a écrit **16 centz et 10** (Voyez t. II, p. 267).

Au risque de passer pour méticuleux, qualité obligatoire dans le métier de numismatiste qui est peut-être un défaut ailleurs, je ferai encore observer que, comme ses devanciers, Millin, M. Benoît et M. Michel, M. Meyer n'a pas reproduit l'épitaphe en prose ligne pour ligne. A la vérité, ce scrupule n'est pas aussi nécessaire pour des textes français et peu anciens que pour ceux de l'antiquité ; cependant, en prenant ce soin, on est moins exposé aux inadvertisances, comme je n'ose me flatter de n'en avoir pas commises, moi qui les signale chez autrui, et l'on traduit mieux l'aspect et le caractère de l'inscription à transcrire. Ici, l'inscription en prose de Marie Maignart sera transcrise ligne pour ligne, d'après l'empreinte que j'ai sous les yeux, et que je dois à mon ami M. Anatole Jal, qui la prit spontanément à mon intention.

Millin et M. Edmond Meyer ont tous deux reproduit le monument de Marie Maignart ; mais il faudrait combiner leurs planches pour en avoir une idée complète. Le premier a figuré la statue funéraire sous deux faces (pl. II, n° 2 et 3) et a donné à part le dessin du chiffre de la défunte (même planche. n° 4) ; mais il a négligé de montrer la base sur laquelle repose cette statue et sont gravées l'épitaphe en prose et les trois inscriptions en vers. Au contraire, M. Meyer ne montre la statue que sous une face, mais le monument paraît entier sur sa planche ; seulement, comme il ne disposait pas d'autant d'espace que Millin, il lui a fallu se résigner à donner des

dimensions tellement restreintes à sa planche que certains détails n'y sont pas très clairement exprimés.

Le tombeau de Marie Maignart se trouve maintenant dans l'ancienne collégiale de Notre-Dame de Vernon, aujourd'hui paroissiale ; mais il avait été érigé au commencement du XVII^e siècle dans l'église de Sainte-Geneviève, alors une des deux paroisses de Vernon, où on le voyait dans la chapelle Saint-Claude. M. Meyer nous apprend (t. II, p. 346) que les Jubert avaient fondé cette chapelle vers 1500 et que le chapitre de Vernon et les membres de cette famille « y présentaient alternativement ». Alphonse Jubert avait naturellement choisi cette chapelle pour y placer la sépulture de sa femme. Sauvé de la destruction pendant la Révolution, parce que l'on songea à le transformer en autel de la patrie, ce monument fut heureusement transféré en 1792 dans la chapelle Saint-Vincent-de-Paul de l'église Notre-Dame, d'où il faut espérer qu'il ne sera jamais enlevé (Meyer, t. II, p. 346 et 347).

La disposition du monument est simple et conforme au goût et au style du commencement du XVII^e siècle. Sur une base de pierre blanche sobrement décorée d'ornements symboliques, et dont les quatre faces sont incrustées de tables de marbre noir sur lesquelles sont gravées autant d'inscriptions dont la principale, la véritable épitaphe, est en prose, paraît la statue en marbre blanc de grandeur naturelle de la défunte, agenouillée, en oraison, devant son prie-Dieu. Marie Maignart, morte à 23 ans, en 1610, ainsi que le constate l'épitaphe que l'on va lire, n'était pas régulièrement belle, mais elle devait être douée du charme qui résulte de l'aménité du caractère. La dame d'Arcquency porte le costume d'apparat des femmes de condition de la fin du règne de Henri IV. Elle a la tête nue ; ses cheveux sont relevés sur le front et forment une sorte d'étroit bourrelet vers l'occiput ; sa longue robe, d'après Millin et M. Meyer qui l'a suivi, est « si bien sculptée qu'on croit sentir la soie ». Cependant, l'artiste ignoré à qui nous devons ce monument pourrait bien avoir habillé de velours la dame d'Arcquency. C'est l'avis que m'a exprimé dans une lettre M. A. Jal, et que je partage ; quoiqu'il en soit, cette robe, qui descend à larges plis sur le coussin, est décentement à peine entr'ou-

verte vers le cou, malgré le grand collet évasé, ou fraise qui la termine. Sur le prie-Dieu, un livre de prières, ouvert, est placé sur un tapis brodé aux armes de la défunte. La planche de Millin montre ces armes sur un écu, en forme de losange, d'assez grande dimension pour que l'on y distingue parfaitement qu'elle portait, selon l'usage, parti des armes de son mari et des siennes propres. Jubert : d'azur à la croix alaisée de gueules, écartelé d'azur à 5 fers de lance émoussés d'argent, 3 et 2 ; Maignart, d'azur à la bande d'argent chargée de cinq quintefeuilles. S'il fallait s'en rapporter aveuglément à la planche de Millin, cet écu n'aurait aucun ornement extérieur ; mais il était décoré d'une cordelière, que l'on voit sur le marbre et ainsi que sur la planche de M. Meyer, qui n'indique pas les armoiries effacées depuis Millin. M. Ad. Meyer a donné la forme ronde à cet écu qui était certainement en losange, comme on le voit sur la planche de Millin dont l'artiste eut le tort de négliger la cordelière, ce curieux symbole, épargné par les iconoclastes qui n'en ont pas compris la pieuse signification.

Le prie-Dieu est orné, sur la face principale, d'une tête dont je ne devine pas la signification, et dont la présence, à peine indiquée sur les planches de Millin et de M. Meyer, n'a pas été signalée par ces auteurs. Serait-ce une tête d'ange, de chérubin ? Serait-ce tout simplement un mascaron ? La face du prie-Dieu opposée à la statue de la défunte montre un chiffre ou monogramme élégant, dans lequel je crois reconnaître les éléments du nom de M. Maignart et peut-être de celui d'Alphonse Jubert, son mari. Ce chiffre est entouré d'une de ces guirlandes dont nous avons parlé d'après Palliot, et que l'on voit en effet parfois autour des écussons de femmes. Millin a eu le soin de reproduire fidèlement ce chiffre sous le n° 4, sur la même planche que la statue. Sur la troisième face, paraît un sablier ailé. Ce symbole de la brièveté de la vie rappelle le petit nombre d'années de celle de la femme d'Alphonse Jubert.

Je crois pouvoir indiquer exactement la place occupée par la plus brève des deux pièces de vers intitulées *Tombeau*, gravées sur la base de notre monument, c'est-à-dire le sixain que nous lirons plus loin. S'il fallait s'en rapporter à Millin, ce *tombeau*

figurait sur la face principale, au-dessus de l'épitaphe en prose; car, après avoir donné le texte de celle-ci, et avant de reproduire ce sixain, il dit : *au-dessus sont ces vers*; mais, comme ils sont invisibles aujourd'hui, il faut en conclure qu'ils étaient gravés sur la face, aujourd'hui adossée au mur de la chapelle, de ce monument que j'examinais dernièrement, en compagnie de M. A. Jal. Ce qui autorise cette hypothèse, c'est que M. Benoît, qui, nous l'avons fait observer, n'a pas connu l'ouvrage de Millin, ne parle pas de ce sixain, tandis qu'on le trouve dans l'ouvrage de M. Meyer, qui n'a pas négligé d'ouvrir le livre de Millin, où il doit l'avoir copié, ce dont il a négligé d'avertir.

Il ne me reste à signaler, dans la décoration du monument, qu'une tête de mort sculptée au-dessus de l'épitaphe en prose, au milieu d'un cartouche de marbre noir entre deux têtes de fantaisie, ou mascarons semblables à celui qui figure sur le prie-Dieu. Cette tête de mort est clairement indiquée sur la planche de M. Meyer; mais son dessinateur a négligé un détail singulier : un petit pied gauche de femme posé sur cette tête de mort. Que signifie cette représentation? Faut-il en induire que Marie Maignart succomba par suite d'une chute qui, en fracturant l'un de ses pieds, lui aurait occasionné une maladie mortelle? Je l'ignore, mais ce pied ne peut être considéré comme un simple ornement. Un érudit plus heureux que moi saura peut-être nous dire le mot de cette énigme.

Enfin, de chaque côté de l'inscription gravée sur la face principale, de l'épitaphe en un mot, on distingue une sorte de borne et un arbuste.

Voici les quatre inscriptions.

1° Sur la face principale :

EPITAPHE

PASSANT, ARRESTE VN PEV TA V EVE SVR
CE MARBRE M VET iL T APPRENDRA QVELLE
EST LA CONDITION DE LESTRE HVMAIN
QVI VA FLOTTANT ENTRE LA Vie ET LE TREPAS
CY GIST DAME MARIE MAIGNART FILLE DE
MES^{RE} CHARLES MAIGNART SIEVR DE BERNIERES

CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILZ
DESTAT ET PRIVE ET PRESIDENT EN SA
COVR DE PARLEMENT DE NORMANDIE
ET FEMME DE MONSIEVR M ALPHONSE IVBERT
SIEVR DARCQVENCY AVSSI CONSEILLER DU
ROY ET PRESIDENT EN SA COVR DES AYDES
DE NORMANDIE AVEC LEQVEL ELLE A VESCV
SEPT ANS EN MARIAGE ELLE SEST ACQVIS
VN RENOM QUI LA RENDRA IMMORTELLE
ELLE DECEDEA AGEE DE VINGT ET TROIS ANS
Le DIXIESME D'OCTOBRE MIL SIX CENTZ ET DIX
LA PIETE DE SON MARY LVV A FAICT FAIRE
CE MONVMENT EN PERPETUELLE MEMOIRE
pries Dieu pour le repos de Son
Ame

A la ligne 10, on lit **MONSIEUR M**; je suppose que l'abréviation **M** remplace le mot **MONSIEUR**, écrit deux fois selon une
petite habitude de courtoisie qui n'est pas encore absolument
ors d'usage.

2^e Derrière la statue est une des deux pièces de vers intitulées : *Tombeau*. Le spécimen des caractères qui précède
uffit à donner une idée de l'aspect de ces inscriptions ; je
ranscris les trois qui vont suivre sans m'astreindre à copier la
orme adoptée par le lapicide, sans distinguer les diverses
ormes des *v* ou des *u*, et sans signaler les leçons fautives des
remiers auteurs :

TOMBEAU

La flamme d'amour conivale
Les cœvrs et volontes égale
Faisant vne âme de devx corps
Son ardevr saintement emprainte
Par la mort ne pevst être estante
Dedans le sepvlchre des mortz

Car bien que les parques crvelles

Divisent lvn des parcelles
Et la redvisent av tombeau
Ceste divine entelechie
Montre encore en l'autre partie
Les rais de son lvisant flambeau.

Passant tv vois cette sculptvre
Ces lettres d'or, ceste figvre
Ce sont ayant d'efectz d'amovr
Povr les regretz d'vne belle Ame
Dont le corps gisit dessous la lame
Prive de la clarte du iovr.

3^e Sur la face antérieure du tombeau :

ÉPITAPHE.

Peintres dont l'artiste pinceau
Va dépeignant sur le tableau
Les vertus en habit de femme,
Pour en tirer le vray pourtraict
Il faudroit l'exemple parfaict
Quy est gisant soubs ceste lame

C'est celle dont les actions
Ont faict veoir les perfections
Des vertus contraires aux vices ;
Mais sur toutes la piété
Et les œuvres de charité
Estoient ses communs exercices.

A peyne l'apvril de ses jours
Avoit encore borné son cours
Quand la parque nous l'a ravie ;
Chacun plaint son funeste sort
Et quy ne regrette sa mort
Il n'a pas bien connu sa vie.

4^e Sur la face adossée contre le mur de la chapelle, et que,
par conséquent, on ne connaît que par Millin :

TOMBÉAU

Ci gît une dame de nom
Qui s'est acquis un beau renom
Dont vivra toujours la mémoire,
Ayant aimé la charité,
Et par ses œuvres mérité
Au ciel une éternelle gloire.

Dans la troisième strophe de la première des pièces intitulées **TOMBÉAU**, il est parlé des lettres d'or de nos inscriptions. Si ces lettres ont réellement été dorées, cette dorure a complètement disparu.

On ignore le nom de l'artiste à qui l'on doit le monument que l'on vient de décrire; peut-être l'avenir le révèlera-t-il, surtout si, comme je le suppose, il était de Vernon. Cette hypothèse n'est pas téméraire, car cette petite ville a donné naissance à un assez grand nombre d'artistes et particulièrement à des sculpteurs; ce qui peut s'expliquer là, comme ailleurs, par l'existence dans ses environs de carrières d'une pierre favorable à la sculpture. Ces carrières étaient en pleine exploitation au commencement du XVII^e siècle, et Gabriel du Moulin les signalait dans son *Histoire de Normandie* publiée en 1631. « Ce pays (la Normandie, dit-il p. 10) est riche de carrières admirables. » (Nous avons parlé plus haut de la pierre de Caen.) « Auprès de Vernon de la pierre nette, blanche et « dure, et néanmoins aisée à ciseler et faire des images, des « croix, des tombeaux et autres ouvrages qui peuvent disputer « longtemps contre la dent du temps qui ronge tout. » On se plaît à mettre la plupart des destructions sur le compte du temps, *tempus edax*; n'oublions pas, nous autres antiquaires, que la main des hommes a été plus funeste aux monuments que les injures des siècles.

Le nom du sculpteur de la statue de Marie Maignart est caché, j'en suis assuré, dans la foule d'artistes nés à Vernon, qui figure dans le chapitre intitulé *Biographie*, par lequel M. Meyer termine le tome second et dernier de l'*Histoire de Vernon*. « Pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles » (dit-il,

p. 394), « nous trouvons à Vernon une suite presque ininterrompue de sculpteurs dont les œuvres sont à peu près inconnues. » En effet, il cite entre autres une famille Le Tellier qui comptait plusieurs sculpteurs aux XVI^e et XVII^e siècles ; puis notamment Jean Drouilly, qui fut sculpteur du Roi. On peut lire dans le *Catalogue du Musée impérial de Versailles* d'Eudore Soulié (2^e édition, t. III, p. 495, 501, 504 et 510), la description de la statue du *Poème héroïque* et de vases de marbre qui font encore aujourd'hui partie de la décoration des jardins de ce merveilleux palais.

Millin, chapitre Vernon du tome III des *Antiquités nationales*, a parlé de Jean Drouilly ; il en fait même « un des plus grands sculpteurs de son siècle. » Cet éloge d'un artiste recommandable est peut-être exagéré ; le siècle de Drouilly, qui mourut dans la force de l'âge, en 1698, est aussi celui du Puget, du Bernin, de Coysevox, de Girardon et de bien d'autres maîtres plus célèbres que Drouilly. M. Meyer cite encore un sculpteur ordinaire du Roi, en 1702, J.-B. Roussel, dont la mère, Louise Drouilly, était sans doute de la famille de Jean, et trois Langlois : François, Pierre et Jacques, qui travaillaient pendant le XVII^e siècle. J'ai réservé, pour clore cette liste sommaire des sculpteurs nés à Vernon, un personnage dont le nom m'a frappé. Dans le registre du tabellionage de Vernon, M. Meyer a trouvé un marché conclu le 3 janvier 1594 entre « *Pierre Jubert, sculpteur, demeurant audit Vernon...* », et honorable « homme Pierre Baudouin, valet de chambre de M^{gr} le cardinal de Bourbon. » L'artiste se soumet à « faire et construire une croix de pierre de taille de franc baon de 13 à 14 pieds de haut..., en laquelle seront sculptées en bosse les figures de N.-S. J.-C. et de la Vierge Marie..., moyennant une somme de dix escus sol », etc. M. Meyer, qui donne ce document *in extenso* (p. 393 de son t. II^e), n'y a pas ajouté un mot de commentaire. Plus hardi, je risquerai à ce sujet une hypothèse.

Ce Pierre Jubert ne serait-il pas l'auteur du tombeau de Marie Maignart ? La date de 1610 est loin de s'opposer à cette hypothèse, l'homonymie y fait penser, et il ne me paraît pas impossible que cet artiste appartienne à une branche de la famille Jubert. Tous les descendants d'une même souche ne

sont pas nécessairement dans les mêmes conditions sociales ; une branche des Jubert enrichie vers le XV^e siècle a pu grandir par les charges judiciaires et arriver à la noblesse, alors que d'autres seraient restées dans un rang considéré alors comme inférieur ; et j'aime à croire que le mari de la pieuse Marie Maignart aura choisi Pierre Jubert, précisément parce que, quoique resté plébéien, il était son parent. M. Meyer n'a peut-être pas dépouillé tous les registres du tabellionage de Vernon, et je veux espérer qu'il lui est réservé d'y trouver quelque texte qui trancherait cette question.

On a vu, par les inscriptions rapportées ici, que Marie Maignart était fille de Charles Maignart, seigneur de Bernières, président au Parlement de Normandie. Le *Dictionnaire de la noblesse*, de La Chesnaye des Bois, en général assez bien informé sur les familles Maignart et Jubert, nous apprend qu'il mourut le 20 juillet 1631, et que la mère de Marie Maignart, Madeleine Voisin d'Infréville, était morte dès l'an 1596. Charles Maignart se remaria, le 20 août de l'année suivante, à Catherine Gruel (*sic*, pour *Gouel*), dame de Villers, morte le 23 avril 1621, et une inscription rapportée par M. Meyer montre que, selon toute apparence, le père de Marie Maignart ne lui avait pas infligé une marâtre, et aussi que les éloges données à la jeune défunte dans l'épitaphe dictée par la piété conjugale à Alphonse Jubert étaient l'expression de la vérité.

« A côté de cette tombe », celle de Marc-Antoine Segizzo, seigneur de Bouges, qui était placée dans le chœur, à côté de l'autel, dans l'église des Cordeliers de Vernon, « sur une « plaque de marbre portant les armes des familles Jubert et « Maignart, était gravée cette inscription :

Ci gît le cœur de noble et vertueuse dame Marie Maignart, fille de Mr^e Charles Maignart, sr de Bernières et de la Rivière-Bourdet, conseiller du Roi en ses conseils d'Etat et privé, président en son parlement de Normandie, et de dame Madeleine Voisin, ladite Marie Maignart femme de noble homme Alphonse Jubert, sr de St-Martin, Beuzevillette et Bisy, aussi conseiller du Roi et président en sa Cour des aides de Normandie, décédée à Bisy le 10 octobre 1610.

*Noble dame Catherine Gouel, dame de Posville et de Ville
seconda femme dudit sieur président de Bernières, en la m
moire perpétuelle de ladite Marie Maignart, sa belle-fille, a pi
ce monument, l'an de N.-S. 1610.*

M. Meyer n'a pas indiqué le document auquel il a emprunté ce texte qui paraît avoir été copié exactement. Quant à Mill qui, dans le tome II^e des *Antiquités nationales*, a consacré chapitre (le XXI^e) à l'église des Cordeliers de Vernon, il qu'il y existait plusieurs épitaphes, mais ne rapporte pas ce qui nous occupe.

On aura remarqué que cette inscription écrit Gouel le nom de la deuxième femme de Charles Maignart, que La Chesnaye des Bois écrit Gruel, et aussi qu'Alphonse Jubert n'est pas qualifié de seigneur d'Arcquency, comme sur l'épitaphe de femme, mais de seigneur de trois autres de ses terres. L'inscription n'est pas reproduite ligne pour ligne dans l'ouvrage de M. Meyer auquel je l'emprunte (V. t. II, p. 337).

Je n'ai pas à faire l'histoire des Maignart et des Jubert ; les lecteurs qui voudraient les connaître avec plus de détail peuvent recourir aux dossiers de ces familles au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, au *Dictionnaire de la noblesse de La Chesnaye des Bois*, à l'*Almanach royal de l'Etat de la France* et autres recueils de ce genre ; aux correspondances et aux mémoires des XVII^e et XVIII^e siècles, enfin à l'*Histoire de Vernon* de M. Ed. Meyer. On trouvera dans ce livre de nombreuses informations sur les Maignart et les Jubert, mais il faut prendre la peine de les chercher, attendu que l'auteur de cette monographie ne l'a pas enrichie des tables nécessaires et s'est contenté de rédiger une table des noblesses de lieu, à laquelle manque celui de Bernières. Dans la présente note, il suffira de donner une idée de l'importance de ces deux familles et d'y consigner quelques particularités qui paraîtront peut-être curieuses, même à ceux qui auraient lu l'excellente livre de M. Meyer.

L'histoire des Maignart et des Jubert est celle de beaucoup de familles qui, sorties des rangs plébériens, ont fini par conquérir une place dans ceux du patriciat, et dont quelques

unes ont réussi à faire presque oublier, sinon à oublier elles-mêmes la modestie de leur extraction.

Originaires de Vernon ou des environs de cette ville, les familles Maignart et Jubert ont eu des destinées semblables. Toutes deux apparaissent au XV^e siècle pourvues de charges de judicature. On les voit remplir d'abord à Vernon les offices de bailli, de prévôt, etc., grandir en richesses, acquérir des seigneuries, puis s'élever à des postes importants dans l'échiquier, puis dans le Parlement de Normandie, dans les Conseils du Roi, dans les armées de terre et de mer ; se faire recevoir dans l'ordre de Malte et échanger leurs titres modestes de sieur ou seigneur de Bernières ou d'Arcquency, pour ceux de marquis, de comte ou de baron. Ces familles, qui marchèrent à peu près du même pas, se cotoyèrent moralement et même matériellement, car elles possédaient à Vernon des habitations voisines (E. Meyer, t. II, p. 333 et 334) ; et nous les voyons s'allier au commencement du XVII^e siècle. Si aucune de ces familles ne peut montrer des noms historiques, elles comptent toutes deux des hommes qui ont servi l'État très honorablement, et qui mériteraient d'être plus connus. Le premier des Maignart que je mentionnerai est Guillaume, sieur de Bernières, qui, après avoir été conseiller à l'Échiquier de Rouen, posséda la même charge au Parlement de Normandie, lorsque Louis XII en fit une cour sédentaire et permanente en 1499. Guillaume Maignart, lettré et fort dévot à la Sainte-Vierge, se mêlait de poésie, et fut en 1508 président des Palinods de Rouen. On a de lui une pièce de vers en latin intitulée : *Ode ad divam Virginem G. Maignart iuris Cœsarei*. Cette ode se trouve à la dernière page d'un recueil intitulé : *Palinods, chants royaux, ballades, etc., en l'honneur de l'Immaculée-Conception de la toute belle mère de Dieu, Marie, patronne des Normands présents au Puy de Rouen, composez par scientifiques personnages déclarés par la table cy-dedans contenue. Imprimez à Paris.*

Ce recueil, fort rare dit-on, mais qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, est sorti de la presse de Pierre Vidouve, vers 1530 ; il se vendait « à Paris, à l'enseigne de l'Éléphant ; à Rouen, devant Saint-Martin, et à Caen, à Froide-Rue, à l'en-

« seigne Saint-Pierre », c'est-à-dire là où est aujourd'hui l'établissement où sont imprimées ces pages.

Ce Guillaume Maignart, qui a sa place dans diverses bibliographies, surtout dans celles qui sont spéciales à la Normandie, fut inhumé en 1524 à Sainte-Croix-Saint-Ouen, de Rouen (Floquet, *Histoire du Parlement de Normandie*, t. I, p. 335; Meyer, t. II, p. 398; Millin, article sur Vernon du t. III des *Antiquités nationales*, p. 38). Ce personnage doit être le trisaïeul du père de Marie Maignart, Charles Maignart, dont on voit la signature d'une belle et ferme écriture sur un acte du dossier de cette famille, à la Bibliothèque nationale.

Si l'on en croyait cette mauvaise langue de Tallemant des Réaux, une des présidentes de Bernières, se serait fait remarquer par une avarice sordide. Voici ce qu'il conte à son sujet :

- Le maistre d'hôstel d'une présidente de Rouen appellée
- Madame de Bernière (sic), voyant qu'elle faisoit servir trop
- longtemps un poulet d'Inde froid, luy dit : — Si vous ne le
- mangez, Madame, les vers le mangeront.—Elle le demanda le
- repas suivant. — Je l'ay laissé, lui respondit-il, au bas de
- l'escallier; il est venu icy tant de fois qu'il en doit scavoir le
- chemin. Il y viendra bien tout seul, s'il luy plaist. »

Selon l'édition de Tallemant des Réaux publiée avec les noms de Monmerqué et de Paulin Paris, cette présidente aurait été « *Femme de Charles Maignart de Bernières, président à mortier en 1621.* » (V. t. VII, publié en 1858, de cette édition des Historiettes, dont le savant annotateur fut Paulin Paris.)

Cette identification est plausible en raison de la date à laquelle écrivait Tallemant; mais, Charles Maignart s'étant marié deux fois, resterait à savoir laquelle de ses deux femmes pourrait avoir mérité d'être plaisantée avec une telle irrévérence par un valet. D'ailleurs, faut-il chercher à préciser une pareille anecdote? pour instructifs, au point de vue de la connaissance des usages et des mœurs du XVII^e siècle, pour curieux et amusants parfois que soient les *racontars* de Tallemant des Réaux, il ne faut pas l'oublier, ce ne sont point paroles d'évangile.

En tous cas, je ne suis pas disposé à taxer du vilain défaut d'avarice Catherine Gouel, la seconde femme du président

Ch. Maignart, cette belle-mère rare, qui fit graver l'inscription que l'on vient de lire en mémoire et à la louange de sa belle-fille, et je n'aimerais pas davantage mettre, sans preuves, une telle accusation sur le compte de Madeleine Voisin d'Infréville, mère de Marie Maignart, la charitable jeune femme dont tant d'inscriptions attestent les nobles qualités.

Charles Maignart, seigneur de Bernières, père de la dame d'Arcquency, arrière-petit-fils de Guillaume, le *prince du Puy de Rouen*, remplit avec honneur d'importantes fonctions ; maître des Requêtes en 1595, il devint président au Parlement de Rouen en 1601 et mourut en 1631.

« La nuit du 14 au 15 mai 1610, fut troublée à Rouen par des bruits inaccoutumés de chaises de poste traversant la ville en hâte, de gens heurtant violemment aux portes, d'allées et venues inexplicables, de mots du guet échangés, de patrouilles parcourant les rues. C'est qu'au président Maignart de Bernières, remplaçant, pour l'heure (le premier), Faucon de Ris, absent, avait été apporté un billet ainsi conçu : « Le Roy est mort ; il fut, le jour d'hier, frappé dans son carrosse. » Villars, gouverneur du Hâvre, Sigognes, gouverneur de Dieppe, partis de Paris en hâte, et traversant Rouen, la nuit, pour se rendre à leurs postes, avaient apporté la lamentable nouvelle. Présidents, conseillers, gens du Roi, convoqués sur l'heure, étaient aussitôt accourus au Parlement ; et le président Maignart, qui y arriva le dernier, parce qu'il lui avait fallu pourvoir, d'abord, à quelques soins pressants, trouva en arrivant, la compagnie comme toute désespérée. Mais, dit-il aussitôt, ce n'est assez de se plaindre du malheur ; et il faut aller aux remèdes. »

C'est encore le président Maignart qui, au milieu de l'inquiétude qui régnait à Rouen, le 16 mai 1610, disait : « C'est à ce coup qu'il se faut évertuer en ung tel désastre et déposer toutes similités, animosités particulières, ains, ensemblement et d'une même affection, contribuer à ce qui est nécessaire pour la conservation de l'État et repos public. »

C'est dans l'*Histoire du Parlement de Normandie*, due à l'un des plus distingués membres de la Société des Antiquaires de Normandie, à Floquet, que je rencontre ces deux passages,

au tome IV^e, page 270 et suivantes, et c'est à lui aussi que j'emprunterai deux portraits de conseillers du Parlement de Rouen, écrits en latin par Baptiste Le Chandelier, le conseiller-poète, lauréat des Palinodes, qu'il a traduits en ces termes dans son remarquable ouvrage, à la page 335 du tome I : « Il y avait encore (au commencement du XVI^e siècle) « *Guillaume Jubert*, un Jean de Barala, verbeux tous deux « prolexes à l'excès en opinant, » et plus loin « un *Maignart* « (sic) de *Bernières*, brutal, inaccessible pour les plaideurs « leur fermant la porte. »

Je ne pense pas comme le conseiller Le Chandelier ; j'aime assez ce magistrat qui ferme sa porte aux plaideurs, comme cela est probable, c'était pour n'écouter que sa conscience et ses lumières.

Je laisse aux curieux le soin d'identifier les deux personnages pourtracés par Le Chandelier, ce qui me prendrait à fois temps et espace et je continue ma revue des personnages les plus intéressants de la famille Maignart.

Je mentionnerai d'abord un autre Charles Maignart, sieur de Bernières et de La Rivière-Bourdet, conseiller du Roi et maître des requêtes, né à Rouen en 1617, mort en exil à Issoudun le 31 juillet 1662, avec le glorieux surnom de *Procureur des pauvres*. C'était un fervent janséniste dont Sainte-Beuve parle avec détails dans son *Histoire de Port-Royal*, et que l'on a vu avoir été un des convertisseurs de la duchesse de Longueville (voyez *Histoire de Port-Royal*, à la table des matières, au nom de Bernières). Sainte-Beuve fait observer qu'il ne faut pas confondre ce Bernières janséniste avec M. de Bernières-Louvigny, un mystique très opposé au jansénisme, et qui n'était pas de la famille Maignart. M^{me} de Sévigné parle d'un livre de Bernières-Louvigny, *Le chrétien intérieur* (V. l'édition de 1889 dans les grands écrivains de la France, t. VIII, 122, p. 139. — V. aussi Frère, *Manuel de Bibliographie normande*, t. II, etc., etc.) Le *Procureur des pauvres* avait épousé Mme Amelot, dont il eut plusieurs enfants ; c'est le grand-père d'un président de Bernières dont Sainte-Beuve parle comme d'un ami de Voltaire, lequel fut surtout celui de la première. En effet, il y eut, au commencement du XVIII^e siècle

une présidente de Bernières qui paraît n'avoir pas brillé, comme la dame d'Arcquency au commencement du XVII^e, par la piété et les vertus domestiques. Marguerite-Madeleine du Moutier, femme de Gilles-Henri Maignart, marquis de Bernières, seigneur de la Rivière-Bourdet, etc., président à mortier au Parlement de Rouen, fut grande amie de Voltaire. On a de celui qui devait être le philosophe de Ferney plusieurs lettres, plus familières que celles de Cicéron, adressées d'ordinaire à M^{me} la présidente de Bernières, à la Rivière-Bourdet. Cette terre, qui appartenait à la famille Maignart depuis le XV^e siècle, est dans le voisinage de Rouen, et l'auteur de la *Henriade* y séjourna souvent. Clogenson, l'un des plus fervents admirateurs de Voltaire, parlant de M^{me} de Bernières, dit que son héros « fut « très lié avec elle, pendant plusieurs années, avant de con- « naître la marquise du Chatelet, qui était bien autrement « aimable. » (Voyez t. I^{er} de la *Correspondance*, dans l'édition des œuvres de Voltaire de Baudouin frères, p. 102, note.) Voyez aussi dans le tome I^{er} de cette même édition, *Vie de Voltaire*, par Condorcet, p. 79 et la note 1. On peut comparer aussi dans la belle édition de la maison Didot, t. XXXIII, les lettres de Voltaire à M^{me} de Bernières, mais c'est la note de Clogenson qui y est reproduite avec l'indication du nom de ce commentateur (V. p. 73).

M^{me} la présidente de Bernières était âgée de 34 ans et le philosophe de 28, lorsque commença, en 1722, leur correspondance publiée. Devenue veuve en 1734, la présidente de Bernières se remaria, selon La Chesnaye des Bois, à un ancien garde du corps nommé Henri Prudhomme. Clogenson, dans la note de la XXXIX^e lettre de Voltaire (t. I^{er} de la *Correspondance*, p. 102), dit qu'après son veuvage, elle ne tarda pas à épouser un garde du corps nommé Prudhomme ; mais ni le *Dictionnaire de la noblesse*, ni Clogenson, ne donnent la date de ce second mariage ; elle était cependant curieuse à connaître ; le duc de Luynes, qui, dans ses curieux mémoires, confirme le fait du mariage, en parle en ces termes et nous apprend cette date :

« Du samedi 8 février 1755. —.

« M^{me} de Bernières (Lourailles), sœur du président de Lou-

- railles, a épousé M. Prudhomme, qui a été garde du corps.
- M^{me} de Bernières garde son nom. *

Ce passage n'a pas besoin de commentaire; on fera seulement remarquer que les gardes du corps avaient une garnison à Vernon au XVIII^e siècle (Meyer, t. II, p. 340), que Bernières est aux portes de cette ville, et aussi que ce mariage tarda plus que ne l'a cru Clogenson, attendu qu'en 1755, il y avait plus de vingt ans que le président de Bernières était mort et que M^{me} de Bernières, qui mourut âgée de 69 ans, en 1757, en avait 67 lorsqu'elle se remaria en gardant son nom.

Le nom de Lourailles, que le duc de Luynes donne à M^{me} de Bernières, est sans doute un nom de terre qui remplaçait parfois le nom patronymique de la famille du Moutier, comme Bernières celui des Maignart; car il est clair qu'il s'agit, dans le passage des mémoires du duc de Luynes, de la présidente voltaïenne dont parle Clogenson, et qui est citée peu avantageusement dans le *Journal de Collé* (t. I, p. 326). Voyez aussi sur la présidente de Bernières les *Lettres de la marquise du Châtelet*, publiées par M. E. Asse, en 1879.

Dans un autre endroit de ses curieux mémoires où le noble duc parle du chemin que, depuis le commencement du XVIII^e siècle, avaient fait les gens de robe, il nomme avec plusieurs femmes d'intendants une M^{me} de Bernières, et dit que ces dames furent présentées à la cour, mais n'y furent pas saluées. Au moment où il écrivait, présentées au Roi, elles auraient été saluées; et il ajoute: « Il n'est pas difficile de croire « que les présidentes à mortier voudraient présentement être « assises. Les gens de robe ont pris un vol bien différent. »

Et, en effet, nous venons de voir une présidente à mortier qui, si elle ne prétendit pas à l'honneur d'être assise, contracta une sorte de mariage morganatique, tout comme si elle avait appartenu à une famille souveraine. Il faut lire tout le passage. (V. *Mémoires du duc de Luynes*, t. VIII, p. 378, à la date de juillet 1747.)

Comme les mémoires du duc de Luynes, le *Journal du marquis de Dangeau*, son aïeul, parle souvent des Maignart, mais ne les désigne de même que par des noms de terre, et le plus souvent par celui de celle de Bernières, qui était devenu pour

si dire leur nom patronymique. Je renvoie à la table de ce cieux document historique ; on y trouvera des faits plus notables que l'histoire de la présidente du commencement XVIII^e siècle. En 1706, on rencontrera un M. de Bernières, jor général de l'armée, tué dans une affaire en Flandre, à l'abbaye de Bonneffe (t. XI, p. 112). Dans le même volume, parait un marquis de La Vaupalière, frère du major général, colonel d'un régiment de cavalerie, qui meurt à Rouen en octobre 1706 (t. XI, p. 220) ; je passe sur d'autres faits relatifs à Maignart, mais je m'arrêterai pour rappeler une conversation entre un M. de Bernières, intendant de Flandre et de l'armée de Flandre avec Louis XIV, rapportée par Dangeau, parce qu'elle fait grand honneur au vieux Roi et à son loyal serviteur.

Vendredi 30 (février) à Versailles. Le roi, après son lever, écrit à M. de Bernières, intendant de Flandre : — Vous m'avez mandé souvent, l'année passée, des choses tristes et dures ; mais je vous en sais bon gré, car je veux qu'on me mande toutes les vérités, quelque fâcheuses qu'elles puissent être ; mais j'espère que, cette année, vous ne me manderez rien que de bon. — M. de Bernières l'assura que tout l'argent pour les magasins et pour la subsistance de l'armée, durant la campagne qui vient, avait été donné par M. Desmaret, et si quelque chose manque, Sire, ce sera par ma faute, et vous me devrez vous en prendre qu'à moi ; et on m'a mis en état de faire subsister votre armée dès le 15 mars, de quelque côté qu'elle se tourne en Flandre » (t. XIII, p. 332).

Cet intendant, qui savait dire de dures vérités au roi et qui savait si bien son pays, est Charles-Étienne Maignart de Bernières, neveu du mari de la présidente amie de Voltaire ; il fut né en 1667 et mourut le 20 décembre 1717.

La terre de Bouville fut pour les Jubert ce que celle de Bernières fut pour les Maignart : une sorte de nom patronymique l'a fait oublier le véritable et que portaient généralement les deux. C'est sous ce nom surtout qu'il faut les chercher dans les mémoires. Dangeau parle souvent d'un M. de Bouville, bord intendant à Alençon, qu'on envoya à Limoges en 1689, Orléans en 1694, conseiller d'État en 1709 ; il était le beau-frère de M. Desmaret, le ministre d'État (V. t. II, p. 296 et 454) ;

t. IV, p. 440; t. XIII, p. 10). Il fut l'un des commissaires chargés d'examiner l'idée de la dîme royale de Vauban et d'autres personnages, ainsi que d'une recherche des malversations dans les finances (t. XIII, p. 249, 445), en 1710 et 1711. Dans le même volume (p. 131), Dangeau mentionne un M. de Bouville, brigadier de cavalerie et de dragons, et dans le tome IX, page 90, en 1705, on voit le conseiller d'État dont on vient de parler acheter pour son fils un régiment à M. d'Asfeld moyennant 84,000 francs.

Je ne mentionne plus qu'un fait de l'histoire des Jubert, et seulement parce qu'il concerne l'histoire des artistes chez nous. La Chesnaye des Bois parle du mariage d'un membre de la famille Jubert, de la branche de Brécourt, Anne Jubert, sieur de Brécourt, avec Marie Varin, fille de Jean Warin *alias* Varin, le fameux graveur de monnaies et médailles de Louis XIII et de Louis XIV. De ce mariage naquit une fille, Marie-Anne Jubert, qui épousa en 1674 Jacques de Malortie, dont elle eut des enfants ; mais ce que ne nous apprend pas le *Dictionnaire de la noblesse* de La Chesnaye des Bois, c'est que cette assertion est confirmée par le testament de Jean Warin, dans lequel figure cet article : « Item ledit testateur donne et lègue à damoiselles Anne-Marie-Jeanne et Marie-Anne Jubert de Brécourt, ses petites-filles, la somme de six vingt mil livres, qui est soixante mil livres pour chacune d'elles, à prendre sur les plus clairs et apparens biens et effaicts de la succession future dudit sieur testateur. Et en cas que dam^{me} Marie Jubert de Brécourt, leur sœur, à présent religieuse novice dans le monastère des religieuses de la Congrégation à Vernoy (sic, pour Vernon), n'y fasse pas profession, led. sr testateur veult et entend que lad. somme de six vingt mil livres soit partagée également et par tiers entre lesd. dam^{me}s, ses deux sœurs, et elle, lesquelles dam^{me}s led. sieur testateur substitue l'une à l'autre en cas qu'elles décèdent sans enfants nés en légitime mariage », etc.

On a vu plus haut que le tombeau de la femme d'Alphonse Jubert d'Arcquency avait été exécuté par un artiste du nom de Jubert et qu'il était permis de supposer qu'il était de cette vieille famille Vernonaise. Voici un mariage d'un Jubert avec la fille d'un artiste qui semblerait montrer que cette

famille aimait les arts et les artistes ; il est vrai que Warin, dans ce même testament, prend les qualités de conseiller du Roy en ses conseils, intendant des bastimens de S. M., conducteur et graveur général des monnoies et moulins de France (moulins à battre monnaie s'entend) ; mais enfin, c'était un homme de naissance obscure ; c'est un fait qui m'a paru devoir être mis en lumière, parce qu'il n'est pas encore très connu. En effet, quoique ce document ait été publié dès l'année 1852, Jal, qui a consacré un curieux article à Warin et aux siens dans son *Dictionnaire critique d'histoire et de biographie*, publié en 1867, ne l'a pas connu et ne parle ni du mariage de l'une des filles de Warin avec un Jubert de Brécourt, ni de celui de l'une des petites-filles de ce grand artiste avec un monsieur de Malortie. C'est à Eudore Soulié, mort prématu-
rément, que l'on doit la publication du testament de Warin. (Voyez t. I, p. 287, des *Archives de l'Art français, recueil de documents inédits relatifs à l'histoire des Arts en France, publié sous la direction de Ph. de Chennevières*). Ai-je besoin d'ajouter qu'il s'agit de l'ancien directeur de la Société des Antiquaires de Normandie ?

J'aurais encore bien des faits curieux à rapporter sur les familles Maignart et Jubert ; à citer leurs alliances, à mentionner leurs diverses seigneuries, mais il faut savoir se borner ; je m'aperçois que cette note a presque pris les proportions d'un mémoire, et je finis en exprimant le vœu que les autorités compétentes civiles et ecclésiastiques de Vernon veuillent bien prendre des mesures pour la conservation du tombeau de Marie Maignart ; ce monument mérite à tous égards qu'on l'empêche de se dégrader, et je dois dire que M. Ed. Meyer faisait observer, il y a plus de dix ans, qu'il serait grand temps que l'on s'en occupât (V. t. II, p. 278).

Il est certain qu'il ne faut pas lire Vernoy, mais Vernon, dans le testament de Warin. Il y avait à Vernon (Meyer, t. II, p. 368 et suiv.) un couvent de la Congrégation de N.-D., ordre enseignant de religieuses de la règle de Saint-Augustin. Ce monastère était assujetti à une redévance d'un

bouquet de roses envers le seigneur de Bisy. Or, cette terre, plus tard érigée en marquisat, appartenait dès le XVI^e siècle à Jubert, et cette redevance était motivée par le don d'une partie de terre faite au monastère par un Jubert. Il était donc naturel qu'une fille de cette famille, dont les libéralités envers monastères et les pauvres sont souvent mentionnées par M. E. Meyer, eût choisi pour y faire profession le monastère la Congrégation de N.-D. de Vernon. Marie-Anne Jubert Brécourt, la novice que J. Warin ne nomme que Marie, n'a pas donné la vie religieuse, car nous la voyons supérieure de son monastère en 1710. Cette congrégation d'Augustines autorisée en France : elle y possède plusieurs monastères dont deux à Paris : l'un est établi à l'Abbaye-aux-Bois, l'autre avenue Hoche.

Je ne sais s'il existe des représentants des Maignart de Binières ; mais il est probable que les MM. de Brécourt, nommés par M. Meyer (t. II, p. 288), sont issus de la famille Jubert. M. Meyer nous apprend que ces messieurs, l'un lieutenant de vaisseau, l'autre capitaine de dragons, donnèrent en 1862, à la ville de Vernon, une collection d'oiseaux et de papillons qui fut l'origine du Musée.

P. 66 : N° 1. — *Histoire du jeton au moyen âge*, par Jules Rouyer et Eugène Hucher (Paris, 1858, 1 vol. in-8^e, p. 116-117, et pl. X, n° 85).

N° 2. — Voyez page XXIII du tome I^{er}.

P. 67 : N° 1. — Montfaucon. *Monumens de la monarchie françoise* (t. IV, pl. XXVI, p. 143).

P. 68 : N° 1. — V. t. I^{er}, p. 326, 327.

N° 2. — Baluze était bien l'homme, je ne dirai pas le doyen, mais divers de Montaigne. Le savant qui retenait ce passage, pour son propre cabinet, un diplôme de Charles Chauve, à lui envoyé pour la bibliothèque de Colbert par trésorier de France à Montpellier, Boudon, qui, lui-même l'avait emprunté aux religieux de l'abbaye de Montolieu, sachant qu'il ne leur serait pas restitué, est le même, le croirait-on, a écrit un testament dans lequel l'éminent erudit qui,

1868, révélait cette mauvaise action, ne put s'empêcher plus tard, en publiant ce document, de louer la délicatesse des dispositions prises par le testateur en faveur de la famille de Théodore Muguet, l'imprimeur de ses œuvres (Voyez Léopold Deliale, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, t. I, publié en 1868, p. 472; et du même savant, *Testament d'Etienne Baluze*, t. XXXIII de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, publié en 1872, p. 195).

P. 241 : N° 1.— Un érudit distingué, M. Anatole de Charmasse, de la Société Éduenne, par moi consulté sur le sort de ces précieux ornements d'église, a bien voulu me faire savoir qu'on l'ignore, mais m'a appris en même temps qu'ils existaient encore en 1770, puisque Courtépée en parle dans sa *Description... du duché de Bourgogne*, comme étant conservés aux Carmes de Châlon au moment où il écrivait (Voyez la nouvelle édition du livre de Courtépée, t. III, p. 231).

P. 242 : N° 1. — *Origine des ornements extérieurs des armoiries*, 1 vol. in-12, 1680 (V. p. 162).

P. 243 : N° 1. — Dom Lobineau. *Histoire de Bretagne* (t. I, p. 791).

N° 2. — Montfaucon. *Monumens de la monarchie françoise*. Sur la pompe funèbre d'Anne de Bretagne (V. t. IV, p. 129 et suiv., et pl. XV, XVI et XVII).

N° 3. — Dom Lobineau. *Histoire de Bretagne*. I, p. 837.

P. 244 : N° 1. — On peut voir la figure de ce cœur dans les *Monumens de la monarchie françoise*, de Montfaucon, t. IV, pl. XVIII. Texte, p. 126.

N° 2. — *Manuscrits français*. (N° 5091.)

N° 3. — Le Roux de Lincy. *Vie de la reine Anne de Bretagne*. (IV. p. 107.)

P. 245 : N° 1. — « État des bagues et joyaux rendus par la reine Éléonore. » « ... Et premièrement le collier, fait de dix neuds de cordelière, enrichis chacun neud de quatorze perles, et aux deux bouts, entre chacun desdits neuds,

« y a unze festons à cordelière de canetille, en chacun des-
• quels festons sont assis les diamants cy-après désignés. »
Suit la description desdits diamants.

« Item, une grosse poincte de dyament nommée *la belle pointe* avec ung beau et excellent ruby à jour en perfection, enchâssé en une lectre de A, pendant à une petite chesne à chesnons ronds, émaillée de noir et cordelière esparguée d'or.

« En marge, *la petite chesne a été ostée.* »
« Item, une poincte de dyament, moindre que la précédente, appelée *la poincte de Bretagne*, assis en un rond de cordelière de canetille, à laquelle pend une grosse perle en « poire, attachée ladicte bague à une cottuère de soie noire. »

(Voyez *Nouvelles archives de l'art français, recueil de documents inédits publiés par la Société de l'histoire de l'art français*. (Année 1878. T. VI, p. 248 à 252. Document communiqué et annoté par M. E. Bonnaffé.)

P. 246 : N° 1. — On peut voir la reproduction de l'une de ces F dans la *Monographie du palais de Fontainebleau*, par R. Pfnor, 1863 (t. II, pl. CXL, n° 29 de publication).

N° 2. — Doüet d'Arcq. *Inventaire des sceaux des archives* (t. I, n° 170).

P. 247 : N° 1. — *Ibid.*, n° 171.

N° 2. — *Ibid.*, n° 175.

N° 3. — *Ibid.*, n° 177.

N° 4. — *Ibid.*, n° 181. Les sceaux de Marie Leczinska et de Marie-Antoinette ne sont pas entourés de cordelières. — *Ibid.*, n° 184 et 185.

P. 251 : N° 1. — *Traité de la noblesse et de ses différentes espèces*, etc., etc., par messire Gilles André de La Roque (édition de 1710, p. 228).

N° 2. — *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (t. XVII, 1880. V. p. 136). — Le mémoire de M. Boucher de Molandon a été tiré à part, avec la date de 1878.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE L'ANNÉE

Par M. Eug. de BEAUREPAIRE

Secrétaire.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

MONSIEUR,

MESSIEURS,

Je viens vous soumettre, conformément à notre règlement, le compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1886. Comme dans mes rapports précédents, je me bornerai à noter les faits principaux, m'en référant pour les détails aux procès-verbaux des séances mensuelles que vous trouverez dans le *Bulletin*.

Les recherches historiques, toujours en faveur armi nous, ont embrassé les époques les plus diverses et se sont portées sur les sujets les plus variés.

Parmi les travaux qui vous ont été soumis, nous iterons tout d'abord des fragments d'une *Histoire de Caen*, dont les éléments sont empruntés aux archives municipales, et qui a pour auteur notre jeune, laborieux et très zélé confrère, M. Pierre Carel. M. Carel, avec l'audace qui sied aux jeunes,

s'est imposé la tâche assez lourde de refaire, sur nouvelles bases, à l'aide de documents ignoré jusqu'ici ou peu connus, l'histoire entière de notre cité. Comme début, il en a détaché pour nous un épisode dramatique, fort bien étudié déjà par M. Canivet, l'émeute de 1639, et tout récemment publié, en le dédiant à ses concitoyens, un nouveau volume qui va de Philippe Auguste à Charles IX, qui, à bref délai, sera suivi de plusieurs autres. Nous aurons à revenir plus tard sur cette intéressante entreprise ; il nous suffit, pour le moment, de signaler à votre sympathique attention.

M. Henri Moulin nous a fait parvenir une étude mi-partie historique, mi-partie archéologique, sur le Passais normand. Notre confrère est mort peu de temps après cet envoi, et ces pages nous sont d'autant plus précieuses qu'elles sont, à vrai dire, les dernières qu'il ait écrites.

M. Desprairies, dont nous avons eu déjà l'occasion de signaler les recherches sur l'instruction publique dans les campagnes voisines de Carentan, sur l'ancien régime, a achevé pour nous un Mémoire important sur les *Assemblées du général de la justice dans le Cotentin*.

M. Joly, doyen honoraire de la Faculté des Lettres dont vous n'avez certainement pas oublié la dissertation tout à la fois probante et ingénieuse sur la Fosse de Sousy, y a ajouté cette année un court mais utile complément.

M. Émile Travers vous a fait profiter des résultats de recherches longues et laborieuses qu'il a fait porter sur deux sujets bien différents : les Sceaux topographiques, — le lieu de la sépulture de Christophe Colomb.

Le savant et très obligeant archiviste du département, M. Benet, a tracé un tableau impressionnant de la famine dans la généralité de Caen à la fin du XVIII^e siècle. La situation de l'Avranchin était exceptionnellement lamentable. M. Benet nous réserve encore un document très curieux : l'état du mobilier d'une église au XV^e siècle.

On s'occupe en ce moment, de divers côtés, de recueillir tout ce qui se rattache à la famille du philosophe Helvétius et au court séjour qu'il fit chez un de ses parents, à Caen, pendant son adolescence. Grâce aux notes qui nous ont été remises par M. de Lioncourt, nous avons pu répondre avec précision aux questions qui nous ont été adressées à ce sujet par M. le baron de Longuerue.

M. Gasté, dont nous rencontrons toujours le nom quand il s'agit d'études normandes, nous a entretenus de l'abbé Coutard, fondateur des premières écoles de filles à Neuville, près Vire, et de Pierre Corneille. Il n'était pas question dans ce dernier travail, hâtons-nous de le dire, d'appréciations ou de vues nouvelles sur quelques-uns des chefs-d'œuvre du grand tragique français, mais tout simplement du point de savoir si, dans sa jeunesse, le futur

auteur du *Cid* et de *Polyeucte* n'aurait pas pris par aux concours palinodiques de Caen.

Ce serait là, à coup sûr, un grand honneur pour le Palinod ; mais, bien que la chose n'ait rien d'impossible et qu'elle ait été affirmée *solemnellement et latin* par un *recteur de l'Université*, nous restons en défiance et nous ne nous sentons pas absolument convaincu. M. Gasté se contente, du reste, de poser le problème, sans avoir la prétention de nous en donner la solution.

Dans une de nos dernières séances, notre dévoué président, M. de Panthou, vous a raconté les vicissitudes étranges d'un christ en ivoire du grand sculpteur Girardon. Il nous parait inutile d'insister sur l'intérêt de cette communication dont vous allez dans quelques instants, entendre la lecture.

Pour compléter cette énumération, ajoutons qu'otre secrétaire vous a lu la biographie d'un de nos anciens présidents, M. Cauvet ; un récit de l'assassinat du comte d'Aché ; des observations sur quelques chansons populaires, à propos d'un recueil manuscrit du XVI^e siècle, avec musique de Le Jeune appartenant à M. de La Sicotière.

En dehors des questions historiques, vous avez eu à vous occuper d'un certain nombre de découvertes locales qui ont été successivement portées à votre connaissance.

A Torteval, au cours de travaux de restauration, entrepris à l'intérieur de l'église, on a retrouvé sou

le badigeon, des peintures murales, sur lesquelles MM. Senot de La Londe et Chifflet nous ont fourni quelques détails. A May-sur-Orne, M. Aimé Jacquier, et l'un de nos correspondants les plus dévoués, M. Simon, nous ont signalé une pierre tombale du XIV^e siècle, à double personnage, dont notre vice-président, M. l'abbé Montcoq, a bien voulu prendre la défense, et qui sera sauvée, grâce à l'intervention de notre honoré confrère, M. l'abbé Révérony.

C'est encore au chapitre des découvertes qu'il faut placer les inscriptions d'Ussy et de Soliers, la grotte-abri de l'époque de la pierre éclatée, signalée à la *Brèche au Diable* par M. Costard ; une patène en plomb du XVI^e siècle, couverte de sujets étranges dont nous devons un excellent dessin au même M. Costard ; un fragment du registre des délibérations de la ville de Caen pour l'année 1549, retrouvé à Paris dans un lot de vieux papiers par M. le vicomte de Blangy ; un chapiteau de cheminée en style roman du XII^e siècle, ramené inopinément un jour par M. Huart, architecte, dans une maison d'aspect insignifiant, au n° 105 de la rue Saint-Pierre ; enfin, pour couronner le tout, au n° 52 de la même rue, cette curieuse façade polychromée du XV^e siècle, qui, débarrassée de l'enduit sous lequel elle était cachée, nous rend aujourd'hui l'ancien logis des de Mabrey avec sa physionomie et son éclat primitifs. Cette restauration consciente fait le plus grand honneur aux intelligents propriétaires de l'immeuble, MM. Bouet, négociants en papiers peints. Nous leur avons déjà adressé toutes vos féli-

citations ; nous vous demandons la permission de les leur renouveler aujourd'hui.

Nous ne sommes pas encore en mesure de vous entretenir du rétable de Rouvre, dont le caractère archaïque nous a été signalé par un homme fort compétent en pareille matière et très dévoué à notre Société, M. Francis Jacquier. Nous espérons pouvoir très prochainement vous soumettre, avec un dessin de ce petit monument, les observations qu'il nous a suggérées.

Sous la direction vigilante et éclairée de son conservateur, M. Charles Duplessis, notre Musée a pris depuis quelque temps de notables accroissements. Parmi les généreux donateurs de 1886, nous devons une mention spéciale à M^{me} Pépin, de Saint-Pierre-sur-Dives, veuve de notre regretté confrère, M. le docteur Pépin.

Cette année encore, malgré les ressources très amoindries de notre budget, nous avons tenu à offrir une médaille d'honneur aux élèves qui ont obtenu le premier prix d'histoire, en rhétorique, dans les six lycées de Normandie. Les jeunes élèves qui ont mérité cette distinction sont : MM. Zimmermann (Maurice) pour le lycée d'Évreux, Jouvin (Georges) pour le lycée d'Alençon, Larsonneur (Victor) pour le lycée de Coutances, Dibadier (Louis) pour le lycée de Rouen, Morand (Victor) pour le lycée du Havre, Bacon (Ernest), de Courseulles, pour le lycée de Caen.

En 1866, nous avons admis dans nos rangs, comme membres titulaires : MM. Zevort, recteur de l'Académie, dont la haute bienveillance nous est infiniment précieuse ; Couraye du Parc, ancien élève de l'École des Chartes, attaché à la Bibliothèque nationale ; Tardif (Joseph), docteur en droit à Paris ; Delalande, curé-doyen de Saint-Jean ; de Saint-Pol, curé de Saint-Julien ; Tony Genty, avocat à la Cour d'appel ; de Longuemare, avocat à la Cour d'appel ; Henri Lecourt, auteur de nombreux travaux généalogiques, notaire à Deauville ; Coville, ancien élève de l'École des Chartes, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Caen, et Henri Cordier, professeur à l'École des hautes études, à Paris.

Malheureusement, jamais, à notre connaissance, dans un seul exercice, nous n'avions éprouvé des pertes aussi nombreuses et aussi douloureuses.

Nous avons, en effet, à déplorer la mort de MM. Lamotte et Auvray, architectes à Caen ; Gasonde, ancien conseiller d'État, ancien député ; Le Beurier, archiviste en retraite du département de l'Eure ; Alfred Ramé, membre de la Société des Antiquaires de France, conseiller à la Cour d'appel de Paris ; Denis-Dumont, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu ; Henri Moisy, juge honoraire à Lisieux ; Henri Moulin, ancien maire de Mortain ; Quenault (Léopold), sous-préfet honoraire, membre du Conseil général de la Manche, tous travailleurs infatigables et ayant contribué, chacun dans son genre, au progrès intellectuel dans notre province et au bon renom de notre Compagnie.

Membre de la Société française d'Archéologie depuis bien longtemps, M. Lamotte était entré dans nos rangs le 5 février 1865. Il se fit distinguer rapidement par la précision de ses connaissances, par son goût pour les recherches locales, par son amour de l'art, si vif, si désintéressé.

Le 26 avril, au moment des obsèques, j'ai dû, en lui adressant, en votre nom, les derniers adieux passer en revue et apprécier les divers édifices construits ou réparés par ses soins. Ce n'est pas le moment d'y revenir. Architecte habile et plein de ressources, M. Lamotte était aussi un admirable restaurateur d'églises : personne n'entendait mieux la construction d'un clocher. Les flèches si élégantes et si bien venues de l'école de Venoix et de la chapelle des Bénédictines à Caen suffiraient, à elles seules, à perpétuer sa mémoire.

M. Auvray était aussi un homme d'une réelle valeur, dont les travaux divers ont été parfaitement jugés par M. le Maire de Caen, dans le discours prononcé au moment de l'inhumation, le 21 avril dernier. Nous en détacherons quelques lignes : « J' tiens, a dit M. le Maire, à vous signaler au moins une partie de l'œuvre de M. Auvray, dans laquelle il a montré la meilleure part de son savoir et la profonde connaissance qu'il avait de la science archéologique. Je veux parler de la restauration de nos édifices religieux qu'il a dirigée, comme architecte des monuments historiques. Soit en collaboration avec M. Ruprich Robert, soit seul, il a restauré Saint-Pierre, Saint-Étienne, l'Abbaye-aux-Dames

Saint-Julien, Vaucelles, Saint-Jean, l'église de Saint-Contest, le prieuré de Saint-Gabriel. Regardez tous ces édifices et admirez avec quel goût, avec quelle science M. Auvray a réparé les ravages du temps, le quelle main sûre, autant que respectueuse, il a touché à ces vieilles pierres auxquelles il rendait les splendeurs d'autrefois. »

M. Auvray avait fait en particulier de l'église Saint-Pierre l'objet d'études longues et approfondies. Il se flattait qu'un jour ou l'autre, il aurait l'honneur d'attacher son nom à la restauration définitive de l'œuvre du grand architecte caennais, Hector Sohier. Ses espérances ont été déçues. Dieu veuille que son fils, qui occupe aujourd'hui son emploi et qui a entre les mains ses plans, ses dessins, puisse, sous les auspices de la ville et de l'État, reprendre et mener à bien cette entreprise patriotique. Le temps presse, et pour peu que l'on attende, il n'y aura plus rien à restaurer. Un coup d'œil jeté en passant sur cette merveilleuse abside permet de se faire une idée de la marche effrayante de la destruction. C'est encore plus triste, lorsque de l'ensemble on passe à l'examen des détails. Je ne sais, Messieurs, si vous avez eu entre les mains la première livraison d'une publication, très digne d'attention et d'encouragement, *La Normandie archéologique*, de MM. Douin et Peret. Une des planches reproduit un pinacle renaissance de la grande chapelle absidale. Ce ne sont que ruines et débris. Les plus gracieux motifs, effroyablement mutilés, se laissent à peine entrevoir. Dans sa réalité brutale, je ne connais rien de plus expressif et de plus navrant.

M. Gaslonde, né à Avranches en 1812, a été l'un des élèves les plus remarquables du collège de cette ville, l'un des plus brillants professeurs de la Faculté de Droit de Dijon.

La Révolution de 1848 lui ouvrit les portes de la vie politique. Membre de l'Assemblée nationale, il devint plus tard conseiller d'Etat, député après 1870, conseiller général du département de la Manche. Très mêlé aux luttes actives des partis, M. Gaslonde n'appartenait à notre Compagnie que par l'intérêt que tous les esprits élevés portent au développement des études historiques. Cet intérêt, il nous le témoigna en toutes circonstances ; il se proposait de faire mieux en écrivant, à notre intention, quelques considérations sur l'administration ancienne de notre province. Ses études spéciales l'avaient admirablement préparé pour un travail de ce genre. Mais personne ici-bas n'est maître de sa destinée ; le Mémoire qui nous avait été promis resta toujours à l'état d'ébauche ; la politique, qui s'était emparée de M. Gaslonde après la chute de Louis-Philippe, ne nous le rendit jamais.

Bien qu'il n'ait jamais résidé dans notre province, M. le conseiller Alfred Ramé n'en faisait pas moins depuis longtemps partie de notre Association. C'était un antiquaire sagace, pénétrant, consciencieux jusqu'au scrupule, que la lutte n'effrayait guère et qui était merveilleusement armé pour la soutenir.

Nous laissons à d'autres l'appréciation complète de ses publications archéologiques. Pour nous, nous ne saurions jamais oublier l'attachement qu'il avait

pour le Mont-Saint-Michel et avec quelle spontanéité et quelle ardeur il se joignit à nous pour le défendre. Il avait fait de cet incomparable monument l'objet d'études approfondies, poursuivies sur les lieux pendant de longues années ; il avait préparé à ce sujet un Mémoire étendu dont quelques pages vous ont été soumises, et pour l'illustration desquelles il s'était assuré la collaboration de M. Bouet ; puis, tout à coup, il s'était arrêté et en avait remis à un autre moment l'achèvement. Difficile pour lui comme il l'était pour les autres, il désirait, avant d'exposer son système au grand jour, procéder à de nouvelles et minutieuses vérifications. Le temps lui manqua pour le faire, et voilà comment un travail original, dont la rédaction était achevée, et que nous avons eu, un instant, tout entier entre les mains, ne paraîtra probablement jamais.

Que dire maintenant d'un autre confrère, que nous voyions pour ainsi dire chaque jour, et qui, en plein succès, en pleine vigueur de talent, a été enlevé subitement à l'estime et à l'affection de tous, M. le docteur *Denis-Dumont*. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'apprécier la carrière médicale de M. le docteur Denis ; un de ses plus chers et de ses meilleurs élèves, M. le docteur Lesigne, nous dira plus tard ce qu'a été le médecin, ce qu'a été le chirurgien ; mais, dès maintenant, nous avons le droit et le devoir de proclamer ici qu'il n'était pas de nature plus sympathique, d'esprit plus ouvert à tous les genres de recherches. M. le docteur Denis-

Dumont s'intéressait à tout parce qu'il pouvait tout saisir, tout comprendre.

Les *Rapports sur les épidémies cholériques* dans le Calvados, les biographies de *M. Dan de La Vauterie*, des *docteurs Vastel et Leprestre*, se lisent facilement et sont remplis d'intéressants détails ; son livre sur *Le Cidre*, arrivé aujourd'hui à sa troisième édition, a été un évènement et exerce encore sur l'opinion publique, trop longtemps égarée, la meilleure et la plus salutaire influence. Par un côté, d'ailleurs, le volume nous appartient. L'auteur y traite, en effet, non seulement la question médicale, mais la question économique et la question historique, et c'est précisément cette multiplicité d'aspects qui donne à l'ouvrage sa grande originalité. Le volume sur le cidre avec le complément, présenté plus tard au Congrès pomologique de Rouen, sur la culture du pommier, restera, nous en sommes convaincu, l'œuvre importante du docteur Denis-Dumont ; elle fera inscrire son nom sur le Livre d'Or des médecins normands, à côté de ces praticiens érudits qui dissipèrent aussi sur le jus de la pomme et sur le pommier : Jacques de Cahaignes, professeur et recteur de l'Université de Caen, et le médecin des rois Charles IX et Henri III, Julien Le Paulmier de Grentemesnil.

M. Denis-Dumont songeait à d'autres travaux d'un genre un peu différent, dont il m'avait fait confiance, et qu'il réservait à notre Société. Les *Mémoires du sire de Gouerville*, dont nous achevons en ce moment l'impression, l'avaient vivement frappé, et il avait eu l'idée d'en extraire les éléments

d'une double étude sur la chasse et la médecine dans le Cotentin à la fin du XV^e siècle. Il était encore occupé à recueillir des notes lorsque la mort est venue le frapper.

Comme M. Denis-Dumont, M. l'abbé Le Beurier est originaire du département de la Manche. Né à ledieu, le 5 février 1819, M. Le Beurier, après avoir été membre de la Congrégation des missionnaires de France, professeur de dogme à la Faculté de Bordeaux, revint en Normandie comme archidiacre du département de l'Eure, le 12 mai 1851. Il occupa ce poste avec une véritable distinction jusqu'au 5 novembre 1875, date de sa mise à la retraite.

Chanoine titulaire de la cathédrale d'Évreux, puis déjà quelque temps, il résigna également ces fonctions en 1882 pour aller se fixer à Mantes et se consacrer tout entier, en qualité de supérieur, au révement d'un couvent de Bénédictines qui, n'importe établissement d'éducation, avait eu ses jours vogue, mais qui, par suite de circonstances diverses, se trouvait réduit à l'état le plus précaire. Ce que, dans cette œuvre de pieuse reconstitution, l'abbé Le Beurier a dépensé de dévouement, d'activité, d'argent, avec une abnégation et une bonté admirables, nous ne le saurons jamais. N'importe, après tout ? Notre frère ne travaillait ; en vue de l'approbation des hommes ; c'est meilleurs que lui venaient ses inspirations et qu'il endait sa récompense.

Ce prêtre zélé, cet habile administrateur, n'en

était pas moins un savant très avisé et, à l'occasion un contradicteur redoutable. Il a fait beaucoup pour l'histoire du département de l'Eure, et son nom restera attaché aux discussions archéologiques plus retentissantes de ces dernières années.

Avec toute sa science, et peut-être même à cause de sa science, M. l'abbé Le Beurier était sujet à diverses distractions les plus étranges et avait de plus, dans les manières, une brusquerie familière qui le rendait absolument impropre au maniement des objets d'art et de curiosité. Nous nous le rappelons, il y a une vingtaine d'années, à Alençon, oubliant jusqu'à son nom et brisant une merveilleuse faïence qu'il tenait à la main, sans interrompre pour cela sa dissertation qu'il avait entamée sur les caractères essentiels des céramiques normandes.

La solidité, hélas, n'était pas au nombre des caractères essentiels dont il parlait si bien. Ce désaveu artistique lui fut vite pardonné, mais, nous devons l'avouer, le premier moment fut difficile.

Avec M. Joret, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres d'Aix, avec M. Le Héric, président de la Société d'archéologie d'Avranches, M. Henry Moisy, juge honoraire à Lisieux, représentait parmi nous la science philologique. Il est entré dans nos rangs en 1871, et, depuis, nous avons toujours entretenu avec lui les rapports les plus suivis et les plus intimes.

Après nous avoir adressé plusieurs communications, il publia en 1875, dans notre *Bulletin*, un travail important qui remplit tout un volume et

porte pour titre : *Noms de familles normands, étudiés dans leurs rapports avec la vieille langue et spécialement avec le dialecte normand.*

L'ouvrage, tiré à part à quatre cents exemplaires, s'écoula rapidement. Il est sérieusement fait, très intéressant, et valut à son auteur les suffrages des hommes les plus compétents.

Encouragé par un succès sur lequel, tout d'abord, il n'avait pas cru pouvoir compter, notre confrère s'engagea de plus en plus dans cette voie.

Il y a quelques mois à peine, il publiait un volume beaucoup plus considérable : *Le Dictionnaire du patois normand*, mentionné très honorablement par l'Académie française dans le dernier concours, et il corrigeait l'épreuve d'un supplément qu'il avait cru devoir y ajouter, lorsqu'il a été atteint de la maladie à laquelle il a succombé.

Il laisse en portefeuille un autre ouvrage non moins important, le *Glossaire comparatif anglo-normand, donnant plus de 5,000 mots aujourd'hui bannis du français et qui sont communs au dialecte normand et à l'anglais*. Grâce aux arrangements pris par la famille de M. Moisy avec notre jeune et intelligent imprimeur, M. Delesques, ce dictionnaire, qui mettra le sceau à la réputation philologique de notre regretté confrère, sera publié dans le courant de l'année 1887.

La linguistique n'était pas la seule préoccupation de M. Moisy. Tout ce qui avait trait à l'histoire et aux antiquités de la ville de Lisieux l'intéressait particulièrement. Bien peu de jours avant sa mort, nous recevions de lui une note précise, comme tout

ce qu'il écrivait, sur un sceau en plomb trouvé des terrassements, aux environs de la cathédrale

Mais sa grande découverte, celle qui marquait entre toutes dans l'histoire du vieux Lisieux cette tête de satyre en marbre de l'époque romaine si pure de style, si expressive, qu'il nous présente triomphalement à l'une de nos séances et qui a donné lieu, dans les *Mémoires de la Société Antiquaires de France*, à une très curieuse dissertation de notre ancien directeur, M. Heuzey.

C'est dans les premiers jours de novembre seulement que nous avons appris la mort de M. J. Moulin, ancien maire de Mortain, qui faisait partie de notre Compagnie depuis l'année 1864. Un de nos amis, M. Arthur Legrand, publiciste distingué, ancien député du département de la Manche, a rendu une notice remarquable, à l'habileté et au dévouement de l'administrateur. Nous n'avons pas l'intention de vous redire ici ce qui a été ailleurs si complète et si bien dit ; permettez-moi seulement de rappeler que M. Moulin a été l'un de nos plus fidèles collaborateurs. Il représentait parmi nous une contrée pittoresque, mais où les travailleurs, depuis le départ de M. Sauvage, n'abondent pas, le *tainais*. M. Moulin, lui, s'efforçait de suppléer à la disette des chercheurs et de combler les lacunes. *La direction des anciennes voies, les vieilles églises, quelques-uns des monuments mégalithiques encore sur le sol, lui fournirent tour à tour le sujet d'instructives monographies. Qui recueillera au*

d'hui la succession littéraire de M. Moulin ? Qui continuera les investigations commencées ? C'est une question que nous nous posons et à laquelle il nous serait, en ce moment, difficile de répondre.

Ce que M. Moulin était pour le Mortainais, M. Quenault, que nous avons perdu le 23 mars dernier, l'était pour le Cotentin ; ses communications avec notre compagnie ont été d'ailleurs si nombreuses, son rôle dans son arrondissement, au point de vue archéologique, si prépondérant, que vous me permettrez d'entrer à son sujet dans quelques détails.

Né à Coutances le 4 avril 1808, M. Quenault a été successivement maire de sa ville, conseiller de préfecture, secrétaire général d'Eure-et-Loir, sous-préfet à Tournon, à Vire et à Coutances.

Dans ses diverses résidences, nous le retrouvons avec le même caractère, les mêmes préoccupations, étudiant consciencieusement les ressources économiques du pays, très soucieux en même temps de son histoire, de ses monuments, de ses mœurs, de ses usages. Si le Folk-Lore eût été inventé, M. Quenault, on peut l'affirmer, eût été l'un de nos Folk-Loristes les plus passionnés et les plus convaincus. A défaut de ces investigations spéciales, il avait au moins, grand ouvert devant lui, le champ de l'histoire et de l'archéologie, et en disciple fidèle de M. de Caumont, il ne manqua pas une seule occasion de s'y engager.

A Chartres, il profite d'une mission du Ministre de l'Instruction publique pour explorer les Archives

municipales et y transcrire le texte des lettres Rois de France aux gouverneurs et échevins de ville, de 1520 à 1711. La récolte avait son importance et le 27 décembre 1860, dans une lettre qu'il m'adîsait, il me signalait avec raison l'intérêt de quelques uns de ces documents pour l'Histoire de la Saône-et-Loire Barthélemy.

A Tournon, c'est autre chose. Pendant qu'il administré cet arrondissement, il en dresse la statistique monumentale, s'inquiétant tour à tour des reliques des saints, des pierres tombales, des inscriptions romaines et des débris plus ou moins mutilés de l'architecture nationale qu'il rencontre un peu partout. Il y a plus !!! Le sous-préfet de Tournon préserve son rôle de protecteur-né des monuments anciens tellement à cœur, qu'il intervient à l'occasion officiellement, et qu'il contribua pour sa bonne part à sauver le chœur roman de l'église de Saint-Jean-Muzols.

« Lorsque je suis arrivé à Tournon, nous dit-il
« un monument curieux était voué à la destruction.
« L'édification d'une nouvelle église était résolue
« pour subvenir à la dépense, on devait vendre
« le terrain et les matériaux de l'ancienne. J'ai obtenu
« que le pourtour du chœur, qui est en pierre
« taille, fût transporté à la nouvelle église, où
« servira, soit de chapelle, soit de sacristie (1). »

Nous ne voulons médire de personne, mais parmi les plus hauts fonctionnaires, sous tous les régimes

(1) *Recherches historiques et archéologiques sur la Saône-et-Loire*, etc., p. 331.

combien pourrait-on en citer, ayant eu l'idée, à propos d'un chœur d'église, fût-il roman, d'entrer sérieusement en campagne et d'ouvrir des négociations.

Ces vues élevées, que nous ne saurions trop louer, ne firent que s'accentuer chez M. Quenault après son retour en Basse-Normandie.

Dès 1845, à l'époque où il était maire de Coutances, il les avait affirmées en publiant un Mémoire sur la ville de Coutances. Ce travail est une œuvre de début, mais il peut être considéré comme le point de départ des brochures et des volumes qui parurent dans la suite. C'est, en effet, à la ville de Coutances, à son histoire, à ses grands hommes, que M. Quenault revenait toujours, et nous devons constater que ce patriotisme local l'a généralement bien inspiré et lui a presque toujours porté bonheur. Dans ce genre, l'œuvre capitale de notre frère est le petit volume intitulé : *Recherches historiques, archéologiques et statistiques sur la ville de Coutances*. Sous une forme et avec un titre un peu différents, c'est à vrai dire une seconde édition corrigée et augmentée de l'essai de 1845. M. Quenault devait nous en donner une troisième, très abrégée cette fois, dans le *Guide de l'étranger à Coutances et aux environs*.

Nous y joindrions volontiers les *Mélanges historiques et littéraires*, *La chapelle et le pèlerinage de la Roquette*, les *Nouvelles recherches archéologiques*, les notes sur le *Buste du Musée*, sur la *Vierge de Saint-Nicolas*, sur le *Vase d'Urville*, l'*Étude sur les grands baillis du Cotentin*, enfin et surtout les

Recherches historiques et archéologiques sur la Basse-Normandie, le Vivarais et le pays Chartrain. Il mettant de côté, dans ce volume, ce qui a trait Chartres et à l'arrondissement de Tournon, nous rencontrons quelques dissertations sur des points d'histoire ou d'archéologie monumentale, qui ont eu le privilège de passionner longtemps les érudits normands, et qui peut-être les passionneraient encore aujourd'hui.

Les habitants de la Manche ne peuvent pas, nous en convenons, soulever pour leur compte une question aussi palpitante que celle de l'emplacement plus ou moins problématique de l'ancienne *Alésia*. Aucun antiquaire, jusqu'ici, n'a eu l'audace de transporter cette localité célèbre dans leur voisinage, mais ils ont le droit, tout au moins, avec quelque apparence de raison, de chercher sur leur territoire l'endroit précis où le lieutenant de César, Labien défit le chef gaulois Viridovix.

Comme on pouvait s'y attendre, ils n'y ont pas manqué. Diverses opinions se sont produites, des discussions ardentes se sont engagées, mais nous nous sommes pas aperçus jusqu'ici que du choc jailli la lumière.

Dans l'armée des combattants, on peut distinguer trois groupes principaux : les partisans de Moncastre, commune de Lithaire, ceux de Champrépuis, ceux du Châtellier, dans la commune du Petit Célland, arrondissement d'Avranches.

Comme les abbés Lefranc et Desroches dont s'approprie les idées, M. Quenault tient résolument pour Champrépuis et donne à l'appui de son opinion

de bonnes et aussi, pourquoi ne pas le dire, de mauvaises raisons. Nous rangeons sans hésitation au nombre des mauvaises raisons les interprétations étymologiques qui nous sont proposées. C'est un tribut payé, en passant, à une archéologie imaginative qui fut trop longtemps en faveur. Les constatations matérielles faites sur les lieux et l'énumération des objets antiques rencontrés dans le voisinage, si elles ne résolvent pas toutes les difficultés, procèdent d'une critique de meilleur aloi et ont au moins plus de valeur.

Non moins ardus et non moins importants sont deux autres problèmes : l'origine de l'aqueduc de Coutances, la date exacte de la cathédrale. Il y a là des questions infiniment délicates qui nous intéressent d'autant plus que les raisons de décider sont plus nombreuses, plus saisissantes, nous pouvons ajouter d'un caractère moins conjectural.

Sur l'une d'elles : la question de l'origine de l'aqueduc, M. Quenault a eu la rare bonne fortune de pouvoir faire la lumière. S'appuyant sur des documents authentiques, il a démontré, en effet, péremptoirement et contrairement à la légende accréditée, que ce singulier monument, dont les ruines sont encore si pittoresques, datait du moyen âge et n'avait rien de romain. Le travail de notre frère est définitif ; il ne sera pas refait, et ses conclusions ont reçu la plus éclatante confirmation de l'examen attentif des constructions et du résultat des fouilles qui ont été entreprises.

Sans arriver à un résultat aussi décisif, les observations sur la cathédrale de Coutances ne sont point

indignes d'attention. Ce n'est point ici le lieu de revenir sur cette vieille querelle qui a mis aux prises M. de Gerville et M. de Caumont, M. Vitet, Mgr Delamare, M. l'abbé Pigeon, M. l'abbé Lecanu et l'inventeur des moines celtiques, M. Didier, de Saint-Lo sans parler des autres.

Dans cette mêlée ardente et quelque peu confuse M. Quenault eut tout d'abord le mérite de se faire une opinion à lui. Il ne fut pas de ceux qui rêverent pour la cathédrale une antiquité en désaccord avec son aspect architectural. Malgré les réclamations de l'amour-propre local, il eut l'audace de la rajeunir. Quand il émit pour la première fois cette opinion ce fut dans le pays un véritable scandale. Le système cependant, on doit en convenir aujourd'hui, avait un caractère assez spacieux et contenait, somm-toute, une large part de vérité.

D'après M. Quenault, la cathédrale, dans son ensemble, aurait été reconstruite et remaniée de fond en comble par Silvestre de La Cervelle à la fin du XIV^e siècle.

Les témoignages des historiens affirmant que l'édifice avait été à peu près ruiné par le siège de 1356 et les sommes considérables qui paraissent avoir été dépensées pour sa réfection, un peu plus tard, par l'évêque de Coutances, donnent certainement quelque couleur à cette manière de voir. Les recherches dont le monument a été l'objet dans ces dernières années ont été d'ailleurs de nature plutôt à la confirmer qu'à l'infirmer. Elles n'établissent certainement pas l'impossibilité d'une construction au XIII^e siècle, mais elles donnent aux réparations

IV^e une importance dont, jusqu'ici, on n'avait assez tenu compte.

Quenault n'a pas été le dernier à s'en apercevoir, mais, en somme, il a eu le triomphe modeste réservé. Nous trouvons même qu'il ne triomphe assez, car il finit par découvrir que tout le monde trait bien avoir eu raison dans cette mémorable discussion.

Notre cathédrale, nous dit-il, qui semble, tant elle est homogène, ne pouvoir être l'œuvre que d'un seul artiste, a été retouchée, remaniée, restaurée et reconstruite de siècle en siècle, depuis sa fondation, par les évêques Robert et Geoffroy Montbray, au XI^e siècle. Tous les antiquaires ont eu raison, en partie, quand ils ont attribué sa date au XI^e, au XII^e, au XV^e. Peut-être en est-il même de ceux qui l'attribuent au XIII^e, ce qui n'est pas prouvé par des titres authentiques, même pour les autres restaurations. »

Comme on le voit, il est impossible d'être plus modifiant !! Il est vrai que, un peu plus tard, le *Journal des Recherches archéologiques* se rattrape dans ce livre, avec une sincérité plus absolue, sauf tout entière. Le passage est court et vaut la peine d'être reproduit. « Je prétendais, écrit-il, que la restauration dont on voyait les traces ne pouvait avoir eu lieu qu'après le siège. *Suivant ma méthode, qui m'a si bien réussi pour l'aqueduc, je me suis fermement appuyé sur une charte authentique.* — Je n'étais pas loin de la vérité qui commence à faire jour. — On trouve, en effet, des traces de cette restauration dans toutes les parties du

« chœur, que l'on considère généralement comme le spécimen le plus pur du XIII^e siècle. »

Dans les recherches historiques proprement dites l'initiative prise par M. Quenault ne mérite pas moins d'éloges. Nous faisons ici allusion à ses publications relatives à la Révolution française : *L'Entrevue du chevalier Destouches, Le Procès d' Désoteux dit Cormatin, L'Abbé Toulorge, La Terreur dans une ville de province, Le Combat de la Fosse (12 brumaire an VIII)*.

Dans toutes ces monographies, M. Quenault s'est attaché à réfuter des erreurs et à rétablir la véritable physionomie des personnes et des choses. Ce n'est pas toujours une tâche facile, notre frère y a généralement réussi.

Vers la fin de sa vie, un problème d'un ordre un peu différent — l'explication des causes des invasions de la mer sur les côtes du Cotentin — s'était imposé à son esprit. Il y a consacré de nombreuses brochures. Il nous avait même envoyé à ce sujet 1 prospectus d'un travail définitif qui n'eût pas compris moins de deux volumes in-8° avec plans et carte à l'appui. Inutile de dire que ce projet n'a pas reçu d'exécution.

La fondation de la Société académique du Cotentin fut un des derniers bonheurs de notre frère. Cet nouvel établissement avait pris naissance sous les auspices du savant et vénéré Mg^r Bravard, avec la coopération très active de M. Quenault.

C'était là la réalisation d'un de ses rêves les plus anciens. Au sein d'une association de ce genre, il lui semblait reprendre possession de son véritable terrain

Dans cette atmosphère fortifiante, loin des luttes irritantes et stériles de la politique, il retrouva pour un instant l'activité de la jeunesse et écrivit coup sur coup de nouvelles et substantielles notices. Nous en avons déjà énuméré quelques-unes. Les autres ont trait à l'histoire de la misère et de la bienfaisance publique à Coutances avant la Révolution. C'était un sujet qui tenait au cœur de Mgr Bravard et que, dans son discours d'inauguration, il avait recommandé aux membres de la nouvelle compagnie.

En parlant plus tard de cet éminent prélat, dans la notice nécrologique dont la rédaction lui fut confiée, M. Quenault a loué son goût des lettres et des arts, son amour désintéressé de la science et cette ardeur généreuse qui le portait à se dévouer pour sauver les monuments et répandre autour de lui le feu sacré dont il était animé.

A ce point de vue, notre confrère avait quelques traits de ressemblance avec son modèle. Comme lui, il défendit contre le vandalisme les édifices religieux qui font la gloire de notre pays, comme lui il prodigua à tous ceux qui l'approchaient les nobles excitations et les encouragements.

Je ne sais trop à quoi aboutiront tous ces efforts. J'espère toutefois que les jeunes qui nous succéderont conserveront dans leur souvenir une place pour le devancier qui les accueillait si bien, pour le Coutançais qui, par amour de sa ville natale, s'en constitua l'historiographe et comme le cicerone officiel.

UN

CHRIST HISTORIQUE

Par M. LANFRANC de PANTHOU

Ancien procureur général.

Les hommes de loi, il faut bien l'avouer, dût leur amour-propre en souffrir, passent d'ordinaire, surtout en Normandie, pour gens essentiellement pratiques et positifs. Le culte de la science, pour la science, même dans les matières les plus sérieuses, ne les attire, en général, que médiocrement. Et si, en dehors de leurs travaux professionnels, quelques hommes éminents que leur modestie ne vous empêchera pas de désigner, sans que j'aie besoin de les nommer ici, se sont faits, avec tant de profit pour notre Société, les vulgarisateurs autorisés de la science archéologique, j'ai, plus que tout autre, le devoir de proclamer que ce ne sont là que de très honorables, mais de très rares exceptions.

On devinera facilement, dès lors, l'embarras de l'un de ceux qui sont en dehors de cette catégorie privilégiée, lorsque, comme celui qui vous parle, il se trouve appelé, par la trop grande bienveillance de ses collègues, à présider, pendant une année, les travaux d'une Compagnie comme la Société des Antiquaires de Normandie.

Se faire Antiquaire, même pour un temps, et par

rconscience, n'est pas si facile qu'on pourrait le penser, surtout quand on n'a guère le loisir de cesser d'être en même temps autre chose.

Heureusement, pour une fois, la procédure, celle de la science si aride dont les plus fervents disciples ont eux-mêmes quelque peine à goûter les douceurs, est venue au secours de votre président, et lui a donné l'occasion, sans pour cela déserter la bazoche, d'appeler l'attention de ses collègues sur un objet d'un prix inestimable, au point de vue artistique et historique, et d'une antiquité déjà respectable, puisqu'il remonte à près de 250 ans.

Le cas m'a paru, et à d'autres aussi, assez rare pour mériter d'être raconté ici même, dans cette réunion solennelle où, chaque année, notre Société convie autour d'elle les représentants les plus éminents de la science et des lettres, en même temps que ceux du clergé et des diverses administrations publiques, qui tiennent à honneur de ne pas se désintéresser de tout ce qui a rapport à la vie intellectuelle de notre pays normand.

Un jour donc, on vint, pièces en main, m'exposer qu'un objet d'art d'une valeur pécuniaire considérable, ayant été confié par son honorable propriétaire, la marquise de....., habitant notre département, à un industriel de la ville voisine, de sa profession marchand d'antiquités, avait été transmis par ce dernier, à un intermédiaire soi-disant chargé d'en proposer la vente à un illustre personnage, aujourd'hui en exil ! Il y avait de cela alors deux ans et demi, et l'objet n'avait pas reparu. Bien plus,

l'intermédiaire choisi, il faut le dire, plus qu'à la légère, n'était autre qu'une de ces personnes connues à Paris et ailleurs, sous le nom de *dames seules*, et dont le train de vie ne correspond que bien rarement à des ressources normales et régulières.

Or, il était advenu que cette peu intéressante personne, à bout d'expédients, avait remis en gage à son propriétaire, pour paiement de loyers importants, le précieux objet dont je viens vous entretenir, et qui n'était ni plus ni moins qu'un admirable christ de *Girardon*. Naturellement, on refusait de le restituer, sinon contre paiement de la dette de la dame seule.

Heureusement, Messieurs, la procédure allait venir à notre secours ; le contrat de gage ne nous parut pas plus en règle avec le Code qu'avec la morale, et le procès a pu être gagné, d'abord devant le tribunal de Bayeux, et, plus tard, il y a quelques mois, devant notre Cour d'appel.

La lutte avait été longue, et on a pu dire, avec vérité, lors de la clôture des débats, que le christ était, une fois encore, tombé entre les mains des infidèles, et qu'il avait fallu une véritable croisade pour le délivrer.

Du procès, je n'ai rien de plus à vous dire, sinon qu'après mille péripéties de mise à exécution de l'arrêt, le beau chef-d'œuvre qui en a été l'occasion est rentré entre nos mains, et que nous avons été assez heureux pour obtenir l'autorisation de le faire photographier, à l'intention de la Société, en même temps que l'autentique qui en atteste l'origine.

Mais, si le procès n'importe pas autrement à l'honorable assemblée qui me fait l'honneur de m'écouter, je pense qu'elle entendra, avec quelque intérêt, la description du christ lui-même, et surtout son histoire ; car, ce précieux chef-d'œuvre a une histoire, et une grande. Et ce n'est pas, je pense, d'un objet d'art que l'on peut dire, comme des peuples, que les plus heureux sont ceux qui n'en ont pas.

Du sculpteur lui-même, dont ce christ est l'œuvre, je ne vous parlerai pas longuement. Girardon est assez connu, et son éloge n'est plus à faire. Nous l'avons tous lu dans Boileau, qui le compare, dans un quatrain bien connu, aux plus grands maîtres de l'antiquité.

Nous pouvons, d'ailleurs, l'étudier dans ses œuvres les plus célèbres, qui décorent soit le parc de Versailles, soit les monuments ou les rues de la capitale. Citons ici, pour mémoire, le Bain d'Apollon, l'Enlèvement de Proserpine, la Statue de l'Hiver et les sculptures du Bassin de Neptune, à Versailles ; à Paris, les sculptures du plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre ; la statue du Fleuve, dans la même galerie, et, par dessus tout, le mausolée du cardinal de Richelieu, à la Sorbonne.

Le christ qui fait l'objet de cette notice n'est pas le seul qu'on doive à Girardon, mais il est, à coup sûr, le plus beau. Il est connu, dans les catalogues archéologiques, sous le nom de *Christ de Louis XIV.*

Voici comment cette dénomination se justifie.

Girardon était né à Troyes, en 1628. Son père, fondeur de métaux, le destinait au barreau et le plaça chez un procureur. Ce qu'il y étudia, je vous le

laisse à deviner, et, sans songer à médire, il m'est bien permis de penser qu'il se fût difficilement reconnu dans les méandres de la procédure, à laquelle son christ devait plus tard donner lieu. Quoi qu'il en soit, les remontrances, les menaces mêmes n'y purent rien, et il fallut aviser. On le confia alors à un menuisier sculpteur, chargé avant tout, paraît-il, de le dégoûter du métier. C'est le contraire qui advint, et le patron, émerveillé des progrès de son élève, se fit bientôt le complice de l'enfant contre le père, et obtint de celui-ci que le jeune apprenti pût enfin se livrer librement à la pratique de l'art pour l'art.

Ses débuts furent des coups de maître. Mais il est probable que sa réputation n'eût que bien difficilement franchi les limites de sa province natale, si le hasard ne lui avait fait rencontrer un homme qui ne fut pas seulement un magistrat illustre, mais aussi un zélé protecteur des lettres et des arts : j'ai nommé le chancelier Séguier ! Il vit Girardon, fut charmé de son entrain et de la vivacité de son amour pour l'art, et le recommanda à Louis XIV. On ne connaissait pas, à cette date, ce que, depuis, on a appelé le budget des Beaux-Arts. Mais la cassette royale était là, et, dans la circonstance, c'est elle qui fit les frais.

Girardon partit pour Rome, où il séjourna plusieurs années, et où il se lia d'amitié avec le peintre Mignard, étudiant avec lui les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. « C'est là qu'il puise l'amour des « belles et pures formes, qui est l'un des caractères « de son talent. »

Parmi les travaux exécutés après le retour en France du jeune sculpteur, et qui attestait à la fois son labeur opiniâtre, et l'élan imprimé à son œuvre par l'étude des modèles de la Rome chrétienne, se trouvait un christ en ivoire qui, dès le premier jour, excita l'admiration de ses contemporains.

Il faut croire que Girardon lui-même avait conscience de la valeur artistique de son œuvre, puisqu'il ne crut mieux pouvoir témoigner sa reconnaissance au Grand Roi qu'en offrant ce christ à la jeune Reine Marie-Thérèse, à son arrivée en France, en 1660.

En voici la description aussi exacte que possible : La hauteur est de 50 centimètres. Le corps entier est d'une seule pièce, à l'exception des bras qui sont rapportés. La tête est inclinée sur l'épaule droite et, vue de ce côté, d'une expression saisissante. Les deux pieds sont fixés séparément sur une grande croix d'ébène, au dos de laquelle se voient encore trois cachets, aux armes de la Maison d'Orléans.

La perfection des formes et le fini des détails, depuis la tête jusqu'à l'extrémité des pieds et des aisselles, sont admirables. Comme étude anatomique, il est impossible, croyons-nous, de rien voir de plus parfait.

Mais c'est surtout la physionomie de l'Homme qui doit nous arrêter. Ses traits sont reproduits dans toute leur male beauté. La douleur, sans honte, et la mort, y ont laissé leur funèbre empreinte ; mais on sent, si l'on peut ainsi dire, que

c'est une douleur et une mort volo fertes, tant l'expression est restée et de majesté. Sous les traits de l'I d'exhaler son dernier soupir, on Dieu qui survit, après avoir acc bout, sa divine mission.

Les yeux sont encore ouverts, et sentiment de douce compassion q moment où tout allait être con levés vers le ciel, comme pour en i pitié et le suprême pardon !

Sur les lèvres entr'ouvertes elle ble qu'on puisse saisir encore les d la prière du Dieu martyr, implora de son père pour ceux qui vienne ou les derniers murmures des par au disciple bien-aimé, quand il lit en larmes, et, en la personne de c pour laquelle il avait voulu mourir

Oh ! comme on comprend bien détails de ce beau chef-d'œuvre éclairée qui animait la pensée de l' « mirant, a écrit Lacordaire, on s « plus qu'un homme ! Pour sûr, « foi : il a eu, en faisant ce chris « surnaturelle. »

Ce témoignage en vaut bien un a il est vrai de dire aussi, en génér tout et de tous temps, c'est ence ment moral et religieux (le mot ét dans sa plus large acception), qu tistes ont trouvé leurs plus subli

le jour où elle franchissait le seuil
Carmélites de St-Denis.

De la cellule de la pieuse fille de
et à sa mort, le christ rentra en la p
Louis XVI, qui voulut, de suite, en
à ses tantes, sœurs de la défunte
France, les princesses Adélaïde et

C'est entre leurs mains, c'est dans
châteaux de Bellevue et de Meudon,
objet fut maintes fois admiré par un
du temps, le sculpteur de la famille :
Pajou, l'auteur de la quatrième façade
des Innocents. C'est lui qui a recueilli
des princesses, les détails relatifs à
christ, qu'il se plaisait, avec tant d'ap-
plor, quand il était admis à l'intimité
amies, détails qu'il devait lui-même
l'authentique dont j'ai parlé plus haut.

Survint la révolution de 1789, et la
tourmente de 1792 et de 1793. Les princesses
s'enfuir en exil, abandonnant derrière
objets les plus précieux, toutes ces
qui leur venaient de leur famille, entre
le christ de Marie-Thérèse et de Louis

Tous leurs biens mobiliers ou immobiliers
vendus à l'encan, et c'est alors que la
sition du chef-d'œuvre de Girardon
sentiment de reconnaissance et d'admiration
la pensée bien arrêtée de le restituer
quand elles rentreraient en France.

Mais, comme tant d'autres, elles
revoir leur patrie ; elles moururent

lé auprès de

t souvent : «
J. à son arri-
riche, femm
reine, il pa-
maintenant.

à notre sœu
St-Denis ; à
a donné. •
meubles e
t été vendus
la vente où j
onnaissais l'
beau morce-

ssi à la mén-
ibeau, conte-
stal de roche
et sceaux, au
sses tenaien-
timent éman-
règle, et ab-
sindres détai-
pouvait dor-
é, en 1829, l

il se rapporte.

Il ne l'achetait lui-même,
un sentiment qui n'étonnera
connu, et qui l'honore profo

Il se proposait de l'offrir au
bord, le jour de sa premiè

Je j'ai voulu lui consacrer
notice. J'aurai atteint mon but
lorsque l'attention de mes
lecteurs sera attirée sur
ce que j'ai mis d'étudier l'histoire, leur
rendant la reconnaissance que je

JUSTICE DE ROL

par M. G. LE VAVASSEUR.

« Le vieux couumier permis
de châtier sa femme, pourvu que
la meshaigner. Voyez *Antoine*
p. 5, l. 8, tome 1^e. »

(Houard, Dictionnaire de la
langue française, au mot M.)

rétiens depuis quelques semaines.

Il voulut en un jour convertir tous les siens,
Et de païens douteux faire de bons chrétiens.
Il n'était que de sorte habile au dialogue,
Mais homme d'action. Il prit le décalogue
Et voyant au début : Tu ne voleras point,
Il se dit : Je serai sévère sur ce point.

Alors, il suspendit aux rameaux bas des chênes
Tous ses bracelets d'or, ses colliers et ses chaînes
Défiant les voleurs et narguant les méchants,
Il dit aux laboureurs de laisser dans les champs
Les contres, les liens et les socs des charrues.

Les gens de Longueville à l'épreuve du feu,
Je ne puis être ici meilleur juge que Dieu,
Et si quelqu'un n'est pas chrétien, qu'on le bapt
Sans faire la grimace au brasier qu'on attise,
Les gens de Longueville, innocents ou prudents,
Marchèrent les pieds nus sur douze socs ardents
Et, le troisième jour, ayant les plantes nettes,
Ils furent reconnus et déclarés honnêtes.

— Archevêque Francon, ceci m'étonne fort.
Que fait le dieu de mon baptême ? Est-ce qu'il d
Sait-il que l'on nous vole et que l'on nous ranço
Pourquoi le fer bénit n'a-t-il brûlé personne ?
— C'est qu'il n'a point touché jusqu'ici le voleu
— Ou la voleuse, dit le duc. Pour son malheur
L'homme à qui j'ai donné cinq sols l'autre sem
N'a-t-il pas femme ? — Oui. — Bonne ? — Hum ! q
L'homme revint pensif, plein d'angoisse et d'ennu
Sa femme, à petits pas, marchait derrière lui.
— Bonhomme, quand tu fus volé, je le suppose
Ton premier mouvement fut de conter la chose
A ta femme, à ton maître ? — Hélas ! les médis
Seigneur, n'épargnent point les pauvres paysan
— Tais-toi. L'homme va loin quand la femme
Moi, je n'aurais rien dit, je t'assure, à la mienn
Et ta femme a bien pris la chose ? — D'un ton
Elle m'a conseillé de recourir à vous
— Sans te chanter sottise ou te chercher querell
— Oui, seigneur. — Je connais la voleuse, c'est

La femme demeura stupéfaite un instant,
Puis se mit à pousser des cris en protestant.
Son œil était hagard et sa voix glapissante ;
— Moi ! je suis innocente, innocente, innocente
Si j'ai volé, je veux ce soir être en enfer.

Dans son roman de Rou Wace, a chanté la chose
Que Dudon, tout d'abord, avait contée en prose.
Le droit que la coutume accordait aux maris
A fait saigner les cœurs et jaser les esprits.
Des Normands désireux d'être heureux en ménage
L'ont cherché dans Béreault, dans Flaust et dans Bas
Ministres sans mandat du pouvoir temporel,
D'autres l'ont exercé comme un droit naturel,
On a diversement conté la pastorale ;
Mais chacun à sa guise a tiré la morale.
La mienne est celle-ci :

Battre est un peu brutal.

Exhorter est plus doux, mais le point capital
Est de ne point céder aux caprices des femmes.
Il vaut mieux battre un corps que de perdre deux âmes
L'homme de Longueville et notre père Adam,
En des âges divers, l'ont appris à leur dam.
D'autres y seront pris encore, quoiqu'on fasse ;
La mère Ève a laissé des filles de sa race ;
Certaines, jusqu'au bout, les hommes tenteront,
Et jusqu'au bout aussi, certains succomberont.
Pour dérober cinq sols ou pour croquer des pommes,
Ils risqueront leur âme et la hart.

Pauvres hommes !

Séances du 7 Janvier 1887. — Prés
Moneog.

Après la lecture et l'adoption des séances du mois précédent, munique des lettres de MM. Ch Champeaux.

Le premier remercie la Sociét a reçu au mois de décembre dern exprime sa gratitude à l'occasion aux fonctions de directeur pour l

Dans une brochure offerte par le Secrétaire signale une versi célèbre plainte *sur la m Longue Épée*, dont le texte a première fois, dans la Bibliothè Chartes, par notre ancien directe Il dépose ensuite sur le Bui M. l'abbé Charles, du Mans, un généalogie de la maison du Bu M. Ruprich-Robert, le 1^{er} fascic ouvrage sur l'architecture norma

Des remerciements seront adr Charles, Léopold Delisle et Rupri sion de ces envois.

M. Zevort, recteur de l'Acadér d'observations importantes qui haut point l'intérêt de la Socié ment en deux propositions distin

Dans la première, M. le Recte l'intérêt supérieur du développ

relatives aux exercices du tir à l'arc à la XIII^e siècle. Ces pièces sont un mandement Charles VI, au bailli de Caen, du 26 mars 1362, mandement du même roi au bailli de la 1^e février 1363, expédié par celui ci au v. de Falaise, le 28 du même mois. Le texte de ces documents est presque l'annee cou-
mblantelle introduction. Ces pièces et quelques-unes du même genre démontrent que, en 1362, partout dans la Normandie, les exer-
cices de tir et de gymnastique ne sont pas une nouve-
auté datant pas précisément d'hier.

Ensuite du juge Maitre Apysie, la séance est

Admise des 6 Etats des 1000. Présidence de M.
Monney.

Le Secrétaire donne lecture d'une lette-
tante anglaise, M. Dugazon, signalant à la
Société Antiquaire de Normandie le mauvais état
d'inscription lapidaire placée à l'extérieur de l'
église de Saint-Brienne, laquelle inscription fait con-
tre le nom de l'architecte de l'édifice.

Une commission, composée indépendan-
tement du Secrétaire, de M. Faure, P.
Huet, vicar de Saint-Brienne, Huart, archi-
vêque nommée à l'effet de vérifier la vérité de
l'information de M. Dugazon et d'indiquer, s'il y a
des mesures de préservation qui pourraient
être prises.

Le Secrétaire fait connaître que le rapport

Le Secrétaire donne lecture du rapport fait au nom du Conseil d'administration sur la communication adressée à la Société par M. le Recteur de l'Académie.

Les conclusions du rapport sont mises aux voix et adoptées à l'unanimité des membres présents.

M. Gaston Le Hardy présente à la Société le texte de deux lettres inédites de Montcalm, découvertes par M. Benet, archiviste, dans les papiers du marquis de Cresnay, déposés aux Archives du Calvados.

L'une de ces lettres est à la date du 24 juillet 1757.

La seconde est à la date du 27.

Toutes deux ont été écrites au camp de Carillon.

Ces deux documents fournissent à M. Le Hardy l'occasion d'entrer dans quelques détails fort intéressants sur le caractère de Montcalm et sur les actes héroïques par lesquels il illustra sa trop courte carrière.

Depuis la lecture de M. Gaston Le Hardy, les deux lettres de Montcalm ont été publiées par M. Émile Bourgeois dans la *Revue Historique* (n° de mars et avril 1887, p. 305). Dans cet article, M. Bourgeois résume ainsi son appréciation :

« Au moment d'entreprendre sa première campagne, qui fut décisive et se termina par la ruine du fort William-Henry, la clef de la vallée de l'Hudson (août 1757). Montcalm, dans une lettre écrite du camp de Carillon, faisait connaître ses inquiétudes, ses espérances, ses efforts. Dans le succès qu'il souhaitait, il prétendait modestement que « la fortune aurait plus de part que le bien joué ».

Le succès vint dès le début, il se hâta trois jours après d'en informer le marquis de Cresnay.

Ces deux lettres sont un fragment, trop court malheureusement, du journal d'un héros à la veille de l'action, au lendemain de la première victoire.

M. Gasté fait passer sous les yeux de ses confrères les fragments d'un livre domestique d'une famille protestante de Caen, à la fin du XVII^e siècle. Les feuillets qui ont été conservés sont malheureusement peu nombreux et les faits qui s'y trouvent relatés peu importants. Peut-être cependant pourraient-ils fournir à celui qui les étudierait avec soin quelques renseignements utiles.

Le manuscrit appartient à M. Le Roy, marchand de curiosités, rue du Moulin.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

*Annexes des procès-verbaux des séances du 7 janvier
et du 4 mars.*

**Proposition de M. Zévort, recteur de l'Académie, à la
Société des Antiquaires de Normandie.**

MESSIEURS,

Je prends la liberté de vous soumettre quelques idées qui méritent peut-être l'attention de votre société. Vous connaissez le mouvement d'opinion qui s'est produit, il y a une quinzaine d'années, en faveur des universités régionales et qui a abouti aux décrets de juillet et de décembre 1885. Ces décrets, aucun de vous ne l'ignore, n'ont pas fait de chaque chef-lieu d'académie, un chef-lieu d'univer-

sité provinciale. Bien des causes s'opposaient à ce que ce résultat, désirable pourtant, fût atteint. En premier lieu, la dispersion des établissements d'enseignement supérieur dans différentes villes ; en second lieu, l'absence, dans la majeure partie des académies, de l'une ou de l'autre des quatre Facultés nécessaires pour constituer un groupe d'enseignement supérieur. Je citerai quelques exemples pour mieux me faire comprendre. L'Académie d'Aix a des établissements d'enseignement supérieur à Aix et à Marseille ; l'Académie de Douai à Douai et à Lille ; Poitiers, outre ses trois Facultés et son École de Médecine, a une seconde École d'Médecine à Tours, une troisième à Limoges Rennes, outre ses trois Facultés et son École préparatoire de Médecine, a une École de plein exercice à Nantes ; Caen, vous le savez, a deux Écoles de Médecine, l'une à Caen, l'autre à Rouen, et de plus dans cette dernière ville, une École préparatoire à l'Enseignement supérieur des Sciences et des Lettres. En dehors de Paris, quatre villes seulement en France, possèdent les quatre Facultés de Droit des Sciences, des Lettres et de Médecine ; ce sont Nancy, Lyon, Montpellier et Bordeaux ; à Toulouse la Faculté de Médecine, créée par décret, n'est pas encore organisée. Si le mouvement d'opinion en faveur des Universités régionales continue ; si d'autre part, deux villes riches et populeuses comme Lille et Marseille, réussissent à attirer elles les Facultés qui végètent dans des villes où manquent à la fois les ressources et les élèves ; si en dernier lieu, Marseille transforme en Faculté

son École de plein exercice et Toulouse son École préparatoire, il y aura en tout six grandes villes en France qui rempliront les conditions nécessaires à la création d'Universités, qui auront un organisme complet d'enseignement supérieur. Le fait se produira un peu plus tôt ou un peu plus tard : sa réalisation n'est pas douteuse; il faut l'envisager de sang-froid, en prévoir les conséquences et tâcher de les conjurer si elles sont inquiétantes. L'une des premières et des plus graves sera l'attraction exercée par les villes pourvues d'une Université. Il est certain que l'Université de Lyon, par exemple, attirera à elle une partie des étudiants de Dijon, de Besançon, de Grenoble et de Clermont; que Bordeaux et Toulouse auront la même action au détriment de Poitiers. Rennes et Caen souffriront moins, à cause de l'éloignement de Bordeaux et de Paris; mais Rennes et Caen n'en seront pas moins diminuées par le contraste, par la comparaison qui s'établira entre elles et les villes pourvues d'Universités. Telle sera, Messieurs, fatallement la situation dans un certain nombre d'années. Sans doute, nous pouvons compter sur l'État, pour l'atténuer dans une certaine mesure; mais, en vrais libéraux, nous devons surtout compter sur nous-mêmes, et je voudrais, avec votre collaboration, entreprendre cette œuvre. Avec notre population de 40,000 âmes et nos ressources modestes, nous ne pouvons pas essayer de lutter avec les gros bataillons de Lille ou de Bordeaux, ni avec les millions de Marseille ou de Lyon; ne pourrions-nous lutter avantageusement sur un autre terrain et avec d'autres armes? Telle est la

question que je voudrais proposer à vos délibérations.

C'est un précieux avantage pour une ville que d'avoir un passé, des traditions scientifiques et littéraires ; rien de tout cela ne manque à la ville de Caen. Elle est, en outre, la véritable capitale intellectuelle de la Normandie, assez éloignée de la vallée de la Seine pour ne pas trop ressentir une influence envahissante. Enfin, elle possède des Sociétés Savantes qui pourraient, en unissant leurs efforts à ceux de nos Facultés, faire de cette ville un centre d'études locales, très actif, qui pourraient constituer une véritable Université, moins le nom. Mais le nom, vous l'avouerez, importerait peu, si nous avions la chose. Et cette chose, en quoi consiste-t-elle ? Dans une communauté de travaux et d'efforts, si intime, qu'aucune force ne se perdrait et que toutes contribueraient à la puissance morale et intellectuelle de cette ville, à la prospérité de l'Université normande. Dois-je vous indiquer les voies et moyens après vous avoir présenté l'idée générale ? Il y aurait peut-être de ma part quelque témérité à le faire. Je me permettrai pourtant d'en signaler quelques-uns, me réservant de les développer ultérieurement, si vous voulez bien donner suite à ce projet.

Vous savez que le décret du 28 décembre 1885 accorde aux Facultés réunies en Conseil général le droit d'autoriser les cours libres. Le Conseil général des Facultés de Caen a adopté un règlement très large, très libéral, qui permet à toutes les initiatives de se produire, qui ouvre à deux battants la

porte de l'enseignement libre. Cette porte, j'ai le regret de le constater, n'a pas été encombrée ; seul, un jeune et vaillant professeur du Lycée a demandé à faire un cours, et aujourd'hui il a la satisfaction de voir une douzaine d'auditeurs assister régulièrement à ses excellentes leçons d'anglais. Un cours d'anglais, c'est fort bien, surtout dans une ville qui entretient des relations constantes avec la Grande-Bretagne. Mais combien d'enseignements qui ne rentrent pas dans le cadre officiel et qui sont sans auditeurs parce qu'ils sont sans professeurs ! Il n'y a pas de chaire à Caen pour l'histoire de la Normandie, pas de chaire pour la littérature et la philologie normandes ; dans une ville, si riche en archives départementales et municipales, il n'y a pas de chaire pour la paléographie ; dans une ville où vous existez, où vous travaillez, où vous produisez, Messieurs, il n'y a pas de chaire pour l'archéologie. Ne vous semble-t-il pas qu'il serait digne de la Société des Antiquaires d'attacher son nom, au moins à la fondation d'un cours libre, subventionné par vous, si vos ressources vous le permettent, qui serait professé par l'un d'entre vous et professé avec quel éclat et quel succès ?

Il est un autre moyen, Messieurs, de parvenir jusqu'au grand public, de faire œuvre utile à tous et de contribuer au travail commun, sans rien perdre de votre autonomie. La Faculté des Lettres publie un Bulletin et des Annales qu'alimentent des abonnements et une subvention de mille francs donnée par l'État. Pourquoi ce bulletin, en élargissant son titre et son format, ne ferait-il pas une place à vos

compte-rendus comme à ceux des autres Sociétés savantes de cette ville ? Est-il admissible que les Facultés de l'État, la Société des Antiquaires de Normandie, l'Académie, la Société Linnéenne, continuent à vivre isolées, séparées, sans lien commun, sans se pénétrer mutuellement ? Est-il admissible que tant d'efforts soient disséminés, que tant de sérieux travaux soient perdus dans trois ou quatre recueils, au lieu de figurer dans un organe unique auquel serait assurée une grande et fructueuse publicité ?

Je me garderai, Messieurs, de développer ces deux points. J'ajouterai seulement que dans deux de nos centres universitaires, à Rennes et à Nancy, on étudie déjà l'histoire locale avec le concours des Sociétés savantes ; à Poitiers, on vient de créer une chaire d'histoire du Poitou, subventionnée par le Conseil municipal. Ne penserez-vous pas que l'histoire de la Normandie mérite le même honneur et offre un égal intérêt ?

Il m'a semblé qu'il y avait, dans le sens que je viens d'indiquer, une œuvre de haute valeur à accomplir, digne d'une société comme la vôtre. Je n'avais qu'à poser la question : c'est à vous de la résoudre.

Rapport fait par M. de Beaurepaire

Au nom du Conseil d'Administration chargé de l'examen de la proposition de M. le Recteur.

MESSIEURS,

Vous avez renvoyé à votre Conseil d'administration l'examen d'une proposition de M. le Rec-

teur, relative tout à la fois à la création de nouveaux cours dans la Faculté des Lettres de Caen, et à certaines modifications qui pourraient être introduites dans le mode et la forme extérieure de nos publications.

Ces propositions, hâtons-nous de le dire, révèlent les intentions les plus libérales et témoignent tout à la fois du sérieux intérêt de M. le Recteur pour le développement de l'enseignement public dans la Faculté de Caen, et de son zèle pour la prospérité des sociétés savantes groupées autour d'elle. Facultés, sociétés savantes, par des moyens différents, tendent en définitive à un but commun : propager l'instruction et créer dans la cité un véritable centre littéraire et scientifique ayant son homogénéité, ses traditions, sa physionomie.

Aussi convient-il d'examiner avec un soin scrupuleux tout ce qui pourrait être proposé dans le but d'augmenter l'influence et le prestige soit de l'enseignement public, soit des associations vouées au culte des lettres, des arts et des sciences.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la communication de M. le Recteur comprend deux parties distinctes ; l'une ayant trait à la création de nouveaux cours, avec l'aide et sous le patronage des sociétés savantes ; l'autre au mode de publication des mémoires et bulletins de ces mêmes sociétés.

Sur le premier point, voici comment s'exprime M. le Recteur :

« Il n'y a pas de chaire à Caen pour l'histoire de la Normandie, pas de chaire pour la littérature et la philologie normandes ; dans une ville si riche

en archives départementales et municipales, il n'y a pas de chaire pour la paléographie ; dans une ville où vous existez, où vous travaillez, où vous produisez, il n'y a pas de chaire pour l'archéologie. Ne vous semble-t-il pas qu'il serait digne de la Société des Antiquaires d'attacher son nom au moins à la fondation d'un cours libre subventionné par vous, si vos ressources vous le permettent. qui serait professé par l'un d'entre vous avec quel éclat et quel succès ! »

Nous avons reproduit textuellement les paroles de M. le Recteur. Elles attestent des vues élevées et patriotiques, et elles honorent la Société des Antiquaires par le fait même qu'elles lui sont adressées.

Nous allons maintenant vous soumettre succinctement les observations qu'elles nous ont suggérées.

Il convient tout d'abord d'écartier absolument l'idée d'une subvention que la Société fournirait pour la fondation d'un cours à la Faculté des Lettres. Quelle que fût sa bonne volonté, l'état de ses ressources lui interdit même l'idée d'une pareille générosité.

Dans une lettre adressée le 15 juillet 1886 à M. le Préfet du Calvados, j'ai fait connaître en votre nom d'une manière complète, à ce haut fonctionnaire, la situation financière de la Compagnie. Je vous demande la permission d'emprunter à ce rapport quelques lignes.

- Les revenus de la Société se composent :
 - « 1° Des cotisations des membres résidents et non résidents ;
 - « 2° Des arrérages d'une rente 3 % sur l'État ;

« 3^e De la subvention du Conseil général.

« Les cotisations des membres de la Société varient par suite de l'assiduité plus ou moins grande des sociétaires résidents, et aussi par suite des décès et des refus de paiement.

« Mais en prenant pour base la moyenne des cinq dernières années, le montant du produit des cotisations brut peut être fixé à . . . 2.500 fr.

« La rente sur l'État est de. 232

« La subvention du Conseil général de 400

« Au total. 3.132 fr.

« Les dépenses, pour traitement du concierge, ouverture du musée, médailles, correspondances, frais divers, varient de six à sept cents francs, en sorte qu'il ne reste pour les publications que 2.500 ou 2.600 fr., »

C'est vous dire qu'à moins de vouloir tuer la Société en arrêtant son fonctionnement, il est impossible de distraire somme quelconque d'un pareil budget.

Mais si l'idée d'une subvention doit être écartée, il ne s'ensuit pas que nous devions renoncer à l'espoir de voir s'établir à la Faculté des cours soit d'histoire locale, soit d'archéologie, sous notre patronage. Nous ne saurions, en effet, oublier que l'un de nos fondateurs, M. de Caumont, a professé publiquement à Caen, dès 1827, le cours d'antiquités monumentales qui a fondé sa réputation et qui a exercé en France sur le mouvement archéologique une si décisive influence. Pourquoi ce vulgarisateur actif et dévoué ne trouverait-il pas parmi nous sinon

des émules, au moins des imitateurs ? Nous adressons donc aux membres de notre Société un chaleureux appel, et nous avons l'espoir que cet appel sera entendu et provoquera de généreuses initiatives qui répondront, dans une certaine mesure, aux vœux exprimés par M. le Recteur.

La seconde proposition nous arrêtera moins longtemps. Nous la trouvons formulée en ces termes :

« Il est un autre moyen, nous disait M. le Recteur, de parvenir jusqu'au grand public, de faire œuvre utile à tous, et de contribuer au travail commun sans rien perdre de votre autonomie. La Faculté des Lettres publie un bulletin et des annales qu'alimentent des abonnements et une allocation de 1,000 fr. donnée par l'État. Pourquoi ce bulletin, en élargissant son titre et son format, ne ferait-il pas une place à vos comptes-rendus comme à celui des autres sociétés savantes de la ville ? Est-il admissible que les Facultés de l'État, la Société des Antiquaires de Normandie, l'Académie, la Société Linnéenne, continuent à vivre isolées, séparées, sans lien commun, sans se tenir ? Est-il admissible que tant d'efforts soient disséminés, que tant de sérieux travaux soient souvent perdus dans trois ou quatre recueils, au lieu de figurer dans un organe unique auquel serait assurée une longue et fructueuse publication ? »

Après y avoir longuement et mûrement réfléchi, les membres de votre commission ont pensé que le mode de publicité en commun des travaux

des diverses sociétés et des articles de la Revue académique présenterait, au point de vue de la Société des Antiquaires, les plus sérieux inconvénients et ne pouvait être accepté.

La Société des Antiquaires de Normandie, reconnue comme établissement d'utilité publique depuis longues années, a un passé dont elle a quelque droit d'être fière. Ses publications forment à l'heure qu'il est 31 volumes de mémoires, 13 volumes de bulletins. La collection complète tient un rang honorable parmi les recueils d'érudition les plus estimés ; quelques-uns de nos volumes atteignent dans les ventes des prix très élevés. Il suffit du reste de parcourir la *Bibliographie des Sociétés savantes*, que vient de publier M. de Lasteyrie, pour se rendre compte de l'importance que l'on a bien voulu jusqu'ici attacher à l'ensemble de nos travaux.

Qu'on ne l'oublie pas, d'ailleurs, la spécialité de notre recueil, consacré exclusivement à des recherches d'érudition et d'archéologie normandes, a été et est encore l'une des causes de son succès. Nous n'avons rien à gagner à juxtaposer ces travaux si particuliers à d'autres travaux d'une valeur égale ou supérieure, mais absolument différents. Les formats mêmes de nos publications ne sauraient d'ailleurs se prêter à de pareilles transformations. Nous avons, par conséquent, pensé à l'unanimité qu'il y avait lieu de persister, sans modification, dans le mode de publication qui a été suivi jusqu'ici.

Est-ce à dire qu'il n'y ait aucune suite à donner sur ce point aux idées émises par M. le Recteur ? Telle n'est pas notre pensée.

Autrefois, en effet, il existait dans le ressort de l'Académie de Caen une *Revue de l'Instruction publique*, publiée sous les auspices de l'autorité universitaire, et à la création de laquelle contribua, pour une très large part le vénérable doyen de notre Société, M. Julien Travers. Dans tous ses numéros, cette revue consacrait quelques lignes aux travaux des sociétés savantes. C'est là une tradition que la *Revue académique* pourrait reprendre. Pour arriver à un résultat utile, il nous suffirait de transmettre un extrait de chaque séance mensuelle, destinée à être inséré dans la Revue, soit au Recteur, soit au directeur de la publication. De cette manière, le public spécial auquel s'adresse la *Revue académique* serait mis au courant des travaux des sociétés savantes, et celles-ci, sans rien changer à la forme extérieure ni au mode d'émission de leurs volumes, bénéficieraient d'une large et désirable publicité. Telles sont, Messieurs, les résolutions auxquelles les membres de votre commission se sont arrêtés ; ces résolutions répondent, dans la mesure du possible, aux vœux formulés dans la communication de M. le Recteur ; nous avons l'espoir que vous voudrez bien les ratifier.

*Séance du vendredi 1^{er} avril. — Présidence de
M. l'abbé Moncoq.*

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, il est procédé au scrutin sur la candidature de M. Salles, ancien sous-préfet, présenté par MM. Hettier et de Beaurepaire, comme membre titulaire résident.

M. Salles ayant réuni le nombre voulu de suffrages, est proclamé membre de la Société.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre inédite de Bossuet, sans date, adressée à l'archevêque de Paris. Ce billet, fort intéressant par son contenu et par le personnage illustre qu'il rappelle, a été communiqué à M. de Beaurepaire par un des membres de notre Société, M. le comte d'Osseville.

M. Carel communique à ses confrères des extraits très intéressants du Cérémonial de la ville de Caen. Ce manuscrit, qui fait partie des archives, renferme des détails précieux qui ne paraissent pas avoir été utilisés jusqu'ici et dont M. Carel se propose de tirer parti.

Les passages cités par M. Carel ont une réelle importance et méritaient d'être mis en lumière.

Le Secrétaire donne lecture de diverses circulaires relatives à la prochaine réunion des délégués des sociétés savantes à la Sorbonne, et invite les membres qui désireraient représenter la Société ou faire des lectures, à bien vouloir lui faire connaître leur nom le plus promptement possible.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Séance du 6 mai. — Présidence de M. l'abbé Moncoq.

En l'absence du Secrétaire, M. Émile Travers fait connaître les principaux ouvrages offerts à la Société et signale tout particulièrement les envois importants faits par M. Léopold Delisle et par M. Ruprick Robert.

M. de Beaurepaire étant arrivé et ayant pris séance,

continue l'énumération des volumes qui nous ont été adressés et il appelle l'attention sur une brochure de notre confrère, M. Jules Tessier, relative à la question d'Étienne Marcel. La publication de M. Tessier est une réponse aux critiques dont son travail avait été l'objet de la part de M. Noël Valois dans dernière livraison de la Bibliothèque de l'Ecole d'Chartes.

M. de Beaurepaire, à propos d'un ouvrage de M. Léopold Delisle, intitulé : *La commémoration du Domesday Book à Londres en 1886*, donne lecture d'un passage de ce travail dans lequel le savant directeur de la Bibliothèque Nationale exprime désir de voir la Normandie organiser en 1887 une exposition à l'occasion du huit centième anniversaire de la mort de Guillaume le Conquérant. Ce passage est ainsi conçu :

« Ne serait-il pas fort intéressant de rapprocher en 1887, à l'occasion du huit centième anniversaire de la mort de Guillaume le Conquérant, dans une exposition temporaire, à Paris, à Rouen ou à Caen toutes les pièces normandes du temps de Guillaume le Conquérant que renferment nos dépôts français sauf à y représenter par des reproductions photographiques les documents dont le déplacement ne serait pas possible. Une telle exposition n'offrirait pas seulement un intérêt de curiosité. L'examen comparatif des chartes ainsi rapprochées aiderait singulièrement à en déterminer les dates et à distinguer les originaux véritablement authentiques. »

M. Charles Hettier fait connaître que la maison maniable du Mesnil-au-Val, ayant appartenu au si

de Gouberville, a été détruite récemment par un incendie.

D'après des renseignements fournis par M. de Chanterenne, un accident du même genre vient d'amener la ruine du modeste logis où naquit l'un des hommes qui ont le plus honoré l'ancienne Université de Caen, le maître de Daniel Huet, Antoine Halley, professeur royal d'éloquence au collège du Bois.

La maison d'Antoine Halley était située à l'entrée du bourg de Bazenville; il avait été souvent question d'y placer une plaque de marbre, pour rappeler la mémoire du célèbre régent; il n'en reste plus rien aujourd'hui.

La Société délègue, pour la représenter au prochain congrès de la Sorbonne, M. le comte d'Osseville et M. de Beaurepaire.

Le Secrétaire signale dans la section de l'architecture, au salon de cette année, des dessins qui nous intéressent, soit par le nom de leurs auteurs, soit par les monuments qu'ils reproduisent.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Séance du 13 juillet. — Présidence de M. l'abbé Moncoq.

Après lecture du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté sans modification, le Secrétaire fait connaître que la cloche de Bernesq, du XIV^e siècle, qui a dû être remplacée, a été achetée par M. le vicaire-général Révérony et sera conservée comme objet d'antiquité. Cette cloche, que notre

président, M. l'abbé Moncoq, nous avait s
qu'il avait prise sous sa protection, porte u
tion qui a été soigneusement relevée et q
conçue : s. VIGOR. L'AN DE GRACE MIL CCCC XI.

L'estampage de cette inscription a été
M. le curé de St-Ouen par M. Eugène Je
merciements à M. l'abbé Moncoq et à son
correspondant, M. Jeanne.

M. Carel continue la lecture de son
travail sur l'histoire de Caen, d'après les
déposés aux archives municipales.

M. l'abbé Huet reçoit ensuite la parole
lent ses confrères des inscriptions de l'
détails révélés par M. le vicaire de St-Étien
faits pour piquer au plus haut point l'
des membres de la Compagnie.

La première inscription relevée par
Huet est relative à Nicolas Levilain, ori
La Haye-Pesnel, qui, étant curé de Te
faire une sépulture au-dessus de laquel
une verrière donnée de ses deniers.

La sépulture se composait d'une épi
grâce à M. Huet, nous avons le texte int
pas-relief sculpté où l'on aperçoit Jésus
Vierge tenant le corps inanimé de son
genoux, et en regard saint Nicolas, pr
Jésus et à Marie le curé de Tessel à gen
le l'étole et de la chape.

La verrière qui accompagnait cette pe
ure n'existe plus, disparition d'autant p
able que l'inscription nous en faisait c
lare avec une rigoureuse précision.

composée de MM. Dupont, Huard, l'abbé Président et du Secrétaire.

Cette commission devra se rendre sur place du monument et lui soumettre ultérieurement ses résolutions qu'il y aurait lieu d'adopter.

M. Le Roy fait connaître que la mai- d'armes vient de changer de propriétaire et qu'il y aurait peut-être lieu de tirer profit de la situation pour assurer la conservation d'un intéressant spécimen de l'architecture Renaissance.

Le Secrétaire de la Société est chargé de faire des renseignements à ce sujet et de prendre des mesures en relations avec le propriétaire et avec M. le Maire de la ville de Caen.

M. Gasté fait part à ses confrères de la transcription faite par lui tout récemment d'une charte de l'abbé le Conquérant. Cette transcription, datée du XIII^e siècle, a été remise à M. Bégin et déposée par lui aux archives du Calvados.

Le Secrétaire donne lecture d'un extrait de la correspondance du comte de Lisle avec Mme de Maintenon et les principaux hommes de son temps de Louis XIV. Cette correspondance a été publiée par M. le comte d'Osseville, avec un très sérieux intérêt historique et trouvera sa place dans notre Bulletin.

L'ordre du jour appelle le vote sur la nomination de M. Regnier comme membre titulaire et de M. Aicardi, avocat et archevêque de Milan, comme membre correspondant.

'ravers présente à ses con
herches qu'il a entreprises
il a été presque négligé j
s inscrites sur les sceaux,
, poésie sigillographique.

Décembre 1887. — Présidence

uvrages offerts, le Secré
on du grand ouvrage de
architecture romane en No
aux XI^e et XII^e siècles. Il
un texte de la chanson des I
lets, existe dans un man
municipale de Rennes, pi
le M. le président de Robi
ne copie a été obligemmer
lt, on lit très distinctement
eu de Roisieau, Choisiaux o
uccessivement proposés. I
de Rennes avait été, des 1
la Langue par un des plu
u ministère, M. Ramé.

arel donne lecture d'un tr
el il fait connaître, avec les
ide de la magistrature caer
ville au moment de la supp
ir le chancelier Maupeou, e
rétablissement. Ces reche
des documents dont il
l usage, éclairent d'un joi
essant de notre histoire pr

ES ET COMMUNICATIONS

DOCUMENTS

(RÉTROSPECTIVE SUR L'HISTOIRE DE L'ART EN NORVÉGIE)

INVENTAIRE

DU

LA COLLÉGIALE D'ÉCOUIS
EN 1565

Publié par M. Armand BÉNET,
Membre de la Société des Antiquaires,
Membre de la Société des Beaux-Arts de Caen

La collégiale d'Écouis (1) fut fondée par Enguerrand de Marigny, l'archevêque Philippe le Bel.

Les travaux imprimés que l'on connaît dans l'histoire (3), il faut citer les chartes et les documents de l'abbaye de l'Eure où l'on trouve des documents, l'original (4) de la charte accordée par Philippe le Bel à l'abbaye, en février 1311 (nouveau style), une copie informe et une traduction.

« dedans ung estuite qui est de cuyr noir d'
« batton de ladicte croche est de boyz bien
« subtil, taillé de plusieurs ymaiges ellevés de
« et de la mort de Nostre Signeur, qui sont
« d'or et d'azul depuis le bas jusques au hault
« croizillon est d'argent doré d'or et d'azul, «
« a dedans ung ymaige de telle qualité que
« feu de bonne mémoire Messire Jehan de Ma
« archevesque de Rouem et évesque de Beau
« qui sert le jour des Innocens à celluy qui es
« évesque et non aultrement », et « ung mictr
« ces apartenances, qui est de soye verte, ir
« de plusieurs imaiges, principalement de
« l'un de saint Pierre, qui a son micstre de
« de fil d'or de Cipre, et l'autre de saint Éloy
deux derniers objets, grâce à un cordonnier d'É
nommé Allan, purent traverser sans encombr
période révolutionnaire, où disparut la plus g
partie du riche trésor dont on va lire la de
tion (10). Ils passèrent entre les mains d'un sup
du petit séminaire d'Écouis, M. l'abbé Jouen
plus tard chanoine d'Évreux et président de la
mission du Musée de cette ville, les a récen
légués à cet établissement avec son important
lection.

Notre inventaire est malheureusement inac
il occupe les folios 2-10 r° d'un cahier, moyen f
de dix-huit feuillets, dont le reste est demeuré à
Ces lacunes sont d'autant plus regrettables q
description des livres se trouvait dans la part
fait défaut. Mais d'autres documents, conser
Écouis même, peuvent servir à les combler,

non signalée dans l'état des fonds publié en 1848. — V. ment Bibl. Nat. Lat. 9785, f° 20 et 92.

(2) Et non en 1510, comme porte le *Manuel du bibl. nor* de Frere, II. 232. — Et non plus en 1312, comme l'affi *Dictionnaire du département de l'Eure*, publié par l'impr Hérissey, Évreux, 1882, in-8°, p. 115. Ce court article sur fourmille de fautes. « La basilique (sic) d'Écouis fut cor en 1310. » Erreur, 1313. — Les chapelles n'appartie « aux premières années du XI^e siècle », mais du XV chapelles au XI^e siècle ! dans un édifice construit au mencentement du XIV^e !). — Jean de Marigny, archevêque de n'est pas le père d'Enguerrand. — Ce n'est pas « la seign d'Écouis qui fut donnée en 1308 par Philippe le Bel à E rand de Marigny, mais la « haute justice » lui apparten ses biens. Le père d'Enguerrand était déjà seigneur d' — « Écouis, baronnie possédant haute-justice, après passé dans plusieurs familles, était, au XVII^e siècle celle de Roncherolles. » Elle y était auparavant, au XVI^e comme le montre notre inventaire, comme le prouvent ment d'autres pièces, notamment l'état des maisons, m et terres labourables, baillé en 1586 par les doyen et cha de la collégiale à haut et puissant seigneur messire Cha Roncherolles, gentilhomme ordinaire de la chambre (seigneur des baronnies du Pont-St-Pierre, *Escouys*, M etc. Arch. dép., G. 239, n° 1. Cf. également, Charpillon (II. 20), à la fin du XV^e siècle, Pierre de R., seigneur d' et Le Prévost (II. 30), Pierre III de R. en devenant propi par mariage, en 1452. Il suffit d'ailleurs pour reconnaî erreurs — il aurait suffi, pour les éviter — de suivre exac les sources imprimées que je signale dans la note suiva

(3) DUPLESSIS, *Description géographique et historique de la Haute-Normandie*, t. II (Paris, 1740, in-4°), p. 336-339 ; MÉTH, *Notices sur diverses localités du département de l'Évreux, Gaillon, Château-Gaillard, Écouis*, Rouen, sa p. 79 et suivantes, LE PRÉVOST, *Mémoire sur quelques ments du département de l'Eure*, Caen, 1839, reprod *Mémoires et notes pour servir à l'histoire du département de l'Eure*, t. II (1864), p. 30 et suivantes ; le *Dictionna*

CHARPIL

Dans l'ouvrage d'intérêt d'autres rand de la source, l'on dont le 1^{er} ce dernier du Trésor justificatif. *Annuaire* style, dans Voici quelques-uns guerrand 1305 (V. quod nos Marrigny noster, non incessanter ipsiusque libet habbamus versus seu nemus a capella Mesnilio ranni qui situatis, jdictos boves eximentem quolibet cibibus nos nem, mei (f° 56). — universis de Marre claudendi sura muratione cujus

; seu clausura predicta stra
cheminum vel senterium p
int, faciendi quoque in
gratia, tenore presenciarum
Volumus tamen quod idem
clausura viam cheminum
le consilio ballivi nostri Gi
vias seu stratas, chemin
ata fideliter necessitate et
cere teneatur. Quod ut firm
n, presentibus litteris nos
in aliis jure nostro et in or
domini M° CCCVII^{mo}, men
(, traduction française). —
Notum facimus universis ta
es dilecto et fidelis Ingerr
Media villa, militi et camb
cii nobis ab ipso ducius fid
ii de Fermen cum omnib
onem membra lorice de M
petuo concedimus tenendum ab ipso suisque
successoribus, vel ab eo causam habituris, cum
lorice ad unum homagium deinceps impostari
nostris successoribus exhibendum. Quod ut perpe
firmitatem, presentibus litteris nostrum fecimus
lum, salvo in aliis jure nostro et in omnibus qu
Actum apud Asnerias, anno domini M° CCC^o o
octobr. (f° 65).

(4) *Archives départementales de l'Eure*, G. 22
sur une cote y attachée la note suivante, XVIII^e s
« peu ou point du tout util au chapitre. »

(5) On trouvera, dans le Cartulaire d'Enguerran
d'autres documents y relatifs émanés de Philip
cette année 1311 (nouveau style). — I, f° 146 v^e :
Ippus Dei gratia Francorum rex. Notum facimus
sentibus et futuris, quod cum dilectus noster magis
de Leonibus, karissimi primogeniti et fidelis n
Navarre medicus, in augmentationem canoniam

bendarum quas fide
Marrigniaci, miles e
apud Escoyes, Rot
xxx^a libras anni re
ritorio de Leonibus
et possidere se asse
et perpetuam elemos
tur. redditus similis
usus similes conver
magistri Johannis lau
progenitorum nostror
Francie et Navarre re
animarum remedium
quod idem magister J
tamen oinni justicia
acquirere, quodque
jam donatas quam e
sibi per eundem mag
dere, percipere et h
quiete, absque conc
ponendi seu prestan
nostris successorib
aliis et alieno in om
nitatis robur obtineat
impressione muniri.
M^o CCC^o X^o, mense j
— II, f^o 144 r^o. Phil
facimus universis ta
dilectus et fidelis Ing
et cambellanus nost
d'Escoyes collegiate,
tur. anni et perpet
piendas ad duo scat
donec tantum redd
per dictum militem
eisdem fecerit asside
nostre Johanne, qu
progenitorum nostri

concedimus per presentes quod dictus miles, aut colle
predicte ecclesie, ipsius nomine, redditum ipsum in f
vel retrofeodis nostris acquirere valeat, quodque colle
ipsum eundem redditum taliter acquisitum teneat ac poss
in futurum, absque coactione vendendi vel extra manum
ponendi et absque prestatione financie cujuscumque. Quod
ratum et stabile perseveret, fecimus nostrum presen
apponi sigillum. Actum apud Fontenbliaudi, anno Do
M° CCC° X°, mense febr. — III, f° 144 v° et 145 r°.
Dei gratia Francorum rex. Notum facimus universis
presentibus quam futuris, quod cum dilectus et fidelis Li
rannus, dominus de Marrignaco, miles et cambell
noster, canoniciis collegiate ecclesie quam in parroc
ecclesia d'Escoyes, Rothomagensis dyocesis, de novo func
videlicet cuilibet XII quadrigatas bosci, qualibet ad iij ei
donaverit, percipiendas ab ipsis anno quolibet in fores
Basqueville juxta Layam que ibidem fuerit novissime
surata, nos, quia dictus miles non percipiebat in dicta fo
preterquam centum quadrigatas bosci, ad faciendum c
modum suam voluntatem, ob nostre carissime consortis n
Johanne quondam regine Francie et Navarre, ac progenit
nostrorum animarum remedium et salutem, xlviij quadri
bosci ad supplendum numerum ab eodem predictis conce
canonicis per presentes concedimus eisdem una cum
missis c quadrigatis in dicta foresta cum et quandocu
ipsis et eorum singulis placuerit capiendas absque im
mento seu contradictione quacunque, set ita libere
miles predictus illas c quadrigatas antea in predicta p
piebat foresta. Quod ut ratum et stabile perseveret, fec
nostrum presentibus apponi sigillum. Actum apud Fon
bliaudi, anno Domini M° CCC° X°, mense februar.

(6) *Archives départementales de l'Eure*, G. 1827, n° 1.

(7) *Ibid.*, G. 221, n° 2. Voici des extraits de cette pièc
ce qui concerne la charte de fondation de la Collé
faite par Enguerrand dans l'église paroissiale : J'ordon
veux que l'on dise tous les jours pour les voyageurs,
pointe du jour, une messe du St-Esprit à l'autel qui est de
le crucifix de la nef de l'église, et, après celle-là, une

onem. Devotionis tue sincerit
tuis quantum cum Deo po
Cum itaque, sicut nuper ex
collatio prebendarum ecclesi
magensis dyocesis, ad te tu
pertinere noscatur, nos, vole
tuosque heredes dominos de Marreign., qui pro t
fuerint in dicta ecclesia plenius honorare, ut, quando
apostolicam vobis magis graciouam senseritis, tant
studeatis sincerioris devotionis studio revereri, quo
heredes predicti prebendas, alias vicarias, capella
quecunque alia beneficia tam a vobis quam ab aliis
cunque personis domesticis vel extraneis in ecclesie
dicta fundanda conferre personis ydoneis, easque in
modi prebendis, vicariis, capellaniis et beneficiis per
litteras vel mandatum nostrum instituere vel institu
libere valeatis, non obstantibus quibuscumque cons
tibus et juribus contrariis, auctoritate tibi presenciu
gemus. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc p
nostre concessionis infringere, vel ei ausu temerario co
Si quis autem hoc attemptare presumpserit, indignus
omnipotens Dei et beatorum Petri et Pauli apostolo
noverit incursum. Datum Vienne, xi kl. maii, pon
nostru anno VII^o. — II (f^o 148 v^o). Clemens, episcopus,
servorum Dei, dilecto filio Ingerranno, domino de
gniaco, salutem et apostolicam benedictionem. Me
devotionis exposcunt ut personam tuam nedum in
set etiam in aliis prerogativa favoris et gratie hom
uis itaque supplicationibus inclinati, ut duo ex ci
ecclie sancte Marie de Escois, Rothomagensis d
ignitatem seu personatum vel officium in eadem
abtinentes quos duxeris eligendos, quilibet eorum
nam parochialem ecclesiam si alia sibi canonice cor
bere recipere possit et una cum hujus dignitate sei
atu vel officio licite retinere, constitutione generalis
et qualibet alia contraria non obstante, cum eis au
postolica de speciali gratia dispensamus, proviso quo
modi personatus seu dignitates vel officia et parr

—
ecclesie debitum non fraudem
eis iminens nullatenus nego
minum hceat hanc paginan
gere vel ei ausu temeraric
attemptare presumpserit, ind
beatorum Petri et Pauli apc
surum. Datum Avignon. iiiij
anno VIII^o. — III (f° 151). Cles
Dei, dilecto filio nobili viro
gmaco, salutem et apostol
devotionis exposcunt ut pe
quantum cum Deo possumu
cationibus inclinati, ut tibi e
ex te et ipsa natis jam et
quem ex quondam Johann
dignosceris, viventibus hceat
ipsos migrare de hac vita
eorum corpora dividantur et
et maluerint in ecclesia sar
gensis diocesis, et pro alia pa
ecclesiastice sepulture, sinc
constitutione felicis recordat
cessoris nostri, seu qualibet
edita, non obstante, tibi et
speciali gratia indulgemus. N
hanc paginam nostre concess
ratio contraire. Si quis autem
indignationem omnipotentis
apostolorum ejus se noverit
iiiij kl. Januarii, pontificatus i

(9) *Archives départemental*
ventaire signale les premiers
pièce En voici d'autres : M
Hutin, possesseur de tous l
de donner au chapitre ce qui
sa mort et à celle de Philippe
terre d'Authie estimée à 187 l.
des 420 l. promis par la fond.

5 s. 1 d. de rente sur des terres à Tou
de Vascceuil, l'Île-Jieu, Mortemer, I
apléter les 420 l. Pont Ste-Maxence.—
donne des terres à Écouis pour p
26 décembre 1329. Philippe VI de
lumbert de Vienne, ayant épousé C
e de Louis X, en la possession des t
neville, comme si lad. dame vivait,
au Parlement de Paris par Louis de
nandait les terres du Plessis et de
Enguerrand lui avait données par s
roberge de Beauvais, ou la somme
s biens et notamment sur lesd. terr
à foi et hommage par le roi pour l
envoyé par le roi pour poursuivre se
ur lesd. terres. — Août 1335. A Par
ienne, fonde une messe pour tous les
solennelles de la Vierge, et pour ce
me 60 s. parisis, au doyen le do
risis, et à la fabrique 20 l. parisis ex
, 1335. Humbert de Vienne donne cor
me de mettre le chapitre en posses
en l'art. précédent, ce qui fut fait pa
novembre, le clergé et les habita
s 1349. Philippe VI permet à Jean de
de Beauvais, et à Robert, son frère, c
iphin de Vienne toutes les terres qu'
llage de Gisors, provenues d'Engue
ion d'en faire foi et hommage à Jean
fils, et de les donner à Ide de Mar
é de mariage qu'elle contractait ave
1350. Jean de Marigny, archevêque d
son frère Robert, décédé sans enfan
, qui avait épousé Ide de Marigny,
Marigny, toutes ses terres et posses
sance sa vie durant, et la dispositio
mme aussi la disposition de la terre d
te avec la réversion de sesdites ter

ours
n' jo
Noi
350.
arisi
ttre
au
350.
: de
sût 1
Mari
etc.
l' Ide
n de
re 4
pos
lett
roi 1
arle
, à
et c
. les
firm
préc
illet
noin
gny.
oud
va le
anel,
Bout
arge
: ont
420
able
r 14
— 8
au

l'archidiacre du Vexin
led. archidiacre voula-
lige à renoncer à ses
e de notables faite par
nneville et du Plessis p-
tait apparemment pour
.t de Paris, suivant le
it G. 229. 11 novembre 1
oble homme Jean de Ma-
one, et Marie de La M-
de Marigny, écuyer, le
l'église N.-D. d'Écouis,
ches, moyennant 79 fr.
an pour lesd. mariés
« Et pour ce faire allu-
authel quatre sierges
sa femme, brulans à
trépassement desdits n-
n drap d'or ou de soye
à tombe d'iceux marié-
etc.

Prévost (*Notes*, II, 32), i-
es d'argent. On peut v-
ntéressante descriptio-
M. Le Prévost a recon-
uite sur l'identification
marqué que le marteau
nissant aucune circon-
Marigny ou à l'église
mitre la présence de l'e-
'il prend pour un mart-
doit pas voir dans ce
de Beauvais. Notre in-
— M. Le Prévost com-
rès lequel la crosse a-
ny, mais à saint Aubin.



s, nappes des aultres extencilles de l'ame aussi les étuicium en son endroict, s d'érain, encenciers tain et aultres vassie inventayre des libv chozes servantz à dire nnellement faict et déclaré et mis par o e toult faict pour sca , uzé et non uzé, p e advenu aux église esquelz biens ains

gâts commis aux archive ement de Rouen, en date intée par les doyen, chare N.-D. d'Écouis, diocèse s troubles et guerres civile royaume, principaleme 1561, les lettres, titres e s, dignités et libertés de is et égarés, les autres is de guerre qui ont tenu dans l'enclos de ladite à raison de quoi les re épandant de ladite église desdites lettres, ont dej reconnaître ni payer less nt moyen de satisfaire au qu'il convient faire pour service divin sur produire leurs quittau

es de toile jaulne, ayan
ne grosse bouffe de fil d
chapperon par derrière,
lesdictes chappes armoyés des armes du fon
et moytié des armes de feu Madame Si
de Gysancourt, femme et espouse dudit
Heugueville, lesdictes chappes ont estez fa
Paris et servent aux festes les plus sollemnez
et célébrer le divin service, tant à matines
vespres.

4. *Item*, troys aultres chappes, fasson de R
qui sont de vellours noir, orfretz de damas
figuré avec le chapperon de fleurs de lys de
de Cipre, doubletz de toile rouge avec leur
vertures et manteaux de toile jaulne, aya
derrière les armes du fondateur, et servent le
chappes aux obitz du Roy et de la fondation.

5. *Item*, troys aultres chappes de vellour
semez de estoilles d'or de Lucque, orfretz de
de Lucque, avec le chapperon, où il y a pl
ymaiges ellevez pourtantz par derrière les
armes de Chastillon, le toul doublé de toile
et servent lesdictes chappes à d'aulcunes fe
lennes et octaves d'icelles comme Pasques, l
thecouste et le Sanct Sacrement de l'autel.

6. *Item*, deulx aultres chappes anglois
vellours viollet, semetz de fleurons d'or
d'une fine soye ayantz les orfretz et le cha
de derrière de drapt d'or frizé à fleurons de v
cramoizy avec une frange de fil d'or de Ci
bas dudit chapperon, et sont doublés de
bleue, et servent lesdictes chappes aulcu

aux festes solenn
chappes comme la

7. *Item*, une au
rouge cramoisy, a
margueritez, qui
chapperon de me
l'anunciation Nos
Chastillon, et est
fretz de toile rouge
et sert pour la tierc

8. *Item*, troys
figuré qui comme
orphetz et chappes
de Lucque, imag
estant doublés de
chappes au cinq fu

9. *Item*, troys a
noir figuré double
et chapperons de
lours cramoisy, e
d'aucuns obitz so

10. *Item*, deux :
qui sont figurés d
aux chapperons d
avec les orphetz e
examinés, et sont
aux festes trebles

11. *Item*, deux
semetz de fleurs
nombre, ayant le
ancienne, double
lesdictes deux cha

12. *Item*, deux aultres chappes assès usez et dépourtés qui sont de toille d'or de Lucque qui es faulce, les orphetz avec les chapperons sont de sati de burge bleu doublés de toille rouge assès endom magés, et servent lesdictes chappes à la fest dominicalle et aulcunesfoys à celle qui est du tier respond. Il seroit bon d'en avoir d'autres pour servir ausdictes festes.

13. *Item*, troys aultres chappes de satin blanc d'burges ayantz les orphetz et chapperons de sati rouge figuré, doubléz de toille rouge, qui servent la feste des vierges et au samedi quand on fait *de beata*.

14. *Item*, troys aultres chappes de demye ostad noyre ayantz les orphetz et chapperons de damas rouge figuré, qui sont doublés de toille rouge, et servent aux petits obitz dangereux qui sont à nei lessons.

Voilla toutes les chappes tant bonnes que mau vaises que nous avons trouvez en l'églize de céar depuis le désastre advenu.

15. Après les dictes chappes inventoriez, avons trouvé en ung coffre bien ancien la cotte d'arme qu'soulloit pourteur messire Anguerran de Marign nostre fondateur, que Dieu absouille ; icelle cotte est de soye perse figurée, estant faicte à l'esguill sur le mestier, armoyée des ces armes devant et derrière, et sert ladicta cotte à parer le lieu où l'on met reposer le *corpus domini* sus le grand autel 1 jour et les octaves du Sanct Sacrement.

16. *Item*, avons trouvé une croche dedans un estoite qui est de cuyr noir dont le batton de ladict

orfretz de fil d'or de Cipre avec yma
semblable dorure pourtant sus le de
du fondateur, le toult doublé de to
leurs manteaulx de toille jaulne, f
augmentée de nouveau.

20. *Item*, une aultre chappelle de
fasson de Rouem, guarnie de chazul
damaticque avec deulx estolles et tro
les orfretz de damas blanc figuré,
de lys de fin or de Cipre où sont mi
les armes dud. fondateur, et sert le
aux obitz du Roy, du fondateur,
trépassés (1).

21. *Item*, une aultre chappelle de
cramoisy où il y a chasuble, tunicqu
guarnie de deulx estolles et troys
blable vellours, ayant les orfetz de
fin or de Cipre, semetz de marguerit
armoyez par derrière des armes de
de Roncherolles avec l'alliance de Cl
ladicte chappelle à d'aulcunes festes s
le jour le requiert.

22. *Item*, une aultre chappelle de
semée de estoilles d'or de Lucque, a
de fil d'or aussi de Lucque avec in
plusieurs sorte, et est guarnie de cha

(1) Cf. *Archives départementales de l'Eure*
fiscat du 18 avril 1656, où il est parlé «
velours noir enrichis en fleurs de lys d'or
les 4 obits solemnels pour le Roi qui se disent
Quatre-Temps.

et damaticques avec deux est
semblable velours où il y a
bout des manches et au-dess

23. *Item*, une aultre chapp
gris brun guarnie de chazu
ticque avec les orfretz, le t
et d'argent, et est le chazubl
sur le noir, le toulz armoyé
de Monsieur de Heuguevil
de Roncherolles, qu'il don
fabricque.

24. *Item*, une aultre chaf
assès dépourtée où il y a
damaticque, ayant les orfretz
toille d'or bien riche, guari
troys fanons de semblable ve

25. *Item*, une aultre cha
suble, tunicque et damatiqu
troys fanons, les ungs rouges, les aultres noirs, le
toulz est de fil d'or et d'argent broché dessus satin
tenné ayant petis paremens aux aubes et au-dessus
des émictz armoyez par derrière des armes de
Chastillon.

26. *Item*, une aultre chappelle de soye perse semée
de fleurs de lys doublée de toille rouge, où il y a
chasuble, tunicque et damatique, deux estolles et
troys fanons, et sert ladicte chappelle aux festes
doubles.

27. *Item*, une aultre chappelle fournye de cha
suble, tunicque et damatique avec deux estolles et
troys fanons qui est de satin blanc de burges, ayant
les orfretz de satin rouge figuré, doublée de toille

rouge, et sert icelle chappelle aux festes des vie
et au samedi quand on faict *de beata*.

28. *Item*, une aultre chappelle guarnie de
suble, tunique et damaticque, avec deux estoll
troys fanons, qui est de demye ostade noire, a
les orfretz devant et derrière de satin rouge fig
le toult doublé de toile rouge, et sert ladicte ch
pelle aux petits obitz dangereux.

29. *Item*, une chappelle de damas blanc fi
assez dépourtée, guarnie de chasuble, tunicu
damatique avec deulx estolles et troys fanons, p
mens des aulbes au bout des manches que au-de
des émictz, le toult bien examiné, et seroit bon
avoir ung aultre pour les festes Nostre-Dame.

30. *Item*, une aultre chappelle guarnie de
zuble, tunicque et dalmaticque, qui est de t
d'or faulce, ayant les orfretz devant et derrière,
sont de plusieurs pièces figurés sans aulcun im
avec deulx estolles et troys fanons de diverse si
le toult fort usé et examiné, et sert ladicte chap
par chascun jour à la férie et aux festes de t
lessons, il seroit bon d'en avoir une aultre.

Ensuivent les chazubles simples servant à la
à dire par chascun jour les messes :

31. Premièrement, avons trouvé ung chasuble
est de soye blanche, semé de fleurs de margue
en soye rouge de fil d'or de Cipre, guarny
estolle et son fanon, ayant par derrière une c
saint André avec le parement de l'aube doubl
toille bleuee, pourtant les plaines armes de
maches et Feccan.

ʒ

me

de

guə

toil

arn

loz

sai

ʒ

ten

d'u

qu

d'u

fleɪ

doi

poi

ɛ

vič

il ɔ

deɪ

d'u

no

au

ɛ

dai

ɔrɪ

ble

cu

ɛ

est

rot

im

les orphetz guarny d'un estolle et son i
icelluy à dire et célébrer la messe Nos
chascun jour.

37. *Item*, ung aultre chasuble qui
noire doublé de toille rouge, ayant
devant et derrière de toille d'or faulce
pièces assès uzé et dépourté, et sert ice
par chascun jour estant guarny d'estolle
à dire par chascun jour les obitz fériau

38. *Item*, troys aultres chazubles sen
l'autre guarnys de troys estolles et fano
soye perse semez de fleurons qui sont
Lucque doublés de toille rouge ayant
et la croix de derrière de sarge rouge,
chascun jour aux chappelles de la nef
subles ont estez faictes d'une chappelle
estoffie qui servoit à la férie anciennem
fort endommagée, et du meilleur d'ic
ces troys chasubles qui servent à dire
basses messes de fondation ainsy com
dict.

39. *Item*, ung aultre chasuble qui
blanc (1) figuré doublé de toille bleue
dépourté par devant et a les orphetz et la
rière d'imaiges ellevez pourfillez de fil
plusieurs couleurs, icelle chasuble ser
ment à dire la messe Nostre Dame.

40. *Item*, ung aultre chasuble asse
pourté principalement par devant, qui
rouge ayant les orphetz de sarge ve

(1) Ces deux mots en interligne après surch

toille noire guarny d'un estol
sont de soye rouge pourfilletz c
les deux chazubles ci dessus

44. *Item*, en faisant ledict inv
s robes servantz à l'imaig
t filz Jesus.

la première est de vellours
rons de couleurs avec ung
is qui est aussi de vellours
la seconde robe est de toille
sert aux dimanches et au
epmaine;

la tierce robe est de toille
lipre bourdée de vellours
ée et couverte de plusieurs
re où il y a en escript au b
e partum, virgo in partu
c une robe pour le petit Je
gent assès ample, le toult c
lette, le toult pourtant les
st la dicte robe fort riche,
le signeur de Heugueville
cherolles, chevallier, patro
cinq cens soixante.

2. *Item*, avons trouvé ung
de vellours noir doublé
grand croix au milleur d
donna feu Madame Susai
son vivant femme et espou
igueville, laquelle trépassa
mil cinq cens cinquant
int armoyé de costé et d

l'adict deffuncle sert à faire représenta
obitz du fondateur, du Roy, et de l'obit
noynes qui ce dict le lundi d'après les quat
de septembre.

43. *Item*, ung aultre grand drapt des
qui est aussy de vellours noir assés uzé et
doublé de toille noire qui a une grand
milleur de satin blanc figuré, armoyé des
la maison de Heugueville, et sert le dict d'
obitz qui sont fondez de la dicte maison.

44. *Item*, ung aultre grand drapt aussy
passés qui est de demye ostade noire de
toille semblable, ayant une croix au milieu
et de travers de demye ostade blanche, ser
obitz communs où il y a représentation.

45. *Item*, ung aultre grand drapt en fasse
rement d'autel par ault doublé de toille n
une petite croix au milleur qui est de tasset
qui (1) sert au grand autel depuis que la Pa
entrée jusques au samedi de Pasques que
le jour des trépassez.

46. *Item*, avons trouvé ung poille ou au
une courtine, qui est de velours gris brun
lettres d'or et d'argent avec des ronches d
frangée de costé et d'autre devant et dei
fil d'or et de fine soye blanche, doublée par d
bonne soye rouge et par dessus soustenuée
toille bleuee, armoyée des armes de Heu
donné par icelluy signeur par dévotion, et s

(1) Ici les mots suivants raturés: est frangé de l
noir.

poille ou courtine le jou
pourter le *corpus Domini*

47. *Item*, une aultre pet
et fasson ci dessus qui est
ou environ, semée de (1) t
ronches blanches et jaulne
de Heugueville, à present l
pour reposer le *corpus Domini*
jour et les octaves du saïn

48. *Item*, ung parement
lours gris brun semé de se
d'or et d'argent doublé de
dessus.

49. *Item*, ung aultre bes
bas des doublers du grand
brun cramoisy doublé de
franges qui sont meslez d
soye vermeille, qui est re
sont de fin or de Cipre, ay
croix d'or, armoyé au de
fondateur et Madame Susa

50. *Item*, ung aultre pa
qui est de vellours noir ne
ayant aux deux boutz les a
à mectre au bas des dou
parer au jour d'aulcunes b

51. *Item*, ung aultre p
dépourté qui est de satin
fleurons de fine soye de
guille, ayant au milleur

(1) Ici le mot *lettres* raturé.

enant son petit filz Jesus de ser-
sert de parement au jour des

ng aultre parement assès usé
rt à toulx les jours et ne bouge
grand autel au bas de la nap-
e burges rouge semé du non de
u milleur du bas une coronne bl
de toile noire.

ng aultre grand parement qui
l'argent figuré et enrichi de pli-
ez de la passion de Nostre Signe-
r dudit parement ung ymaige
tient son jugement, estant dou-
icelluy parement sert le jo-
à la devanture du grand aute-
ilt.

ng aultre grand parement semb-
is qui est de toile d'or et d'argen-
tsieurs imaiges elevés, doublé d'
illeur duquel il y a ung grand
therine, et sert à parer le des-
siet le prebstre, diacre et sou-
nnes festes, et n'y a que ces de-
nce.

ng aultre parement d'autel faict d'
le demye ostade noire doublé d'
avre de sa grandeur la devanture
et a une croix au milleur de
e (1), et est frangé de franges q

suivants raturés : doublé de toile rou

de blanc et de noir, servant au grand autel les jours de la Passion et des Trépassés.

56. *Item*, ung aultre parement pour la devanture du grand autel servant à toulx les jours, qui est de toille d'or faulce sans frange, ayant les deux boutz de satin de burges bleu environ d'un pied.

Item, ont esté trouvez les estuictz avec leurs coporaulx mitz ensemble comme il s'ensuit. Premièrement :

57. Ung grand estuict couvert de satin rouge tissu de fil d'or de Cipre avec fleurons figurez, ensemble le couvretoyr du calice de satin blanc tissu de fil d'or, ayant par dessus escript en lettres de fil d'or *Jesus Maria* bourdé de fil de soye.

58. *Item*, ung aultre estuict couvert de soye bleuee en carreaux qui sont de plusieurs couleurs, estant d'or de Cipre, armoyé des armes de Gammaches et son alliance, assez riche et beau.

59. *Item*, ung aultre estuict assès ancien qui pourte ung lac de soye où il y a dessus en lettre d'or de Lucque *Jesus Maria*, couvert.

60. *Item*, ung aultre estuict qui est de damas blanc figuré, faict de nouveau, couvert de troys fleurs de lys qui sont de fin or de Cipre.

61. *Item*, ung aultre estuict ou corporalier couvert de velours cramoysi assès usé, où il y a escript par dessus *Jesus Maria*.

62. *Item*, ung aultre estuict couvert de vellours pertz avec son corporalier.

63. *Item*, ung aultre estuict couvert de soye blanche semé de fleurs de marguerites à fermant d'argent doré d'or.

64. *Item*, ung aultre estuict assès usé et qui est couvert de fleurs de lys partoult.

65. *Item*, quatre corporaliers ou aultre tuictz qui sont couvert de tripe de vellours

66. *Item*, ung aultre estuict couvert de d'épourté tissu de tripe de vellours rouge des armes de Rambures et son alliance.

Toulx lesquelz estuictz sont guarnys de ec chascun à part soy, et oultre iceulx fourn trouvé encores vingtz corporaulx tant b maulvais.

67. *Item*, six couvertures à calice dont l'u est fort beau, qui sert aux bonnes festes, aultres sont telz quelz.

68. *Item*, une paix d'ivoire ayant pour fl crucefix qui est guarny d'argent.

69. *Item*, a été trouvé aux chappelles huict rideaulx avec quatre paremens du haul tel en bas, qui sont les ungs de couleur rouge les aultres de bleu, tant les rideaulx que paremens sont frangés et servent par chascu

70. *Item*, avons trouvé sus le grand a tapis de drapt vert de deux à troys au couvre ledict aultel et sert à toulx les jours

71. *Item*, ung aultre tapis assès grand q gros viollet de troys à quatre aulnes, es l'autel du chappitre pour apposer dessus mens et aultre choze, et ne bouge de là.

72. *Item*, ung aultre tapis vert de deu qui est dessus le banc attaché où l'on ec l'introite de la messe.

73. *Item*, cinq pendans de taffetas r

siziesmo a esté pris et perd
lesdictz pendans servent aut
jour des bonnes festes et sont
et n'y en a qu'un qui oit des

74. *Item*, ung voille de
tire sus le pertz, presque se
frangé de soye rouge guarny
de cuire, et sert en karesme
cœur.

75. *Item*, six aultres pen-
rouge et verte frangés de tell
vant toulx les jours autour
aneaux par toult.

76. *Item*, six aultres penda-
sont frangés de fil blanc, et r
des aneaulx, et servent en
grand aultel et non aultreme

— — — — —
Cahier, moyen format, de 18 feuil-
portant, au f° 1, la mention suivante :
fabrique, et au f° 2, en marge : *fabrique* (également d'une main po-

Archives départementales

NOTICE
SUR LA
D'UN DOLIUM A FLACQ
de VILLE-D'AVRAY.

numération des objets renfermés j'ai découvert à Flacq, je pourrai de réunir en quelques lignes de connaissance, peut se rappeler faites dans ces grands vases, de se rendre compte, par l'auteur de ma découverte.

REMARQUE SUR LES DOLIJUM.

Il existe deux types de dolium : celui de Dio (Pl. Sat. XIV, p. 308), qui est à fond plat et sans d'oreillons.

Le second type de dolium *demersum, depresso, defossum*, qui a la base en pointe (1). Pline nomme *dolium fictile* le dolium en terre cuite.

D'après une inscription relevée sur un dolium

(1) *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques*, par A. Rich.

la ville d'Albani, le dolium contenait dix-huit amphores (1).

En 1780, dans le Grand-Étretat, au lieu dit la Haye-au-Curé, on trouva un dolium contenant une urne en verre bleu remplie d'os brûlés.

M. Duboccage de Bléville vint, au XVIII^e siècle, faire à Grainville-l'Allouette une fouille qui lui donna en un seul jour, dans un espace de six toises en carré, cent cinquante vases en terre et en verre, au nombre desquels étaient sept dolium de 0^m, 66 de hauteur sur 0^m, 60 de large. Chacun de ceux-ci contenait une urne d'un beau verre épais et de couleur verte (2).

En 1833, un dolium fut trouvé à La Cerlangue, dans la terre de M. Yon, au hameau du Claque, où il se trouvait, dit-on, au milieu d'urnes cinéraires tombant de vétusté.

En 1835, à St-Denis-le-Thiboult, on trouva dans une prairie un beau dolium en terre cuite renfermant une urne en verre de forme carrée, haute de 0^m, 32, contenant les os brûlés d'un adulte. Ce dolium avait 1^m, 73 de circonférence. A côté, on a rencontré une autre urne en terre, qui a été brisée par les ouvriers (3).

La même année, un dolium en terre cuite fut trouvé à Yébleron.

Un autre dolium fut trouvé, en 1844, dans le

(1) Deville, 1842.

(2) *Normandie souterraine*, par l'abbé Cochet, p. 123.

(3) *Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure*, p. 294.

terrain du sieur Bachelet, et à une faible profondeur. Il était haut de 0^m, 61, large de 0^m, 52, et avait un bouton pointu à la base.

En 1851, en faisant un chemin dans le bois de Loges, on découvrit un dolium rougeâtre, haut de 0^m, 70 et large de 0^m, 50, dont l'ouverture avait été violemment élargie. Il renfermait une belle urne en verre, contenant elle-même des os brûlés. Cet trouvaille engagea l'abbé Cochet à faire des fouilles et il reconnut ainsi un cimetière romain de 16 mètres de long sur 8 mètres de large. Il en tira cent vingt vases, dont cinquante contenaient des os brûlés. Parmi ces vases se trouvaient trois doliums à peu près semblables à ceux trouvés ailleurs.

M. Davois trouva aussi à Lillebonne un dolium ayant 1^m, 90 de circonférence (1).

En 1852, M. Bettencourt a rencontré, tout près d'un point où la voie de Dreux passait la Seine, sur la pente du coteau qui sépare le presbytère de l'école de St-Maurice-d'Ételan, un dolium semblable à ceux de Lillebonne, mais légèrement ouvert au sommet pour laisser entrer cinq vases funéraires (2).

En 1862, à Rançon, on trouva en face l'église un dolium contenant un petit vase noir et des os brûlés. À droite et à gauche, se trouvaient des urnes cinéraires. Ce dolium, déposé à Rouen, a 0^m, 61 de haut sur 1^m, 85 de circonférence.

En 1865, on trouva à Quincampoix, en défrichant un bois, un dolium en terre cuite contenant un

(1) *Norm. souterraine*, p. 108.

(2) *Id.*, p. 122.

é e i
é lie
B, i
i te
7 e
Ca
ngl
erv
i ei
bot
n q
ach

part
ns,
eme
l q
ser
iter
ame
sen
con
dol
nt e
bau
urti
dan
pe

toir
p.
. so

1^m, 50 de circonference et portant d
C'est peut-être une des dernières inc
ce genre, car cette sépulture de Nér
époque où Tétricus déposa dans
dolium les cendres de Mertorix, et je ne sais
depuis, on a fait encore usage de ce mode
sépulture.

Comme on peut le voir, les dolium ne figure
qu'en très petit nombre dans les sépultures à in
énération, et généralement ils ne renferment qu'u
urne en verre avec un vase contenant fort p
d'objets.

DÉCOUVERTE DU DOLIUM DE FLACQ.

Le 21 mars 1882, en allant visiter, au Flacq (1)
des ruines gallo-romaines que le mascaret venait
mettre à découvert et qu'il a déjà enlevées, j'aperç
dans le talus d'une route nouvellement faite
débris de poterie épaisse. Reconnaissant à sa for
qu'il provenait d'un vase de forte dimension,
fouillai avec la lame de mon couteau. Dès les p
miers coups, je fis sortir de la terre argileuse c
boutons, appelés ordinairement jetons ou tali, t
empâtés de terre, car il pleuvait.

Je trouvai bientôt d'autres fragments du vase q
je reconnus être un dolium flatile en terre rougeât
malheureusement en partie écrasé et rempli
terre, mais contenant aussi une foule d'objets d'

(1) Le Flacq est un petit hameau, situé sur la rive gauche
la Seine, dans la commune d'Aizier, arrondissement de Po
Audemer, et au pied de la forêt de Brotonne.

grand intérêt, qu'essayer de faire l'

Ce dolium se trouvait dans un talus, et son ouverture, comme les Gaulois, devait être étroite, il s'était rompu au niveau de l'orifice en deux parties.

outre, le poids du sol, et peut-être celui de constructions aujourd'hui disparues, contribuèrent à l'écraser en partie. Par un curieux hasard, les ouvriers qui ouvrirent cette route effleurèrent de leur pioche ce dolium, auquel ils ne firent pas attention, vu qu'il était, comme je viens de le dire, rempli de terre semblable à celle qui l'entourait.

Dolium (pl. I, n° 1). — Je pus reconstituer ce dolium, quoique avec beaucoup de peine, car il était brisé en plus de cinquante morceaux.

Ses dimensions sont 0^m, 60 de hauteur sur au moins 1,00 de diamètre extérieur, comme celui trouvé par l'abbé Cochet, en 1853, dans le cimetière de Lillebonne.

Sur les deux côtés se trouvent, vers le haut, près de l'orifice et en opposition, deux sortes d'oreillons peu proéminents ; à la base, un bouton pointu.

Comme je l'ai dit, le dolium de Flacq avait tout le côté tangent au talus de la route complètement brisé et aplati ; mais l'autre, celui qui se trouvait dans l'épaisseur du sol, était en place, quoique fendu et bien des endroits. Au milieu de ce dernier côté se trouve une ouverture circulaire de 0^m, 10 de diamètre. Cette ouverture, quoique paraissant faite de prime-abord assez grossièrement, date de l'époque

où la sépulture a eu lieu, et de plus, il est facile constater, par la manière dont les bords ont brisés, que cette ouverture a été exécutée avec certain soin et avec intention. Maintenant, quel est le but de cet autre orifice ? Avait-il été fait antérieurement à l'usage final qui lui était réservé, ou l'avait-il été, au contraire, pour donner plus de facilité dans l'accomplissement des détails de la cérémonie funèbre ? Je ne saurais le dire. Cependant, la profondeur du vase n'étant que de 0^m. 6 était bien facile d'y déposer au fond, sans les laisser tomber, les divers objets qui componaient le mobilier funèbre, et cela à la main, par l'ouverture supérieure qui était plus grande que le trou latéral.

Je me bornerai donc à constater l'existence d'un trou fait intentionnellement, sans en chercher davantage le but.

Si le dolium de Flacq ressemble à la plupart autres par ses dimensions, il en diffère par la grande quantité d'objets qui s'y trouvaient, et dont le détail :

NOMENCLATURE DES DIFFÉRENTS OBJETS CONTENUS DANS
LE DOLIUM DE FLACQ.

Nombre
d'objets.

- 581 Boutons ou tali en os.
- 15 Boutons en bronze émaillés.
- 2 Boutons en bronze représentant des lions.
- 7 Petits boutons coniques en bronze.
- 3 Boucles en bronze.
- 2 Strigiles en bronze.
- 1 Tête de vis d'un tour en bronze.

Nombre
d'objets.

1 Pointe du tor
2 Objets indéte
 probableme
4 Fibules en br
3 Monnaies ron
7 Bagues en br
1 Petite boîte re
 en relief su
1 Sorte de tube
2 Sonnettes en
2 Sonnettes en
3 Outils ou poi
1 Morceau de l
1 Poignée en b
Divers outils de
1 Tablette en n
1 Vase ou coup
 miettes.
2 Petits morce
9 Perles de coll
Enfin, un coffret
et divers autres ob
et qui, au momen
séparés, tels que d
serrure en fer ave
rure en bronze, cl
1 clou en fer, 80 cl

En considérant tous ces débris, ayant fait partie
du coffret, comme ne constituant avec lui qu'une
seule unité, nous avons un chiffre de 657 objets ren
fermés dans le dolium. C'est un total énorme, qu
doit rarement avoir été atteint.

Le dolium contenait en outre des os nérés. Ces débris, quoique peu nombreux, permettent toutefois de voir qu'ils proviennent d'une femme ou d'un jeune homme, mais ce n'est pas du mobilier funèbre lèvent le doute clairement que c'était une femme ; en effet, les bagues que j'ai trouvées dans ce dolium, d'après leurs dimensions, appartiennent à une femme ; de plus, le collier de perles était destiné à la même destination. Les outils dont le mobilier funèbre servait, et qu'on avait ensevelis avec lui, attestent en outre que ce devait être une ouvrière, une tourneuse de boutons.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, cette femme fabriquait principalement des boutons. Ces boutons, quoique de plusieurs tailles, étaient généralement ce qu'on appelle des tali. Parmi les divers objets trouvés à Lillebonne par M. Deville, on remarque un jeton à jouer en os ; ce jeton fut trouvé lui-même dans le cimetière d'enfant. « un petit coffret de bois recouvert d'os de têtes de clous ; dans celui-ci se trouvait un double jeu de dés et 25 jetons en os. Ces jetons étaient entièrement semblables à nos pions d'échecs ou de trictrac. Le fond en est uni, mais le dessus est divisé en deux parties par un cercle, et ces deux parties sont de trois cercles tracés en creux ; ils pourraient servir à jouer à aux dames (1). »

Or, le talus ou jeton en os représenterait

(1) *Norm. souter.*, 119, pl. V, fig. 4.

Cochet est identiquement semblable au plus grand nombre de ceux que j'ai trouvés dans le dolium de Flacq !

La découverte faite à Flacq est intéressante, non seulement par le grand nombre d'objets qu'elle a fournis, mais encore parce qu'elle nous présente des échantillons d'une industrie gallo-romaine ou gauloise, échantillons qui démontrent que même les vulgaires boutons en os, percés de cinq trous, en usage aujourd'hui, étaient également connus dans notre région, il y a 1600 ans.

Ces boutons ont été façonnés au tour et sciés. Je crois avoir retrouvé des débris du tour employé à cette fabrication ; dans tous les cas, j'ai reconnu au milieu des objets placés dans le dolium un fragment de scie qui a dû servir aussi pour le travail.

Le plus grand nombre de ces boutons ou *tali* affectaient la forme de disques et ressemblaient à de petits palets du jeu de dames. Un de ces *tali*, plat des deux côtés, était, ainsi que nous l'avons déjà dit, percé de cinq trous, comme nos vulgaires boutons en os. Un certain nombre de ces *tali* pourraient toutefois être rangés dans un groupe à part ; ils sont, en effet, plats d'un côté et à peu près hémisphériques de l'autre.

La présence d'un bouton percé de cinq trous est assez insolite dans une sépulture. Cela tient probablement à ce que des objets de ce genre, cousus aux vêtements, ont été généralement incinérés avec eux, ou peut-être aussi à ce que, par leur insignifiance, ils ont échappé jusqu'ici aux regards des explorateurs (pl. I, n° 2).

les cas, leur présence est con-
échantillon certain, et il y a é-
douter de la destination de la
s troués et non troués, commu-
nements, que notre sépulture ren-
tions de métal ayant incontestal-
ion (pl. I, n° 2).

outons en os, j'ai en effet recue
sépulture quinze beaux bou-
le dessus garni de rainures cir-
ues remplies d'émaux de divers
t'eu se trouvaient d'autres bou-
rnement et une paire de bouto-
onze représentant deux lions e-
t formés de petites perles en ve-
n° 6).

s les accompagnaient : quatre en
bronze rehaussé d'émail.

utres objets, j'ai à signaler une
ète et une petite boucle incom-
etites pièces en bronze provena-
nt de l'armature d'un coffret.
ecte la forme d'une fleur de lys

sept bagues ; à l'exception d'ur-
ances et de fabrication commu-
nive qu'elles n'ont pu apparte-
pl. I, n° 3).

de ces objets en bronze se trou-
rent plus précieuse, une boît-
yant 35^{mm} de diamètre sur 9^{mm}
couvercle, un artiste du tem-

figuré une scène
chevaux, ou ape
dessous, un lièv
lièvre poursuivi
être une boîte de
luxe (pl. III, n° 1)

Quatre sonnets
méritent qu'une s
est de même d'un
côtelées, de disqu
a rencontré fréqu
cloûs et de débr
usage difficile à d

Le coffret renfer
possible de reconna
dans le dolium, d
posait d'une boîte
cuivre garnies de

Le couvercle s'
charnières dont l'
au moment de la
une serrure élégante

Cette petite clé
forée, formée de
d'une certaine épaisseur
permettait de la
passer un cordon

Au centre du disque
fer et de bronze
avons recueilli une étiquette
intrinsèque, mais
approximativement

ont deux moyens bronzes et un grand bronze
figies des empereurs Vespasien, Nerva et Hadrien. Le grand bronze d'Hadrien, le plus modeste, ne peut pas avoir été frappé après la mort du souverain, c'est-à-dire après l'année 138 de notre ère, pourra être datée avec assez de probabilité ou, au plus tard, de la fin du II^e siècle. exception d'une tablette en marbre gris bleu pareille à celle dont les Romains se servaient d'écrire, et qui était posée à plat au fond du cercueil, tous les objets que nous avons recueillis font partie du coffret où y avaient été vraisemblablement renfermés.

usage de placer de semblables coffrets dans les cercueils fut constaté une fois par M. Deville dans les deux cercueils en pierre, qui avaient été trouvés à Quatre-Mares, en avril 1843 ; il y avait dans chacun un vase en cristal, et deux médailles romaines. Ces vases, parfaitement romains pour leur forme, avaient été déposés aux pieds et devaient être renfermés dans un coffret de bois dont M. Deville a tirqué les clous. Cet usage de coffret de bois pour contenir les vases et le mobilier funèbre d'usage, était général à l'époque gallo-romaine, suivi par l'abbé Cochet.

Il devons ajouter que la nature même du mobilier funéraire permet de penser qu'il appartenait vraisemblablement à la sépulture, ou d'une autre tombe de l'heure de l'époque, ou d'une mode de boutons.

Il paraît (dit l'abbé Cochet) c'estait l'usage chez les anciens c des pions dans le tombeau de l

En 1868, l'abbé Cochet trou sépultures et 45 vases de terre urnes « contenait 85 tali ou pa

En 1867 et 1868, M. Moutier tillon des boutons et des palets d'une seule sépulture. L'une des j quables était un bouton émaillé

A Caudebec-lès-Elbeuf, M. 1875, près de la Fosse-aux-Mou ture gallo-romaine, des jetons o Le Musée de Rouen possède 6 trouvés à Lillebonne par l'abbé

Un bouton simplement comi parmi cette grande quantité e deux faces les traces évidentes de centre du tour n'existe que vrière avait commencé de tour de ce bouton ébauché qui donn la sépulture était celle, non d' d'une fabricante. Cette suppos la rencontre dans le dolium d'un tour très facilement reco

Nous pourrions nous étendi particularités de cette découver dans lesquels nous sommes en accompagnant notre travail sui à déterminer sa physionomie portance.

1



2



3



4

DOLIUM,

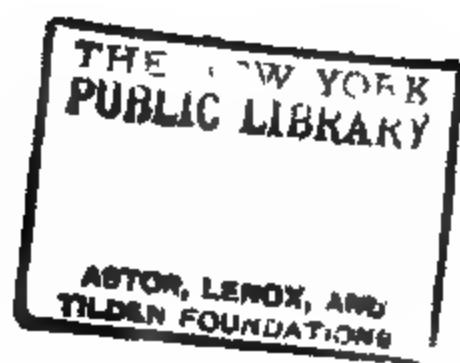
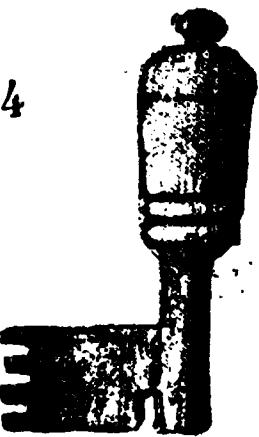


Planche III.

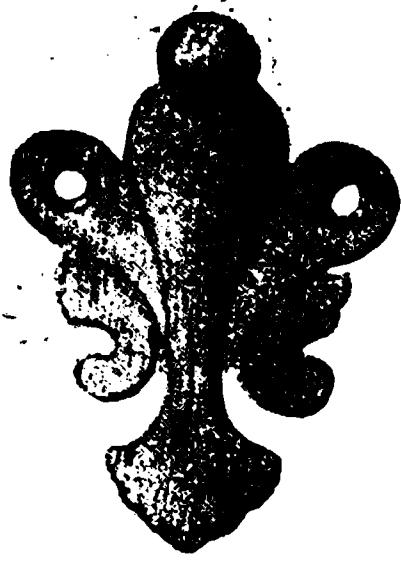
1



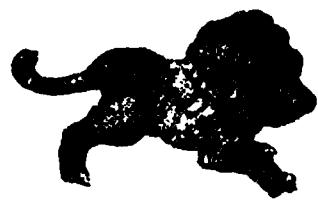
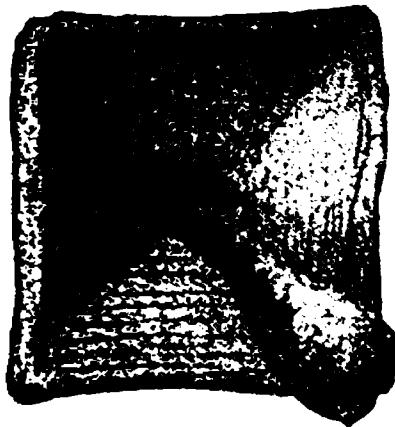
4



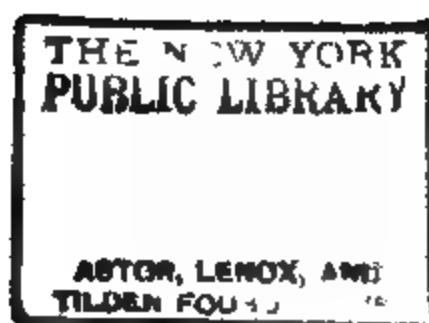
5



6



BOÎTE, CLOCHE, CLOUS, CLEF, APPLIQUE, BOUTONS.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX and
TILDEN FOUNDATIONS

-

ÉJ

ECL

—

FT

R,

rm

—

rem

ripi

ra)

sd

riic

ilev

le

ur

co

ure

re

in

on

me

sd

—
remettre le soin de les c
personnalité de l'auteur,
la question de l'attribut
utile compilateur du M
tout en regrettant fort
lecteur — et de la confis
de me témoigner, et de
de revenir sur un sujet
ce premier travail, de po

Aussi bien, comme n
sence de deux lettres au
tion n'est vraiment pas
prendre la peine d'étud
documents, il suffit d'en
ques et de rechercher da
ture, une signature iden
signatures Le Batelier e
vées (3), j'en ai distin
personnages suivants :

I. Jacques l'aîné, av
présidial d'Évreux (4), av
marié à Marguerite Mo
écuyer, sieur d'Aviron e
laie, bourgeois d'Évre
Nicolas (7), et de Mar
en 1608.

II. Jacques le jeune, f
bailliage et siège pré
Catherine Le Clerc, fill
tenant général criminel
en 1623.

III. Jacques, fils du

l) aux bailliage et siège
de Marie Guyot, fille
eur de Beauficel (12)
décédé le 27 août 1666
fils de Jacques le Je
pelle dite épiscopale,
de St-Gilles et St-Thé
on 1635, des canoniciat
lise cathédrale d'Évreux
e cette ville (17).

de Jacques III et de la
écédent auquel il suc
il en 1661 (19). C'est
1672 « commis à la
glise cathédrale », c
par le chapitre pour
liques de St-Gaud, et c
le d'Évreux, le 21 octobre
de Turenne (21).

s de Jacques III, auquel
l'office de conseiller au
éalogie — dressée par
el choisir ? Il faut d'abord
eux chanoines. Jean
s signatures sont toutes
e même des deux correspondances
se rapproche fort, suivant
(26), de celles que présente
les dates, en effet,
l faut remonter plus
identification certaine
s l'ancien, qui offre un

Nicolas (36) ; en 1617, Pierre (37) ; et
viève (38) ; en 1622, Nicolas (39). C'e
acte qu'enregistre le curé de la paro
seule avait été capable d'arrêter ce ma
car si l'acte de son décès fait défaut, il
moins être attribué, avec certitude, à
te, 1623 (40).

est facile maintenant de répondre
ialement : le correspondant de Dupuy
Mémorial ? Si cette compilation p
sément nouveau des filles grises,
rès concordat de 1680, elle « va jus
style est le même du premier au
'e » (41) ; l'auteur a donc dû vivre au
te dernière date. Mais si Jacques
ne, mort en 1623, n'est pas, s'il
uteur du Mémorial, il n'en a pas mo
usement étudié le passé de sa ville
lénéalogie des six comtes d'Évre
ucs de Normandie » (42), dont Dup
vé dans ses papiers une copie. est
iens travaux consacrés à notre his
is doute l'érudition contemporai
is ce premier essai des incorrections
s doute, par exemple, il est fac
ir Guillaume de Jumièges pour le
X^e siècle, l'*Hypodigma Neustriæ* de
ir un autre fait du XI^e siècle, ou
ir le commencement du XII^e ; mais
sont pas rigoureusement choisis.
tenté de coudre les notes qu'il re
lectures, ne sommes-nous pas à

l'érudition, à matériaux in exhume lente science, on rebrouïcien de des sources diplomatique suffira de li M. Delisle à recherche de qu'il prend ses recherches n grand'peine, historiques que hommage à ses

tout explorer, de tout connaître ; après l'histoire locale, c'est l'origine des fiefs et communes, c'est la distinction des juridictions et territoires, c'est la diversité des *réages* des champs, de leurs limites et séparations... ; et il remonte jusqu'aux sources de l'antiquité romaine pour essayer de résoudre ces multiples et délicates questions ; il se tient au courant des publications nouvelles (43), et les demande à ses correspondants, de manière à combattre, autant qu'il le peut, la « stérilité du pays » où l'avait confiné le hasard de la naissance.

Pas aussi stérile, d'ailleurs, qu'il le pensait, — tout au moins qu'il le disait, — et malgré de réelles difficultés, son activité ne fut pas infructueuse et n's'agita point désespérément dans le vide ; ces vies de saint Louis, par Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Chartres, qu'il a découvertes chez les Jacobins

d'Évreux, et dont il annonce la transcription sa première lettre, furent publiées pour la première fois par Ménard, d'après ce même manuscrit d'Évreux, en 1617 (44), et l'on comprend comment dans sa lettre de cette même année, il demande indirectement — à Dupuy un exemplaire de publication : c'est qu'elle était certainement due par l'intermédiaire de son correspondant — à heureuse trouvaille, et le service qu'il rend cette occasion à la science suffirait pour sauver le nom de l'oubli (45).

On comprend, dans ces conditions, — et l'on le prouve du reste, — que ses relations tolaires avec Dupuy ne se sont pas bornées à deux seules pièces. A côté de ces originaux, la collection conserve, avec la transcription de la lettre à Peiresc (46), copie d'une troisième lettre de Dupuy (47), l'un et l'autre document intéressant divers titres, et dont je relègue en note l'analyse des extraits. De plus, on a vu dans ma notice une autre correspondance qu'il n'est pas inutile de rappeler : Dupuy le consulte et transmet ses observations à Saumaise ; celui-ci répond, le 9 août en termes trop flatteurs pour qu'il n'y ait pas intérêt à les reproduire (48) : « ... j'ay veu la lettre de Mons. le Battelier touchant le passage d'Amé Marcellin, sur lequel je vous avois escrit il y a quelque temps. Voulez vous que je vous dise un mot ce qui m'en semble ? Il ne se peut de mieux sur ce sujet : et je ne saurai pas si pourroit apporter à l'esclaircissement de cet endroit rien de plus vray-semblable et de plus

• pro

• sui

• ad

« recherches, et à vous, Monsieur, de m'en avoir fait part. » Sans doute, ces jolies phrases de politesse sentent encore terriblement le XVI^e siècle, mais Saumaise n'en fait pas moins à Le Batelier l'honneur de discuter très longuement son opinion : l'estime, l'amitié de ces deux illustres représentants de l'érudition française, Dupuy et Saumaise, celle de Peiresc, celle de Rigault, pour le modeste avocat ébroïcien, n'est-elle point la meilleure preuve de la place qu'il occupait, malgré l'isolement de la province, malgré le manque de livres, l'absence de concitoyens livrés aux mêmes études, malgré l'occupation impérieuse de ses « *vacations* », — de la place qu'il eût occupée si son activité intellectuelle avait trouvé, pour se développer, un milieu plus favorable, des circonstances, une époque plus propices aux multiples et laborieuses recherches de l'histoire. Et l'on comprend que, dans sa filiale admiration, l'auteur du *Mémorial* ait rendu hommage à l' « éminante doctrine » de ce « grand génie... « en toutes les sciences, mais particulièrement dans « la recherche de l'antiquité de l'histoire, ce qu'il « témoigna assés dans le livre qu'il fait de la « noblesse et que sa mort empescha de voir le jour, « et dans la recherche des médailles antiques, dont « il en avoit de si belles, que feu Monseigneur le « duc d'Orléans le fit acheter après sa mort, cet pour « cette raison que les scavans lui ont donné le titr « de *Rosa inter spinas* pour sa devise (50). » E

épisode du « grand g
t réellement plus près
nd qui a couvert plus
e de l'avocat antiquair
eo soit, en publiant,
rédigée en grande par
is — à Mâcon en 1882,
es Ébroïciens actuels,
gné de l'histoire. mai

famille bourgeoise de modestes sa
y aurait tout profit, pour l'honne
remettre en pleine lumière : sur
du Mémorial (51) ; sur son père,
mentateur de la Coutume de Nor
duquel tous les biographes se sont
son petit-fils lui-même, au XVII^e
dernière publication : l'auteur du
sant deux personnages différents d
de la Coutume de Normandie et de
1608 (52) ; M^{me} Oursel (53), en lui a
Commentaire la Généalogie des co
le Mémorial, qui appartiennent,
Jacques II, le correspondant de L
selon toute probabilité — à son pèr
Sa part, pour être restreinte au pr
inspiré la réforme de la Coutume, r
d'attention, en raison de la faveur (54) dont le manuscrit,
mains du premier président Groulai
de l'impression. Et ce ne fut
posthume, comme on l'a répété,
ut pas, suivant l'assertion d

1500 » ; en 154
grâce à toute
vert dans les ar
il traite avec R
primeur du Ro
de son livre. I
ristique, de l'a
au Puy de mus
au XVI^e siècle
toyens appela
ville (57). Je l'a
novembre 1605
sa santé. Il deva
januariis, le 1^{er}
manuscrit de
derrière le chœ
St-Nicolas, a ét
dont je reprodu

*Jacobi Batiles
prefecturæ adv
sitis consiliar
summi ignorar
vindicis acerri
tissimi simul
colloquiis prod
angustias fugit
delatæ ibique a
suszeptæ tipis e
et tandem aut
LXIII ibibus j*

*I (50) articulari morbo confretus et long
lestia in quo per continuum retro tri-
3) maximis cum doloribus et incredibi-
lacebat solo spiritu vivens, obdormivit
ximo et optimo provinciæ et bonis omnibi-
'erium relinquens et Margaritæ Morer (8
jugis carissimæ cum qua vixit XXXI
2).*

borne à ces indications sommaires : je t
dans cette préface déjà trop touffue
bien incomplète, si différente cependan
t le lecteur impartial, de ce qu'on ava
isqu'alors. étudier spécialement l'histoi
des diverses membres de cette famille ébroïcienn
Elle sera longue à faire, mais curieuse, difficile
terminer, à cause de l'éparpillement infini des m
tériaux, de la perte à jamais regrettable de sourc
de premier ordre, mais intéressante toujours, ca
tivante parfois. comme tout ce qui touche
passé intellectuel de la patrie normande, au dévelo
pement fécond et souverain de ses lumières. J'avi
songé à l'écrire un jour et j'avais soigneusement no
un à un, dans mes recherches, les documents q
me présentait le hasard. Mais la récente découver
par M. Prévost, avocat à Évreux, d'un nouve
manuscrit du Memorial, a fait, de la vie et des œuvi
des Le Batelier, un filé lui appartenant en propre,
c'est à lui que je dois laisser — non sans quelq
regret, je l'avoue — le soin d'édifier l'histoire définitive
de cette famille, dont les générations successives
perdues dans la solitude morne de la province,

léguerent — *et quasi cursores* — de père en fils, d'oncle à neveu, l'amour désintéressé de la science pure, délassement souvent fatigant aux charges somnolentes de judicature, aux longues « vacations » pénibles du barreau, pour chasser un moment « la poudre du greffe » ou l'aridité pointilleuse de la théologie, pour bercer dans ses loisirs la grasse oisiveté tranquille d'un bienheureux canonicat.

NOTES DE LA PRÉFACE.

(1) *Notes sur l'historiographie normande. Le Batelier, auteur du Mémorial historique des évêques, ville et comté d'Évreux, contribution critique*, par ARMAND BÉNET. Mâcon, 1881, in-8°.

(2) Je dois remercier ici, d'une manière toute spéciale, M. Chassant, l'excellent et vénérable conservateur des Archives municipales d'Évreux. Je ne puis oublier non plus la gracieuse obligeance avec laquelle M^e Leviez, notaire à Évreux, a bien voulu mettre à ma disposition les anciennes minutes du tabellionage, source de premier ordre dont le dépouillement méthodique et complet fournirait sur les Le Batelier — comme sur les divers points d'histoire locale, depuis le XVI^e siècle, — des matériaux aussi instructifs que divers.

(3) Pour les autres signatures qui ont survécu, voir au tabellionage d'Évreux, entre autres actes : 12 juillet 1597, transport par Jacques Le B. à Michel Le B.; acte relatif à la succession de Claude Le B., bourgeois de Verneuil; signature dud. Michel; — 24 septembre 1597; 19 décembre 1598, Jacques Le B. l'aîné, sr d'Aviron, par. St-Nicolas, acquiert de Michel Le B., de Grandvilliers (cant. de Damville), 5 écus de rente évalués à 15 livres, assignés spécialement sur les biens et héritages venus de la succession de défunt Claude Le B., leur cousin, en son vivant

bourgeois de Verneuil ; led. d'Aviron décharge en cette vente led. Michel du paiement de 50 écus sol. livres, qu'il lui devait à cause de l'achat de sa partie de succession dudit. Claude, suivant acte du 12 juillet 1599, fait par la prière et requête dudit vendeur d'impuissant de pouvoir payer lad. somme de cinq sols ; — 30 octobre 1599, obligation envers Michel Georges Le B., demeurant à Grandvilliers, d'apprendre à Georges le métier de *tellier* ; signatures desd. Michel et — 27 juillet 1605 ; 30 janvier 1606, Michel Le B., de Grandvilliers, gage devoit à Georges Le B., son neveu ; même jour, Georges jeune, fils André, de Grandvilliers, et led. Michel ; — 1606, Georges Le B., de Grandvilliers, gage devoit à Le Grip, sieur de La Gresilhère, et Clair Chevallier, forains, 138 l. t. pour vente de deux chevaux de poulain, etc. — Si l'on en rapproche la résidence à Verneuil du cousin Claude, on pourrait peut-être supposer que celle-ci était venue du sud de l'Eure à Évreux, où, en 1180, *laume Le Battelier, sieur d'Aviron*, est, d'après le juge du temporel de l'évêché et chargé de faire informer les biens de l'évêché d'Évreux, dont les chartes étaient alors peu lisibles (Cf. Mémorial, éd. de l'Annuaire, 1886, passage le concernant diffère notablement dans Rouen, qui, par suite de suppressions, le fait vivre au XIII^e siècle. — Je n'ai pas à m'étendre sur l'histoire antérieure ou postérieure aux deux personnages susmentionnés, et encore moins des anciens seigneurs d'Aviron, individus ayant jadis porté ce nom. On trouvera à ce sujet, dans Le Prévost, dans le présent traité, Charpillon, etc. En voici quelques autres : *Item quem dicimus Aviron* (XII^e siècle) Caen, par Lejeune, Bibl. Nat., latin 10107, p. 204, cf. p. 204. — Robert d'Aviron, doyen d'Évreux (XII^e siècle), donna à l'abbaye de Bonport un manuscrit des évangiles de saint Jean et de saint Marc, au Bibliothèque Nationale, latin 801. Cf. DELISLE, *des manuscrits*, I. 536 — Guillaume d'Aviron et Emmeline, Amy d'Aviron et sa femme Emmeline

d'Aviron et Héloïse sa femme, vendent à l'abbaye de l'Estrée, en 1246, devant l'official d'Évreux, moyennant 7 l. t., 4 setiers, dont 2 de blé et 2 d'avoine, à la mesure de Dreux, qu'ils percevaient en lad. abbaye. Les éditeurs de M. Le Prévost (II, 155) ont eu tort de confondre cette charte avec celle de Jean, évêque d'Évreux. Cf. le document (original et traduction française), Archives de l'Eure, H. 323. La date est de février 1246, vieux style, etc.—Je trouve dans mes notes les actes suivants sur cette famille, extraits de l'état civil : 20 juillet 1624, baptême de Jean, fils de Jean Le Doux, bailli des huit chanoines d'Évreux, et de Catherine Le Batelier, sa femme ; parrain, Charles Le Doux, chanoine d'Évreux ; marraine, Catherine Le Clerc, veuve de M. d'Aviron (Reg. de St-Nicolas, de 1613 à 1686, f° 24). Cf. ibid., f° 28 v° : 23 décembre 1626, baptême de Joseph, fils desd. Le Doux et Le Batelier. Reg. de St-Denis, au greffe : 16 mai 1622, *honesta mulier Catharina Le Battelier, conjux magistri Jo-hannis Ledoulx. advocati, ex parrochia St-Nicholai Ebroic.* Reg. de St-Nicolas, de 1668 à 1673, f° 57 : Marie Le B., femme de M. Duprey, avocat, marraine de Madeleine, fille de François Le Batelier, 22 octobre 1670. Cf. registre de 1613 à 1686, f° 118 v°.

(4) Cf. Tabell., 1^{er} septembre 1570, vente de rente par Jacques Le B., avocat aux bailliage et siège présidial, aux doyen, chanoines et chapitre d'Évreux.

(5) Voir notes 29 et 30.

(6) Cf. Tabell., 9 oct. 1570. Transport par Jacques Le B., avocat à Évreux, à Marie Le Breton, sa mère, et Marguerite Mohier, sa femme, par donation entre-vifs irrévocable, de la tierce partie de ses biens et héritages, en récompense de 5 acres de terre assise à Grandvilliers, etc.

(7) Cf. Tabell., 10 mars 1547. Vente par Jean Le B. et Catherine de La Fontaine, sa femme, Jacques Le B., sieur d'Aviron et du Rossey, bourgeois d'Évreux, et Jacques Duval, licencié en médecine. — 21 décembre 1547. Vente par Jacques Le B., écuyer, avocat en *court laie*, demeurant paroisse St-Nicolas d'Évreux, et Jean Le B., son frère, demeurant paroisse St-Pierre — led. Jacques ne s'obligeant que pour faire plaisir à son frère — à Adrien Le Moine, vicomte du temporel de

Évreux et bailli de Damville, de 10 l. de rentes, moyennant 100 l. t. En marge, racquit 10. — 17 octobre 1550. Vente par Jacques sur d'Aviron, aux vicaires et chapelains de d'Évreux.

abell., 24 octobre 1552. Marie Le Breton, veuve Le B., sieur d'Aviron et du Rossay, tutrices inéurs. — Cf. *Rôle des taxes de l'arrière-Évreux* en 1562, publié par M. l'abbé Lebœuf dans *les travaux de la Société libre de l'Eure* 39 : les enfants de feu M^e Jacques Le B., sieur de Rossey, vicomté de Breteuil. — En 1569, dans un document conservé aux Archives municipales (CC), on voit : « M^e Jacques Le Bastellyer et son fils », après correction de V. s.). — Voir également entre autres, une pièce du bailliage d'Évreux (série B) (1649). A Évreux, au prétoire royal, le Maréchal, vicomte. Vu le mandement d'un noble homme M^e Jacques Le B., sieur d'au bailliage et siège présidial d'Évreux, et n^e personne M^e J. Le B., chanoine et théologain en N.-D. d'Évreux, frères, fils et héritiers de feu Jacques Le B., vivant avocat aud. bailliage et de feu honnête dame Catherine Le Clerre, de permission à eux accordée de faire aj^ous de Christophe Cossard, fils de feu Cossard

Chartrain, en paiement d'arrérages de rentes transportées à défunt Jacques Le B., leur père au tabellionage royal d'Évreux, le 29 décembre autre rente transportée aud. défunt par tabellionage le 27 novembre 1606, etc. Cette exploit, en date du 22 janvier 1632, de somma à défunt Christophe Cossart par le sergent dud. Le B., conseiller du Roi, lors tuteur e note que Charles Le Maréchal, vicomte d'Amiens rencontré dans ma notice sur les Paroisiens, ne figure pas sur la liste des vivants dressée par M. Bonnin (*Opuscules et mélanges*

riques sur la ville d'Évreux et le département de l'Eure, p. 82. Il fut reçu à l'état et office de vicomte d'Évreux par résignation de Nicolas Petit, suivant provisions de décembre 1645 (Archives départementales de l'Eure, B. 7, p. 373, ss.). Ce dernier avait été pourvu en 1638 par résignation de Philippe Damonville, sieur de Fumesson (B. 7, p. 167).

(10) C'est de lui qu'il est question dans les « plés de meuble d'Évreux » tenus par le vicomte Philippe Damonville le 7 juillet 1628. Cf. *Registre de la vicomté pour 1628* (Arch. de l'Eure, f. 1 v°). Voir également, entre autres, même registre, 17, 21 et 31 juillet, etc.

(11) *Archives départementales*. Bailliage et siège présidial. Chambre du conseil. B. 7, p. 290. 27 mars 1638. Quittance à « maistre Jacques Le Battelier » de 2,000 livres pour l'un des offices de conseiller du Roi aux bailliage et siège présidial, nouvellement créé par édit de décembre 1635, aux gages de 100 livres et aux honneurs, autorités, prérogatives, prééminences selon leur ordre de réception, priviléges, pouvoir, fonctions, droits, profits, revenu et émoluments dont jouissent les autres conseillers du bailliage et siège présidial, duquel office led. Le Batelier a été pourvu à Paris, le 20 mars 1638 ; quittance au même de 42 livres pour droit de marc d'or dud. office. — Ibid., p. 291-293. Lettres de provision accordées à Jacques Le B., avocat au Parlement de Rouen. 13 avril 1638. — P. 293. Réception et prestation de serment à Rouen, en Parlement, le 10 avril 1642. — Cf. Arch. de la Seine-Inférieure, C. 1320.

(12) Tabell., 13 septembre 1629. Traité de mariage de noble homme M^o Jacques Le B., sieur d'Aviron, avocat au bailliage et siège présidial d'Évreux, fils ainé de feu noble homme M^o Jacques Le B., vivant sieur d'Aviron et du Rossey, avocat aud. bailliage et siège présidial, et de dame Catherine Le Clerc, ses père et mère, et demoiselle Marie Guiot, fille de feu Claude Guiot, écuyer, sieur de Beauficel, et de demoiselle Marie Declaires. La mère de la mariée donne 3,000 liv., dont 1,500 liv. pour le don mobil du futur époux, et 1,500 liv. pour la dot matrimoniale de lad. Guiot, en attendant plus ample partage aux successions ; de plus, elle s'oblige à nourrir les futurs époux deux ans entiers et leurs enfants, s'ils en ont. Pour paiement

de la dot, elle cède 100 liv. de rente, partie de 300 prend sur les gabelles de Normandie, valant 1,400 li autres, 1,600 liv., elle cède une maison paroisse Cf. au tabellionage, entre autres : 30 janvier 1630 et 1 — 22 mars 1631. Ledit Jacques, sieur d'Aviron, bailliage et siège présidial, demeurant paroisse St-P à Adrien Deshayes, écuyer, procureur au bailliage présidial, une maison sise paroisse St-Pierre, à lui sa belle-mère pour partie de son don mobil, ainsi qu'en son traité de mariage reconnut au tabellionage le 1630. — 9 avril 1636. Donation par lad. Marie Declair de la mort de Jean Guyot, son fils, et pour la bc qu'elle leur porte, à Jacques Le B., sieur d'Aviron, : Marie Guyot, sa femme. — 10 juin 1639. Accord du avec sa belle-mère. Il lui paiera 80 liv. par an pour ture, à condition de se loger hors de sa maison signaler également, au 5 mai 1631, la donation par v discrète personne Jean Le B., prêtre, et honni. homi Le B., sieur d'Aviron, avocat, en leurs noms, et le comme tuteur de ses autres frères, aux Ursulines de la somme de 2,400 l. t. pour recevoir en le tère, comme religieuse de chœur, Marie Le B. Led Jean donne 800 livres sur sa part de la success père et mère. — Le 3 décembre 1630, baptême de dud. Jacques et de Marie Guyot de Beauficel ; par crettes personne M^e Jehan Bastelier, prestre ; ma moiselle Marie de Saint-Léger, veuve de M. de Be St-Pierre. Registre des baptêmes de 1627 à 1653, 31 janvier 1632. Baptême de Nicolas, leur fils ; parr Guillard, président en l'élection ; marraine, la venu Brettemare, avocat. Registre de St-Nicolas, de 1 f 44. — 1635, novembre (le jour en blanc), baptême leur fils ; parrain, Hébert, pénitencier. Ibid., f^r 48.

(13) Tabell., 13 juin 1660. Noble et discrète person Le B. d'Aviron, prêtre, conseiller au bailliage et siège d'Évreux, paroisse St-Nicolas, héritier de feme demo Guyot, sa femme, héritière de feme demoiselle René noué, constitue son procureur général et spécial no

Ronde d'Évreux, docteur en la Faculté de théologie, ses représentants soutenaient qu'un chanoine désigné, à cause d'incompatibilité entre le prêtre et l'évêque, qui employait des impudences, on procéda également à la audience Le Grand (Voir le carton du collège à l'apale, GG.) On y trouvera également d'autre chose comme principal (cf. 8 mai et 30 juillet 1660), et aussi une requête présentée à l'intérieur de 1670 par le principal Duvaucel : il rappelait en 1664, il trouva les bâtiments, tant de la toiture, montées, chambres, en si mauvais état, qu'il eût été dans l'impossibilité d'exercice pour le refus de réparations nécessaires. Il les fit exécuter à ses frais, etc. — Archives départementales, série D, acte d'Évreux par led. Jean, chanoine et principal quittance à Jean Le Cousturier, lieutenant du bailliage d'Évreux, de 70 liv. pour rachat suivant contrat de 1627 (26 novembre 1659).

(18) Archives départementales, D. Collège du bailliage entre Duvaucel, chanoine et prieur « noble et discrète personne M^e Nicolas I^{er} bachelier en théologie, chanoine théologal de la cathédrale Notre-Dame d'Évreux, et M^e M^e Frédéric d'Aviron, conseiller du Roy au bailliage et siège héritiers de feu noble et discrète personnage, prestre, chanoine théologal et précepteur du collège d'Évreux, leur oncle », concernant d'une rente au collège. « Comme c'est fort accommodé de biens », ils demandent recherche (1671). Ibidem, suite du procès de 1673, condamnation par le bailliage d'Évreux des réclamations depuis le décès de Jean et à ce sujet. rente. Le 24 juillet 1673, opposition des deux parties de la vente de l'office de conseiller au profit à François Le B., héritier en partie à son père, après la mort du théologal, Duvaucel

1679, sur les documents du procès aux Archives (carton Évreux) relative. Devant Madeleine Le Bassignier Jacquier collège, pour la partie de 100 sc. principal du canonat royal de 100 li.

(19) Le 15 février, droit, trésorier vicaire général Le B., prêtre de et prébendé de l'église cathédrale sa faveur par J. seur, suivant le décret de l'Assemblée de 1789, collation ainsi que Gilles Boutault, année. Le vicaire possesseur (G. Arch de l'Eure sur la présentation canonat et procuré de Claude de L. conseiller au Michel-des-Vignes pour son élection le 14 mars 1679, confère de plein droit du Mans, archidiocèse canonat et procuré du dernier chanoine.

(20) Cf. manuscrit.

(21) Ibid., p. 10.

lation de son père, il avait été nommé sur lettres de provision données à Fontainebleau le 18 mai 1661. Après la mort de celui-ci, arrivée le 27 août 1661, il prêta serment et fut reçu le 2 décembre 1661 au Parlement de Reims (Arch. dép., B. 8, p. 581 et suivantes). — Suivent, entre autres pièces : p. 583, extrait des registres du grand Conseil recevant au serment d'avocat pour postuler au Conseil « maître François Le Bastelier d'Aviron », licencié en l'Université de Paris (12 oct. 1660) ; p. 583, lettres de provision de l'office de père, vacant par la résignation faite par lui au profit de son fils (18 mai 1661) ; p. 587, quittance de 440 liv., dont 40 pour les 2 sols pour livre, pour deux tiers de lad. résignation de l'office de conseiller du Roi au bailliage et siège présidial d'Évreux, l'autre tiers appartenant au duc de Bouillon (Paris 31 décembre 1660) ; p. 588, quittance de 432 liv. pour les deux tiers de marc d'or dudit office (9 oct. 1660), etc.

Parmi les notes d'état civil le concernant, je signale : 18 octobre 1668, baptême de Catherine, fille de François Le B., sieur de Perdrieu, conseiller au présidial d'Évreux, et de Mademoiselle Rosse ; parrain, Nicolas Le B., théologal ; marraine, la femme de Bouchard, vicomte de Breteuil (Reg. de St-Denis, 1669, f° 7). — 23 août 1669, baptême de son fils Jacques, né le même jour ; parrain, Pierre Duprey ; marraine, Catherine de Bretigny, femme de Jacques Rosse (Reg. de St-Denis, f° 8). — 22 octobre 1670, baptême de sa fille Madeleine, née le même jour ; parrain, Charles Rosse, écuyer, sieur de La Roussière, gendarme ordinaire du Roi, demeurant à Verneuil ; marraine, Marie Batelier, femme de Duprey (Reg. de St-Nicolas, 1668 à 1670, f° 57 ; cf. le registre de 1613 à 1686, f° 118 v°). — 20 décembre 1671, baptême d'une fille dudit François Le B., et d'Aviron ; parrain, François Rosse, avocat du Roi au siège de Conches, Breteuil, contrôleur général de la maison de la duchesse d'Orléans ; marraine, demoiselle Marthe Behen, femme de Duvaucel de Berville (*Ibid.*, f° 120 v°, et reg. de 1673, à la date). — 28 août 1673, baptême de Louise-Jeanne, fille de François Le B. d'Aviron, écuyer, sieur de La Perdrieu, demeurant à Champignolles, et de demoiselle Madeleine Rosse, née le même jour (Reg. de St-Denis, 1673, f° 7 v°). — Cf. Reg.

St-Thomas, 1669, f° 19, led. F
municipales, série GG, ca
donnée par demoiselle M.
François Le B., écuyer, sie
leurs enfants, 19 février 16
pièces de lad. année y rela
de rente aud. François, du

(23) Voir les signatures
d'Évreux, par exemple, act
tembre 1638, 21 décembre
frère Jacques), 3 août 1655,
de dimes), 18 mai 1658, 26
concernant, mais sans se
comptes des trésoriers
dép., G. 1123, f° 41 v°. Acte
« noyne théologal d'Évreux
du Sac et de Ruilly », d
1640) Cf. f° 46, 14 septem
Voir également f° 52, 15 oc
62, 20 octobre 1652 ; 66 v°
tobre 1657, 72, 26 juillet;—
au bas de l'intéressant doc
l'Eure, 2^e cartulaire du c
399): « Jean Le Battelier, p
cathédrale Notre-Dame «
ville, estant menacé de re
infirmité, dont il avoit esté
eu recours à Dieu par les p
mier évesque d'Évreux, du
et les saintes reliques es
église en un reliquaire as
obligé que s'il plaisoit à Di
mettre les dictes saintes
se sentit peu de temps apr
apprehension, sy bien que
chasser plus dignement ce prétieux et ancien trésor, il a donné
à lad. église le chef de Saint Taurin en argent du poix de
seize marcs ou environ, fondé sur un pied d'estail façon

enrichy de cartouches dentellés et d'une fû son vœu est gravé et les armes de sa maunt receu de nouvelles graces du ciel par la se n qui luy feut apportée en une grande malad t qu'aux jours que le très saint sacrement publiquement exposé, c'estoit en un tabernacle qui ne corespondoit nullement ny à un sy ade à la majesté de l'église ny à la beauté assez c soleil d'argent cizelé vermeil doré où l'on le my des autres ornementz et parures qui l'acco gnoient, il a offert à Dieu un tabernacle composé de figures représentantes la Foy qui tient une croix et l'Espè un ancre, lesquelles portent une couronne sur leurs t pour placer dessous et au milieu d'elles le soleil qui co le très saint sacrement, au pied de chacune figure appliquées ses armes comme sur la base revestue d'ébèn soustient lesd. figures, le tout pesant environ quarante marcs d'argent. Lesquels présentes il a prié Messieur Chapitre d'avoir agrréables comme une marque de sa re gnoissance envers Dieu et de ses affections pour la déco de l'église. Et qu'à cette fin il leur plaise que l'acte d'irrévocables donations soit incré dedans ce livre de archives où telles libéralitez sont escrittes avec approt du secrétaire de leur chapitre, ce qui luy a esté accorc lundy vingt neufiesme jour de mars mil six cens cinq cinq. » Signé : Lebatelier et Le Batelier (son neveu).

A propos des reliques et objets d'art de St-Taurin, le M rial publié par M. l'abbé Lebeurier (*Ed. de l'Annuaire*, p a signalé le vol en 1564 « des piergeries, or, argent, dor « reliques des evesques St-Taurin et St-Lau estoient en « sées, d'images, de croix, de calices et autres rehquaires « grande valeur » ; le manuscrit de Rouen (*Histoire évêques, ville et comté royale d'Évreux*, fonds Martain Y. 65, f° 85-86) en a donné la liste suivante d'après un a manuscrit de ce temps qui fut présenté à M Cosse, lieuteu « Premièrement le chef de Saint Taurin, premier év d'Évreux, avec son mitre de tout d'argent doré et orné grand nombre de piergeries. Une croix d'argent doré en laq

sont figurés de deux côtés les ii et de saint Jehan, au bas de laq image de Madelaine, le tout d'au d'argent dont il y en a quatre seulement dorés par la pope p calices, il y en a deux brissés portoit en procession le corps jours de la fête du Saints Sac aux deux côtés qui sont d'or eu la sainte hostie avec un croix q en esmail. La croix de la dit a image de saint Jehan d'arge esmaillé. Un image de saint Be tour d'argent doré. Deux choppit par le milieu et par les hauts. Un reliquaire que l'on appelle Christophe enchasée du bois porté de trois piliers d'argent. Blaise enchasé dans du cristal La grande chasse en laquelle e Taurin qui est d'argent darei piliers que le haut qui sont de aposees sur le dossier du mait Saint-Taurin, de laquelle chassé derni en environ on a pris derobl l'on appelle communément l'imaq avec plusieurs pieds d'argent enchasés en la même chasse a de la couverture de cete chassé plus une coquille d'argent de la l'incens dans l'encensoir » (tex

(24) Parmi les signatures du t d'Evreux, par exemple, 13 juillet départementales de l'Eure, G. 1 26 juillet 1663, visite de la paroisse noine et théologal, patron et Reuilly et du Sacq. Cf. n° 76 (12 septembre 1677). On trouv

les ornements, linges et autres meubles à Sacq, fait suivant l'ordonnance de M. le vreux, archidiacre de lad. église, en sa libré 1672 ; — acte de baptême, le 18 aoû berine, fille de François Le B., sieur de Seiller au présidial d'Évreux, dont il es ne d'Ézy, femme de Bouchard, vicomte d St-Denis, 1668-1669, f° 7) ; — note que j'a nt Augustin de la Bibliothèque d'Évreux f° 159 v°), etc.

ouvera des signatures du conseiller François bailliage d'Évreux, aux Archives de l'Eure, dates de 1667; aux actes d'état civil, par e parrain, avec Élisabeth de Saint-Amand, _____, procureur au bailliage, de Henry Duni St-Thomas, 1669, f° 19) ; 21 mai 1671, parrain, a rvet, fille de Guillaume Nervet, contrôleur au gre vreux et chambre de Conches, de François Mas St-Pierre, 1627-1672, f° 88), au tabellionage, etc., e 26) Parmi ses signatures, voir tabell. d'Évreux, enti septembre 1629. 30 janvier 1630, 22 mars 1631, 9 a avril 1636 (caution de Jacques Le B., avocat, pa trasse, chef de goblet de la Reine : concerne la te) ; 11 septembre 1636 ; 12 novembre 1636, qui ques Le B., sieur d'Aviron, avocat aux bailliage sidial d'Évreux, ci-devant trésorier en charge à Nicolas, à Nicolas Musset, élu d'Évreux, pour fon gilise ; 27 mai 1638, Jacques Le B., avocat en la Cou ent de Rouen, « cy devant paroisse de Ste-C lestiers », vente de pièce de terre à Aviron ; 3 a septembre 1638, vente par Jean Le B., théologal, e B., sieur d'Aviron, avocat aux bailliage et siège vreux, de biens provenant de leur père ; 6 décem te par Jacques à François Viorney ; 3 juin 1639, . Jacques, avocat au Parlement de Rouen, deme ville d'Évreux ; 10 juin 1639 ; 3 septembre 164 rente aux Ursulines ; 14 septembre 1640, 26 e libré 1639, 29 septembre 1642 (conseiller aux ba

siège pré
1646; 15 r
faveur de
13 juin 16
à celles d
table), s'
(Cf. par e
trait bouc
que ces d
ex. 21 déc
aux Arch
d'Évreux,
(27) Cf.,
1570.....
11 mars 1
avocat, Je
amiables
respectue
l'Hôpital 1
court); 25
19 décem
(28) Arc
(29) Arc
receu du
muns de l
une année
le jour de
Fait à Évr
quittance
Le B., •
ville d'Év
Jacques L
des habita
Je soubz
conseil or
pour l'ann
on le trou
domaine e

Bastellier, avocat au siège présidial, plaidant les ville, 50 s. Cf. bougies de Noël 1587, torches M. d'Aviron, avocat pour la ville, 1 torche). Mémoi convient être délivré le jour de l'élection des nouve de ville faite le 28 novembre 1593 (A M. d'Aviron, : ville, 1 pot). État des bougies de cire qu'il convie la fête de Noël 1593, etc. Cf. A honn. homme M Battelier, s. d'Aviron, advocat de lad ville, pour : l'année du présent compte, la somme de cinquan son acquit XXVIII^e de may V^e IIII^{me} quinze cy ren. Compte rendu par M^e Martin Le Blond, receveu communs et patrimoniaux de la ville d'Évreux, commençant le 1^{er} janvier 1594, f^e 8. Cf. C^h de J 1598-1600.—Sa signature au bas d'une requête au 1 dans le procès de la communauté contre Nicol Abraham Troussay pour entreprises d'une place v trou-bailli et pour dégradations aux murailles (cipales, FF.). — En 1575, c'est Simon Le Mercier q et conseil plaidant pour la ville (Ibid., CC.).

(30) Archives communales, CC. Je soubzsi bailliage et siège présidial d'Évreux, confesse d'honeste personne Robert Picot, recepveur des muns de la ville d'Évreux, la somme de cinquat une année des gaiges deues à M^e Jacques Le Batel adst et conseil ordinaire de lad ville, escheue a feste de Toussaintz dernière, le quel n'a peu signé pour son indisposition et maladie de goutes En j'ay signé la présente ce XXV^e de novembre mil si — Déjà en 1604, le 27 décembre, il n'a fait que signant fort; la pièce est de l'écriture de son fils quittance du pénultième de janvier 1607, même une année des gages de M^e Jacques Le Batelier, et conseil de la ville, lequel à cause de son indi pu signer la présente.

(31) Pour une rente de 60 sols tournois due l'église (Archives communales, CC. Comptabilité)

(32) Voir 4 juin 1597; 14 octobre 1598; 29 octobre 15 par Catherine Le Guay, veuve de Guillaume Mailla

Cochart, receveur
Conches, demeur
de rente, en prése
dits Le Bastellier
1599 ; 23 décembr
au droit de sa fer
docteur en médec
vembre 1606 (tran
de la vicomté d'É
Léger Duprey, p
Le B , avocat, de 1
audit Jacques par
Thomas d'Évreux,
Chertain) ; 5 févri
cerain, bourgeois
d'Anne Chertain,
vente par Jacqu
a lui adjugées en
1608 (comme trésor
(en cette année, Je
chanoine, et lui, a
compositeurs par
de Fourquettes) ; .
1621 (acte avec Pi
mandie, concernai
a la succession Ma
(33) Lots et parti
immeubles de défunt
appartenant à Cat
laume Maillard l'a
d'Évreux, qu'elle a
quitte la propriété
leine Maillard, veu
et M^e Jacques Le
épousé Catherine l
Maillard et feu no
général criminel a
porté par son acco

lesquels led. Le Batelier présente procédé à la choisie et élection d auxd. successions et l'autre demeurnation. Chacun de ces lots, pen laisser jouir la dame Le Guay de ce termes de l'accord fait entre lad. d 24 novembre 1598. Madeleine Maillié Quittebeuf et environs, tant de l'a de l'échange fait par lui du fief du Grancher, et à St-Gilles d'Évreux, terre et bois à St-Germain, vignes et seigneuriaux; Le B. a le premier charge d'une rente de 15 livres au « maisons » rue Chartraine, paroisse terre labourable au village d'Osn 1 pièce de pré et la moitié d'un des-Prés (Navarre); moitié d'une « en la coste des Petits-Monis », et 426 livres 10 sols 6 deniers. 29 noyau au tabell., 9 décembre 1598 Maillard, Michel Coippel, de St-Germain d'héritage à Catherine Le Guay lard, acceptant pour et au nom de d'Aviron, avocat, époux de sa petit lots de ses biens, entre led. d'Av veuve de Jehan Patry, s^r de St-Lan sion, au lot duquel d'Aviron sera savoir : une maison mesure, lieu e chargée de rente envers le trésor laquelle maison lad. dame avait v remise ainsi faite moyennant et par l'ont déchargé de la faisance de 9 li d'arrérages dont il était chargé par

(34) Archives communales, GG. 1 1613 à 1686, f° 1. Le vendredi 7 mai Monsieur Le Batelier, sieur d'Avir rain, Charles de Langle, avocat; Le Moine, femme de Framboisier,

(35) Ibid., f° 3 v°, 7 juillet. Parrain, Jean Le Doux, bailli du temporel ; marraine, Marie Le Gay, femme de M. Morise, avocat. En marge : est décédé.

(36) Ibid., f° 6, 24 octobre. Parrain, Jacques Le Blond, docteur en médecine ; marraine, Catherine du Vaucel, femme de M de Langle, receveur des décimes. En marge : décédé le 6 juillet 1621.

(37) Ibid., f° 8. Ce jeudi 19 octobre 1617 a esté baptisé à St-Nicolas le fils d'honorable homme M° Jaques Bastelier sr d'Aviron et de Catherine Le Clerc sa femme et par vénérable et discrète personne M° Jean le Jau chanoine et pénitentier en l'église cathédrale N°-Dame d'Évreux ayant été prié par mond. sieur d'Aviron père dud. enfant parce qu'il m'aurait prié d'en être le parrain et lui ai donné le nom de Pierre, et a eu pour marraine honnête femme Magdeleine Le Moine, femme de Monsieur Desmaraes. (Note : M° d'Aviron était son ami).

(38) Ibid., f° 12, 24 juillet 1619. Parrain, Jean Le Doux, avocat ; marraine, demoiselle Geneviève Boulée, femme de M. du Val, sieur d'Ectomare.

(39) Ibid., f° 18, 19 mars 1622. Cérémonies du baptême supplées à raison du baptême à la maison par la sage-femme. Parrain, Nicolas Damonville, conseiller au bailliage d'Évreux ; marraine, Marie Le Moine, fille de M. de Bretemare. — Le registre montre (f° 7 v°) Le Batelier parrain le 21 mai 1617. Il fut également, le 1^{er} juillet 1622, parrain de la fille de noble homme Charles Duvalet, sieur du Framboisier, et de demoiselle Barbe Le Moine, etc. — Je lui attribuerais, plutôt qu'à son père, l'acte de baptême de Jacques Le Grand, fils Pierre, où J. Le B. figure comme parrain, le 16 février 1597 (1^{er} reg. de St-Pierre, f° 6 v°).

(40) Les actes de décès de St-Nicolas n'existent pas pour cette époque. Mais le 8 janvier 1623, Jacques Le B. donne quitance, au tabell., à Vigor, sieur de Fontenay, conseiller au Parlement de Normandie, de 54 liv. t. qu'il lui redevait pour reste du franchissement de rente que percevait Le B. à cause de sa femme, héritière de Guillaume Maillard. La même année, le 15 juillet, Catherine Le Clerc constitue, comme veuve de Jacques Le B., un procureur pour comparaître en son nom aux

pleds et gages-plèges d'Osmoy e
ces deux dates, le 8 janvier et le
mort. Mais il est possible de j
du tabell. de 1622-1623, f° 387 v^o,
« Fut présent en sa personne
• transporté par ces présentes à
bailliage d'Évreux, y demeurant
led. cédant à droit d'avoir et
demeurant à Aviron, etc. D^o
L'acte préparé ne fut donc pas
contractant, qui dut suivre de tr

(41) Cf. Lebeurier, *Éd. de l'Ai*
reconnaitre d'évidentes interpol.
compilateur fit d'ailleurs incon
de ses ancêtres.

(42) Bibl. Nat., Coll. Dupuy,
appendice.

(43) Mon ami M. Omont a bien
épaves de la bibliothèque de Le
finium regundorum, *Nicolaï I*
item glossæ agrimensoriae. Lute
tion suivante, mise de sa main
Jacobi Bateleri Avironet, et ce
2^e un Porphyre, éd. de Lyon, 16^o
graphe de propriété et le prix *E*
corrections manuscrites attesté
sur les rayons poudreux de sa b

(44) Republiée par Du Chesne,
les Bollandistes, août, t. V, etc.

(45) Voir ci-après, note 5 des h

(46) Bibl. Nat., Coll. Dupuy, ve
lettre de M. d'Aviron à Peire
satisfaire à sa promesse, espérai
copie du petit livre de la success
M. du Parc fait transcrire pour
achevée, et « Mons^r le Pénitenc
voyage et du dessein qu'il avait
« creu manquer à mon devoir

occasion sans vous fai
moy. » Il trouvera avec
extrait de lettre que J
elques discours qu'ils
me médaille de Consta
hardiesse de vous l'en
vis. Je scay que cela
c'est pécher contre le p
les occupations où vous
a France. Mais, estim
ugées avoir quelque j
nutele et pourroit réus
public en tant qu'il pou
te nos hérétiques, qui
puisse estre sans sacr
point désagréable d'y a
je m'en donner vostre j
utre chose je défrerai
iberté dont j'use enver
l'honneur et courtoisie
Et je demeure pour jam
« Monsieur,

« Vostre t

« A Èvreux, le 5 févr
Y joint le dessin à la p
illes romaines de Cor
83-87 : « Discours de
ques médailles de Cons
s dans l'examen de ce
istoire locale, mais qui
son amour éclairé de l
47) Ibid , vol. DCLXIII,
Bateleur sr d'Aviron,
Mr du Puy l'ainé sur
Vous me surchargez d
gations en me commun
en vostre ville en laq

toute l'Europe comme à leur centre. Je vous en
ces très humbles. Et puis que je suis tenu de droit
ne vous m'avez donnée en me donnant la copie de
cription que l'on dict avoir esté de nouveau trouvée
e, je vous dirai franchement ce que j'en
tant néanmoins ma censure à la vostre et i
crois que cette inscription prétendue est
la présumption d'un jeune esprit que des
ue Rome. Je me persuade cette suppositi
ces que j'y rencontre avec l'ancienne ortho
é de l'histoire. » Je ne le suis pas dans tou
philologiques ou autres, montrant à chaqu
s'occupant de l'antiquité avec passion. V
our ce qui concerne la grammaire, premièr
d point que l'antiquité ayt jamais escript
oi au lieu de l'v, et bien que l'on puisse i
d'exemples pour preuver que au lieu de l
avoit de ceste diphthongue, néanmoings je i
er qu'elle l'aye faict en ceste diction, laquell
rend son origine, etc..... ; elle l'eust escri
ple comme en celles-cy *populus*..... au mi
final long ne peult avoir esté changé en
e faisant telles eschanges que lors que l'i es
avoient de coutume d'exprimer cet i long
gue EI comme le tesmoigne Victorinus et se i
lle consulaire de Memmius *CEREALIA PI*
... On ne pourroit confirmer par aucun ex
nt jamais prononcé ou escript un nom de l
clinaison au quatrième cas du premier n
s en OM, etc , etc. Quant à l'histoire, la supp
est plus certainement, car en premier lieu L.
quel triomphe de la Sardeigne et de la
ar. anno V. C. CDXCIV estoit filz d'un autre I
de Cnæus, comme font foy les Fastes de l
t partant ne peult estre filz de P. CORN. CN
s nous tesmoignent avoir esté créé dictat
.VIII et qui seul des Scipions se trouve avo
é *BARBATUS*, mais bien de L. CORN. SCIPIO.

« qui fut
• CENTVX
rations su
un Scipio
de Tite-L
et jusqu' à
• de là l
• debvros
• persuad
• monsie
• setez, (c
• part de
• copie.

(48) Pa

(49) Cle
mus... a
typ. Adri
d'Inguibe
Le Batelié
me fourn
insérés ei
La premi
grands fe
l'histoire
texte d'A
que comp
des Turin
côté de R
avec la p
ait été co
question.
par la let
longue di
M. de Lar
que vous
auteurs ei
leur aboli
le texte d'

*Santa lingue b
Pietas patrois
Sorbona doctore
Ecclesia colo
Morum probi exer
Pii ducem vi
Solatium senecte
Juventa, pat
Afficti asyli, i
Rebus secund
Socium optimum
Justi magist
Studiosi amicun
Normania o
Urbes Dieppa, mi
Dolore grati
Uta ortodoxe ori
Vigili suo cu
Animarum abige
Adversus her
Contrarium ejus
Et pestilente
Morbique gemine
Qui prescio c
Qui incolas dum
Charus et an
Rectori morum i
Privata meti
Laris habenis ac
Sublime desi
Miraris hosp
J.*

(51) M. l'abbé Lebe
morial donnée par l'a
attribuer la rédactio
chure, j'étais disposé
ma découverte, dans
des fonctions de cor

drale remplies par Nicolas en 1672. Dans l'édition i contre de nouveaux documents modifie ses idées, Jacques Le B., pourvu en 1638 de l'office de bailliage. Le manuscrit de Rouen semble justifie bution : en parlant du Le B. qui fait l'objet de l'auteur l'appelle « mon pere » (f° 102 v°). Je n' pas à discuter ici cette question d'attribution nomi

(52) F° 101 v°, il donne l'épitaphe de Jacques Le 1608, et l'appelle mon aïeul. « Je ne puis ici passer la mort de mon aïeul... » F° 96, il l'appelle « me dans le passage relatif à la réforme de la Coutumandie (Cf. *Éd. de l'Annuaire*, p. 144), seule ad leurs, que fournisse sur ce sujet le Manuscrit.

(53) Sa *Biographie normande* (1886) donne pour « Jacques Le Bathelier, seigneur d'Aviron, avocat les dates suivantes : « Né dans cette ville en 15. 1590. » Frère (l. 58) avait fourni les mêmes dates naître « dans les environs d'Évreux. » Charpillo trompe également en plaçant sa mort vers les dern du XVI^e siècle. — En ce qui concerne la confusi auteurs, les prédecesseurs de M^{me} Oursel n'ava plus heureux. C'est ainsi que Louis du Bois (suiv a identifié avec le commentateur de la Coutume l' Généalogie. Cf. *Nomenclature alphabétique des ar artistes normands*, dans son *Itinéraire de la* p. 592, etc. Antérieurs à la publication de M. l'abb ces écrivains ne pouvaient parler du Mémorial ; pillon (l. 178) ne manque pas d'en confondre l'a commentateur de la Coutume.

(54) On connaît les éloges enregistrés par Le quelqu'un ayant reproché au premier préside d'avoir fait imprimer le manuscrit sans y mettre l'auteur, il aurait répondu que l'ouvrage faisait ass l'auteur. Ce livre, dit-il, est tant beau, qu'il ne peut que de Jacques Le B. ni connu sous un autre autres commentateurs de la Coutume n'eurent Le B., cet esprit de sot dénigrement qu'on porte tri ses devanciers. Cette Coutume étoit à peine for

Batelier, sieur d'Aviron, la par
clarté, et offre aux élèves du b
(BARNAGE, éd. de Rouen, 1778,
logue raisonné des ouvrages
Normandie, copié sur l'Abbrégé
Saas, chanoine de Rouen), 1760
in-4° 90, p. 142 : « L'ouvrage d
et d'habiles gens prétendent
mencer par là l'étude de notre
ment les vers que lui consa
autre commentateur de la Cou

Desja le Batehier d'une b
Avec son aviron avoit ro
Et marqué le passage au
Personne toutesfois n'alk
Attendu qu'il n'avoit ens
Qui pouvoient exerceer le
Berault, cher noarriçon
Tu as enfin rendu la Co

Cf. la Coutume réformée d
par Josias Bérault, 4^e éd., Roue

(55) Le dimanche 27 septen
Charpentier, tabellion royal, et
l'hôtel du sieur d'Aviron, M^e
avocat au bailliage et siège pré
lieu, lequel ayant eu avertisse
libraire et imprimeur du Roi
commandement de plusieurs :
tant du corps de la Cour que d
lieu, fait plusieurs frais, dépen
ques paraphrases et commen
coutume de ce pays de Norm
usage de procéder en jugemen
qui lui avait été baillé sans no
ses mains par quelques-uns
avaient informé, tant afin de d
que cette impression fut mis
constituer en perte s'il advenai

commentaires par autre que B. lui promet de ne délivrer à lui aucun exemplaire de son œuvre après par correction ou ailleurs, à autre personne qu'aud. r qu'il trouve moyen de se résigner, lui promettant d'y emmener comme ayant avoué lesd. pâns par ordre par le travail d'ord, avocats en lad. Cour. Iame Postel, sieur de Sivigné ouil, et M^e Martin Colenée, li Leb. (Registre du 20 juillet au 21) Voter soigneusement que Bér

réformée. L'acte ci-dessus n'en retiens que ce fait indéniable et doit être identifié, à cause l'avocat mort en 1608. — M^r Josias Bérault, commentateur (*Revue de Rouen*, 1838, 2^e sé): « Cet auteur, qui garda longtemps son ouvrage à Rouen, t-Val. »

musique érigé à Évreux en l'école, publié par Bonnin et Chauvet pages 33 et 34 : Il fut à un dîner, et lendemain desjeux respassez, francz, en sa mal souper du Puy à l'ayde des deux le Prince d'Espinoy et madame tout en grande honneste et à l'âge 9, 62, 65, 74 et 85.

9.

0.

parait confirmée par les documents : Dupuy est, auparavant, 25 novembre, 8 et 9 dans les pièces postérieures (Cf. 4 et

cette qual
l'ayant fai
rigueur ab
rable du t

(60) Voir
auparavan
« M^{me} Jacq
cats, recon
ou pourrai
avoir acqui
avec l'autr
cent, tant

antiquité et maladie, déclarant qu'ils n'entendent répondre des
faits, dettes et hypothèques l'un de l'autre, etc

(61) Lire *Mohier*. Cf. note 6. Le chiffre xxxiii est donc faux,
et on les trouve mariés plus de 33 ans auparavant. C'est
encore une erreur du copiste.

(62) Ms. de Rouen, f° 101 v°. « Je ne puis ici, dit le compila
teur, passer sous silence la mort de mon aïeul qui mourut
« dixième du mois janvier, come le témoigne son épitaphe qui
« est derrière le cœur de l'église de Saint-Nicolas d'Évreux,
« que l'on attribue si l'on veut à la vanité la recommandation qu'
« je fais de mes pères, je ne puis m'empescher de rendre ic
« des témoignages de ce qu'ils ont été dont cet épitaph
« conserve la mémoire à la postérité. » Le jour des ides d
janvier est le 13, et non le 10.

E LE BATEL

I.

le, collection Du

re response at
sixieme de ce moys jusques à c
sieur nostre poen

estant resouvent
sieur La Biche (3)
transcript un vie
language par
vivoit du siècle
temps, et ayant
le Monsieur l'abbé
e Rouen (4), je p
La Noë, de sçavo
postérité et donne
r à ce faire, sa
eur, je luy di qu'
en d'eterniser sc
é ne manqueroit p
sienne libéralité
'erois prier par le
à cette fin, et qu

d
si
le
re
a
ft
e
d
se
m

B
ve
ti
ei
m
G
rc
N
cc
in
m
rc
a
G
vi
to
m
de
m
n'

resent l'ignorance et la si
ufridus commence ainsy: A
Guilermus en ces mots : M
e premier a écrit devant
depuis. Je ne sçay si Surius
desja faits imprimer dans son rama
saints (10). Je ne l'ay peu recouvrer en
me lever ce doute.

Pour le fait des aucteurs de *limitit*
vérité est que je les ay lens superficiere
de les lire encores pour la segonde
tement, et en espérance d'y trouver q
me peust servir à reconnoistre l'origi
communes, la distinction de nos juris
toires et la diversité des réages de nos
d'iceux, comme en ef
le ces livres y peut be
t une infinité de lieus
que en chaque page nou
esquelles despend part
ie, optique et cosmogr
onnoissance de l'hystoir
on des villes, bourgades
l'Italie que pour les colo
qui y ont esté menées
ps et par diverses perso
res singulières dont le
ervoint, l'usage desque
ltre les nostres, en te
s point du tout ou peu
les aveques lesquelles
res de pareil argumen

lesquels je peusse estre instruict, j'ay quitté là l'espérant de venir au bout de ma prétention ce que ma vacation requiert la meilleure partie du temps, et ne me donne loysir de vaquer à un de si longue haleine. Ce labeur reqüeroit un tel qu'est Monsieur Rigault (11, c'est-à-dire) aimé en la lecture des bons auteurs de l'annee en langue, scavançant ès mathématiques et bien à l'hystoire et en la jurisprudence romaine. Ce sans doute tomberoit soubz un tel fardeau. Je serement fassé que ma capacité ne s'extende pas au delà de ce que j'espérois de moy, et que je n'ay le moyen enoit de luy faire paroistre le desir que j'ay de faire le service que j'ay de tout temps voué à ses de son mérite, et pour tesmoignage de ce que cela le meritast je luy communiqueray tout moyen, s'il vous plaist en prendre la peine. J'y aultrefois marqué sur la marge de mon 'est en la CC^e page, ligne VIII^e, en laquelle eu sequeris cursum ejus Asion, je croy que l'on a Ascium, pour signifier la partie de la borne depuis son costé oriental jusques à l'occidental, auteur appelle ἀστιον, à cause qu'elle est inclinée au soleil, à la différence de la partie septentrionale qui ne l'est jamais; en la mesme façon que l'autre, livre II, chapitre LXXIII, les regions qui sont au delà la ligne équinoctiale sont appelez loca. Si j'y eusse trouvé autre chose, feust bon ou usses reputé à grand bien d'en avoir sa résolution jugement, auquel je me soubmetteray tous- vous suppliant luy présenter mes humbles andations et l'assurer que si, en quelque chose,

ible de luy faire sei
volontiers.

mercie de vostre Me
a pleu me faire parl
pays (12) ne peut pre
je m'en peusse reve
n, et cependant je de

Vostre très humble et

LEB

, ce XXVII^e octobre
e permission, je bais
: fit l'honneur de m

MR,
Du Pui, demeurant

II.

Nationale, collection I

NSIEUR,

ses ont retardé ces
né au bénéfice de M
moines en général de
: lieu, et en particuli
vez, afin de vous
encores j'attendois

voiage de
lequel m'
de luy en
au manqu

Il est
beaucoup
commissai
abbaie à
mois ou si
estre tran
confirmé
exécuté t
attent sur
encores e
cause est
passé, con
on trouva
suivant qu
lettres, un
chargé à p
chien n'est
balles et
ayant esté
évesque, st
refusa de
verbaux l'
et son pri
luy donne
de bon des
contre luy
bien que |
adsubjéty

vous doutez encore de
moy et je m'en informer
comme aussy si je puis en ce
ou pour les héritiers de f
n'espargnez point, et je vo
e tout mon pouvoir.

us, je ne puis que je ne part
ne faites de m'aimer, à la d
la séparation de deux per
res, arrivée presque en un
décedz de feu Monsieur vost
ement rapporter ces vers : «
ceidit, Nulli flebilior quam ti
prise par Monsieur vostre
ment que en cette vostre e
s cause. la raison vous y do
grandes. Car, quand à l'u
ours et d'honneur, regretté c
ture ne pouvant pas luy pr
ps de vivre en ce monde, et
temps et de l'envie d'abolir
avails, mérites et doctrine
univers. Quand à l'autre, les
et les inopinées et subites
is pour le jourd'huy parmi
que ceux là sont les plus he
et de faire le plus tost ei
t d'autant que cela ne des
estime ceux là approcher le
els ne pouvant sortir du to
quelque lieu séparé hors de
à l'abri des vents inconsta

J'espère de ma p
raison, aussy bot
luy, par ses bonn
s'il fust demeuré :
Je desirerais seul
Chartreuse de Bo
ville de quatre à
voir et communic
occasion de vous
driez visiter. Mai
avez de son absence
ces présentes que
venant de luy
mesure.

Je vous suppli
vous avez fait d
mander si le R. I
du grand volume
de France (14) e
ce qui a esté imp
tion laquelle il
texte de Tite Li
Publum. Mais a
subposée la veue
qui ne peut estr
que les médaille
laquelle je tiens
en donne, à cau
ces choses, je ch
et l'une des plu
que nous ayons
semblable que le

NOT

pénitencie
anoine et
nommé le 5
l'Évreux, g
ier vacante
et 1623, il f
sa démission
, archidiac
Péricard
en théolo
François P
e heures d
Boullent. *A*
l'Évreux, t.
reux, le 6 ja
la premiè
r n'a pas
préface : *S*
Le Marié,
à l'usage d
s religieux,
pontife (en
Iallia, XI.
es pièces de
, CC), aux
maître de l
Maistres Je
les fondateu
lu Puy de n
1607. Cf.

neur de Madame Sainte Cécile, pp. 23 et 24. Cf. p. 82, etc. — Députation pour la Coutume (Mémorial, *Ed. de l'Annuaire*, p. 144), etc. — L'ouvrage suivant de Jean La Biche, avocat aux bailliage et siège présidial d'Évreux, fut publié, en 1612, à Rouen, chez Martin Le Mégissier. « Stile et manière de procéder ès jurisdictions de Normandie. » — Je trouve dans mes notes : Jean Labiche, bailli vicomtal des huit chanoines en 1585 (*Arch. dép.*, B. 6, p. 57), etc.

(3) La Société libre de l'Eure possède dans sa bibliothèque, sous le n° 9 du fonds français, un manuscrit de Juvénal des Ursins qui lui a été donné par M. Banceline, propriétaire au Chesne. « S'ensuivent les croniques ou gestes advenues au royaume de France du temps de feu de bonne mémoire Charles, Roy de France, sixième de ce nom. »

(4) Charles de La Roque, chanoine et trésorier de l'église de Rouen, fut abbé de La Noe de 1594 à 1616, d'après le *Gallia*, XI. col. 666 et 667, reproduit par Le Prévost, Mémoires et Notes, I. 366. — Cf. *Neustria pia*, p. 803. — Le *Gallia* dit : « *per cessionem Ludovici Mainteterne, abbatis Castriciensis, ejus avunculi, consiliarius in Parlamento Normanniae admissus 22 octobris 1580.* » — Dans la liste des conseillers au Parlement de Rouen, donnée par Steph. de Merval (*Catalogue et armorial des présidents, conseillers, gens du Roi et greffiers du Parlement de Rouen, dressés sur les documents authentiques.....*, publiés par les soins de la Cour impériale de Rouen. Évreux, 1867, in-4°, p. 45), se trouve : « Charles de La Roque, clerc, abbé de La Noe. *D'azur, à trois rocs d'échiquier d'or, 2 et 1.* »

(5) Il s'agit de la vie de St Louis, publiée par Ménard en 1617, à la suite de son Joinville. *Sancti Ludovici Francorum regis, vita, conversatio et miracula per F. Gaufridum de Belloloco confessorem, et F. Guillelmum Carnotensem capellatum ejus, ordinis Prædicatorum. omnia nunc primum ex ms. codd. edita studio et cura Claudii Menardi, etc. Lutetiae Parisiorum, 1617, in-4°.* A la page 1, Geoffroy de Beaulieu ; p. 85, Guillaume de Chartres, et p. 131-140, les miracles de St Louis au couvent des Jacobins d'Évreux : *Miracula facta in Domo Fratrum Prædicatorum Ebrouicensium, præsidio B. Ludovici confessoris, quæ fuit prima ecclesia in*

·egne
· Et
·dité
Or, c
le la
mjour
· 13
·ide
· *Ist*
· *Joh*
· *Sar*
— Ce
tu es
ser
dep
·rang
), 27
·avis
·isto
·tre (·
·iguu
·onfe
·ensi
·misi
·inseq
·Sanc
·matu
·frè
·ma
·la t
·Bib
·fin
·des
·que
·du
·d'a
·d'o
·le r

duite par Daunou dans l'*Histoire littéraire* (t. XIX, p. 235), n'en est pas moins erronée. Que Ménard ait eu besoin d'aller à Évreux, ou que la copie de Le Batelier, par l'entremise de Dupuy, ait servi à son édition, le manuscrit d'Évreux, d'après lequel elle est faite quatre ans après la première lettre de Le Batelier, est évidemment celui qu'avait découvert le savant Ébroïcien. Le couvent ne pouvait avoir deux manuscrits, communiqués, l'un à Le Batelier, l'autre à Ménard, et malgré leur attachement pour ce volume, les Jacobins, pour une cause ou pour une autre, le cédèrent ultérieurement à l'abbaye de St-Germain-des-Prés. Ce monastère, centre des travaux d'érudition dont nous sommes redevables à la Congrégation de St-Maur, cherchait à faire de sa bibliothèque un important recueil de matériaux indispensables aux œuvres des religieux. C'est ainsi, par exemple, qu'elle tira de la bibliothèque du Bec d'anciens manuscrits, en échange de livres imprimés. Ne dut-elle pas en faire autant pour ce texte important, mieux à sa place dans une bibliothèque d'érudits que dans l'humble collection d'une obscure communauté ; des imprimés modernes faisaient bien mieux l'affaire des frères prêcheurs d'Évreux que cet indéchiffrable manuscrit. — Quant à l'objection de Daunou tirée des fautes, des omissions, des incohérences, — ne doit-on pas y voir simplement le fait des éditeurs « *mendosius præ festinatione ab editoribus descriptus* » (XX. 28), — il suffit, pour l'apprécier à sa juste valeur, de voir comment il a publié dans les *Historiens de France* (t. XX, pp. 41-44) les miracles de saint Louis contenus dans le manuscrit latin 13778, f° 65-72. Sans compter les rajeunissements (*e* transformé en *æ*, *y* en *i*), voici à peu près les divergences que j'ai notées : 1^{er} miracle *parochia*, manuscrit *parrochia* ; *potentiis*, ms. *potenciis* ; 2^e, *adminiculo*, ms. *aminiculo* ; 3^e, *nomine Johannes*, ms. *Johannes nomine* ; 4^e, *Jounna*, ms. *Johanna* ; *de parrochia de Loveris*, avec la note : *Codex noster Loveric* ; le manuscrit donne *Loverce*, c'est-à-dire Louversey, commune du canton de Conches. Le texte fautif des Historiens a trompé M. Bonnin, qui a reproduit dans son *Cartulaire de Louviers* (t. I, p. 345, n° CCCI) l'extrait y relatif. Suite du 4^e miracle, *iuratō*, a été imprimé dans l'édition *jurato*, lire *juramento* ; *adserebat*,

ms. asserebat ; 6^e miracle : *Robertus riis*, des Minières (les éditeurs n'ont pas su qui, cependant, se trouvait dans le même volume se trouve un *Guillau phana*, ms. *Theofania* ; 8^e, *apodianu quidam de Ysaico*, ms. *Ysaico* ; 9^e, *quam* ; 10^e, *et frequentius laborabat, gutosa* ; 12^e, *viderant*, ms. *videtur transgluciens* ; *quod effacè dans le asserit* ; *mulier*, ms. *nutrix* ; 14^e, *Beuvon, Choenius Buuron*, le ms. *po vron*) ; *devotione accessit*, ms. *cum batti*, le ms. ajoute *infra oct[avas]* ; 1 *oculorum suorum anniserat*, le ms. *serat* ; 18^e, *Quæ ad ecclesiam be auxilium sine intermissione invoca beati Ludovici auxilium sine intermissione*, pour *Gauville*; *contracta*, ms. ms. *Houeteville* ; 22, *Élisabeth*, ms. *E Amicia* ; *pater ejus*, ms. *illius*. Quelques variantes orthographiques sans remettant le texte aux règles de coûtaelles : *Louviers* pour *Louversey* ! Classification des noms de lieux. C'est à *Houteville* sur Iton : n'y a-t-il pas *Louviers*, canton de Neubourg, lui-même, on ne dit pas *Bonneville*, ni de *Conches*. De même, *Arnières* etc. Cf. Le Prévost (I. 132); le fonds de l'ex. aux années 1223, 1225, 1230, 1244, 1280, 1281, 1283, 1287, 1289, 1290, dans les Cartulaires du chapitre (par ex. 1209, grand Cartulaire, f° x ; *de As Noë à la Bibliothèque Nationale* (1202 Lat., 5429, n° 7.....), etc. Et, par coûration, ainsi que la dubitative superflus. Sans doute, il n'y a pas de menus détails [que les Bollandist

le cette publ
r, reproduire
se appellent
sence de ces
adémie des I
ance réelle –
variantes or
ltérieurement
f. *Histoire lit
istoriae Fran
cieres XI, pri
ofurti, 1596, i*
f. *Histoire lit
bid., t. XIX, 9*
*De vita sanct
orium a F.*
Venetiis, 151
estre devait j
sanctorum, sa
nultis sancto
s illustrata.

Voir sur lui,
ts, etc.
Le Batelier r
. » de la sté
ce, M. Raymo
« Parker m'
ormandie. Al
servations. J
à tous deux
J'ai, d'ailleu
'etremper un
t-Germain, j
avoir un ar
trou. Venez c
AUREPAIRE,
n de la Socié

Jean, archevêq. de Rouen. **Godehent**, religieuse à St-Sauveur d'Évreux.

N., épouse de Simon, comte de Montfort, fils d'Anaury, comte

Guillenotte, surnommé Crespin, comte d'Évreux.

A. Afin que la dignité conférée, Richard, son père le rit de l'église chrestienne, plusieurs enfans qui furent nés du voile avec leurs pères (lib. VII, c. xxxvi); il succéda au vescché de Rouen, l'an 995 décedda à Génièges l'an 1010 lieu au temple qu'il avoit fait à la Vierge (*Malmesbur.*, lib. I archevesché Maugier (*W. Neustriæ*) et au comté d'Évreux (*Gemeticens.*, lib. VII, c. xvi).

B. Il bastit et dota le monastère de S. Sauveur d'Évreux (*Ge* l'an 1067, comme il apert par son monastère, à laquelle ont succédé chev. de Rouen, qui succéda à Guilleme, év. d'Évreux, duin avant le mois de juillet le Conquérant dèsjà Roi d'Angleterre plustost qu'aud. an 1067 ; il commence ainsi : *Ego Ricardus filius gratia Dei et electus regis mei Nortmannorum Pro* comes electus ac constitutus,

C. Il espousa en première femme Geroius, veuve de Robert en secondes Basilia, fille de (après son décès, se remaria) (Gemetic., lib. VII, c. xxxvii) Guillaume le Conquérant après

son père, l'an 1035 (*Idem*, lib. VI, c. iv). Gacey est un bourg dans le bailliage d'Évreux, vicomté d'Orbec, distant d'Évreux de quatorze lieues.

D. *Gematic.*, lib. VI, c. iv, en fait mention sans exprimer son nom qui est en lad. charte de la fondation du monastère de S. Sauveur.

E. *Gematic.* parle de luy (lib. VI, c. iv; lib. VII, c. xvii); il fut banni par Henry I, roi d'Angleterre, l'an 1112 (*Huntindon*, p. 320), où il faut lire sans la copulative *Et proximo anno exulavit rex consulem d'Evreux Wilelmum Crispin*, qui fut cause qu'il prist le party de Louis VI, roi de France, contre l'Anglois, et depuis l'an 1119 fut pris prisonnier et frappe par la teste Henri I d'Angleterre d'une telle force que combien que son couteau n'eust peu faulser son casque, le sang néanmoins ne laissa de couler (*Wat. hypod. Neustr., Math. Paris in Henrico I*). Il décedda sans enfans environ l'an 1120 et lui succedda Amaury de Montfort, fils de sa sœur (*Gematicen.*, lib. VI, c. xvii). En l'obitier de l'église d'Évreux, au 20 avril, il y a *obitus Wilelmi comitis Ebroicensis qui dedit 60 solidos et Almarici ejus nepotis.*

F. *Gematicensis*, lib. VI, c. xvii.

G. Cela se justifie par la susd. charte de l'abbaye de S. Sauveur.

H. Il fut : 1^o évêque d'Avranché sept ans deux mois, depuis fut archevêque de Rouen après le décès de Maurille, l'an 1069. (La chronique manuscrite de S. Estienne de Caen.)

I. Il estoit fils naturel de Robert, roi de France, qui érigea en sa faveur le comté de Montfort, qui

encore aujourd'hui en porte
(Du Tillet, en l'hist. dud. Roy.
c. vi, n° II).

K. Avant qu'il eust succedd
pelloit comte de Montfort (cf
Grossi. Gematic., l. VII, c. xvii).

L. *Gematic. locis citatis. Fri
mortem Philippi.*

M. *Sugerius*, page 112.

N. Il combatit en l'armée
Estienne, Roy d'Angleterre, l
l. VIII). Depuis, ayant suivy le
il mit en son pouvoir les places
en France, comme Montfort et
de Monte post Sigebert. anno
Philippe, comte de Flandre, l'
concordat faict à Yvri entre Lot
et Henri II d'Angleterre, touz
Terre Saincte, 1177 (*Hoveden*
menta le revenu dudit mona
comme il apert en sa charte
mention d'Amaury, son père
l'an 1181, délaissant Amaulry,
cesseur aux comtés d'Évreux
Simon, son puisné, au comté
de Monte). Son obit est cél
d'Évreux le 12 mars, où il a fai

O. De son temps, au moien
lui fut baillée, le comté d'Év
nances fut donné à Louis, fils
depuis Roi de France, pour la
d'Alfonse, Roi de Castille, pa

terre, à condition qu'au cas qu'elle décédast sans enfans, ce comté retourneroit à l'Anglois (*Roger de Hoved.*, *in Joanne. Math. Paris*, p. 814) où il dit que Louis de France fit hommage au Roi Jean, lors duc de Normandie, à cause dud. comté.

P. *Robert. de Monte, anno 1171.*

Q. Il succedda aux terres de France que son père possédoit (*Robert. de Monte, an^o 1181*), fut élu chef de l'armée contre les Albigeois l'an 1209 (*Walsing.*, *in Ypodig.*) et décedda assiégeant Tolose l'an 1218 (*Hist. Albigen.*, c. LXXXV).

R. Il succedda à son père à la conduite de l'armée contre les Albigeois (*Guil. Brito*, p. 385) et mourut à Montpensier l'an 1226 (*Hist. Albig.*, c. LXXXV).

S. Il se retira en Angleterre, estant disgracié et creignant l'indignation de la Reine Blanche, où il fut comte de Leicester et sénéchal de Gascogne (*Walsing. in Ypodig. Neustr.*).

T. *Historia Albigenium.*

V. Il espousa la princesse de Sydon (*Historia Albig.*, c. LX).

X. Il espousa la fille de Rubeus, comte de Toscane (*Guil. Nangius in gestis Ludovici IX*).

Y. *Nangius, dicto loco*, p. 487.

Z. *Chopinus, de Domanio*, c. vi, n^o II.

LE BASTELIER, s^r d'AVIRON.

Copie. Bibliothèque nationale. Collection Dupuy, t. DCXC,
f^o 54-56 v^o. Cf. f^o 57 de ce manuscrit :

DEUX PIÈCES
LA COLLECTION CLAIRAMBAULT

Par M. COVILLE.

MESSIEURS ,

deux pièces que je désirerais vous communiquer sont courtes et plutôt curieuses qu'imposantes : elles proviennent de la collection Clairambault, vol. 217, fol. 9,823 à la Bibliothèque nationale. Je crois qu'elles sont encore inédites et bien comprendre la portée, quelques lignes d'explication ne sont pas inutiles.

Nous sommes en 1398, par conséquent au milieu de la guerre de Cent-Ans. Cette guerre avait commencé par d'immenses désastres. Les journées de Cravant et de Poitiers avaient prouvé la faiblesse et l'inefficacité des armées royales et surtout de l'armée féodale. Sous Charles V, heureusement préoccupé, instruit par la triste expérience des précédents, avait, sans grands moyens, avec ses petites troupes bien conduites, livré des combats détaillés et remporté de nombreux succès plus brillants que brillants. La confiance que sa valeur avait inspiré aux hommes d'armes disparut avec lui. Cependant, avec Charles VI, la lutte contre l'Angleterre fut mollement, sans grande vigueur ; il y eut une trêve en janvier 1389, puis en juin 1389 (1).

(1) *Rolls, Richard II, t. II, p. 20.*

Le roi d'Angleterre, Rich la paix. Les Parlements, au taient l'opinion générale du taient à la guerre. Le dang aussi grand pour la Fran depuis que Charles VI ava ressentir les premières att et incurable. Le Parlement Winchester, accorda à R comme pour l'inviter à n profiter de l'incertitude de l alliance était préparée ave Nantes, Vannes, Quimper, recevoir des garnisons an pour la paix, ouvertes à Lei avec les ducs de Lancast côté, de Berri et de Bourg blaient pas devoir aboutir(2) se réunit un nouveau Parl en prévoir les conséquences était possible et vraisembl lords et des communes.

Le gouvernement de Ch moyens de se préparer à d'exercer l'armée royale. fournissait un exemple qu'i Une des grandes forces d temps d'Édouard III, ç'a force des archers anglais q

(1) *Rotul. Parl.*, III, 301, 11.

(2) *Rel. de Saint-Deny*, XIV, 5

(3) *Rotul. Parl.*, III, 309. — V

décidé de la victoire. En 1335, en effet, le roi d'Angleterre avait ordonné à « tout seigneur, baron, chevalier et honneste homme parmi le royaume d'Angleterre, que nuls ne jouast ne s'esbaniast ors que de l'arch à main et des saiettez... (1) » Le 1^{er} juin 1363, en pleine paix, mais alors que des esprits perspicaces prévoyaient déjà d'une manière certaine le renouvellement des hostilités, l'ordonnance de 1337 fut remise en vigueur. Les exercices de tir avaient été négligés : « Voulant, écrit le roi à ses vicomtes, remédier à cette indifférence, nous vous ordonnons que dans votre comté vous fassiez proclamer que tout homme valide du comté, aux jours de fête, doit apprendre l'art de tirer de l'arc et s'y exercer. Défendez tous les autres jeux inutiles palet, quilles, combats de coqs, etc., sous peine de prison. » Pour plus de sûreté, ces ordres furent réitérés le 12 juin 1365 (2).

Plus pratique que Philippe de Valois, Charles V imita le roi d'Angleterre. A la veille de dénoncer la paix de Brétigny, le 3 avril 1369, il fit expédier des lettres ainsi conçues : « Avons deffendu et deffendons par ces présentes tous geux de dez, de table, de palmes, de quilles, de palet, de soules, de billes et tous autres telz geux qui ne chéent point à exercer ne habiliter noz diz subgez à fait et usaige d'armes, à la défense de nostre dit royaume, sur paine de 40 sols parisis à appliquer à nous de chascun et pour chascune fois qu'il en cherra, et voulons et or-

(1) *Fronsart*, éd. Luce, I, 402.

(2) *Rymer*, *Foedera*, III, 79, 98.

donnons que noz diz subg^{es}
prenre leurs geux et esba
habiliter en fait de trait
lieux et places convenables
et facent leurs dons aux
festes et joie. — Ordre
Paris d'en assurer l'exécu

Il était urgent, en 1393,
prescriptions. C'est ici que
la collection Clairambault.
titude de l'avenir, la l
longue et difficile. Il faut
soldats et surtout de bo
ordonnées à cet effet fure
quées dans cette Normand
exposée aux attaques et :
Voici le mandement que
bailli de Caux, le 30 avril
ment de Winchester :

Charles par la grace de
bailli de Caux ou à son lie
certaines causes qui à ce n
avons ordonné estre faite
pays de Caux. Si vous man
icelles luittes vous faites c
bon vous semblera et man
les meilleurs luitteurs que
pays, et pour le pris de le
viconte d'Arques delivre
tournois, et par rapportan

(1) *Ordonn.*, V, 172.

on, nous voulons icelles vint livres tournois estre
jée es comptes du dit viconte et rabatues de sa
pte per noz amez et feaulx gens de noz comptes
aris sans contredit ou difficulté aucune, non
ans quelxconques ordonnances, mandements,
enses et autres choses à ce contraires. Donné à
eville, le derrenier jour d'avril l'an de grace mil
III^{me} et treze et le XIII^e de nostre règne.

ar le Roy Mons. le duc d'Orliens, le viconte de
sun et Messire Guillaume des Bordes presens.

NÉAUVILLE.

en était de même en Basse-Normandie au début
1394. Le 1^{er} février 1394, quatre jours après
verture du Parlement anglais, du 27 janvier, le
scrivait encore au bailli de Caen. Puis le lieute-
nt du bailli de Caen expédiait ce mandement aux
mtes du bailliage, entre autres au vicomte de
ise, le 28 février 1394 :

uillaume le Fèvre, lieutenant-général de noble
me mons. Richart de Houdetot, chevalier, bailli
Caen, au viconte de Faloise ou à son lieutenant
t. Nous avons receus les lettres patentes du roy
resire contenentes la fourme qui ensuit : Charles,
la grace de Dieu roy de France, au bailli de Caen
t son lieutenant, salut. Pour ce que les trièves
a prises entre nous et nostre adversaire d'En-
erre n'ont à durez que jusques au jour de la
nt Michel prochainement venant et ne savons
l appointement ou acord nous ou nos gens
rrons trouver à ceste prochaine journée qui se

doit tenir ce premier jour
la paix avecques nostre d
et ses gens commis ad
nous est nécessité de nou
en toutes les manières q
rons, nous vous mandons
ment que vous facies crie
les villes et lieux de nost
tumé à faire cris que chas
à ce, se esbate et emploie
feste à jouer de l'arbaleste
jeu, et que ainsi le conti
a appliquer à nous. Et si
enjoignies de par nous a
de vostre dit bailliage q
crier en leurs lieux et juri
aussi aucun jouel de peti
chascun mois à celui qui
de l'arbaleste, ou de l'arc
quoy la chose soit contint
navant, et ceulx qui de
demeure, punissies ainsi
faire, et gardes que en
Donné à Saint-Germain-en
février, l'an de grace mil
nostre regne le XIII^e. Ait
son conseil Mess^{re} les dux
léens et plusieurs autres
desquelles lettres et pour
mandons que les dictes le
point en point joutte le
icelles faictes crier et pu

vostre dicte viconté acoustumes à faire cris. Ce faictes sy et par telle manière que par vous n'y ait deffault. Donné à Faloise, le pénultimé jour de février l'an mil CCCIII^{xx} et tresze.

Collation faicte.

HARDEVILLE.

Ces précautions furent pour le moment inutiles, car le Parlement autorisa Richard II à continuer les négociations pacifiques avec la France, et la trêve fut renouvelée en mai 1374.

Ces documents peuvent servir de commentaire pour un intéressant passage de l'Histoire de Charles VI, de Jouvenel des Ursins, où il est question de tous ces faits d'une manière générale :

“ Et pour ce que souvent les Anglois usent de paroles déceptives, fut avisé qu'on revisiteroit les bonnes villes, et qu'on les fortifleroit. Et en outre fust défendu qu'on ne jouast à quelque jeu que ce fust, sinon à l'arc ou à l'arbalestre. Et en peu de temps les archers de France furent tellement droits à l'arc qu'ils surmontoient à bien tirer les Anglois et se mettoient tous communément à l'exercice de l'arc et de l'arbalestre. Et, en effet, si ensemble se fussent mis, ils eussent été plus puissans que les princes et nobles. Et pour ce, fut enjoint par le roy qu'on cessast, et que seulement y eut certain nombre en une ville et pays d'archers et arbalétriers. Et ce après commença le peuple à jouer à autres jeux et esbatement, comme ils faisoient auparavant (1). »

(1) *Jouvenel des Ursins*, éd. BUCHON, p. 385.

Ainsi, la noblesse féodale, une fois de plus, se sépare du royaume.

A regarder plus près de nous, les pièces qui viennent d'être citées peuvent prouver que, en France, et particulièrement en Normandie, les concours de tir et de gymnastique ne datent pas d'hier.

A PROPOS DE LA FOSSE DU SOUCY

NOTE ADDITIONNELLE

Par M. A. JOLY.

Dans une note insérée dans le 19^e volume des Mémoires de la Société (1), je donnais l'explication d'un mot qu'on ne rencontre dans aucun lexique, le mot *Soucy* qu'on retrouve en Normandie dans le nom de la *Fosse du Soucy*, auprès de Bayeux. Je voudrais ici dire, en deux mots, comment cette explication m'a paru dernièrement fortifiée et confirmée, en rencontrant dans deux localités de France, fort éloignées l'une de l'autre, et fort éloignées de Bayeux, ce même mot appliqué dans des conditions identiques, et, dans les deux cas, comme

(1) V. *Mémoires de la Soc. des Antiq. de Normandie*, année 1876, et *La Fosse du Soucy*. Paris, Vieweg, 1876.

à Bayeux, associé à l'idée de *perte* d'une rivière ou d'un cours d'eau, à sa disparition momentanée à travers une crevasse souterraine. Dans les deux cas aussi, la signification première semble tout à fait oubliée, et, comme on dit à Bayeux *Fosse de Soucy* et non *du Soucy*, on dit ici *Creux de Soucy* et *Pas de Soucy*.

En Auvergne, près du lac Pavin, au pied du Puy de Monchalme, qui s'élève au sud du lac, on trouve le *Creux de Soucy*, profond de vingt mètres et rempli d'eau à la hauteur de deux mètres. On croit dans le pays qu'il est en communication souterraine avec le lac Pavin. Le mot de Soucy s'appliquerait à cette communication. Il voudrait dire ici, comme à Bayeux, une fissure, une brèche du sol par laquelle l'eau s'écoule et disparaît.

Dans le département de la Lozère, sur le cours du Tarn supérieur, dans un site des plus pittoresques, on rencontre un *Pas de Soucy*. « Là, dit une description récente (1), toute navigation est interrompue ; nous sommes à la perte du Tarn... Le Tarn disparaît, écrasé sous un bloc de rochers énormes... Le Tarn s'engouffre sous ces blocs... puis remonte en gros bouillons à quatre cents mètres environ de distance et reprend son cours apparent (c'est-à-dire extérieur, cessant d'être souterrain) au milieu de brisants qui, peu à peu, disparaissent. »

C'est toujours, on le voit, ce nom de Soucy

(1) V. *Le Cagnon du Tarn*, par A. Lequeutre, *Tour du Monde*, t. XXV, p. 289. Paris, Hachette, 1886.

appliqué là où un cours d'eau ouverture mystérieuse qui dans la terre (1).

Je rappelais tout à l'heure que le nom devait être Fosse du Souci. Je trouve à ce propos un poète normand qui a laissé une œuvre littéraire, chez Segrais, et qui prouve que cette forme s'applique au moins au XVII^e siècle.

La Fosse du Soucy a eu une place dans la poésie. Dans son poème *Le Souci de Pierrefiche* signalé cette curiosité naturelle et indique qu'elle était bien connue dans le temps. « ce célèbre endroit, une fosse qui fait une des merveilles du pays, est fameuse par tout l'univers, et la description empreinte d'un sentiment de patriotisme local.

(1) M. Onésime Reclus, dans *En France*, Hachette, Paris, 1880, s'accorde tout à fait avec mon explication. Il indique que ce nom générique, se retrouve dans le pays d'oc, comme en ancien pays où se perdent les eaux. Tels sont Cubjac (Dordogne) où s'engouffre le Souci de Pierrefiche (Aveyron) et le Souci de la Souche (Aveyron) ne s'est pas préoccupé de savoir par quelle série de déductions nous arrivons à la vraie signification et à remonter à l'origine de ce nom.

(2) V. *Athis*, chant II, v. 238. 1^{re} édition de M. Gasté, *Notes sur Segrais*. Cœuvres poétiques de M. Gasté.

et XVII^e siècle,
la poésie soit d'
mené son héros

Tant de va-
s vallons, tant de

et en ce lieu éto-
rs avec la géog-
oète ajoute :

Il nomme encor l'
sa douleur l'a fa-
que ce fut pour l'
bre endroit ce tri-
admira ce gouffre
l'univers est mai-
mirable où deux
e Océan s'englou-
canaux cachés et
it leur course à l'
n ce point une si
qu'au moins on ei-
gnorait, *mille et un*
nt encor l'ignorer

tile de repro-
voie au poème
à vaut ses inté-
ne nous arrête
que l'on voit c'
u de mots sur
que lui a caus

et dédaigné pour la nymphe Isis,
dinaires du poème pastoral au X
On remarquera cependant cette
de *la fosse*, simple déchirure du
soins de la poésie une *grotte*. I
le poète veut qu'Athys y ait c
déflerait bien le plus désolé des
de se retirer dans la grotte du :
nous voulons retenir de ces i
médiocres, que Segrais croit po
prunte plus ou moins à Virgil
comme nous le disions plus haut
nom qu'il constate tout en le tr

UNE LETTRE DE
CONSERVÉE AUX ARCHIVES

Note de M. Gaston L

M. l'Archiviste du département
signaler une lettre du marquis
a trouvée dans un des curieux
du marquis de Cresnay. Il eut
sance de collationner la copie
de faire et m'a permis ainsi de
confiance ce souvenir d'une de
nales, inexplicablement négligé

Louis-Joseph de Montcalm-G
chevaleresque, était un des ari



Jéodat de Gozon, le vain
Rhodes.

é en Rouergue, le 28 fé
il entrait comme enseig
— Un enseigne de neu
frère de ce très jeune
s et onze mois, et tous
ues ont inscrit le nom
me du zèle pédagogique
hébreu, de latin, d'hist
e géographie, succomb
, en 1726.

militaire reçut aussi un
soignée, mais s'il devi
à 17 ans, il reçut son bre
ilitaire le sauva sans doi
31 ans quand il quitta
fanterie pour devenir col
s, en 1743.

il fut nommé brigadier
Il venait de faire la ca
réchal de Maillebois, ava

Plaisance, et les deux
à la tête n'étaient pa
tait, la tête enveloppée
teint de deux coups de
r de Belle-Isle fut tué.

it mestre de camp et ai
le son nom.

maréchal de camp, il fu
, pour aller à la Nouvell
utenant-général des arm

**La belle conquête de Champlain
des autres Missionnaires catholiques
condamnée à l'abandon.**

Le marquis de Montcalm était nos frères du Canada le souverain nobles types de la vieille patrie vrai chevalier, le chrétien sans peur.

Voici comme le *Mercure de France* article du numéro de janvier 1756 parle des services en Amérique :

« C'est là qu'il a fait voir à quel point la bravoure du soldat et la grande prudence du conseil et l'activité sang-froid que rien n'altère, rien ne rebute, et cette résolution ose prétendre au succès, dans des timides spéculations aurait à peine sources.

« C'est là qu'au milieu des sautes de l'ardeur devenu le père, on l'a vu se plusieurs fois, s'endurcir aux mêmes treindres aux mêmes besoins ; les douceur, les attirer par la confiance, par tous les soins de l'humanité faire dominer le respect et l'arrogance également indociles au joug de frein de la discipline.

« Il était venu à bout de les donner ni vin ni eau-de-vie, ni manger, ils avaient un besoin réel, et de l'armée. Mais il avait le plus grande force et de leurs blessés. — « Il c

des instructions au chevalier de Lévis, en second, revient à Montréal et marche au lac Ontario où il trouve trois mille et environ douze cents hommes du pays.

Avec cette petite armée, qu'il a rassemblée, il court à Chouëguen, y aborde dix, douze et vingt pièces de canon qu'il avait sur ce lac, forme un siège, où il capture et enlève en cinq jours à l'ennemi le fort Ontario, le fort Chouëguen, et

Il y fait 1742 prisonniers, parmi lesquels il y a 80 officiers et deux régiments d'infanterie anglaise qui avait combattu.

Il rase les forts, revient à Montréal au lac St-Sacrement avec ses troupe.

Là, il fait face de nouveau au général Wolfe, qui est obligé de se retirer à Albani pour se taquer malgré la supériorité de ses troupes.

Il revint de cette expédition à la fin de juin, sur les glaces, souffrant depuis plusieurs mois d'un froid excessif, et ayant parcouru environ 800 lieues de pays.

La campagne de 1757 ne fut pas nullement réussie. M. de Montcalm réunit ses forces, 12,000 hommes, 10,000 hommes réguliers et 2,000 miliciens, et 1,800 sauvages de 32 nations, à la chute du lac St-Sacrement.

Là, il divise son armée en deux parties, une partie marche par terre, se frayant une route à travers les montagnes et dans des bois jusqu'à la rivière Chaudière, l'autre est embarquée sur le lac.

Après 14 lieues de marche, il entreprend de forcer l'ennemi retranché dans son camp sous le fort Guillaume-Henry.

Ce fort est défendu par une garnison de 500 hommes continuellement rafraîchie par les troupes du camp. Il l'attaqua, il le détruisit, et, s'il ne retint pas la garnison prisonnière, ce ne fut que dans l'impossibilité où il eût été de la nourrir. Les habitants de Québec étaient alors réduits à un quateron par jour.

Peut-être n'en serait-il pas resté là, s'il n'avait été obligé de renvoyer les milices pour faire la récolte, et de laisser partir les sauvages, dont quelques-uns étaient venus de 800 lieues, uniquement pour voir par eux-mêmes cet homme prodigieux.

Est-ce pendant cette campagne que Montcalm écrivit la lettre que voici au marquis de Cresnay ?

Au Camp de Carillon, le 24 juillet 1757.

MONSIEUR LE MARQUIS DE CRESNAY,

C'est moi, Monsieur, qui ai des remerciements à vous faire de toutes les politesses dont j'ai été comblé pendant ma traversée par M. le chev^r de Cresnay. Vous m'honoriez, en Bohème, de trop d'amitié pour n'être pas persuadé que vous avez pris un grand intérêt à tout ce qui me regardoit, et j'en suis très reconnaissant. Je chercherai dans ce nouveau monde à faire tous les plaisirs possibles à M. Dauseville, que vous me recommandés. Il m'a remis hier votre lettre, et m'a joint au moment où nous pourrions avoir besoin des officiers d'artillerie.

Les ennemis
et sur Québec
échouer pour
sur Québec
faisoient la
campagne
aurès vu que
un temps
a été dans
de vivres et
nous a été
été décisif
sembler et
quinze jours
De concilier
l'arrangement
portage de
l'artillerie,
font pas un

Voilà ma
soit le succès
plus de paix
dévoué à la
choses de la
paix l'hiver
vienne me

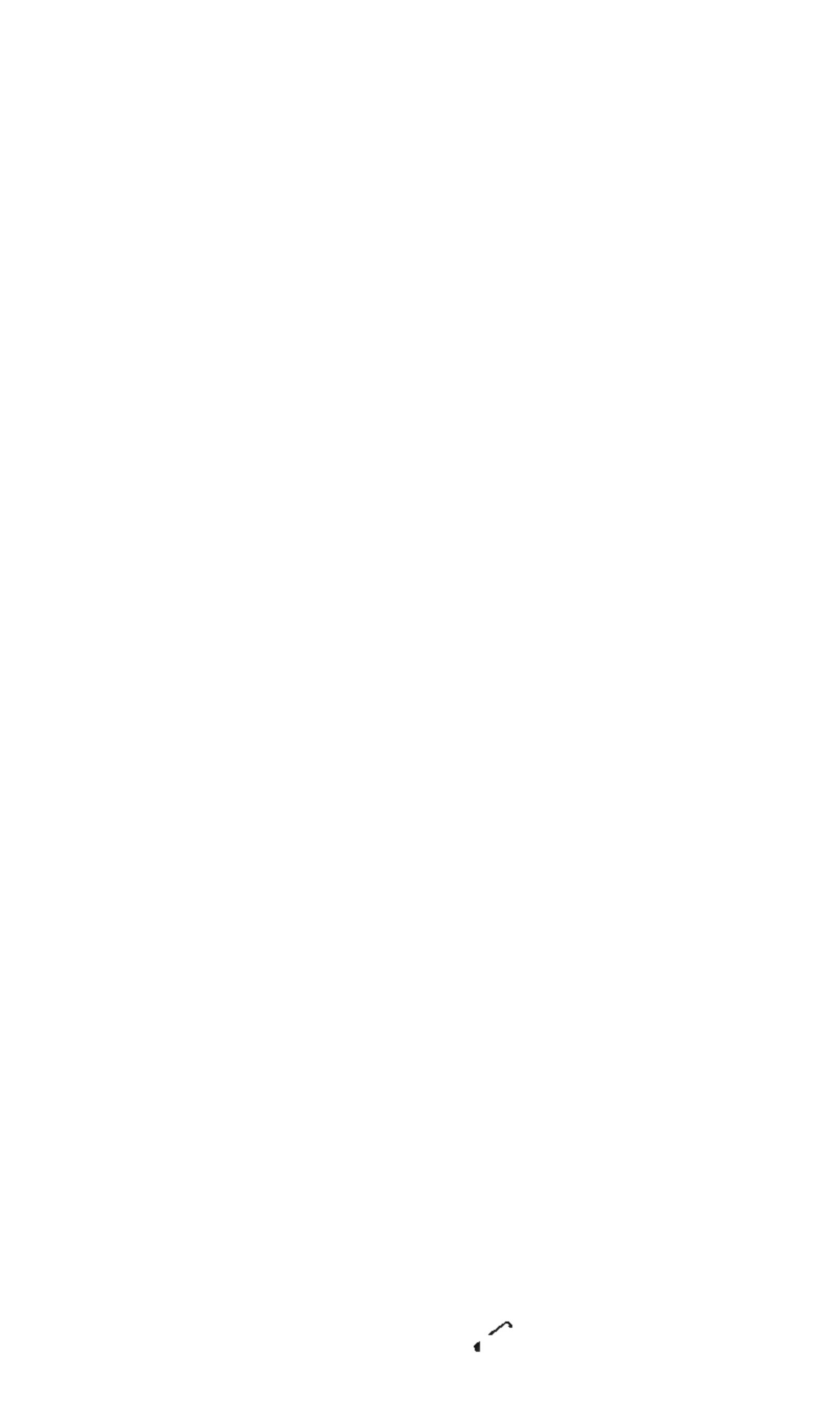
J'ai l'heure
chement,
sant servir

Ce 27.

Depuis ma lettre écrite, nous venons d'avoir deux avantages de quelque considération sur l'ennemi. Un détachement de 350 hommes, commandés par un colonel, cinq capitaines, cinq lieutenants et un enseigne a été entièrement défait par un de nos partis. Ça a été un combat naval sur le St-Sacrement entre 22 berges anglaises, et nos canots d'écorce. Il ne s'est sauvé que deux berges. Nous avons 164 prisonniers, y compris 5 officiers et 13 blessés. On a tué une centaine d'hommes aux ennemis qui ne se sont pas défendus.

Un autre détachement de 200 hommes a été par le fond de la baie jusques vers le fort Lidiu où les ennemis ont fait prendre les armes à tout leur camp et n'ont pas osé suivre notre détachement qui leur avoit déjà égorgé un poste avancé. Il y a eu une grande fusillade de part et d'autre où nos sauvages doivent leur avoir tué d'autant plus de monde qu'ils tiroient à leur manière, qui est bonne, et les Anglais à l'europeenne. Ces sauvages n'ont ramené qu'un prisonnier et rapporté 32 chevelures. Ils ont tué beaucoup d'hommes dont il n'eût été ni sage, ni prudent d'aller chercher la chevelure au milieu des rangs. M. de *Corbières*, lieutenant de troupes de la Colonie, ci-devant page du Roy, commandoit le premier détachement; M. *Marin*, lieutenant des mêmes troupes, commandait le second.

Cette lettre est datée du 24 juillet 1757, mais elle est écrite *au camp de Carillon*.



laisse un bataillon pour commencer l'ouvrage, et en même temps pour garder le fort; puis avec sa petite armée il se porte audacieusement quatre lieues en avant, envoie reconnaître et reconnaît lui-même la marche de l'ennemi, l'examine, le tâte, lui en imposant par sa contenance.

« Cette manœuvre, digne des plus grands maîtres, ralentit l'ardeur de la multitude ennemie, et occasionne dans ses mouvements une lenteur dont M. de Montcalm sait tirer avantage. »

Ceci se passait le 7 juillet 1758. Il écrivit le soir en ces termes à M. Doreil, commissaire ordonnateur :

« Je n'ai que pour huit jours de vivres, pas un seul sauvage, ils ne sont point arrivés; j'ai affaire à une armée considérable; malgré cela je ne désespère de rien, j'ai de bonnes troupes.

« A la contenance de l'ennemi, je vois qu'il tatonne. Si, par sa lenteur, il me donne le temps de gagner la position que j'ai choisie sur les hauteurs de Carillon et de m'y retrancher, je le battraï. »

M. de Montcalm se replia dans la nuit du 6 au 7, et fit faire à la hâte son retranchement auquel il travailla lui-même.

L'abattis n'était pas encore achevé lorsqu'il fut attaqué le 8 juillet par 18,000 hommes avec la plus grande valeur.

M. le chevalier de Lévis, commandait la droite de notre armée, M. de Bourlamaque la gauche, M. de Montcalm le centre.

L'ennemi, toujours repoussé, revient sept fois à la charge, ou plutôt on combat sept heures presque sans relâche, depuis midi jusqu'à la nuit. Alors le

ouragement
cherchant le
pace de dou

fort Georges, laissant en chemin leurs blessés,
rs vivres et leurs équipages.

cette journée coûta à l'ennemi, de son propre
u, 6.000 morts ou blessés.

Le marquis de Montcalm était partout. Ses dispo
ns avaient préparé la victoire, son exemple l
ida. Les soldats, pendant le combat, criaient à
que instant : Vive le Roi et notre Général !
'est cette confiance portée jusqu'à l'enthousiasme
qui fait le sort des batailles.

Le vainqueur, aussi modeste dans le triomphe
intrépide dans le combat, écrivant du champ de
bataille, à huit heures du soir, s'exprimait ainsi
: 'armée, et trop petite armée du roi, vient de
ré ses ennemis. Quelle journée pour la France !
avais eu deux cents sauvages pour servir de tête
en détachement de mille hommes d'élite don
rais confié le commandement au chevalier de
la Bussière. Il n'en serait pas échappé beaucoup dans leur
e. Ah quelles troupes, mon cher Doreil, que les
vôtes ! Je n'en ai jamais vu de pareilles. Que
s'alignent-elles à Louisbourg ! »

ans la relation qu'il envoya le lendemain à
Le marquis de Vaudreuil, après avoir fait l'éloge
des troupes en général, celui de MM. de Lévis, de
Lamontagne, officiers supérieurs et de la plus grande
distinction, il ajoutait :

Pour moi, je n'ai que le mérite de m'être
ré général de troupes aussi valeureuses. »

Il eut toujours la même attention de rendre à chacun de ses officiers la part qu'ils avaient à sa gloire. J'ai lu dans une lettre qu'il écrivit du camp de Carillon, le 28 septembre : « M. le chevalier de Lévis, qui connaît très bien cette frontière, y a fait les meilleures dispositions du monde, et je les ai suivies. »

Le lendemain de la bataille, quand ceux qui avaient succombé furent enterrés, Montcalm fit dresser une grande croix sur leur tombe.

Je demande pardon à la Compagnie de l'avoir retenue si longtemps à propos d'une lettre dont le destinataire seul était normand.

Mais j'espère qu'on m'excusera d'avoir esquissé cette belle figure de héros chrétien, près de laquelle on ne peut passer indifférent.

Les Anglais, ses ennemis, lui rendirent eux-mêmes de suprêmes honneurs quand ils entrèrent enfin dans Québec, un an après la bataille de Carillon ; ils laissèrent les survivants des soldats de Montcalm déposer le cadavre de leur général dans la fosse martiale qu'une bombe avait creusée en éclatant au milieu de l'église des Ursulines de la ville de Québec, et plus tard ils associèrent dans un même monument la gloire de Wolf, leur chef, à celui du grand vaincu.

Nous qui sommes plus ou moins insciemment les arrières-neveux de tant d'héroïques compagnons du grand Marquis, nous saluons sa gloire trop oubliée.

NOTE :

La qu

et des plus sérieuses dont les hommes ont dû s'occuper ; les grottes naturelles et les rochers surplombants ont été certainement leurs premiers refuges. C'est d'un refuge de ce genre que je vais essayer de donner une esquisse.

Il y avait sur le Mont-Joly un atelier pour la taille du silex de l'époque néolithique ; d'après la quantité et la variété des objets qu'on y récolte, cet atelier devait être considérable. On y trouve aussi de petites pièces paléolithiques de forme ovoïde et amygdaloïde, mais en si petite quantité que je ne saurais affirmer qu'il y ait eu là un atelier de cette époque.

La majeure partie des ouvriers qui travaillaient sur le Mont-Joly devait y avoir ses habitations.

Les huttes en branchages, semblables à celles que les sauvages élèvent encore aujourd'hui, ont disparu sans laisser de traces, mais il est certain qu'on a dû, à des époques éloignées, utiliser dans le même but les excavations et les cavernes naturelles.

En cherchant à mi-côte, parmi les blocs renversés souvent d'une manière très pittoresque, j'avais remarqué un rocher surplombant, assez saillant pour pouvoir couvrir facilement plusieurs personnes. Il est évident qu'on ne pouvait s'y tenir debout comme

dans une grotte, excepté cependant à l'entrée qui est assez élevée pour cela, mais sous la majeure partie de cette voûte, on pouvait s'y tenir assis ou couché.

Cet abri, qui est dû à l'inclinaison d'une masse de rochers, doit dater probablement de l'époque où a eu lieu le cataclysme qui a séparé la bruyère de Potigny de celle de Saint-Quentin (1) et formé la Brèche-au-Diable : dans cette dislocation, des blocs se sont détachés de la cime et ont roulé jusqu'au pied du mont; d'autres se sont arrêtés à mi-côte, et enfin parmi ceux qui sont restés inclinés et comme suspendus, il s'est détaché une masse de roches qui a formé cet abri. L'ouverture mesure dans sa partie la plus haute 2^m 30, la profondeur est de 2^m 60 et la longueur 7^m 50, mais il y a peu de saillie dans les bouts. Ce que j'appellerai le plafond est assez uni, il n'y a aucunes aspérités trop marquées et pouvant gêner les habitants; en garnissant d'herbes, de feuilles ou de peaux l'aire de cette habitation, elle devait offrir un refuge excellent et qui n'était pas à dédaigner. La plus grande partie de l'ouverture devait être fermée avec des peaux ou avec des claies faites de branches d'arbres. Un petit mur en pierre grossièrement fait, haut d'à peu près 0^m 60, formait une sorte de demi cercle devant l'ouverture, un petit passage avait été ménagé vers le milieu. Il est supposable que c'était sur ce petit mur que devait être appuyé ce qui servait à clore l'abri.

(1) On a donné le nom de Mont-Joly à cette partie de bruyère, depuis que Marie Joly y a été enterrée.

Ces dispositions
Bien des siècle
couche d'humus
pu s'y former. A
chercheur passio
fouillé cette couc
provenant de qui
dans un coin, j'ai
variés, de beaux
toutes ces pièces
délicatesse, le tr
venaient d'être fi
jamais servi, car i
levé par le service
c'était peut-être !

En continuant
perçoirs, burins,
cléus, et quantité
vice, le tout avec
silex sans intérêt
un petit atelier.
poteries faites au
minces sont cot
épaisse ; comme e
est due probabler
fragments d'une
vases faits à la m
qu'on y distingu
qui les ont façonn
plusieurs épaisse
verses épaisseurs
de pâte ; il n'y a :

ces débris, qui sont
éssion les broie; mal
ix sont trop petits po

la dimension de ce
trouver le diamètre
vase gris noir devait a
204 mill.; quant à
e la panse, je n'ai
e le permettant pas.
inué les recherches,
j'ai trouvé un beau i
réenne. de beaux r
ez imparfaites, mais
main d'homme ; t

oir fouillé à environ
, nous avons rencon
inée, mesurant 1^m, 1⁵
ir dégagée avec un t
riser, au cas où el
objets fragiles, et
constaté qu'elle était
remplie de gravie
lex blancs sur lesque
lées, car ils paraissaient
ucun travail marqué
in vaste champ aux s
ous les objets récolté
er qu'il a été habité, à
rès éloignées les une
ite découverte, qui es
tans nos régions, r

deux cents pièces, toutes intéressantes, la majeure partie est de l'époque néolithique. Il n'y en a que quelques-unes de l'époque paléolithique.

Je termine en recommandant aux géologues, aux archéologues et aux artistes qui ne connaissent pas la Brèche-au-Diable, d'aller y faire une excursion. Le site est admirable, et, malgré les explorations qui ont eu lieu, cette région réserve encore plus d'une découverte intéressante à ceux qui voudront sérieusement l'étudier.

BIBLIOGRAPHIE ET NOUVELLES DIVERSES.

BIBLIOGRAPHIE. — *Recherches de la noblesse faite par ordre du Roi en 1666 et années suivantes, par messire Guy Chamillart, intendant*, publié intégralement et pour la première fois, par un membre de la Société des Antiquaires de Normandie, 2 vol. in-8°. Caen, Delesques, 1887. — *Notice historique sur l'ancien couvent de la Congrégation de Notre-Dame, à Carentan, 1635-1742*, par M. A. Desprairies, membre de la Société des Antiquaires de Normandie. Caen, Delesques, 1887. — *Liste des Manuscrits de la collection Mancel à l'Hôtel-de-Ville de Caen*, chez tous les libraires, 1887. — *Supplément à l'inventaire des Manuscrits mégolithiques d'Ille-et-Vilaine*, par Béziers. Rennes, 1886. — *Revue historique, archéologique et monumentale de l'arrondissement de Mortain*, par M. Hippolyte Sauvage, t. II, III, IV. — *Saint Regnobert, ou les Origines de l'église de Bayeux*, par l'abbé Lecointe, in-8°. Étienne Chesnel, 1887. — *Saint Taurin, premier évêque d'Évreux au I^{er} siècle ; nouvelles Recherches antiques et historiques*, par M. l'abbé Do, chanoine de Bayeux, in-8°. Caen, Delesques, 1887. — *Artistes Normands, XVI^e et XVII^e siècles*, par M. le marquis de Chennevières (*Revue de l'Art français ancien et moderne*, sep-

tembre 1886). — *L'affaire Argentan*, par M. Vimont (*la Société Flammarion*). — . *Normandie*, par M. Charles J. Faculté des Lettres d'Aix, ii (1887). — *Les Esquisses du b* Jules Lecœur, 2 vol. in-8°. *Blason populaire de Villedieu* traditions, dictons comparés provinces de France, par le Cloche, batteur sur cuivre. nopolis, 1887.

Les questions généalogiques à la mode comme chacun sait nous sommes en République depuis quelque temps, à un tel publications. Parmi les plus ré importantes est, sans contredit volumes, sans nom d'auteur, l'intendant Chamillart, de 1668, souvent commentée.

L'intendant, dans son travail maintenues en trois catégories l'a fort bien indiqué M. Gustave du deuxième volume de son *Histoire de ses îles*.

Les plus anciennes familles r avouées, soit par titres, aveux, immémoriale, composent la première rangée les bonnes familles n'ayant pu produire le

soit par poste pendant les guerres ou tout autre accident, mais pouvant justifier au moins de quatre degrés de noblesse sans anoblissement connu ; dans la troisième figurent les familles anoblies avant le 1^{er} janvier 1611 ; tous les anoblissements, postérieurs à cette date, ayant été annulés et supprimés par la déclaration du Roi du mois d'août 1664.

Il convient aussi de remarquer que des copies de cette Recherche que l'on peut consulter, notamment à la Bibliothèque nationale à Paris, et à la collection Mancel, à Caen, contiennent en plus quatre autres parties, savoir : 1^o l'état des anoblis par l'édit du mois de mai 1624, dit du Canada, rendu en faveur des associés de la Compagnie de la Nouvelle-France ; 2^o l'état des anoblis postérieurs au 1^{er} janvier 1611, qui ont été confirmés par lettres-patentes et brevets postérieurement à la Déclaration de 1664 ; 3^o l'état des usurpateurs de noblesse de la Généralité de Caen, dont quelques-uns étaient des descendants par bâtardise de maisons nobles ; 4^o l'état des usurpateurs prétendus, maintenus sur leur pourvoi, par arrêt du Conseil d'État.

Tous ces documents, qui ne sont pas toujours absolument concordants, ont été reproduits par l'éditeur, dans un ordre méthodique, avec la plus scrupuleuse exactitude. Nous croyons même savoir qu'il prépare en ce moment un supplément qui améliorera encore le travail en rectifiant les erreurs qui y ont été signalées ou en complétant des indications jugées insuffisantes.

L'édition de la Recherche de Chamillart est une

éblication bie
écutée. Elle j
ulement au p
i point de vue
à tous les nom
slume.

Dans une not
otre-Dame, à
ué l'histoire d
s titres.

Avant la Rév
à Carentan re
andie, l'Ordre
stitué en Lor
Les Augustin
vouaient à l
digente.

La fondatrice
uve de Jacqu
euil, seigneur
ertloville et St-
Mais sur celle
ngué parmi les
ous n'avions
signifiants : u
ilmanach de B
on de Tousta
mmentaire de
ontaumont. M
intingent une
nsidérer comr

Il en a trouvé les éléments dans un curieux manuscrit, conservé encore aujourd'hui au couvent de Carentan. Ce manuscrit porte pour titre : *Relation de la vie et des vertus de vénérable Françoise Thuret, dite Catherine de Jésus, première supérieure du monastère de Carentan.*

M. Desprairies a pu également consulter plus de trois cents actes disséminés dans les études de notaires, et beaucoup d'autres documents déposés aux archives de la Manche.

Le résultat de toutes ces recherches, qui fait honneur au zèle et au bon esprit de M. Desprairies, laisse au lecteur un profond sentiment de respect pour les pieuses filles de la congrégation de Notre-Dame.

Quand vint la tourmente révolutionnaire, la communauté, qui était gouvernée par Marguerite Morel du Fresne, en religion sœur Béatrix, ne connut plus une seule défaillance. Aucune religieuse ne se soumit au nouvel ordre de choses ; plusieurs furent poursuivies, condamnées à l'emprisonnement ou détenues comme suspectes.

Les bâtiments conventuels, dont quelques parties subsistent, présentent un certain cachet d'élégance : sur l'un des murs on remarque les débris d'un cadran solaire, avec cette devise, qui a échappé aux investigations de M. le baron de Rivières :

VIVE JÉSUS ET MARIE !
NOTRE DERNIÈRE NOUS EST CACHÉE.
SONGEZ PLUTÔT A L'HEURE DE LA MORT
QU'A LA PRÉSENTE.

Un anonyme vient de publier la liste complète des

manuscrits faisant partie très convenablement installés à Caen. Cette énumération comporte des lacunes et des défauts qui doivent être évités ; mais, telle qu'elle est, elle devrait appeler à rendre quelque chose de plus précis que le catalogue officiel so

Notons aussi, en passant, un autre genre : le supplément à l'inventaire des monuments mégalithiques de l'Ille-et-

La Normandie, nous recommande ni par le nom, mais par le fait que les monuments mégalithiques sont moins nombreux qu'il n'y a de monuments historiques. Qu'il nous en donner une description détaillée et qu'il nous permettre de dresser la statistique. Qu'il auront disparu, on regrettera de ne pas avoir effectué à temps une enquête aussi

Nous tenons tout particulièrement à signaler ce Bulletin deux ouvrages qui reprennent, au point de vue des monuments historiques de Bayeux et d'Évreux, la question de l'origine des monuments mégalithiques dans ces derniers temps, et qui sont destinés à donner une description détaillée et une statistique de ces monuments. Dans une revue de ce genre, il nous faudra songer à discuter l'origine des monuments mégalithiques dans ces deux villes, et nous devons faire quelques brèves indications.

Le premier de ces volumes

gnobert et les origines de l'église de Bayeux, est dû à la plume du savant curé de Cormelles, M. l'abbé Lecointe. Le second a beaucoup plus d'étendue. Il porte pour titre: *Saint Taurin, premier évêque d'Évreux au premier siècle: nouvelles recherches critiques et historiques par M. l'abbé Do, chanoine de Bayeux.*

M. l'abbé Lecointe, sur la date de l'épiscopat de saint Regnobert, adopte le système déjà soutenu par M. l'abbé Do, par M. l'abbé Tapin et par l'historiographe du diocèse, M. l'abbé Laffetay. Sa brochure résume ces travaux recommandables, les complète et discute avec ordre et habileté les divers témoignages sur lesquels ils s'appuient.

L'œuvre de M. l'abbé Do se distingue également par ces qualités de méthode, de clarté et de convenance dans la discussion. Je ne sais si cette dissertation modifiera l'opinion accréditée chez beaucoup de personnes par Dubousquet, Tillemont, Le Brasseur, Auguste Le Prevost, pour ne citer que quelques noms, mais tous ceux, amis et adversaires qui la liront, ne pourront s'empêcher de rendre hommage à l'érudition du savant chanoine, à la conscience de ses recherches, à la sincérité de ses convictions, à la courtoisie de son argumentation.

Nous avons eu souvent l'occasion d'analyser les Notices consacrées par M. Sauvage à l'arrondissement de Mortain; aujourd'hui, nous pouvons encore mentionner trois fascicules détachés de cette *Revue historique, archéologique et monumentale*. Ces monographies, qui s'inspirent visiblement du grand

ouvrage de M. Le Héricet
nent les cantons de Barét
Juvigny-le-Tertre. Elles aj
ceux que l'auteur a con
*Mortainaises et dans son
monumental.*

L'ancien Directeur des
Directeur de notre Société
mandie, M. le marquis
notre province a de si gra
obligations, continue, dans
des études à la fois neuve
artistes normands au XVI^e

L'article que nous avons
tout entier à Georges d'
Doudeauville, Fauvel, de
Stockovc, Pierre Le Pellec
Favray, Marin Étienne,
Lasson, Jean Joustel, Bré
R. J. Charpentier, Josep
François Chauvel.

Dans les notes recueilli
fort inégale valeur, je rela
ciation très délicate et tu
Huet :

« Daniel Huet, notre é
« M. de Chennevières, le j
« apologiste de l'Église fu
« de Maistre exaltait de pa
« fut certainement le pat
« son pays natal, le plus .

« particularités dont se puisse enorgueillir la Normandie. Ce qu'il mit de soin et de conscience à préparer les éléments de son livre excellent des « *Origines de la ville de Caen*, ne se peut bien juger que par les questions dont il assaillait perpétuellement son souffre-douleur, le R. P. F. Martin, docteur en théologie, au couvent des R.R. PP. Cordeliers de Caen. »

On doit encore noter, dans cette étude, les détails relatifs à Chauvel de Cante pie, un artiste de grand mérite, et aux sculptures dont il décora notamment l'église d'Almenèches. Nous avons vu disparaître, dans ces derniers temps, avec un véritable sentiment de regret, un certain nombre d'œuvres remarquables du XVII^e et du XVIII^e siècles. Nous voudrions espérer que les jugements d'un homme aussi compétent que M. de Chennevières, pourront préserver de la destruction celles qui ont été jusqu'ici épargnées.

Jacques de Cante pie, qui ne prévoyait certainement pas ces variations de goût lorsqu'il s'appliquait avec tant d'ardeur à la décoration des églises de sa contrée, a été inhumé à St-Germain de Falaise. Son épitaphe a été relevée par M. Bouet. Nous la reproduisons ci-dessous :

ICY REPOSE
HONORABLE
HOMME JOSEPH CHAU
VEL DE CANTEPIE
BOURGEOIS DE CETTE
VILLE, SCULPTEUR DE

— 5 —
L'ACADEMIE
LEQUEL S
PAR SA F
BEAUX
L'ESTIME :
L'ONT
REMARQUE
DE SES TRAV
NOUS L'A ENI
DE 72 ANS
1736. PRIE
LE REPOS

Le travail de M. Vimont
mensuel de la Société Fl
11 mars 1793, dans l'Orne
le nom de la ville d'Argentan ; mais, hélas ! nous,
quittons les régions sereines de l'art pour entrer
dans le champ clos des agitations politiques. C'est,
en effet, un des épisodes les plus curieux de l'histoire
révolutionnaire en Basse-Normandie que M. Vimont
s'est proposé de rappeler à notre souvenir. J'avais
déjà eu l'occasion de m'en occuper moi-même, dans
une notice consacrée au Tribunal criminel de
l'Orne (1); l'écrivain argentanais, qui ne paraît pas
en avoir eu connaissance, a ajouté aux renseigne-
ments puisés dans les documents judiciaires, des
détails recueillis sur place ou extraits des archives
publiques et privées de la localité. L'histoire ainsi

(1) *Le Tribunal criminel de l'Orne*, 1866. In-8°, ch. III, p.
51-68.

reconstituée, reflète encore l'animation de la vie et les passions du moment. Elle n'en est pas moins intéressante et sera utilement consultée.

Dès sa fondation, en 1867, la Société de Linguistique, sur la proposition de M. Gaston Paris, avait inscrit dans son programme la composition d'un Flore populaire de la France.

Pour arriver à la réalisation de ce projet, un des anciens secrétaires de la Société, M. Havet, aujourd'hui professeur au collège de France, suggéra notre compatriote, M. Charles Joret, l'idée de réunir les noms de plantes épars dans son Dictionnaire du patois du Bessin et de nous donner une Flore populaire de la Normandie.

Le désir exprimé par M. Havet a reçu aujourd'hui son exécution et le travail de M. Joret sera incontestablement l'un des éléments essentiels de ce grande Flore populaire que prépare M. Rolland, qui laissera loin derrière elle, on peut l'affirmer sans témérité, toutes celles qui ont été déjà publiées jusqu'ici.

Le plan suivi par M. Joret a pour base la classification naturelle. Notre compatriote a pris, en effet pour cadre, la Flore, si justement estimée de M. Alphonse de Brébisson, en y introduisant simplement des modifications portant sur deux ou trois familles que les auteurs de la *Nouvelle Flore française* MM. Gillet et J.-H. Magne, ont rangées dans un ordre plus satisfaisant.

La Flore, proprement dite, est suivie d'un index général de noms vulgaires, qui permet de se reporter

aussitôt, du nom populaire et scientifique et fixe. On a ainsi, l'index, les noms réunis par ordre d'un autre côté, dans la Flore, sont groupés autour du nom latin et scientifique. Les équivalents sont les suivants : « dispositif qui permet de suivre d'un coup-œil les plantes qui, pour les mêmes raisons, ont pu amener le peuple à nommer les espèces voisines ou éloignées de celles-ci identiques, mais grâce à laquelle il est possible, on peut encore se faire une idée exacte de la richesse vraiment extraordinaire de la flore normande. » *populaire de Normandie* dispose de certaines plantes qui, pour les mêmes raisons, ont pu amener le peuple à nommer les espèces voisines ou éloignées de celles-ci identiques, mais grâce à laquelle il est possible, on peut encore se faire une idée exacte de la richesse vraiment extraordinaire de la flore normande. »

Le travail de M. Joret présente un véritable mérite. Non seulement il indique le nombre de dénominations spéciales mais il fait connaître les localités d'usage et les formes dialectales au possible sous lesquelles elles se prononcent.

Pour arriver à ce résultat, le savant a parcouru lui-même la Normandie, interrogé les érudits du pays, aux instituteurs ayant la pratique de la campagne et il ne s'est servi des listes de plantes établies par les auteurs de dictionnaires de patois publiés avant l'œuvre de Joret. Il a fait usage de l'œuvre de Joret pour la vérification et de contrôle.

L'œuvre est conscientieuse et scientifique. On n'y voit pas des vues données audacieusement comme demandées, et les désignations provenant de l'œuvre de Joret sont toutes exactes.

Bray ne sont pas confondues avec celles du Cotentin, de l'Avranchin ou du Bessin.

La Flore de M. Joret est précédée d'une introduction fort intéressante. L'auteur y passe en revue les travaux de ses devanciers, rend justice à l'initiative prise par M. Le Héricher, dans son *Essai sur la flore populaire de Normandie*, et indique en passant la contribution importante que les légendes relatives aux plantes apportent au Folklore de notre province.

C'est aussi au Folklore que se rattachent les Esquisses du Bocage Normand de M. Jules Lecœur, dont le deuxième volume vient de paraître.

En annonçant, il y a cinq ans, le premier volume, nous écrivions les lignes suivantes : « Il y a dans « les *Esquisses du Bocage normand* deux parties « distinctes. La première est une œuvre d'érudition « dans laquelle l'auteur passe en revue les opinions « émises avant lui, les systèmes imaginés par ses « devanciers ; la seconde est surtout une œuvre « d'observation directe et personnelle ; sans mécon- « naître la valeur de la première, c'est la seconde « que nous préférons. Elle est à la fois plus instruc- « tive, plus neuve, plus originale. »

Le jugement que nous portions sur le volume de 1883 est, à peu de chose près, celui que nous croyons pouvoir formuler sur le volume de 1887.

La méthode de l'écrivain n'a pas changé, et c'est surtout par les observations minutieuses recueillies par lui sur place que les *Esquisses* se recommandent encore à l'estime des curieux et des érudits.

M. Lecœur, on s'en aperçoit tout d'abord, a bel et bien parcouru le pays dont il nous entretient, et cela

à toutes les époques et directions. Il a étudié l'usage, et il a noté avec soigne, dans son langage, les croyances, dans sa manière d'intérêt. Le livre est étudié avec méthode par un auteur qui, dans ses aperçus fantaisistes, souvent certains littéraires, révèle la Normandie en un état qui en dissertent admirablement !

M. Jules Lecœur a fait de charmables impressions et entendu, et l'on peut faire foi à ses constatations.

Un livre de ce genre, mais l'indication seulement, permettra tout au moins d'œil, l'étendue du caractère triomphant a opéré ses résultats.

Le second volume de l'ouvrage, *La Normandie*, ne comprend que des articles relatifs aux siennes, aux fêtes, aux dévotions populaires, à certaines silhouettes, à certaines assemblées, au jour de la bataille de Cravent, aux légendes, aux revenants et aux lutins. Il renferme aisément la moitié de l'ouvrage. M. Jules Lecœur a ajouté

quelquefois nouvelles, qui sont venues grossir le trésor de nos traditions populaires, et qui assignent à l'auteur un rang distingué parmi nos Folkloristes normands.

M. Dergny, membre de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, suit la même voie. Après avoir publié des notices sur les usages, les coutumes et les croyances, il a singulièrement élargi son cadre en faisant porter ses investigations sur plus de soixante-quinze départements. L'œuvre nouvelle, nous dit le prospectus, « est plus générale « que provinciale. Elle s'étendra des Pyrénées aux « bords de la Manche et des Alpes à l'Atlantique. »

M. Victor Brunet, commis-greffier au tribunal civil de Vire, se distrait de son labeur judiciaire en fouillant avec une louable persévérance le coin du Bocage normand où il a fixé sa résidence.

Les sujets les plus divers l'ont successivement attiré : Saint-Pair, Saint-Ortaire, les châteaux du voisinage, les barons de Montchauvet, etc. Un jour il a fait une excursion dans l'époque révolutionnaire en nous entretenant de Charlotte Corday, de l'abbé Rondel ; dans ces derniers temps, après avoir écrit une excellente notice biographique de l'abbé Le-canu, l'historien du diocèse de Coutances, il s'est décidément enrôlé, avec toute l'ardeur des néophytes, dans le groupe des Folkloristes. Dans cet ordre d'idées, nous devons d'abord citer une première série des *Contes populaires du Bocage*. Cette première série aura évidemment un complément,

mais, tout en réunissant les
nous faire prendre patience
cale différent sous ce titre :

- Blason populaire de
- gendes, traditions, dicto
- autres provinces de Fra
- de La Cloche, batteur si
- *Sourdinopolis.* •

Il n'y a pas à le contester
ou *Sourdin*, a été, depuis
l'imagination moqueuse d
d'une naïveté invraisembl
sement ridicule. « La popu
• dieu, dit M. Sébillot, fr
• Normandie ; en Haute-Br
« dans le pays de Fougères
« les héros d'un assez gr
« facétieuses. »

D'où vient cette fâcheuse
toriété ? Le compère Jean d
problème ; nous ne voudri
résolu. Mais, si nous somm
sans preuve à l'appui, que
limitrophes aient calomnié
esprit de jalouse, nous ne
de convenir que les habitan
industrielle de Villedieu en
qu'ils ont, en somme, fourni
table d'hommes distingués.

Il n'en est pas moins pi
jourd'hui les drôleries plu
qui leur ont été gratuiteme

que pour constater que ces histoires, pour la plupart, ont été mises au compte d'une infinité de personnes habitant les localités les plus différentes.

Le volume renferme quarante-deux contes, sans parler d'un appendice intitulé : *Facéties normandes*. Tous n'ont pas le même intérêt, mais ils sont tous, sans exception, répétés encore journellement dans les arrondissements d'Avranches, de Mortain, de Coutances. MM. Sebillot et Luzel, les maîtres du genre, n'ont pas dédaigné d'en annoter et d'en commenter quelques-uns. C'est là un *satisfecit* qui a dû réjouir le compère *Jean de La Cloche*, et dont il faudrait une singulière audace pour contester la valeur.

E. DE B.

LETTRE DE M. MOISY

Relative à la découverte faite à Lisieux d'un sceau en plomb du pape Urbain V.

MON CHER SECRÉTAIRE,

Dans les démolitions apportées, pour servir de remblai, sur un terrain, situé à Lisieux, lieu dit le *Grand-Jardin*, avoisinant la nouvelle route de Lisieux à Pont-l'Évêque, on a découvert un sceau rond en plomb, du pape Urbain V. Ce sceau, d'une remarquable conservation, a un diamètre de 27 millimètres ; il a deux faces, autour desquelles règne un filet ponctué.

Sur l'une on lit :

Sut
les
int
oix

Le
i te
est-
mn
s d
rec
L'o
uil.
Avi
squ
stat
ence
vigi
On
ntr
isce
ies¹
ut
Li
stat
star

diction ; la propriété même de la cathédrale ; le droit qu'il prétendait avoir et que lui contestait le Chapitre de célébrer des messes solennelles dans la cathédrale, d'y faire des ordinations, etc. L'affaire fut déférée au Saint-Siège, et le pape, alors résidant à Avignon, donna au cardinal Guy d'Auvergne, évêque de Porto, la mission d'aller à Lisieux pour y résoudre le débat pendant entre l'évêque et son Chapitre. Serait-il téméraire de supposer que le sceau trouvé dans le « Grand-Jardin » pourrait être celui qui fut attaché à la lettre-patente d'Urbain V, conférant au cardinal la mission dont il vient d'être parlé ?

UNE LETTRE DE MONSIEUR DE BELBEUF

ÉVÊQUE D'AVRANCHES

A PROPOS DE LA CONSTRUCTION DES BATIMENTS DU COLLÈGE.

Nous publions ci-dessous une lettre de Monseigneur de Belbeuf, évêque d'Avranches, adressée à l'intendant Feydeau de Brou, le 26 février 1784 ; elle prouve que ce n'est pas d'hier que l'on s'est occupé, dans notre pays, des mesures à prendre pour la bonne organisation et le développement de l'instruction publique. Le document, dont nous devons la communication à l'obligeance du savant archiviste du Calvados, M. Benet, est, à ce point de vue, aussi honorable pour le prélat qu'intéressant par les renseignements qu'il nous fournit sur

l'état de la v
siècle.

A M. (1)

J'ai différé,
répondre que ;
surer quelque
entière de not.

On m'a près
de l'année, les

Il nous reste
nous avons r
dant y sacrifié
pourroit regre

Avec quelq
mille francs q
téret et sans a
nous serons e
circonstances
peux vous as
couvert en ent

Il est vrai q
pièces indispe
la solidité néc

Vous voyés
ce moyen, vo

(1) Cf. Mgr God
pat, par M. l'abbé
ciété d'Archéolog

et que les
ont point ab
par la suite, l'i
nous resteron
a rien, les hab
au simple ne
des siècles, po
ment étrangers
it pour nous.

manquons c
nécessité. Poin
vais puits, t
t lui donner ce
ncendie, et
!!!

prisons en ru
où les homm
ce qui est le
à la barbarie.
tribunal dans u
public pour l
taudis, qui r
ssous et dessus
seulle place,
ranger pour ri
notre ville a é
emps de la de
, Monsieur, ce
s nous console
nt déplorable.
st pour une s
ine et très intu

enfants à élever pour l'été
de les faire instruire ailleurs
regrette l'emploi de la monnaie en
écus, payée cent fois par
superflu et la décoration
moyens !!

Vous penserez autrement
que nous vous présentez
défendre d'un mauvais
que peu conséquent. Et
ville payera-t-elle ce que
dépense particulière, le
ment pour les dépenses

Vous vous assurerés,
votre prédécesseur, et ce
soient mieux que le Ministre
fera trouver dans celle d'
actuel les ressources qui
nous donne le droit d'entreprendre

Vous verrez des travaux
cements, des projets, de
pliront à peu de frais tout
si indispensables. Vous
et la connaissance des
facilité autant que la nécessité

C'est moins pour la défense
elle tient à l'utile, que
portent la vie, que je récuse
sources : je viens de se
tunie, le malheur d'un
une intempérie cruelle,
misère publique ; des personnes

ment les mains à d'autres pauvres, je ne parle pas de ceux dont la mendicité est l'état, ils le feront toujours, mais je me suis assuré combien ceux qui paroisoient aisés touchoient de près à la misère. Voilà ce que j'avois trop prévu depuis longtemps, et c'est pourquoi je sollicite, avec ardeur, les moyens qui nous ranimeront, qui sont autour de nous, et qu'il ne s'agit que de mettre en valeur.

Tout ceci tient à des spéculations qu'une lettre, déjà trop longue, ne permet pas, mais que j'aurai l'honneur de vous présenter quelque jour.

Il me reste à vous remercier, Monsieur, de l'intérêt que vous voulés bien nous porter, que vous avés marqué pour notre collège à M. de Marville, et qui vous engage à solliciter M. le cardinal de Rohan. Je l'ai sollicité l'année passée, M. de Vergennes qui veut bien se souvenir de ce que je lui ai dit de nos besoins et y prendre une part bien digne de ses vues pour le bien et de son activité qui embrasse tout, en parla lui-même; mais le Roi a des reprises considérables à faire sur les biens de ce collège du Mont, comme sur tous ceux des Jésuites, par ce qu'il a fait des avances; d'ailleurs, les charges en sont encore multipliées et le secours que nous pourrions en retirer ne peut être qu'éloigné: nous l'emploirions à faire un petit fonds à notre collège.

Il nous faudra un secours plus prochain pour remplir le vuide de ce bâtiment qui nous sera inutile sans cela et qui nous est absolument nécessaire. Nous le refusera-t-on? Non, Monsieur. Vous voudrés bien vous attacher à nous le procurer, M. le comte

de Vergennes, j
à s'y intéresser.
et nous le trou-
mettés moi de
qu'il m'a touj^o
éprouvé les eff^{ets}
épuisoit tous le

Je ne puis ve-
j'attends le moi-
noître et de vo-
confiance que
J'y joindrai tou-
pectueux attach-
d'être, Monsieu
serviteur.

A PR

Nous emprunton-
triote, M. Canivet
touchent particuliè-
Formigny.

J'ai raconté,
bataille de For-
militaires qui l'
cette date ayan-
extraordinaire q
une borne avec
journée qu'un ai

perpétueraient et mettraient au premier rang dans leurs annales. Ce n'est pas la première fois que j'ai l'honneur d'écrire au sujet de la bataille de Formigny. Je retrouve, à la date du 15 septembre 1879, un article où j'écrivais ceci :

« Le seul souvenir qui restât de cette journée historique, en dehors de la borne qui se dresse au bord de route, est une leçon introduite alors dans le bréviaire du diocèse de Coutances, par reconnaissance patriotique de l'évêque. Mais la chapelle du comté de Clermont, quoique debout, n'était plus que de la pierre morte, lorsque le roi Louis-Philippe, dans son voyage à Cherbourg, en 1833, s'arrêta à Formigny et demanda s'il n'y restait point quelque souvenir de 1450. On lui montra la grange. Comme bien on pense, il fut indigné et ne put s'empêcher de s'exprimer assez vivement sur cet acte de vandalisme et d'oubli, et c'est sur sa cassette particulière que la chapelle fut aussitôt restaurée autant qu'il fut possible, et remise en l'état où on la peut voir aujourd'hui, blason d'honneur sur la terre française, dont les assises baignent dans le ruisseau qui fut empourpré, dans un jour de délivrance, par le sang des conquérants. »

Il y a cinquante ans aujourd'hui que le roi Louis-Philippe fit cet acte de patriotisme. Le correspondant qui m'écrit pour relever quelques-unes de mes assertions, est-il bien sûr que l'on dise encore la messe, dans la chapelle du comte de Clermont, tous les matins ? En tous cas, ce dont je suis sûr moi-même, c'est qu'un tel monument n'est pas digne d'une pareille date, et qu'il faudrait autre chose, ne

hôpital
posé
Je
migrer
cette
torsion
soul
Iran
notre
cepe
Conseil
Anti
men
s'en
e C
siste
poin
lépre
our
bénéfice
mis
iéli
Je
pays
uins
jue
patr
je p
Bret
tout
ani,
gens

les fleuves. Le 12 août 1450 est la date même de ce miracle, et c'est pour cela qu'il est permis de s'étonner qu'il n'y en ait pas d'autre souvenir qu'une chapelle presque ignorée, et une borne dont l'inscription, effacée par le soleil et par la pluie, n'est même pas régulièrement restaurée.

Je sais bien que je prêche dans le désert, et que ces quelques lignes auront le sort des articles de journal, c'est-à-dire un oubli très prompt. N'importe ! C'est un devoir de rappeler de tels faits et de prendre le public par le bras, pour le ramener, ne fût-ce qu'un instant, vers les véritables gloires nationales. Celle-ci est du nombre et elle est oubliée, sinon ignorée. Le correspondant, qui a bien raison de me prendre pour un vrai Normand, tout en se trompant sur mon origine, et qui me fait l'honneur également, j'espère, de me croire un vrai Français, m'apprend que, l'année dernière, la Société française d'Archéologie a voté l'urgence de la restauration de la borne commémorative. Il ajoute même qu'un propriétaire voisin proposa de donner, à titre gracieux, le terrain qui serait nécessaire pour y établir un monument digne de ce fait d'armes. Qu'est-il advenu de cela ? Je l'ignore. Il paraît, cependant, que rien n'a été fait. Eh bien, je ne m'en plains pas. Formigny n'est pas qu'un souvenir local, c'est un souvenir français, et si l'on admet qu'il puisse être solennellement perpétué, ce n'est point par une localité, mais par le pays, par la France, qui devait traverser encore des heures douloureuses, mais qui, ce jour là, n'eut plus qu'à s'occuper de ses propres affaires, après avoir secoué l'étranger dans la mer.

OBSÈQUES

Nous reproduisons ci
qui constitue à vrai dire
confrère, M. Gaslonde.

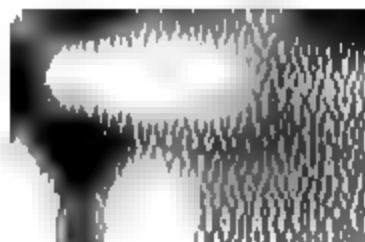
MESSIEURS,

Une belle et vaste
un homme de bien
profonde douleur à
M. Gaslonde, dont l
dans le sein du Co
France, dans celui de
des intérêts du dép

Charles-Pierre Ga
au collège d'Avranc
docteur en droit de
obtenait en 1841,
place de professeur
de Dijon.

Ses concurrents à
veilleuse facilité do
même temps qu'ils
naissances.

Bientôt il obtenai
à la Faculté de Dijo
per autour de sa ch
élèves, mais encore
tionnaires que sa r
tenait le charme de
ment.



En 1847, M. Gaslonde était signalé comme l'un des plus brillants professeurs de droit, et M. Vandry, ministre de l'instruction publique, lui donna une place dans le jury qu'il venait de réorganiser pour les concours du professorat.

Nommé officier de l'instruction publique, il était sur le point d'être appelé à la Faculté de Paris lorsqu'éclata la Révolution de 1848, qui devait ouvrir les portes de la vie publique.

Aidé par ses anciens camarades du collège de Vranches, et servi par une éloquence qui séduisit tous ses auditeurs dans les grandes réunions précédèrent les élections, M. Gaslonde fut élu présentant à l'Assemblée nationale. Il conquit rapidement une place importante dans cette Assemblée qui comptait tant de grands talents, et lorsqu'il revint devant les électeurs de la Manche, ceux-ci n'hésitèrent pas à l'envoyer à l'Assemblée législative.

Son mandat politique l'avait contraint d'abandonner sa chaire de droit ; mais il retrouvait bientôt ses études favorites pour faire partie de la commission consultative et prendre une place de maître des quêtes au Conseil d'État.

Pendant dix-huit ans, M. Gaslonde a siégé à la section du contentieux, soit comme maître des quêtes, soit comme conseiller d'État. On peut dire hautement qu'il en était une des lumières, car ses connaissances juridiques appliquées au droit administratif, lui avaient assuré une incontestable supériorité.

Après le 4 septembre, M. Gaslonde rentra dans la vie privée, mais ses concitoyens ne l'avaient pas

blié, et de nouveau i
nationale, avec la list

Vous savez, Messier
préparation de nos d
lièrement des lois d
toutes les Commissio
de son éloquente par

Après la séparati
M. Gaslonde fut élu,
conscription de Cou
trouva en ballottage
électeurs, préféra se i
cependant les chance

Au Conseil généra
sept ans son cher ca
les époques lui deme
nouveler les preuves
sympathies.

De 1874 à 1880, M.
Conseil général, et, c
la Légion d'honneur.

M. Gaslonde ne s'o
politique : il apportai
ration de nos associa
expérience et de sa
fonda, avec le regre
amis MM. Piquot et
cantons de Lessay et
cessa d'être le présid

Vous parlerais-je,
par M. Gaslonde ? Voi
ne s'adressa vaineme

une bonne parole, un bon conseil, u-
gement.

Le temps du repos était venu pour M.
Depuis 1881, il vivait dans une retrai-
par les soins touchants, par l'amitié la-
d'une sœur affectionnée, d'une famille
groupée autour de son chef vénéré.

Il se voyait revivre dans son neveu, pr-
aimé, notre cher collègue et ami, de La-
à qui il a légué l'héritage de son haut :
son dévouement au pays. Aussi, Mess-
vons-nous dire que de M. Gaslonde une
reste et qu'il ne meurt pas tout entier.

La mort est venue non pas le sur-
hommes comme lui sont toujours prêts)
lever à la terre pour lui donner dans
monde la récompense d'une vie de foi, d'
de patriotisme.

OBSEQUES DE M. LAMC

ARCHITECTE A CAEN.

Les obsèques de M. Pierre-Noël Lam-
tecte, ont eu lieu, à dix heures du matin
Notre-Dame.

Une foule nombreuse, dans laquelle
quait plusieurs membres du clergé et
savantes de notre ville, se pressait dan-
l'église.

Le cercueil disparaissait sous les fl

couronnes : trois grandes couronnes portées à bras.

La couronne offerte par l'empereur d'énorme dimension, était

L'inhumation a eu lieu
famille au cimetière des Qu

Au nom de la Société d'
mandie et de la Société f'
M. de Beaurepaire a pronom

MESSIEORS.

La Société des Antiquaires loureusement éprouvée. A peine quelques jours, M. Auvray, ce moment à sa dernière démission, Lamotte, l'un de nos meilleurs pathiques confrères.

Membre depuis bien longtemps
çaise d'Archéologie fondée
M. Lamotte était entré dan

1858 ; il nous appartenait véritablement par sa science archéologique, par son goût pour les recherches locales, par son amour de l'art si vif et si désintéressé.

Les grands travaux que provoqua l'administration éclairée de M. Bertrand, en transformant la ville de Caen par l'ouverture de nouvelles voies de communication, mirent en pleine lumière l'habileté consummée de M. Lamotte comme architecte dans les constructions civiles. Beaucoup de grands hôtels de la *rue de Strasbourg* et de la *rue du Cours-la-Reine* sont son œuvre et frappent agréablement le regard par leur belle ordonnance et leurs heureuses dispositions.

Les mêmes qualités se révèlent dans une infinité d'autres édifices industriels, scolaires ou agricoles. A cet égard, il suffit peut-être de citer la *gare du chemin de fer de Caen à la Mer* et le *pensionnat Saint-Joseph de la rue des Rosiers*. L'étude de ces deux édifices, placés à quelques pas l'un de l'autre, permet de se faire immédiatement une idée de l'esprit flexible et plein de ressources de M. Lamotte. Les bâtiments sont tout à la fois solides et élégants, les distributions intérieures bien conçues, habilement aménagées, et, avec une certaine sobriété de moyens, l'artiste a su donner aux grandes façades un aspect monumental. C'est l'impression qui frappera tout d'abord les personnes, même les plus étrangères aux choses de l'art, en entrant dans la cour d'honneur du pensionnat de Saint-Joseph.

Mais M. Lamotte n'a pas été seulement un architecte de constructions civiles ; de bonne heure et jusque dans les derniers temps de sa vie, il s'est oc-

d'une façon si heureuse les lignes monotones du paysage.

A peu de distance de cette enceinte, au centre même de la ville, M. Lamotte a restauré, ou plus exactement refait en entier, la splendide chapelle des Bénédictines, dont la portion réservée aux religieuses ne le cède en rien à celle qui est accessible au public. Là encore, il a couronné l'édifice par une flèche gracieuse, admirablement proportionnée, qui, avec sa physionomie à part, ne semble pas déplacée au milieu de ces merveilleuses pyramides de St-Étienne, de St-Pierre, de St-Sauveur, qui forment à la ville de Caen une incomparable couronne.

Ces œuvres d'élite, dont je n'ai pu qu'imparfaitement indiquer la valeur, assureront à notre Confrère une durable notoriété. Son nom appartient désormais à l'histoire monumentale de notre ville. Il sera, soyez-en convaincus, Messieurs, précieusement conservé.

Ces clochers, que M. Lamotte aimait à réparer ou à construire de toutes pièces, et qui toujours lui ont porté bonheur, évoquent tout naturellement des idées de foi et d'immortalité qu'il est doux de rappeler près d'une tombe. Au moment de la séparation, elles nous permettent d'espérer que nous retrouverons ailleurs l'homme excellent, l'artiste distingué et sincèrement religieux que nous avons perdu.

Au nom de tous ceux qui m'écoutent, au nom de la Société française d'Archéologie et de la Société des Antiquaires de Normandie, cher et honoré Confrère, adieu.

L'EXPOSITION TYPOGR

ET LES

MUSÉE CÉRAMIQUE

VISITE DE L'ASSOCIATION NO

Le lundi 11 juillet, à une heure, les membres de l'Association, ayant été reçus à déjeuner par le général de la compagnie pour le Seine-Inférieure, M. le comte d'Arville, rendus à l'Exposition typographique, leur ont été faits avec empressement par M. l'abbé Saillant, plusieurs des membres du Comité.

Le premier livre imprimé à la très beau volume des *Chroniques de Normandie*, sorti en 1487 des presses de Guillaume le Bouteiller, typographe célèbre, dont sa vie a été publiée avec raison.

C'est pour fêter le quatre cent cinquième anniversaire de cet événement que l'Exposition de Rouen avait été organisée en 1880. La Société des Amis de l'Art de la Normandie avait célébré à Caen, pour l'anniversaire analogue, le quatre centième anniversaire de la publication dans cette ville du 1

Jacques Durandas et Gilles Quijoue, date de l'introduction de l'imprimerie dans notre province de Normandie.

L'idée de fêter l'apparition du premier livre connu, à date certaine, dû aux presses rouennaises, fut émise pour la première fois par M. E. Pelay, dans les derniers mois de 1886.

Dans une ville lettrée où abondent les amis des livres et les collectionneurs érudits, ce projet était de nature à être accueilli favorablement.

Grâce au haut patronage de Monseigneur l'Archevêque et au concours bienveillant de l'Administration, il devait se réaliser sans trop de difficultés et dans des conditions exceptionnellement favorables, sous la direction d'un comité dont voici la composition :

M. le chanoine Belavoine, bibliothécaire du Châpitre, *président* ; MM. Charles Lormier et Ch. de Beaurepaire, vice-présidents ; MM. l'abbé Sauvage et Ed. Pelay, *secrétaire*s ; M. F. Bouquet, archiviste ; MM. Garetta, adjoint au maire de Rouen ; Beaurain, conservateur-adjoint à la Bibliothèque municipale ; Lesens et l'abbé Tougard, membres.

C'est le résultat de tant d'efforts intelligents et désintéressés que l'Association Normande était à son tour appelée à apprécier.

L'Exposition typographique occupe les salles de la bibliothèque et du trésor de la cathédrale, récemment restaurées par les soins de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque et du vénérable Châpitre. On y accède par le merveilleux escalier construit par l'architecte Guillaume Pontifs en 1479,

précis
graph

L'E:
mière
la tro
la cinc

Au
extéri
vérita
sembl
spécia

Dan
splenc
dont c
« C'es
« chau
« Mgr
« son
vénérab
chose
grand
l'Ecce

Ce s
tapisse
second
sujets
Charl
derriè
brode
devan
nous c
tre, da

C'est encore dans la même salle que figurent magnifiques châsses : la châsse de *Notre-Dame*, la châsse des *Saints Pontifes* et la fameuse fier châsse de *saint Romain*.

Dans une vitrine plate, on voit en outre des étendards et méreaux de la confrérie de Saint-Romain, la chaînette que portait le prisonnier le jour de sa libération.

Les livres, ainsi que nous l'avons déjà dit, relatifs à l'histoire de la cathédrale, aux documents de la ville et aux origines de l'imprimerie.

Il faudrait des détails infinis, dans lesquels nous ne saurions entrer, pour apprécier, à ces trois vues différents, l'Exposition typographique. Contentons-nous de signaler dans la première cinq volumes de rituels, les antiphonaires, les graduels, les particuliers à l'usage des églises de la ville de Rouen, les eucologes ; dans la seconde, à l'édition originale des œuvres des deux poètes mandes, une pièce capitale, propriété de M. le curé de La Sicolière, le contrat de mariage de M. de Corneille, fille du grand poète, avec M. de Farcy, qui fut l'aïeul de l'héroïne Charlotte Corday.

Cette pièce, grâce à l'obligeance de M. de la Sicolière, a paru dans le splendide volume publié par M. Cagniard, sous les auspices de Mgr Thomasset, pour perpétuer le souvenir de la grande fête du deux centenaire de Pierre Corneille à l'Archevêché de Rouen.

Le temps nous manquerait pour passer en revue avec les détails nécessaires, les richesses accueillies dans la quatrième salle.

Au centre de la grande
volume de Guillaum
de Normandie, en
avait été organisée.
plaires du volume d
exposé appartient à

On connaît trois exemplaires
à Caen, en 1480 ; un
de la Bibliothèque N
M. Dutuit ; le troisième
bibliothèque de l'ordre
que Rouen, Caen, le
phique, n'avait pu
de son Horace pour
l'admiration des visiteurs.

A côté des *Chroniques*,
avaient rangés de ses
marques des Le Boeuf,
Olivier, des Raulin,
Mauditier, des Gouy,
lingue.

Jamais nous n'aurions
nion de raretés in
bibliophile, les vitrioles
tout à la fois une :
Elle éclairaient en
l'imprimerie rouennaise
sentants de cette époque.
grands libraires de
Poitiers. Tous les œuvres
justice à l'Exposition
seraient bien pâles

l'objet de la part de l'homme le plus compétent en pareille matière, le savant conservateur de la Bibliothèque Nationale, M. Léopold Delisle, et du libraire érudit, M. Claudin.

**YORK
LIBRARY**

**X, AND
ATIONS**

TABLE DES MATIÈRES

17

Séance publique du 17 décembre 1885, présidence de Mgr Thomas, archevêque de Rouen.	
Discours de Mgr Thomas, archevêque de Rouen.	
Rapport sur les travaux de l'année, par M. Eugène de Beaurepaire	
Les découvertes d'Yquelin, par M. de Lomas	
Sonnets rustiques, par M. G. Le Yavasseur	
Extraits des procès-verbaux des séances.	
Notes et communications	
Les assemblées du général de la paroisse dans le Cotentin, par M. Desprairies	
Esquisses de quelques monuments anciens d'architecture religieuse dans le Passais normand, par M. Henri Moulin.	
Communication au sujet de la découverte de quatre feuillets de matrologe, par M. le vicomte de Blangy.	
Le « Livre des Simples » inédit de Modène, et son auteur, par M. Joret	
Bibliographie et nouvelles diverses.	
Bibliographies, par E. de B.	
Hommage à la mémoire de l'abbé Cochet.	
Hôtel Clarendon, à Rouen.	
Découverte d'objets romains à Rolleville	
L'Exposition rétrospective de Rouen (E. de B.)	
Séance publique du jeudi 16 décembre 1886, présidence de M. Chabouillet, conservateur du cabinet des Médailles et Antiques.	
Discours de M. Chabouillet.	

Rapport sur les travaux de l'année, par M. Eugène de Beaurepaire	306
Un Christ historique, par M. Lanfranc de Panthou, ancien procureur général	331
La justice de Rollon, par M. G. Le Vavasseur.	343
Extraits des procès-verbaux des séances.	348
Proposition de M. Zévert, recteur de l'Académie à la Société des Antiquaires de Normandie	354
Rapport fait au nom de la Commission, par M. de Beaurepaire.	359
Notes et communications	375
Documents pour servir à l'histoire de l'art en Normandie, Inventaire du trésor de la collégiale d'Écouis (Eure), en 1565, par M. Armand Bénet.	375
Notice sur la découverte d'un dolium à Flacq, par M. A. de Ville-d'Avray.	409
Un savant ébroïcien au XVII ^e siècle. — Deux lettres de Jacques Le Batelier, sieur d'Aviron, commentées par M. Armand Bénet	423
Deux pièces de la collection Clairambault, par M. Coville.	487
A propos de la Fosse du Soucy, note additionnelle, par M. A. Joly.	494
Une lettre de Montcalm, conservée aux archives du Calvados: Note de M. Gaston Le Hardy.	498
Note sur l'abri du Mont-Joly (1882), par M. Costard.	510
Bibliographie et nouvelles diverses	515
Lettre de M. Moisy, relative à la découverte faite à Lisieux d'un sceau en plomb du pape Urbain V	531
Une lettre de Mgr de Belbeuf, évêque d'Avranches, à propos de la construction des bâtiments du collège.	533
A propos de Formigny	538
Obsèques de M. Gaslonde.	542
Obsèques de M. Lamotte, architecte à Caen	545
L'Exposition Typographique et le Musée Céramique de Rouen.— Visite de l'Association normande.	550

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE.

1^{re} série, 10 volumes in-8° avec atlas, épuisée.

2^e série, 10 volumes in-4° avec planches. Quelques exemplaires des t. X, XI, XII, XIV, XVI, XVII, XVIII, XIX et XX restent encore dans les dépôts de la Compagnie. Prix : le volume, 20 fr.

3^e série, 10 volumes in-4° (t. XXI à XXX). Prix : le volume, 20 fr.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ

Le t. I, in-8° de 578 pages, pour les années 1860 et 1861.
Prix : 8 fr.

Le t. II, in-8° de 688 pages, pour les années 1862 et 1863.
Prix : 8 fr.

Le t. III, in-8° de 564 pages, pour les années 1864 et 1865.
Prix : 8 fr.

Le t. IV, in-8° de 656 pages, pour les années 1866 et 1867.
Prix : 8 fr.

Le t. V, in-8° de 444 pages, pour les années 1868 et 1869.
Prix : 8 fr.

Le t. VI, in-8° de 428 pages, pour les années 1870, 1871,
1872 et 1873. Prix : 8 fr.

Le t. VII, in-8° de 507 pages, pour les années 1874 et
1875. Prix : 8 fr.

Le t. VII supplémentaire, in-8° de xxiv-450 pages, 1875,
Prix : 8 fr.

Le t. VIII, in-8° de 526 pages, pour les années 1876 et
1877. Prix : 8 fr.

Le t. IX, in-8° de 576 pages, pour les années 1878, 1879
et 1880. Prix : 8 fr.

Le t. X, in-8° de 544 pages. Prix : 8 fr.

Le t. XI, in-8° de xvi-634 pages, pour les années 1881 et
1882. Prix : 8 fr.

Le t. XII, in-8° de 674 pages, 1884. Prix : 8 fr.

Le t. XIII, in-8° de 533 pages, 1885. Prix : 8 fr.

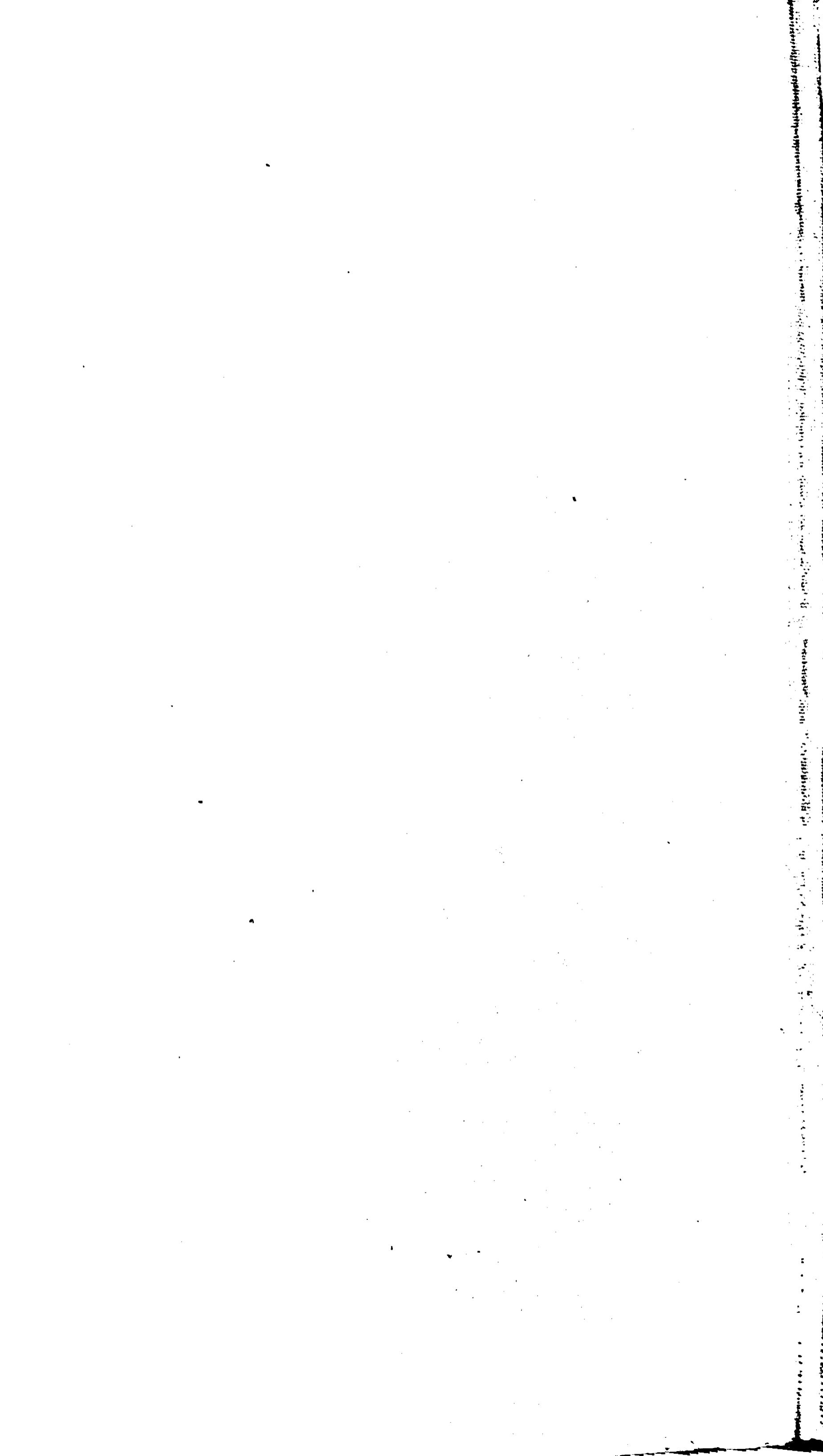
S'adresser à MM. les libraires HENRI DELESQUES,
LESTRINGANT et CHAMPION, ou au Secrétaire de la Compagnie.

JW



2





MAY 11 1932

